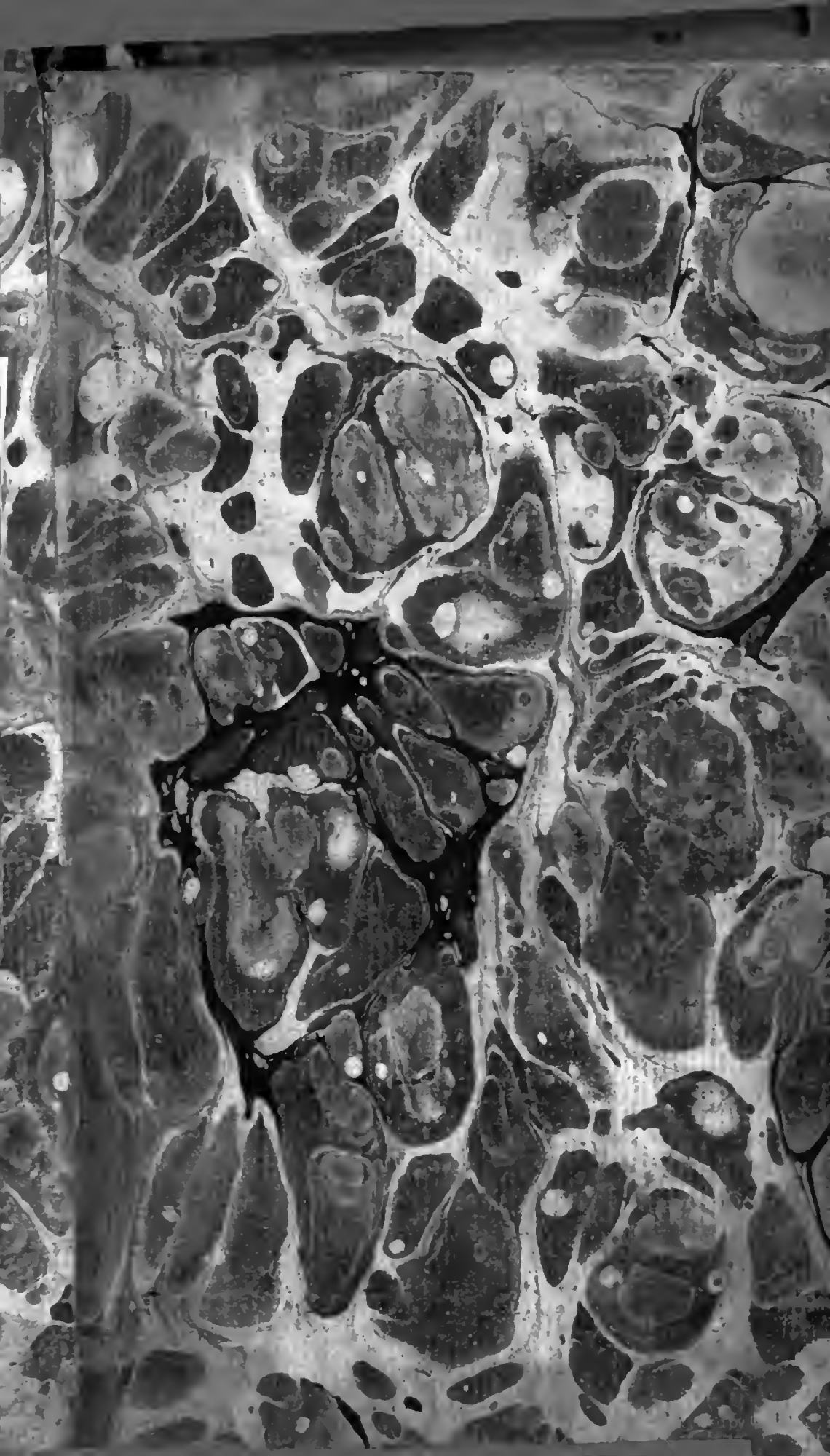
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
263
NAPOLI



77. 1. 25.

718. m

II Suppl. Palet. A. 263

# PRÉCIS
# DE L'HISTOIRE
## UNIVERSELLE.

627529

# PRÉCIS
# DE L'HISTOIRE
## UNIVERSELLE,
## OU
## TABLEAU HISTORIQUE,

*Présentant les vissitudes des Nations; leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophe, depuis le tems où elles ont commencé être connues jusqu'au moment actuel*

Par le C ANQUETIL,

Membre de l'Instit national de France, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur de l'Esprit de la Ligue, l'Intrigue du Cabinet, et autres.

BIBLIOTECA NAZIONALE

SECONDE ÉDITION,

REVUE CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME TROISIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,
CHEZ JESGUILLIERS, frères, rue de la Harpe, n° 151.
AN X. — 1801.

# TABLE
## DES TITRES DU TOME III.


| | |
|---|---|
| *Cappadoce*, | page 1. |
| *Pergame*, | 6. |
| *Thrace*, | 19. |
| *Epire*, | 22. |
| *Bithinie*, | 46. |
| *Colchide*, | 53. |
| *Ibérie*, | 54. |
| *Albanie*, | 56. |
| *Bosphore*, | 58. |
| *Médie*, | 61. |
| *Bactrie*, | 62. |
| *Edese*, | 64. |
| *Emesse*, | 65. |
| *Adiabène*, | 66. |
| *Elymaïde*, | 68. |
| *Characène*, | 69. |
| *Comagène*, | 70. |
| *Chalcidène*, | Idem. |
| *Juifs*, | 71. |
| *Parthes*, | 173. |
| *Perses*, | 193. |
| *Italie*, | 233. |
| *Rome* (monarchie), | 337. |
| *Rome* (république), | 292. |


Fin de la Table du Tome III.

# PRÉCIS
# DE L'HISTOIRE
# UNIVERSELLE.

## CAPPADOCE.

Cappadoce, entre le Pont, la Licaonie, la petite Arménie, la Galatie et l'Euphrate.

LA Cappadoce a fait comme le Pont partie de l'empire de Trébisonde. Comme le Pont, elle est actuellement plongée dans la barbarie, c'est-à-dire, sans arts et sans sciences, ainsi qu'elle est sortie des mains de la nature, excepté qu'au lieu d'être couverte de forêts, elle est jonchée des débris des villes qui l'ont décorée. On remarque entre celles qui existent, *Césarée*, qui étoit la capitale, encore distinguée par son commerce, *Comana*, où se trouvoit un temple magnifique dédié à *Bellone*. Il y avoit pour le culte de cette déesse, six mille personnes de l'un et de l'autre sexe. On choisissoit ordinairement le grand-prêtre dans la famille royale. Il étoit seigneur de tout le pays des environs, et sa dignité le

rendoit le second de l'état. Après lui venoit le grand-prêtre de *Jupiter*, qui avoit sous lui trois mille personnes, un arrondissement, et un revenu proportionné. On ne sait quel rang tenoit entre ces deux, le grand-prêtre de *Diane* qui égaloit en puissances, en richesses, en luxe, en faste, les premiers seigneurs du royaume. Dans son temple, se prêtoient les sermens, et se ratifioient les engagemens auxquels on vouloit donner une sureté authentique. Ces différens établissemens marquent que le culte des divinités, étoit une affaire importante chez les Cappadociens. Il paroît que leur religion étoit un mélange de celle des Grecs et de celle des Perses, qui les ont tenus long-tems sous leur domination. Cependant l'attachement à l'éclat des cérémonies religieuses, ne marque pas toujours une réforme intérieure, puisque du tems même que ces établissemens somptueux existoient, c'est-à dire, au tems de la conquête des Romains, dire *Cappadocien*, c'étoit dire *un homme sans mœurs et sans religion.* Le pays, trop coupé pour être généralement fertile, ne manque pas des choses nécessaires à la vie. Les chevaux cappadociens ont toujours été

fort estimés, et sont encore l'objet d'un commerce considérable. On ne sait ce que sont devenues les mines d'argent, d'alun, de cuivre, de fer qu'on y trouvoit, ni l'albâtre, le crystal et le jaspe qu'ils échangeoient avec les peuples voisins.

On fait remonter les rois de Cappadoce à *Pharnace*. *Cyrus* lui composa ce petit royaume, en reconnoissance de ce qu'à la chasse, il l'avoit sauvé de la fureur d'un lion prêt à le déchirer. La foiblesse de ces monarques les rendoit faciles à assujétir. Les plus forts regardent souvent la contradiction comme une insulte. De-là il est arrivé que les efforts de quelques rois cappadociens pour se soustraire à l'oppression, ont été traités de révoltes et punis comme telles. *Perdiccas*, un des capitaines successeur d'*Alexandre*, eut la barbarie de faire mettre en croix le roi *Ariarathe II* et tous les princes du sang royal qu'il avoit pris dans une bataille. Un enfant échappa à ce massacre. Il remonta sur le trône de ses pères et fut père d'*Ariaramne II*, dont le règne n'a pas été célèbre par des batailles ni des conquêtes, mais son amour pour la justice et mille au-

tres belles qualités, le rendirent infiniment estimable. Tous les princes voisins le chérissoient et le respectoient comme un père. Jamais la Cappadoce n'a été aussi florissante que pendant son administration. La paix, qu'il conserva toujours avec les autres rois, amena dans ses états tous les biens qui l'accompagnent.

Après avoir porté le joug des Perses, les petits rois de Cappadoce gémirent sous celui des Romains. *Ariarathe VI*, pour quelques services que la république lui avoit rendus, envoya à Rome une couronne d'or. Le sénat lui renvoya une chaine d'ivoire, le présent le plus distingué qu'il fit jamais, et qu'il n'accordoit qu'à des amis zélés et constans. C'est une adresse digne d'éloges, que de savoir mettre par l'opinion un grand prix aux petites choses.

2840. *Ariarathe VI* fut tué au service des Romains. Il laissa six enfans sous la tutelle de *Laodice*, leur mère. A mesure qu'ils devenoient grands, elle les empoisonnoit pour conserver son autorité. Ce crime fut découvert lorsqu'il n'en restoit plus qu'un, et cette cruelle marâtre fut assassinée par le peuple. *Ariarathe VII* n'échappa pas pour long-

tems au sort destiné à sa malheureuse famille. C'est lui que *Mithridate*, son beau-père, fit empoisonner par le scélérat *Gordius*, et dont *Mithridate* lui-même tua le fils de sa main, dans une entrevue. Après la mort funeste d'*Ariarathe VIII*, les Romains voulurent rendre aux Cappadociens ce qu'ils appelloient la liberté, c'est-à-dire, un gouvernement républicain; mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient se passer de roi. Cette déclaration parut fort étrange au sénat; cependant on leur accorda de le choisir eux-mêmes. Ils eurent la prudence d'en prendre un du goût des Romains, nommé *Ariobarzane*. Ce prince les gouverna long-tems paisiblement, et remit de son vivant la couronne à son fils, pour achever de vivre tranquillement. S'il a été tué, comme le disent quelques auteurs, sans que son fils l'ait vengé, on pourroit peut-être le mettre au nombre des princes qui ont eu à se repentir de leur abdication.

*Archelaüs*, le dernier roi de Cappadoce, dut son élévation à la beauté surprenante de *Glaphyre*, sa mère, qui avoit su plaire à *Marc-Antoine*. Il étoit d'un excellent caractère, bon

père, bon maître, bon ami, doué des vertus civiles et domestiques. Ces qualités n'étoient pas faites pour plaire à l'empereur *Tibère*, comme celles de *Tibère* ne plaisoient pas sans doute à *Archelaüs*. Soit pour cette raison ou pour d'autres, le roi de Cappadoce marqua quelqu'indifférence pour ce prince, pendant qu'il vivoit sous *Auguste*, dans une espèce de disgrace à Rhodes. Le banni s'en souvint quand il fut monté sur le trône des Césars, et manda *Archelaüs* à Rome. Il s'y rendit sur la parole de *Tibère*, qui lui promit une bonne réception : mais l'empereur affecta de lui marquer tant de mépris, que trop sensible, il mourut de chagrin selon les uns, d'autres disent qu'il se tua. Ce bon prince a fait un ouvrage sur l'agriculture. Après sa mort, la Cappadoce devint une province Romaine, gouvernée par les chevaliers.

## PERGAME.

Pergame. 2715. Le royaume de Pergame tire son nom d'une ville de la province de Misie, qui a été sa capitale. Il n'a jamais eu de limites fixes. D'un rang très-médiocre, ses rois sont parvenus à une puissance

extraordinaire, et ont été les principaux soutiens des Romains en Asie : puis ils sont devenus eux-mêmes, les protégés de ceux dont ils avoient secondé les efforts oppressifs, et enfin leurs sujets. Une chose remarquable, et qui jusqu'à présent est particulière au royaume de Pergame, c'est que le fondateur de cette monarchie a été un eunuque. De gouverneur de Pergame, il s'en fit roi, pour éviter d'être sacrifié par *Lysimaque* à la haine d'*Arsinoé*, sa femme. Un de ses frères, appellé *Eumène*, lui succéda. *Attale*, son fils, hérita du sceptre. Ces deux noms, *Eumène* et *Attale*, ont presque toujours été alternativement ceux des rois de Pergame.

Cet *Attale* est le premier qui ait fait alliance avec les Romains. Les décemvirs trouvèrent, de son tems, une prédiction des Sybilles qui portoit que tous les étrangers qui voudroient attenter à la liberté de l'Italie, seroient battus et chassés, si on pouvoit placer dans Rome l'image de la grand-mère des dieux du mont Ida, tombée des cieux en terre. Cinq députés du sénat vinrent supplier *Attale* de leur donner ce palladium qui se trouvoit dans ses états. Il leur remit cet objet de vénération recherché Attale Ier.

avec tant d'empressement. C'étoit une pierre informe. *Attale I* fut conquérant et savant. On conviendra qu'il fut un peu sévère à l'égard d'un mauvais détracteur d'Homère, nommé *Daphidas*, qu'il fit précipiter du haut d'un rocher.

Eumène II. 2802. Les Romains eurent de grandes obligations à *Eumène II.* Il veilloit à leurs intérêts autour de lui, comme aux siens propres. C'est par lui qu'ils furent avertis des projets qu'*Antiochus* le grand formoit contre eux. Ses états furent souvent exposés aux incursions hostiles que lui attiroit son attachement à la république. Sa capitale même essuya un siège qui n'eut pas d'autre motif. *Eumène* exposa non-seulement ses troupes, mais sa personne même pour les Romains dans la bataille de Magnésie, dont la victoire fut due principalement à sa valeur. Ils l'en récompensèrent, en augmentant son royaume de quelques provinces enlevées à *Antiochus*. C'est sans doute aussi à cause du dévouement d'*Eumène* aux Romains, qu'*Annibal* suscita contre lui *Prusias*, roi de Bithynie. On rapporte que ce prince gagna sur mer, une victoire complette qu'il dut à la finesse

du Carthaginois. Par son conseil il avoit fait ramasser, dans des vases de terre, une prodigieuse quantité de serpens, et d'autres insectes venimeux, dont il pourvut plusieurs vaisseaux. Ils s'approchèrent de celui d'*Eumène*, et y jetèrent ces ennemis d'une nouvelle espèce. La nécessité où se trouvèrent les Pergamiens de travailler à se garantir de leurs morsures, mit le désordre dans la flotte, qui fut entièrement défaite. Le sénat s'entremêla du différent des deux rois, et ils s'accommodèrent.

*Eumène* donna une grande preuve d'attachement aux Romains, en allant lui-même à Rome leur dévoiler les desseins secrets de *Persée* roi de Macédoine. A son retour, *Persée* le fit attendre par des assassins qui crurent l'avoir assommé à coups de pierres: mais il fut enlevé par de fidèles serviteurs qui le firent panser. La cure fut assez secrète et assez longue, pour qu'on le crût mort. *Attale*, son frère, sans beaucoup d'éclaircissemens, prit sa couronne, et épousa *Stratonice*, sa femme. *Eumène* revint. On connoissoit apparamment son caractère bénin, car ni le frère, ni la femme ne se cachèrent. L'un et l'autre allèrent au-devant

de lui. Il les embrassa tendrement, et dit seulement à *Attale* à l'oreille: « Une « autre fois, quand vous aurez envie « d'épouser ma femme, attendez du « moins que je sois mort. »

On auroit cru que la liaison entre *Eumène* et les Romains, cimentée par des services mutuels, ne se seroit jamais démentie. Mais il ne faut quelquefois qu'une bagatelle pour brouiller d'anciens amis. Le consul *Marcius*, par hauteur ou autres motifs, refusa au roi de Pergame la permission de camper avec sa suite dans les retranchemens des Romains. Cet affront le fit retirer sur le champ, et il ramena ses troupes dans ses états. *Persée* profita de l'occasion pour demander à *Eumène* son alliance. Les raisons qu'apportoit l'ambassadeur macédonien, sont que jamais il ne peut exister de véritable amitié entre un roi et une république. « Les Romains, disoit il, « sont les ennemis irréconciliables de « tous les rois; mais ils ont l'adresse de « n'en attaquer jamais qu'un à la fois, « employant les trésors de l'un pour « en renverser un autre, et ils se ser- « viront de cette politique jusqu'à ce « qu'ils les aient tous détruits. » *Persée*,

par ces raisons, et encore plus par une très-grosse somme d'argent qu'il promit, acheta du moins l'inaction d'*Eumène*. Les Romains ne pardonnèrent pas à leur ancien allié cette espèce de défection. Le roi de Pergame voulut s'en excuser, après la défaite de *Persée*. Il envoya, dans cette intention, son frère *Attale* à Rome. Le ressentiment contre *Eumène* étoit si vif, qu'on voulut l'engager à demander la couronne de son frère. Il résista généreusement à ces perfides insinuations.

*Eumène* crut que sa présence pourroit opérer un changement d'opinion en sa faveur; il partit pour l'Italie; mais il n'y eut pas plutôt mis le pied, que le sénat lui fit dire qu'on ne lui donneroit pas d'audience, et qu'il s'en retournât. Revenu fort chagrin dans son royaume, il renvoya encore *Ariarathe*, avec un autre frère, pour tâcher de détourner le coup dont il se croyoit menacé de la part de ses anciens amis. Ils eurent la dureté: ces républicains connurent-ils jamais les égards? ils eurent la dureté d'envoyer en Asie deux commissaires, qui se firent précéder par une invitation publique à tous ceux qui auroient des

plaintes à former contre *Eumène*, de venir les trouver à Sardes. Ils écoutèrent tranquillement toutes les accusations qu'on voulut intenter contre le roi Pergame. *Eumène* sentit vivement tout ce que ce procédé avoit d'insultant; mais craignant de s'attirer une guerre dangereuse par elle-même, et que son âge lui rendoit encore plus redoutable, il renvoya une troisième fois son frère *Attale* à Rome. Ce prince ne demandoit à ses inexorables amis, que de finir ses jours en paix. Il réussit, parce qu'il mourut. Il n'avoit qu'un enfant en bas âge. En attendant que son fils fût en état de monter sur le trône, il résigna sa femme *Stratonice*, avec sa couronne, à son frère *Attale*; présent qui n'avoit pas pour ce prince le charme de la nouveauté. *Eumène* établit la belle bibliothèque de Pergame, qui rivalisoit celle d'Alexandrie. Il vivoit dans la meilleure intelligence avec ses trois frères, dont il se servoit sans jalousie, et qui habitoient sa cour sans crainte: fraternité peut-être unique en Asie.

Attale II. 2840. Une autre singularité, c'est qu'*Attale* II, ne regarda la couronne que comme un dépôt qui lui étoit confié.

Il eut une guerre fort vive avec *Prusias*, roi de Bithynie : celui-ci poussa même ses succès, jusqu'à s'emparer de Pergame. La conduite des Romains dans les guerres de ces princes de l'Asie mineure, est bien étonnante. Ils avoient tant de crédit, que sans armée de leurs fonds, ils donnoient la loi. Ils envoyoient chez les voisins des parties belligérantes, des ambassadeurs, qui leur ordonnoient de lever des troupes, et les faisoient marcher contre celui qu'ils vouloient contraindre, et après quelques années de guerre qui les ruinoient tous, d'autres ambassadeurs venoient faire la paix. Telle fut la conduite qu'ils tinrent entre *Attale* et *Prusias*, Ce dernier prince fut détrôné par son fils, secondé par *Attale*. Le complot de ce fils, nommé *Nicomède*, se forma à Rome. Il est impossible que le sénat n'en ait pas eu connoissance ; mais il laissa le père et le fils se débattre, et quand *Nicomède* envoya annoncer à Rome qu'il étoit sur le trône de Bythynie, les ambassadeurs furent très-bien reçus, sans qu'on daignât seulement s'informer de son père, qu'il avoit fait tuer. Cette liaison avec un parricide, est une tache dans la vie

*d'Attale*, quoique *Prusias* ait en quelque sorte mérité son sort, pour avoir voulu, par pure jalousie, faire périr son fils. *Attale* avoit deux fils, néanmoins il voulut que la couronne de Pergame fût remise sur la tête de son neveu, comme il l'avoit promis à son frère. Il donna à ce jeune prince une éducation digne de son rang. *Attale* entretenoit des savans à sa cour, et se plaisoit beaucoup dans leur conversation.

Attale III. 2862. L'éducation distinguée donnée à *Attale* III, fut une foible ressource contre les mauvaises qualités que la nature lui avoit prodiguées. Fut-il tyran ou insensé? ou tous les deux ensemble? On en jugera par ses actions. Il fit assassiner la plupart de ses parens et amis de sa famille: les uns accusés d'avoir abrégé les jours de *Stratonice*, sa mère, morte de vieillesse; les autres de *Stratonice* sa femme, conduite au tombeau par une maladie incurable. La mort des infortunés étoit suivie de celle de leurs femmes, de leurs enfans, et de toute leur famille. *Attale* appelloit pour ces exécutions des soldats étrangers, comme font tous ceux qui ordonnent des massacres, afin que

leurs victimes n'étant pas connues des bourreaux, n'échappent point par là commisération au fer meurtrier.

Après avoir fait couler des ruisseaux de sang, le roi de Pergame se laissa aller à une sombre mélancolie. Il se tint renfermé dans son palais, se revêtit d'habits usés, laissa croître ses cheveux et sa barbe, sans en prendre le moindre soin. Il se confina ensuite dans un jardin, bêcha lui-même la terre, y sema toutes sortes d'herbes dont plusieurs étoient venimeuses. Cruel jusques dans ses amusemens, il versoit le suc de ces plantes venimeuses sur les beaumes dont il faisoit présent aux personnes qui lui étoient suspectes. Se trouvant isolé dans son palais, évité par ses parens, ses amis, ses courtisans qui craignoient ses fureurs, il lui vint dans la pensée d'exercer le métier de fondeur. Mais il se fatigua tellement à couler une statue de sa mère, un jour de très-grande chaleur, que la fièvre le saisit, et il en mourut. On doit le mettre au nombre de ceux qui ont écrit sur l'agriculture. il entendoit parfaitement la médecine, et étoit très-versé dans la connoissance des simples. Le goût des siences paroit avoir été

héréditaire chez les rois de Pergame.

La dernière folie d'*Attale* fut son testament, où se trouva cette clause : « Que le peuple romain soit héritier de « mes biens ». *Aristonic*, fils bâtard d'*Attale*, auquel, selon la coutume d'Asie, devoit appartenir le royaume faute d'héritier légitime, prétendit que le mot *biens* signifioit seulement le mobilier du défunt, et non son royaume. Le sénat voulut entendre le mobilier et le royaume. *Aristonic* étoit favorisé par les Pergaméniens qui, disent les auteurs, « accoutumés au gou« vernement monarchique, craignirent le despotisme républicain ». Deux consuls, *Licinius-Crassus*, souverain pontife, et *Lucius-Valerius Silaceus*, grand-prêtre de Mars, se disputèrent l'avantage de faire la guerre à *Aristonic*, parce que de grandes richesses devoient être le prix de la victoire. *Crassus* obtint le commandement. Contre son attente, il fut vaincu, fait prisonnier. Pour ne pas survivre à sa honte, il provoqua, par des insultes, un de ses gardes, qui le tua. *Perpenna*, envoyé à sa place, trouva *Aristonic* trop confiant dans sa victoire, goûtant tranquillement les plai-

sirs d'une vie douce, comme s'il n'avoit plus rien à craindre. Le général romain le surprit, après un combat malheureux : le Pergaménien se retira dans une ville dont les habitans le livrèrent.

Il avoit pour conseiller ou ministre un philosophe nommée *Blosius*, qui avoit été particulièrement lié avec *Tibérius Gracchus*. On croit que c'est lui qui inspira à ce Romain le desir de faire recevoir la loi agraire. Après la mort de *Gracchus*, il fut cité en justice. Le consul lui demanda : « Pourquoi avez-« vous pris le parti d'un tribun séditi-« eux ? Il répondit : c'est que ce parti « me paroissoit le plus juste. Mais, in-« sista le juge, quel motif vous enga-« geoit à vous faire son agent ? nul mo-« tif, répliqua *Blosius*, que son mérite. « Vous auriez donc mis le feu au capi-« tole, si *Gracchus* vous l'avoit ordon-« né ? Consul, reprit le philosophe, « respectez sa mémoire, une entreprise « aussi extraordinaire ne pouvoit lui « venir dans l'esprit. Cependant s'il me « l'avoit ordonné, j'aurois certaine-« ment exécuté son ordre, persuadé « qu'il ne pouvoit être que conforme à « ce que demandoit le bien public. »

Voilà un enthousiaste tel qu'il en faut dans les factions. *Blosius* quitta Rome plein de mépris pour le peuple lâche, qui avoit laissé massacrer son ami. Tombé avec *Aristonic* dans les fers de *Perpenna*, il exhorta ce prince à préférer une mort volontaire à un honteux esclavage, et lui en donna sur-le-champ l'exemple. *Aristonic* ne gagna qu'une ignominie de plus à ne pas l'imiter. Il fut traîné en triomphe, et étranglé ensuite dans la prison par ordre du sénat.

Les habitans du royaume de Pergame continuèrent long-tems à se défendre contre les Romains. *Aquilius*, envoyé pour finir cette guerre, fut obligé d'assiéger la plupart des villes les unes après les autres. Comme beaucoup d'entre elles situées sur les montagnes ne pouvoient recevoir de l'eau que par des aqueducs, le général Romain, au lieu de couper ces aqueducs, ce qui n'excédoit pas le funeste droit de la guerre, empoisonna les sources, et répandit ainsi la désolation et la mort dans les places qu'il assiégeoit. Il ne paroit pas que Rome qui ne put pas ignorer cette manière cruelle de faire la guerre en ait été choquée, puisqu'elle

donna à cet empoisonneur le royaume à gouverner et à réduire en province.

## THRACE.

Thrace, entre le mont Hémus, la mer Egée, le Pont Euxin, l'Hélespont, la Propontide, la Macédoine et le fleuve Strimon.

Dans la Thrace se trouvoit *Byzance*, actuellement *Constantinople*. C'en est assez pour fixer la position de ce pays. Pris en général, il a été quelquefois appellé royaume, quoique ce ne fût qu'un amas de provinces indépendantes l'une de l'autre. Il s'en est trouvé entre elles dont les princes ont réuni des états voisins sous leurs sceptres, et ont ceint le diadême; mais rarement ils l'ont transmis à des héritiers. On présume que si ces peuples, braves, sobres, durs à la fatigue, avoient pu s'accorder dans leurs conseils, ils seroient devenus la nation la plus puissante de la terre.

L'intérieur du pays est froid et peu fertile, parce que les montagnes sont couvertes de neiges la plus grande partie de l'année; mais les provinces maritimes produisent toutes sortes de grains et de fruits. La température y est douce, et en rend le séjour aussi agréable, que celui d'aucun des plus beaux pays de l'Asie. Les anciens Thraces étoient féroces et cruels. C'étoit presque toujours

le soldat Thrace que les tyrans employoient à leurs exécutions sanguinaires. Ils avoient la religion des Grecs. Leur encens fumoit par préférence en l'honneur de *Mars* et de *Mercure*, dieux des braves et des voleurs.

Les Thraces pleuroient à la naissance de leurs enfans, se réjouissoient à la mort de leurs proches; tant ils avoient mauvaise idée de la vie! Dans les cantons où la poligamie étoit établie, les femmes disputoient entr'elles à qui avoit été aimée davantage, afin d'être immolée par le plus proche parent sur le tombeau de son époux. Ils vendoient leurs enfans, veilloient peu à la garde de leurs filles; mais étoient fort jaloux de leurs femmes. L'oisiveté avoit à leurs yeux un air de dignité et de grandeur, et ils se faisoient gloire de vivre de rapines.

Les noms seuls des diverses tribus des Thraces feroient une assez longue liste; on auroit de la peine à la grossir de faits intéressans. On trouve dans l'histoire des *Dolonci* une ruse assez adroite, pour s'emparer d'un trône sans violence. Le roi de ce pays, situé dans la Chersonèse, étoit mort. Son frère vint d'Athènes, où il demeuroit,

dans le dessein de lui succéder. A son arrivée, voyant que les Chersonnésiens n'étoient nullement disposés à lui donner la couronne, il mena une vie retirée, sous prétexte de pleurer la mort de son frère. Les Thraces prenant part à son affliction, envoyèrent les principaux de chaque ville pour le complimenter au nom de la nation. L'affligé les arrêta tous, et avec ces otages n'eut pas de peine à se faire reconnoître souverain du pays qu'avoit gouverné son frère.

Les *Bassi*, habitans de l'Hémus, les plus féroces des Thraces, qui avoient pour capitale Adrianople, furent malgré l'âpreté de leur pays et leur valeur, subjugués par les Romains. Les républicains leur laissèrent des rois. Mais *Pison*, gouverneur de Macédoine, apparemment mécontent de l'un d'entre eux, le surprit par trahison, et le fit décapiter en public. La nation irritée, secoua le joug des Romains. Un prêtre de Bacchus, nommé *Vologèse*, s'y forma un puissant parti sous prétexte de religion, et donna beaucoup de peine aux Romains, qui ne vouloient pas chez ces peuples d'autre superstition que celle de la liberté.

Voici un axiôme d'un monarque Thrace : « Il n'y a aucune différence « entre un roi amoureux de la paix et « un palfrenier. » Ce prince mourut à l'âge de quatre-vingt deux ans, après avoir fait la guerre toute sa vie. On pourroit dire, avec plus de raison, qu'un bon palfrenier vaut mieux qu'un pareil roi. On sait les noms et la position des dix-huit hordes Thraciennes, les noms et la succession d'une douzaine de rois ou plutôt chefs de brigands. Ils étoient traités comme tels par les Romains. Ils les plaçoient sur le trône, les en faisoient descendre, les envoyoient en exil, en prison, à l'échafaud ; mais ne négligeoient pas leurs trésors qui ont été souvent la proie de leurs avides généraux. Ce pays, tout hérissé d'ignorance, a cependant produit le philosophe *Démocrite* et l'historien *Thucidide.*

## EPIRE.

Epire entre les monts Cérauniens, le golphe d'Ambracie, la Thessalie, la Macédoine et la mer Ionie.

L'Epire, pays inégal, a été couvert jusques dans les gorges et sur les sommets de ses montagnes d'une multitude de villes, la mer a aussi baigné les remparts de plusieurs cités fameuses. Toutes renfermoient des habitans bel-

liqueux. L'Epire n'avoit rien de rare dans ses productions, que les chiens des Molosses, animaux nerveux, querelleurs et opiniâtres. Les chevaux d'Epire ont été et sont fort estimés. On compte dix peuples dont la réunion a formé ce royaume. A la tête on met les *Selli* comme les plus anciens. A eux appartenoit le service du temple de *Dodone*, dédié à Jupiter le Pélasgien. Homère les appelle *Prêtres*.

Ce poëte a célébré les exploits de *Pyrrhus* qui n'a peut-être pas été le premier roi d'Epire; mais le règne des autres est couvert d'obscurités. Ce prince étoit fils d'*Achille*. Il vengea la mort de son père tué au siége de Troie. Après avoir immolé le vieux *Priam* aux pieds des autels, il précipita du haut d'une tour le jeune *Astianax*, fils d'*Hector*, il fit d'*Andromaque*, sa mère, sa concubine, et égorgea sur le tombeau d'*Achille*, *Polixène*, fille de l'infortuné *Priam*. Après le siége de Troies, il conquit toute l'Epire, à la tête des Molosses, ses premiers sujets. On nommoit aussi *Pyrrhus Néoptolème*, qui veut dire *jeune guerrier*. Ce nom lui resta dans sa vieillesse. Il fut assas-

sinésur les marches de l'autel du temple de Delphes qu'il vouloit piller, ainsi qu'il avoit tué le malheureux *Priam*, embrassant les statues des dieux. Sa mort donna naissance au proverbe : *vengeance Néoptélémique*. La pyrrique sorte de danse d'un homme armé, danse très-célèbre chez les anciens, a été ainsi appellée de son nom, parce qu'il l'avoit pratiquée autour du tombeau d'*Achille*.

Thérimbas. Arybas.

Les successeurs de *Pyrrhus*, issus de lui, sont *Molossus*, *Pielus*, *Admète*. Celui-ci laissa un fils en bas âge, nommé *Therimbas*. Les Epirotes en confièrent, par un décret, la tutelle et l'éducation, à *Sabylinte*, de haute naissance et d'une grande probité. Il fit élever son pupille a Athènes sous ses yeux, eut soin qu'il s'appliquât à l'étude des belles-lettres. Aussi *Thérimbas* a-t-il été regardé comme un des princes des plus savans de son tems. Il introduisit les arts et les sciences chez les Epirotes. Les sages loix qu'il leur donna, l'ont fait mettre au rang des législateurs. Après deux rois, nommés *Alecte* et *Néoptoleme*, les Epirotes furent assez heureux pour en avoir encore un ami des sciences.

*Arybas* en communiqua le goût aux enfans de son frère dont il tenoit la couronne en dépôt. Il la rendit en mourant à *Alexandre*, l'aîné de ses neveux. *Olympias*, sa nièce, fut mère d'*Alexandre le Grand*.

Alexandre. Eacide. 2663.

*Alexandre* d'Epire se piqua malheureusement d'émulation à l'égard d'*Alexandre* de Macédoine. Ils étoient à-peu-près du même âge. Mais pendant que le Macédonien faisoit triompher ses armes en Orient, le mauvais destin de l'Epirote le mena vers l'Occident, habité par des peuples belliqueux. Aussi, disoit il avec dépit, que son neveu n'avoit eu à combattre que des femmes, et que lui, au contraire, n'avoit trouvé que des hommes. Il fut tué dans sa malheureuse expédition, et ne laissa pas d'enfans. *Eacide*, d'une branche collatérale, toujours venue de *Pyrrhus*, lui succéda. Il se comporta mal à l'égard de ses peuples; ils le chassèrent; mais ils donnèrent la couronne à son frère *Alecte*, qui ne se conduisit pas mieux que le banni, puisque ses sujets le massacrèrent avec deux de ses fils.

Pyrrhus II.

Lorsque les Epirotes se soulevèrent contre *Eacide* son père, et le chassèrent du trône, il s'en fallut peu que

le jeune *Pyrrhus*, encore au berceau, ne fût victime de leur fureur : mais deux seigneurs principaux du pays le sauvèrent et le portèrent à la cour de *Glaucias*, roi d'Illirie, qui avoit épousé sa tante. Il refusa d'abord de recevoir le jeune prince, dans la crainte de s'attirer une guerre de la part des ennemis des *Eacides*. Les conducteurs, après avoir épuisé les supplications les plus touchantes auprès de son oncle, déposèrent l'enfant à ses pieds. Comme s'il eût démêlé leurs intentions, il se traîna aux genoux du roi et les embrassa. *Glaucias* ne put résister à ses innocentes caresses. Il se rendit, jura de le défendre au péril même de sa vie, et le remit entre les mains de sa femme, pour l'élever comme un de ses fils. Quand il eut atteint l'âge de douze ans, il le conduisit lui-même en Epire, et le mit sur le trône. D'autres disent que ses sujets le rappellèrent eux-mêmes.

A l'âge de dix sept ans, il reperdit son royaume, par une imprudence. Se croyant affermi, il alla en Illirie pour assister aux noces d'un des fils de *Glaucias*, avec lequel il avoit été élevé. Pendant son absence, ses sujets se révoltèrent, et donnèrent la couronne à *Néop*

*tolème* son grand oncle. Ce malheur fut avantageux à *Pyrrhus*; il lui fournit l'occasion de se former loin du trône et des complaisans qui l'assiègent. Dépouillé de ses états, il se retira chez *Démétrius Poliocerte*, mari de sa sœur. Sous ce grand capitaine, il apprit le métier de la guerre, se distingua à la bataille d'Ipsus, par une valeur peu commune, et trouva moyen de conserver à son beau-frère, après sa défaite, les villes de Grèce, dont celui-ci lui avoit donné la garde. Il ne borna pas là ses services. *Démétrius* ayant conclu la paix avec *Ptolémée*, roi d'Egypte, *Pyrrhus* consentit de s'y rendre en otage. Sa douceur, sa modération, son adresse, dans les exercices, lui méritérent l'estime des Egyptiens. La reine *Bérénice*, éprise de ses belles qualités, lui donna sa fille *Bérénice* en mariage, et obtint de *Ptolémée* son époux une armée pour reconquérir à son gendre la couronne d'Epire. Par accommodement, il la partagea avec son grand oncle *Néoptolème*. Le vieux scélérat mécontent de ne pas tout avoir, voulut faire empoisonner son neveu. *Pyrrhus* averti à tems, débarrassa de cet usurpateur son trône, qu'il occupa seul. Ses

guerres de Macédoine lui ont donné une réputation brillante; celle d'Italie a placé son nom à côté des Romains dans les fastes de la gloire.

Pyrrhus en Italie. 2719.

Cette guerre fut provoquée par les habitans de Tarente, ville d'Italie, qui sur la réputation de *Pyrrhus*, qu'on nommoit *le libérateur de la Grèce*, lui envoya demander du secours contre l'oppression des Romains. Mais le vrai motif, le but du roi d'Epire sont clairement exprimés dans sa conversation avec *Cinéas* son ministre. Cet homme, non-seulement entendoit bien la guerre, mais encore étoit un des plus profonds politiques et des plus éloquens orateurs de son tems. *Pyrrhus* disoit de lui : « Les discours persuasifs de *Cinéas* « m'ont acquis plus de villes que je « n'ai pu en conquérir par la force des « armes. » Sollicité par les Tarentins, mais charmé, au fond du cœur, d'avoir à se mesurer avec des guerriers dignes de lui, il consulta *Cinéas* sur les vastes projets qu'une imagination exaltée par le desir de la gloire, lui faisoit former.

« Les Tarentins m'appellent, lui « dit-il, si je triomphe des Romains, « tout l'Occident va être soumis à ma

« puissance. Or, il est certain qu'il « m'est facile de les vaincre. L'Etrurie « les attaquera d'un côté, les peuples « qui habitent les pays en-deçà du « Tibre sont prêts à marcher sous mes « ordres. Que pensez-vous de cette en- « treprise ? Au lieu de répondre direc- « tement, *Cinéas* lui demande : après « que vous aurez vaincu les Romains, « de quel côté tournerez-vous vos ar- « mes ? Quand ils seront vaincus, je « passerai en Sicile, où tout est en dé- « sordre par la mort du roi Agathocle. « Vous savez combien la conquête de « cette île est importante. Mais quand « vous serez maître de la Sicile, que « ferez-vous ? reprit le ministre. Rien « de plus simple que de passer en « Afrique. Agathocle, avec une flotte « peu nombreuse, a bien pu vaincre « les Carthaginois, et peu s'en est fallu « qu'il ne soit devenu leur roi. Eux « soumis, la Macédoine, mon ancien « domaine, la Grèce entière ne pour- « ront m'échapper ; et quand nous « aurons tout conquis, dit *Cinéas*, que « ferons-nous ? Ce que nous ferons ? « nous vivrons en repos, et nous ne « songerons plus qu'à nous réjouir. « Eh seigneur, s'écria le sage ministre,

« qui vous empêche de vivre dès au-
« jourd'hui en repos, et de jouir à votre
« gré des douceurs de la vie ? Pourquoi
« aller chercher si loin un bonheur que
« vous tenez entre vos mains, et ache-
« ter si cher ce que vous pouvez vous
« procurer sans peine ? » *Pyrrhus* ne s'attendoit pas à cette chûte ; il en fut un peu déconcerté ; mais se déguisant à lui-même son ambition, il dit : « C'est un usage héréditaire dans ma « maison, de secourir les malheureux. « On ne doit pas toujours faire la « guerre pour soi-même ». Sous ce prétexte, les ordres pour aller au secours des Tarentins sont donnés.

*Cinéas* partit le premier avec une avant-garde de trois mille hommes. Peu s'en fallut qu'il ne trouvât la guerre finie avant qu'elle fût commencée. Les Tarentins traitoient avec les Romains. Le ministre d'Epire interrompit toutes ces négociations, se fit livrer la citadelle, où il mit une bonne garnison, et attendit tranquillement le roi, qui ne tarda pas à paroître, mais dans un état bien différent de ce que l'on espéroit. Outre ses troupes, il en avoit emprunté des princes voisins, ainsi que des vaisseaux, tant pour les affoiblir et les mettre hors

d'état de lui nuire, que pour les intéresser à ses succès. Une tempête assaillit et dispersa sa flotte. Lui-même courut les plus grands dangers. Prêt à voir son vaisseau englouti, il se jeta à la nage avec ses gardes, et passa toute la nuit à lutter contre une mer soulevée par le plus furieux orage. Il aborda cependant, mais un peu loin de Tarente, qu'il gagna par terre. Ses troupes s'y réunirent successivement.

Les Tarentins le reçurent avec de grandes acclamations de joie. Ils ne songèrent plus qu'à leurs plaisirs, croyant que *Pyrrhus* termineroit seul cette guerre, et qu'il ne mèneroit au combat que ses Epirotes ; mais l'intention du monarque étoit bien différente. Sitôt qu'il se vit le plus fort dans la ville, il ordonna de fermer les lieux d'exercice, les jardins publics, où les habitans venoient débiter des nouvelles, et régler en se promenant les affaires de leur état. Les festins et les spectacles furent défendus, comme étant aussi dangereux que les assemblées des raisonneurs politiques. Le roi fit prendre les armes aux jeunes gens, leur apprit à les manier, les incorpora dans ses troupes, se rendit sévère dans les revues et inexo-

rable pour ceux qui s'absentoient ou qui ne s'acquittoient pas exactement de leur devoir. Cette rigueur fit sortir beaucoup d'habitans de la ville. *Pyrrhus* les déclara punissables de mort, ainsi que ceux qui ne se rendoient pas aux revues. Des espions introduits dans les sociétés, lui rendoient compte de tout ce qui se disoit et passoit. En conséquence, les plus mutins étoient enlevés secrètement. Sous différens prétextes, il les envoyoit en Epire pour y être détenus. Les calomnies n'étoient pas non plus oubliées contre ceux dont on redoutoit l'influence, et qu'on vouloit rendre suspects au peuple. L'imputation ordinaire et la plus sure étoit de persuader à ce même peuple que tout ce qui se faisoit pour le soumettre, ne se pratiquoit que par le conseil et l'instigation de ceux qu'il regardoit auparavant comme ses amis, et qui avoient sa confiance. Ainsi l'art de tromper le peuple, de lui faire baiser les chaînes qu'on lui donne, de lui faire abhorrer ses protecteurs et adorer ses bourreaux: cet art avec toutes ses finesses, n'est pas si nouveau qu'on pense.

La guerre de *Pyrrhus* et des Romains présente un caractère nouveau dans

l'histoire. C'est qu'elle se fit avec des égards inconnus jusqu'alors. On doit dire à la louange de *Pyrrhus*, qu'il fut le premier à mettre dans ses procédés ces attentions flatteuses qui marquent de l'estime pour l'ennemi que l'on combat ; mais aussi les Romains l'imitèrent avec empressement. Ils avoient de grands généraux, ni présomptueux dans la victoire, ni abattus par les défaites : des sénateurs pénétrés de l'amour de la patrie, exemples du peuple, par la frugalité, le désintéressement, la pureté des mœurs. La guerre de *Pyrrhus* est peut-être le plus beau moment de la république.

Elle commença par une espèce de défi. On y mit des deux côtés de la fierté. *Pyrrhus* écrivit au consul *Levinus* : « J'apprends que vous êtes à la « tête d'une armée destinée à faire la « guerre aux Tarentins. Licenciez au « plutôt cette armée, et venez m'exposer les prétentions que vous pouvez « avoir. Lorsque j'aurai entendu les « raisons de part et d'autre, je porterai ma sentence, que j'aurai soin « de faire respecter. » *Levinus* répondit : « Sachez *Pyrrhus*, que la ré« publique ne vous prend pas pour ar-

« bitre, ni ne vous craint point comme « ennemi. De quel droit seriez-vous son « juge, vous qui l'avez offensée en « amenant vos troupes en Italie, sans « son consentement? Nous ne voulons « d'autre arbitre que Mars, dont nous « sommes descendus. » Les deux armées ne tardèrent pas à se mettre en présence. Le roi d'Epire admira la contenance noble et ferme des Romains. On peut dire que dans cette première action, ils furent vaincus par les Eléphans. On n'avoit pas encore vu ces animaux en Italie. Les chevaux incommodés par leur odeur, et épouvantés du ronflement de leur trompe et de leur cri perçant, emportèrent les cavaliers, et laissèrent les légions à découvert. *Pyrrhus* vint à bout de les rompre, mais il eut beaucoup de morts et de blessés, ce qui lui fit dire : « encore une pareille victoire et je « suis perdu. » Après la bataille, il fit enterrer indistinctement Romains et Epirotes. En regardant les corps des premiers, il observa qu'aucun n'avoit reçu de blessures par derrière, qu'ils étoient encore dans leurs rangs l'épée à la main, conservant après leur mort un air de fierté sur le visage. « Si

« *Pyrrhus*, s'écria-t-il, avoit sous ses « ordres des soldats Romains, ou si « les Romains avoient *Pyrrhus* pour « général, ils seroient en état de con- « quérir l'univers. »

Cette victoire donna à *Pyrrhus* la facilité de s'étendre dans la Campanie; mais il n'y forma pas d'établissement, et il revint prendre ses quartiers d'hiver à Tarente. Réfléchissant dans cette ville sur la bravoure et l'habileté des Romains, il se convainquit que s'il ne réussissoit à terminer cette guerre par une paix honorable, sa ruine étoit certaine; de sorte qu'il eut une satisfaction difficile à exprimer, lorsqu'il apprit que les Romains lui envoyoient une ambassade. C'étoit sans doute, selon son idée, pour traiter d'un accommodement. Quel plaisir de voir ces fiers républicains à ses pieds, et de pouvoir leur dire, *je vous donne la paix.* Dans cette confiance, il reçut avec les plus grands honneurs l'ambassade. Elle étoit composée de trois hommes du plus grand mérite. *Cornelius Dollabella*, célèbre par ses victoires, *Emilius Papus*, d'une probité à toute épreuve, et le vertueux *Fabricius*. *Pyrrhus* attendoit avec une impatience mêlée de

joie, quelle seroit la proposition des ambassadeurs. Il fut bien étonné lorsqu'ils lui demandèrent seulement l'échange des prisonniers égaux, ou qu'il acceptât la rançon des excédens en dignité ou en nombre. Le monarque renferma sa surprise, et assigna un jour pour sa réponse.

Dans cette intervalle, il combla les ambassadeurs de politesse. Son but étoit de les engager à rendre le sénat favorable à ses desirs. Il s'adressa sur tout à *Fabricius*. Mais le romain se montra inaccessible aux offres les plus obligeantes. *Pyrrhus* ne pouvant le gagner, voulut voir s'il avoit autant d'intrépidité que de vertu. Il fit cacher un de ses plus grands éléphans dans l'endroit où il devoit avoir une conférence avec *Fabricius*. On baisse la tapisserie, l'éléphant paroît tout d'un coup, levant sa trompe sur la tête de l'ambassadeur, et jetant un grand cri. L'intrépide romain se tourne vers le monarque, sans donner le moindre signe d'effroi, et lui dit : « Le grand roi qui n'a pu « m'ébranler par ses offres, pense-t-« il m'épouvanter par le cri d'une « bête »? Le monarque surpris d'une pareille fermeté, l'invita ce jour même

à dîner avec lui. Pendant le repas, il fut question de la philosophie d'*Epicure*, dont *Pyrrhus* exaltoit apparemment le système favorable à la mollesse et aux plaisirs. *Fabricius*, chez qui l'austérité des mœurs n'étoit pas incompatible avec l'urbanité, lui adressa cette louange délicate. « Puisse *Pyrrhus*, tandis qu'il fera la guerre aux « Romains, faire consister son bonheur dans cette indolence si vantée « d'Epicure »!

Le jour fixé pour la réponse étant arrivé, le roi accorda généreusement la liberté des prisonniers sans rançon. Il renvoya les ambassadeurs avec des paroles gracieuses pour la république, et les fit accompagner de *Cinéas* qu'il chargea de traiter la paix. Les propositions qu'il devoit faire, étoient que les Tarentins fussent compris dans le traité, que la république rendit la liberté et leurs privilèges aux villes Grecques d'Italie, ainsi qu'aux Samnites et autres nations Latines. A ces conditions, *Pyrrhus* offroit de cesser toute hostilité, et d'aller lui-même à Rome jurer la paix. *Cinéas* qui avoit été disciple de *Démosthène*, fit dans le sénat un discours digne de son maître. Une partie

des Sénateurs inclinoit à accepter ses propositions, mais comme plusieurs étoient absens, on renvoya la conclusion au lendemain. Ce jour, *Appius Claudius* que son grand âge et la perte de la vue forçoient depuis plusieurs années à se tenir renfermé dans le sein de sa famille, se fit porter au sénat, ce respectable veillard fit si bien sentir aux Sénateurs ce qu'il y avoit à craindre pour la gloire et la sureté de Rome de ce traité honteux, que d'une voix unanime, ils portèrent un décret en ces termes : « La guerre contre *Pyrrhus* « sera continuée, ses ambassadeurs « recevront ordre de sortir aujourd'hui de Rome, l'entrée de la ville « sera refusée au roi d'Epire, et on « annoncera à son premier ambassadeur, que la république n'entamera « aucune négociation avec son maître, « qu'après qu'il sera sorti de l'Italie ».

*Cinéas*, fort étonné, alla porter cette fière réponse à son roi. « Que « vous semble de ce sénat, lui dit *Pyrrhus;* j'ai cru, répondit-il, être dans « une assemblée de rois ». Il fallut donc en revenir aux armes. Le roi fut dangereusement blessé dans un combat, dont sa valeur rendit le succès in-

décis pour les Romains ; mais ils gagnèrent le champ de bataille. Pendant que les consuls se disposoient à engager une autre action, ils reçurent de *Nicias* médecin du roi, une lettre, par laquelle le traître offroit d'empoisonner son maître, si on vouloit lui promettre une grande récompense. Pleins d'horreurs pour une si affreuse proposition, ils écrivirent au monarque en ces termes: « *Caius Fabricius* et *Quintus Emilius* consuls, au roi *Pyrrhus*, « salut : *Pyrrhus* vous êtes trahi. Celui « dont la fidélité devroit être inébranlable, offre de vous empoisonner. « Nous vous en avertissons, non pour « nous attirer vos bonnes graces, mais « afin qu'on ne dise pas que nous avons « eu part à un crime qui nous révolte. « Finir la guerre par une trahison, « c'est un attentat horrible à nos yeux « et jamais nous n'emploierons que les « moyens prescrits par l'honneur et la probité. » Une telle générosité pénétra le roi de la plus vive reconnoissance. Il renvoya aussitôt tous les prisonniers qu'il avoit faits en différentes occasions. Mais les consuls jugèrent qu'il ne leur étoit pas permis de recevoir des présens, pour n'avoir pas

commis une action infâme, et ils n'acceptèrent qu'à condition de rendre pareil nombre d'Epirotes. Les pertes du roi lui faisoient sincèrement desirer la paix. Il renvoya *Cinéas* à Rome, voir s'il pourroit fléchir la roideur du sénat. Mais il le trouva fixé d'une manière inébranlable à ne vouloir rien entendre que *Pyrrhus* ne fût hors de l'Italie.

Heureusement les Syracusains fournirent à ce prince le prétexte nécessaire pour en sortir. Ils l'appellèrent à leur secours contre les Carthaginois. Il réussit d'abord. Ensuite les Siciliens l'abandonnèrent, et il fut encore trop heureux, serré de près par les Carthaginois, de trouver pour abandonner la Sicile, le même prétexte qu'il avoit eu pour quitter l'Italie; c'est à-dire que les Tarentins menacés par les Romains, le rappellèrent. Il se mesura encore une fois avec eux, mais à forces bien inégales, car les Romains s'étoient aguerris contre les éléphans qu'ils ne craignoient plus. Ils tirèrent même de ces animaux un grand avantage dans la dernière bataille. Un jeune éléphant fut blessé. Ses cris pénétrèrent jusqu'à sa mère, elle sortit des rangs, courant à travers les soldats, et renversant tout

ce qui se trouvoit sur son passage; elle causa dans l'armée des Epirotes une confusion horrible. *Pyrrhus* retourna à Tarente, et tâcha quelque tems de faire croire qu'il avoit mandé des troupes, qu'il étoit décidé à suivre la guerre avec plus d'activité, mais il ne songeoit véritablement qu'à se retirer, sans peut-être abandonner le dessein de revenir. Il laissa une bonne garnison dans la citadelle, et ordre au gouverneur de se bien défendre en cas d'attaque. Pour l'engager, il lui envoya un souvenir terrible, c'étoit une chaise couverte de la peau de *Nicias* son perfide médecin; mais d'autres projets lui firent oublier Tarente dont les Romains s'emparèrent.

*Pyrrhus* passoit facilement d'un projet à un autre; de l'Italie, il revint sur la Macédoine, y trouva les Gaulois qu'il vainquit, et éleva un trophée avec cette inscription: *Le roi des Molosses, Pyrrhus, dévoue à Minerve les armes des intrépides Gaulois qu'il a vaincus.* Ce succès lui fit imaginer la possibilité de se rendre maître de la Grèce. Il crut devoir commencer par Sparte, mais il échoua dans son entreprise, ou plutôt selon sa coutume, il feignit d'aban-

donner le siége de Lacédémone non parce qu'il ne pouvoit y réussir, mais parce qu'il étoit appellé par les citoyens d'Argos à leur secours, contre deux tyrans qui se disputoient la souveraineté. C'étoit où la mort l'attendoit, sans avoir goûté le repos que *Cinéas* lui avoit conseillé. Il périt par un mal entendu. Il étoit entré imprudemment dans cette ville. Poursuivi de rue en rue, il fit dire à son fils qui commandoit son armée de ne point lui envoyer de secours, mais de tenir seulement la porte libre. Le messager s'expliqua mal et demanda au contraire un renfort. Cette nouvelle troupe se trouva en face de celle du roi qui gagnoit la porte. On s'embarrassa. Pendant que *Pyrrhus* crie et s'agite pour faire reculer ceux qui entrent, son casque tombe; une femme du haut du toît lui jette une thuile sur la tête et le tue.

Si le suffrage d'un ennemi et d'un ennemi éclairé constate le mérite d'un homme, personne n'eut plus de talens militaire que *Pyrrhus*. Les Romains le reconnoissoient pour leur maître, surtout dans l'art des campemens. « *Pyr-* « *rhus* et *Annibal*, dit *Cicéron*, vinrent « à main armé disputer aux Romains

« la souveraineté de l'Italie. On parle
« encore avec éloge de la probité du
« premier, mais le second y est en
« exécration par son horrible cruauté.
« *Pyrrhus* avoit cependant quelques
« défauts. L'ambition le dévoroit, et
« l'inconstance avoit trop de pouvoir
« sur son esprit. Ce n'étoit pas pour
« augmenter ses trésors, ni pour faire
« un riche butin qu'il cherchoit à sub-
« juguer les peuples. *Alexandre le*
« *grand* étoit l'unique modèle qu'il se
« proposoit, et il ne cherchoit qu'à
« effacer ses qualités ou à en appro-
« cher. Son excessive inconstance lui
« fit grand tort, on en a vu des traits
« frappans dans l'histoire de sa vie;
« car il n'avoit pas plutôt mesuré ses
« forces avec un ennemi qu'il l'aban-
« donnoit promptement pour aller en
« combattre d'autre, et l'expédition
« n'étoit pas encore finie, qu'il s'en
« dégoûtoit, et alloit dans d'autres
« royaumes en commencer de nou-
« velles. S'il soumettoit une contrée,
« quelques sommes qu'il eût dépen-
« sées à en faire la conquête, il en
« retiroit bientôt ses troupes. C'est
« pourquoi *Antigone* le comparoit à
« un joueur favorisé de la fortune,

« qui dépensoit sans ménagement tout « ce qu'il gagnoit. On lui a reproché « une témérité aveugle. Il s'exposoit « un jour de combat comme le der- « nier des soldats. Ce n'est point là le « courage qui convient à un général. « Il ne doit s'occuper que de la su- « reté et de la conservation de son ar- « mée ».

Voilà le portrait de *Pyrrhus* tracé de mains de maître. Nous y ajouterons ce trait qui ne déparera pas le tableau. Un de ses courtisans nommé *Erope*, dont il avoit souvent éprouvé le zèle, mourut. Quand le roi en fut instruit, il versa des larmes, et dit dans l'amertume de son regret : « Ce n'est pas de « sa mort que je suis attristé, il falloit « qu'il payât, comme tous les hommes, « le tribut à la nature ; ce qui me dé- « sole, c'est de l'avoir pour ainsi dire « négligé, de n'avoir pas récompensé « à propos les services qu'il m'a rendus, « et d'avoir laissé échapper les occa- « sions de lui témoigner tout ce que « mon cœur sentoit pour lui. » On ne dit rien de ses vertus domestiques. Un si bon ami, ne pouvoit être que bon époux et bon père ; mais savoir si un si grand guerrier pouvoit être pour ses peuples un excellent roi.

*Alexandre* son fils aima aussi la guerre ; mais il eut la prudence de se borner, et après plusieurs conquêtes, il sut jouir d'un repos que son père n'avoit pas voulu connoître. Trois de ses successeurs ne firent que passer sur le trône, jusqu'à *Déidamie*, qui mourut fille. Elle laissa par son testament à ses sujets le droit de se donner tel gouvernement qu'ils jugeroient convenable. Ils en profitèrent, pour se constituer en république. Mais ce gouvernement fomenta, introduisit, entretint chez les Epirotes des troubles qui les conduisirent à devenir province romaine. Ils avoient sous leurs rois une coutume remarquable; tous les ans dans une assemblée générale, le roi et le peuple se faisoient une promesse mutuelle ; le roi de respecter les lois, et de réguer d'après elles ; le peuple de lui obéir, s'il étoit fidèle à sa parole. Ne fut-ce qu'une cérémonie, elle pourroit être employée utilement, pour rappeller les rois et les peuples à leurs devoirs réciproques.

Alexandre. 2727.

## BITHYNIE.

Bithynie, entre le Bosphore de Thrace, la Propontide, le mont Olympe et le Pont-Euxin.

La Bithynie est vis-à-vis Constantinople, et commence à Calcédoine, *ville des aveugles*, ainsi nommée parce que ses fondateurs l'ont placée en Asie sur un sol ingrat, dans une position désagréable, au lieu de la bâtir sur la pointe d'Europe où est Constantinople, enrichie de tous les avantages refusés à Calcédoine. Ce pays est fertile, couvert de villes opulentes. On y distingue actuellement *Burze*, qui a été la demeure des empereurs ottomans, avant qu'ils l'eussent établie à Constantinople. La *Penderachie* des Grecs, nommée par les Turcs *Erégri*, sur le pont Euxin, présente encore une ville, qui ne manque ni de peuple ni de commerce, mais bien différente de la fameuse *Héraclée*, dont les ruines lui servent de fondement.

Héraclée.

*Héraclée*, fondée par les Béotiens, étoit une puissance maritime formidable. Les rois et les républiques de Grèce, se disputèrent également son alliance. Elle envoyoit ses flottes, du côté où elle vouloit que penchât la victoire. On parle d'un vaisseau sorti de ses ports portant

huit cents rameurs de chaque côté, et douze cents soldats, nombre bien petit en comparaison des rameurs. On laisse aux marins à conjecturer, ce que pouvoit être une pareille machine. Le gouvernement de cette ville étoit républicain entre les mains des nobles. Le peuple les chassa. Soit par hasard, soit qu'on crût à Héraclée, après les excès commis contre la noblesse, ne pouvoir être bien défendu contre sa fureur que par un déserteur de cet ordre, le peuple rappella dans la ville un noble nommé *Clearque* qu'il avoit lui-même détesté et chassé auparavant pour ses mauvaises qualités. Investi par la populace du pouvoir suprême, il traita comme nobles tous les riches, en bannit ou fit mourir la plus grande partie, et s'empara de leurs biens. Les puissances voisines, réclamées par les malheureux proscrits, armèrent contre lui. Pour se défendre, il força les femmes et les filles des fugitifs à épouser les esclaves. Ces hommes devenus propriétaires des épouses et des biens, devinrent aussi des défenseurs assurés pour le tyran; car dans une révolution, nulle défense opiniâtre sans propriété usurpée. Tous les nobles qui tomboient

entre ses mains étoient mis à mort, après les plus cruelles tortures. Le peuple à son tour ne fut pas exempt de sa cruauté. Le tyran présentoit lui-même la ciguë à boire aux passans qu'il rencontroit, de sorte qu'on n'osoit sortir du moins sans contre-poison. On apprendra avec étonnement que ce monstre régna douze ans. Deux jeunes gens déterminés le tuérent sur son tribunal.

Comment se peut-il que la puissance souveraine ait été laissée à *Satyres* son frère, qui l'égala en cruauté. Chose aussi remarquable, cet homme fit de ses deux neveux, enfans de *Cléarque*, nommés *Timothée* et *Denis*, deux princes renommés par leur justice, leur modération, et beaucoup d'autres qualités estimables. Le premier régna quinze ans sans titre de roi. Le second le prit, et en remplit les devoirs. On dit que *Denis* excessivement replet, éprouvoit une léthargie dont on ne pouvoit le tirer qu'en lui enfonçant dans la chair de longues aiguilles faites exprès. Ce remède qu'on indique aux médecins des hommes chargés d'un embonpoint excessif, ne prolongea pas les jours de *Denis*, au-delà de cinquante ans. Le mauvais sang de *Cléar-*

*que* suspendu dans ses veines, recommença à circuler dans celles de ses deux fils qui tuèrent leur mère. *Lysimaque*, leur beau-père, purgea la terre de ces monstres. Il se donna ensuite pour maître à Héraclée. Mais les Héracléens après l'avoir prié assez tranquillement de quitter la couronne, ne la trouvant pas disposé à s'en défaire la lui ôtèrent, le mirent en prison, et abbatirent leur citadelle. Ils s'adressèrent à *Séleucus*, pour se soustraire au ressentiment de *Lysimaque*. Ce prince les rejeta, ils recoururent à *Mithridate*, et en même-tems pour la plus grande sureté aux Romains. Mais la guerre s'éleva entre le roi de Pont et la République. Il fallut opter. La flotte de *Mithridate*, amenée par *Archélaüs* dans le port des Héracléens les détermina. A l'exemple de l'allié qu'ils préféroient, ils massacrèrent tous les Romains qui se trouvèrent dans leur enceinte. *Triarius*, lieutenant de *Cotta*, punit Héraclée de cette affreuse perfidie en la ruinant de fond en comble. Le sénat blâma *Cotta* de s'être porté à cet excès de vengeance. « On vous avoit ordonné, lui dit-on, « de prendre Héraclée et non pas de la « renverser. » On y envoya une colonie

romaine, mais à peine commençoit elle à fleurir, qu'un roi de Galatie, appuyé par *Marc-Antoine*, la détruisit de nouveau. Autres reproches de la part d'*Octavien*, qui traîna en triomphe et fit mourir le destructeur; mais Héraclée n'en perdit pas moins toute sa splendeur, et resta une ville médiocre sous la domination romaine.

Rois. 2718. On donne à la Bithynie des rois assujétis aux Mèdes et aux Perses, depuis *Ninus* jusqu'à *Alexandre*. *Bas* vainquit *Calentus*, général du conquérant Macédonien, resta cinquante ans sur le trône, et le laissa à son fils *Zipoctès*. Il mourut, dit-on, de joie, pour avoir gagné une bataille, mais il avoit soixante et seize ans. De trois frères qu'avoit *Nicomède*, son fils, il se débarrassa de deux, le troisième, nommé *Zipoctès* comme son père, se cantonna sur la côte, et détermina le roi de Syrie à l'appuyer. *Nicomède* appella les Gaulois dans le même dessein, et leur ouvrit l'Asie. Par leur secours, il chassa à la vérité son frère; mais les Gaulois s'établirent à sa place. On nomme leur petit royaume *Galatie*, ou *Gallo-Grèce*.

Prusias. Les Galates furent quelquefois des

voisins fâcheux pour les rois de Bithynie. Ils donnèrent des soupçons à *Zéla*, petit-fils de leur introducteur en Asie. Il rassembla leurs chefs, sous prétexte d'un grand repas. *Zéla* devoit les faire massacrer à la fois, ils le tuèrent eux-mêmes avant le festin. Son fils *Prusias* le vengea cruellement. Il porta la désolation dans la Galatie, et n'y épargna ni sexe ni âge. Ce prince est connu principalement par ses bassesses à l'égard des Romains. Un opprobre éternel couvre son nom, pour avoir consenti de leur livrer *Annibal ;* et les Romains partagent son ignominie pour avoir demandé le Carthaginois, qui échappa à leur poursuite, par une mort volontaire.

Après la défaite de *Persée*, les états de la Grèce envoyèrent des ambassadeurs à Rome, féliciter la République. *Prusias* y alla en Personne. Si tous les historiens ne l'attestoient, on auroit peine à croire l'excès d'adulation auquel il s'abaissa. Il se fit raser la tête, prit un bonnet d'affranchi, parut en cet équipage dans la place publique, et dit au préteur qui y siégoit : « Vous me « voyez en habit d'affranchi, c'est que « je ne puis me considérer que comme

« un de vos esclaves, à qui, par un « excès de bonté, vous avez rendu la « liberté. » En entrant dans le sénat, il se prosterna, baisa le seuil de la porte, et appella les sénateurs *ses dieux sauveurs*. Enfin le roi de Bithynie s'avilit tellement, que malgré la sensibilité pour les adulations justement reprochées aux assemblées républicaines, il semble que le sénat ait eu honte de ses flatteries, puisque *Tite-Live*, si soigneux de recueillir ce qui pouvoit faire honneur aux Romains, en a tu une partie. C'est rendre service à la mémoire de *Prusias*, que de dire que son esprit s'aliénoit quelquefois. Il étoit très-laid. Croyant déguiser sa difformité, il s'habilloit souvent en femme, moyen sûr de faire encore mieux ressortir sa laideur. La science, la philosophie, les lettres n'ont rien perdu à être négligées et même méprisées d'un pareil homme. Il eut pour successeur *Nicomède II*, fils digne de lui, qui arrosa les marches de son trône du sang de ses frères. On prétend qu'il y monta sur le cadavre de son père, qu'il avoit fait assassiner. Si cela est, il est à remarquer que son fils, *Nicomède III*, lui rendit le même devoir. Des liaisons

trop intimes, de *Nicomède IV*, avec *Jules César*, ont terni sa réputation, comme si les Nicomèdes ne pouvoient pas être sans quelques vices odieux ou honteux. Cette race finit au quatrième, et avec lui finit aussi le royaume de Bithynie, qu'on incorpora à la République.

## COLCHIDE.

Colchide, entre l'Ibérie, le Pont-Euxin, l'Arménie, le Pont et la Sarmathie.

La Colchide appellée Mingrélie, a été peuplée du tems de *Sésostris*, par une colonie égyptienne, du moins on le suppose, parce que les Colchidiens ressembloient aux Egyptiens par leurs cheveux bruns et crépus, leur langue et la circoncision. Mais il y a apparence que cette colonie y trouva des habitans qu'on fait venir d'Arménie. La Colchide nous a envoyé les faisans, ainsi nommés, d'une petite île dans le *Phasis*, où s'en trouvoit une grande quantité. Quelques unes de leurs rivières charioient des paillettes d'or, qui s'arrêtoient dans la laine des toisons, que les habitans étendoient au fond de l'eau; de-là la toison d'or. Les nations commerçantes alloient trafiquer de ces trésors; de-là l'expédition des Argonautes, mar-

chands ou corsaires, peut-être l'un et l'autre. *Jason* leur chef, plut à la fille du roi : elle lui applanit les difficultés du vol, ou du commerce, et s'enfuit avec lui. Voilà ce qu'il y a de plus vrai dans l'histoire de ce fameux voyage. Dans des tems plus modernes, *Dioscoriès* a été une ville célèbre par son opulence et par son commerce. Les marchands de tous les pays du monde, y abordoient en grand nombre. *Pline* dit très-affirmativement, du ton d'un homme qui veut être cru, qu'on parloit dans cette ville trois cents langues différentes, et que les marchands de Rome, qui trafiquoient en Colchide, étoient obligés d'avoir cent trente interprêtes dans *Dioscoriès*. *Mithridate* a eu un fils, roi de Colchide. *Pompée* traîna un autre roi à son char de triomphe. On trouve un roi de Colchide sous *Trajan*. Elle a été administrée par les préteurs de la Bithynie et du pont, mais sans être incorporée à ces provinces.

## IBÉRIE.

L'Ibérie, entre la Colchide, le Pont, le Cau-

L'Ibérie est la partie de la Géorgie, que les Perses, auxquels elle appartient, nomment *Gurgistan*. Elle est

aussi dénuée de rivières, que la Colchide en est arrosée. On a les noms de plusieurs tribus des anciens habitans. Il est difficile de croire que l'Espagne, nommée par les anciens, *Ibérie*, ait tiré son nom de cette Ibérie asiatique, et que les Argonautes y aient transporté assez d'Ibériens, pour peupler cette grande contrée de l'Europe. Ce qu'on rapporte des anciens habitans, indique une nation estimable. Ils étoient divisés en quatre classes, noblesse, prêtres, soldats et laboureurs. Le roi étoit pris dans la première, et toujours le parent le plus âgé du défunt. L'âge plaçoit aussi à la tête de la justice et de l'armée, un prince du sang royal. Les prêtres, outre les fonctions du ministère, ont eu celles de juges. Les laboureurs étoient entendus dans l'agriculture, les gens de villes industrieux, ceux des montagnes un peu grossiers et farouches. Cette nation formoit comme deux peuples. Une partie semblable par la rudesse, aux Scythes et aux Sarmartes, ceux des plaines comparables pour la noblesse et l'aisance des manières, aux Mèdes et aux Arméniens. Un de leurs rois, nommé *Artacès*, tint tête à *Pompée*. Mais le

case, l'Albanie et la Médie.

courage mal réglé céda à la valeur aidée de la discipline. Les Ibériens mis en déroute ne voulurent pas se rendre. Ils se retirèrent dans une forêt. Du haut des arbres, ils perçoient les Romains de leurs flèches. On y mit le feu, et ils périrent tous dans l'embrâsement. Les empereurs ont longtems considéré l'Ibérie comme un rempart contre l'invasion des barbares. C'est pourquoi, ils y ont soutenu des rois, comme plus intéressés que des petites confédérations, à ne pas laisser entamer leurs états. On sait encore les noms de plusieurs de ces princes, jusqu'au règne de *Vespasien;* mais on ignore leurs actions.

## ALBANIE.

L'Albanie, entre l'Ibérie, la mer Caspienne, le Caucase et l'Arménie.

Les Perses, possesseurs de l'Albanie, l'appellent la province de *Schirvan.* Elle est très-fertile, et produit sur-tout d'excellent vin. Ses peuples ont longtems vécu dans une simplicité que l'on vante, mais qui approche de la stupidité, puisqu'ils ne savoient pas compter au-delà de cent, et qu'ils ignoroient les poids et les mesures. On dit aussi que le courage étoit chez eux le partage

exclusif des femmes, parce qu'elles descendoient des Amazones. Mais est-ce que le sang de ces guerrières ne couloit pas aussi dans les veines des hommes? On peut attribuer à la bonté de l'air la fleur de santé qui brille sur le visage du sexe. Les Albaniens avoient un respect très-profond pour les vieillards. D'anciens auteurs disent que dans ce petit canton, on parloit vingt-six langues, autant qu'il y avoit de petites souverainetés; qu'un chef a réuni ces principautés, s'est formé un royaume, et a fait disparoître cette diversité de langage, peu croyable par sa multiplicité. Un de ses souverains, nommé *Orœsès*, résista aussi à *Pompée*. Son armée étoit commandée par *Cosis*, son frère. Le général romain ne put le vaincre que par une ruse; encore *Cosis* surpris, ne céda-t-il la victoire qu'avec la vie. Il périt de la main de *Pompée*, dans un combat corps à corps, au centre de la mêlée. Les rois d'Albanie ont été plus ou moins bien traités par les empereurs d'Orient, selon les circonstances, tantôt considérés, tantôt dédaignés. C'est tout ce qu'on en sait, même sur des notices très imparfaites: elles laissent entrevoir que l'Albanie a

eu des rois jusque sous *Justinien II.*

Les trois royaumes dont on vient de parler, Colchide, Ibérie et Albanie, forment la partie la plus considérable de la Géorgie. Quelques voyageurs modernes en font des descriptions qui tiennent de l'enchantement. Pureté d'air admirable, excellens fruits, vins délicieux, visages charmans. « Les « Géorgiennes, dit *Chardin*, sont « grandes, dégagées, point gâtées « d'embonpoint, extrêmement déliées « à la ceinture ». *Tournefort* dit : « Les femmes de Géorgie ne m'ont « causé aucune surprise. Je m'attendois à voir des beautés parfaites. « Véritablement, elles ne sont nullement désagréables, et peuvent même « passer pour des beautés, si on les compare avec les Curdes ». Voilà un mince éloge. On ne peut guères concilier les deux observateurs, qu'en disant qu'en Géorgie, comme par-tout ailleurs, il y a des belles, des médiocres et des laides.

## BOSPHORE.

Bosphore, entre la Colchide, le

On ne peut mieux indiquer la position des états des princes Bosphoriens,

qu'en disant que la Crimée en étoit le centre; en partant de cette péninsule, et s'étendant dans les environs, tantôt on y comprendra les Palus méotides, tantôt on les en exclura. On expliquera ainsi comment les auteurs n'ont point péché contre la vérité, quand ils ont dit, les uns que le royaume du Bosphore étoit couvert de forêts, d'un éternel brouillard, que le soleil n'y étendoit jamais ses rayons bienfaisans; les autres qu'il étoit fertile, agréable, semé de plaines délicieuses, entre des montagnes bien boisées. La même diversité se trouve dans la description des mœurs des habitans, là douces, ici agrestes; dans les relations de leur commerce, florissant dans un endroit, nul dans l'autre; dans la peinture topographique du pays, orné de villes populeuses, à côté de cabanes éparses à peine habitées; enfin, dans les fragmens d'histoire de leurs rois, foibles et puissans, conquérans et assujétis. Il semble que le sort de cette contrée, passant successivement des mains de ses rois aux Romains, de ceux-ci aux Thraces et aux Scythes, aux Sarmates, d'eux aux Génois, pendant les croisades, des Génois aux Tartares, des Tartares aux Turcs, des

Pont-Euxin, le Tanais.

Turcs aux Russes, que le sort de cette contrée soit d'éprouver des changemens perpétuels.

Le Bosphore a eu très-anciennement des rois qui avoient des relations intimes avec les Athéniens. Le lien principal de leur amitié, étoit le commerce. Celui que ces républicains avoient établi dans le Bosphore, leur étoit si précieux, qu'ils en consacrèrent la mémoire par des monumens religieux. Deux de ces rois faisoient tous les ans présent à *Démosthènes*, de mille boisseaux de froment. Les Athéniens croyoient sans doute, quand l'orateur favorisoit, dans ses harangues, le commerce du Bosphore, qu'il ne parloit que par intérêt pour ses concitoyens. C'est ainsi qu'on mène les républiques. A travers les lacunes de l'histoire des rois du Bosphore, on trouve des guerres sanglantes, ruine des peuples, des intrigues de cour, des assassinats, des massacres de familles entières, on trouve quelquefois aussi des princes d'un bon naturel, ou qui deviennent bons après avoir été mauvais, comme *Eumèle*, qui fait inhumainement égorger ses deux frères révoltés, tous leurs enfans, tous leurs amis. Le peuple, irrité de cette barba-

rie, veut le chasser; il l'appaise en le déchargeant de tous impôts, promet de gouverner avec modération et justice, et tient parole. Jamais, dit-on, son semblable n'a régné sur le Bosphore.

L'histoire des princes Bosphoriens se perd dans les troubles de l'empire romain à la chûte de la république. Chaque parti eut alternativement dans son armée des rois du Bosphore avec leurs troupes. Ils s'y faisoient estimer par leur valeur. Souvent ils y ont eu des principaux commandemens. On parle d'un *Asander*, qui tenoit un des premiers rangs dans l'armée d'*Auguste*. L'empereur lui fit un passe-droit : il en mourut de chagrin ; mais il avoit quatre-vingt-treize ans.

## MÉDIE.

Médie. Atropatène au bord de la Palestine.

On fait mention de cette Médie plutôt comme une singularité, que comme un royaume. C'est un démembrement de la grande Médie, qui résista aux efforts d'*Alexandre*, et resta libre sous son gouverneur nommé *Atroparte*, d'où elle a été appelée *Médie Atropatène*. Il se soutint contre les successeurs d'*Alexandre*. *Gaza* étoit sa capitale.

Elle existe encore sous le nom de *Gaze* ou *Constantin*. Cette province ou petit royaume avoit des forces de terre et de mer. La possession n'en fut pas indifférente aux rois voisins. Les Parthes sont ceux qui en ont joui le plus souvent et le plus long-tems. Les rois en donnoient la couronne à leurs frères cadets.

## BACTRIE.

Bactrie, entre la margiane, le fleuve Oxus, la Scythie asiatique et les Messagètes.

La Bactrie ou Bactriane, aujourd'hui le *Chorassan*, a la prétention d'avoir donné au monde moral le célèbre *Zoroastre*. Il seroit singulier qu'un législateur si pur et si humain, fût né dans un pays où les filles et les femmes ne connoissoient aucune chasteté, et dont les habitans entretenoient des chiens nommés *Sépulchraux*, destinés à dévorer ceux qui vivoient trop long-tems. Peut-être est-ce le vice et l'horreur de ces coutumes, qui a révolté l'ame honnête et sensible de *Zoroastre*, et l'aura formé à la vertu par le contraste. Quelquefois le bien vient de l'excès du mal. Les extrêmes se touchent dans le physique de la Bactriane, comme on suppose qu'ils ont pu se toucher dans

le moral. Des régions arrosées par l'Oxus, admirables par leur fertilité et leurs productions; de ces régions où la vue est sans cesse recréée par l'émail des prairies, où bondissent de nombreux troupeaux; on s'enfonce en gagnant le midi, dans des déserts, où on ne peut voyager que de nuit, suivant la direction des étoiles, au risque d'être enseveli sous des montagnes de sable.

Les Bactriens ont toujours été très-belliqueux. Leurs rois ont fait un usage avantageux des inclinations guerrières de leur peuple. Le premier après *Alexandre* est *Théodote*, qui de gouverneur devint monarque. Il fut détrôné par son frère *Euthydème*. A celui-ci succéda, mais sans violence, un troisième frère, nommé *Ménandre*. Quoique conquérant, ou bien parce que l'honneur qu'il acquit à son royaume, couvrit les horreurs de la guerre aux yeux des Bactriens, il fut adoré de ses sujets. Ils le pleurèrent amèrement, et comme chaque ville vouloit avoir son corps, on leur distribua les cendres pour prévenir toute discorde. Chacun les renferma dans un monument qui attestoit également le mérite du monarque, et l'amour des peuples. Un

des princes successeurs commit l'imprudence de confier le gouvernement du royaume à son fils, pendant une expédition lointaine. Ce jeune prince, accoutumé à l'autorité, ne put voir sans dépit le retour de son père, et l'assassina. Il ne profita pas de son crime. Ce fut une semence de division entre les sujets. Une partie appella les Parthes, qui tuèrent le parricide, et s'emparèrent de la *Bactriane*. De leurs mains, elle passa dans celle des Scythes, de-là en celles des Huns, ensuite aux Persans qui la possèdent.

## EDESSE.

Edesse en Mésopotamie.

Le royaume d'*Edesse* consistoit en une ville, et sans doute un territoire de quelqu'étendue, enrichie et rendue fameuse par un temple dédié à la déesse Syrienne. Les chefs de ce petit état, appellés tantôt rois, tantôt princes, se sont tous nommés *Abgare*. *Pompée* ne dédaigna pas de faire alliance avec un d'entr'eux, et en tira de grands services en conseils, et de grands secours en vivres. La défection d'un *Abgare* causa la défaite d'une armée romaine, par les Parthes. Trajan faisoit un cas infini

d'*Abgare VI*, prince respectable par sa vertu. *Caracalla* mit fin à ce petit royaume, en faisant arrêter et garder prisonnier à Rome le dernier de ses monarques. Il la réduisit en province romaine.

## EMESE.

Le premier roi d'*Emese*, située en Syrie, sur les bords de l'Oronte, étoit Araba. Il érigea et conserva ce petit royaume, à la faveur de la désunion des Séleucides. Ces monarques étoient de ces petits princes que les Romains honoroient de leur alliance, quand ils en avoient besoin; le besoin passé, ils les dédaignoient. L'empereur *Octavien* ne méprisa pas assez le roi nommé *Alexandre*, pour le laisser jouir tranquillement de sa petite monarchie. Il la devoit à *Antoine*, c'en fut assez pour qu'*Auguste* l'attaquât. Il en orna son triomphe, et le fit mourir. Il y a eu des alliances entre les Emésiens et les juifs. Les Arabes ont possédé Emese, sous le nom d'*Iturèens*.

Emese en Syrie.

## ADIABÈNE.

Adiabène en Syrie.

L'Adiabène est encore un petit royaume qui doit sa naissance à la décadence des Séleucides. Il y avoit un roi nommé *Monobaze*, qui épousa *Hélène* sa sœur. Il en eut deux fils, *Monobaze* l'aîné et *Izate*, Toute l'affection du roi tourna sur *Izate*. Comme cette prédilection causoit des troubles à la cour, peuplée de beaucoup d'autres fils du monarque, il envoya *Izate* achever son éducation chez un prince voisin. Se voyant avancé en âge, il souhaita de revoir *Izate* avant que de mourir. Il vint ce fils chéri. Après l'accueil le plus tendre, il reçut de son père en présent, une province perpétuellement parfumée par des plantes odoriférantes, où il vécut jusqu'à la mort de son père. Quand le monarque eut fermé les yeux, *Hélène*, sa veuve, assembla les grands du royaume et leur dit : « *Izate* a été choisi par « son père pour lui succéder, cependant avant que de le proclamer, je « suis bien aise de savoir vos intentions, persuadée qu'un prince ne « sauroit régner tranquillement, s'il « n'a pas le bonheur de plaire à ses

« sujets ». A ce discours chacun se prosterne, jure qu'il se fera un devoir sacré d'obéir à *Izate*. « Ordonnez « reine, si vous redoutez les autres en- « fans du roi, nous sommes prêts à « vous en défaire. Modérez cet em- « pressement répondit la clémente *Hé-* « *lène*, qu'il n'y ait pas de sang ré- « pandu que par l'ordre du nouveau « roi. » Les seigneurs demandèrent du moins que ces princes crus dangereux fussent mis sous bonne et sure garde, et la prièrent de choisir celui de ses deux fils, en qui elle reconnoîtroit un véritable zèle et amour du bien public. Le croiroit on? *Hélène* après avoir manifesté si clairement son penchant pour *Izate*, nomme cependant *Monobaze*, son fils aîné, lui donne la couronne, le sceptre, l'anneau et le manteau royal, et la souveraine puissance. Le croira-t-on encore? couronne, sceptre, anneau, manteau royal, et la puissance souveraine, *Monobaze* remet tout à *Izate* quand il arriva. Ces deux frères vécurent dans une grande conformité de sentimens, même relativement à la religion. Tous deux abjurèrent l'idolâtrie de leurs ancêtres, et embrassèrent le judaisme à l'exemple

d'*Hélène* leur mère. *Monobaze*, loin de profiter des troubles que le changement de religion occasionna dans le royaume, aida *Izate* à les appaiser. Aussi en mourant, le roi, quoiqu'il eût des enfans, laissa la couronne à son frère, qui ne put la remettre à ses neveux, parce qu'ils furent emmenés par *Titus* à Rome après la prise de Jérusalem, où leur grand'mère les avoit élevés dans la religion Juive. On ne sait s'ils furent rappellés dans leurs pays. On y trouve encore quelques rois de leur race ou de leurs noms, jusqu'au règne de *Sapor II*, roi de Perse, qui s'appropria l'Adiabène.

## ELYMAÏDE.

Elymaïde, entre la Médie et le fleuve Persique.

L'Elymaïde étoit partagée en trois provinces. L'origine de ce royaume remonte à la décadence de l'empire des Perses. Ses habitans étoient bons guerriers, renommés pour leur habileté à tirer des flèches. Les Parthes, les Syro-Macédoniens n'ont pu les subjuguer. Ils ont toujours été gouvernés par des rois nés chez eux. On ne les connoit que par leurs noms, insérés dans des traités faits avec d'autres monarques.

A peine connoîtroit-on les Elymaïdins eux-mêmes, s'ils n'avoient eu des temples très-opulens, dont les trésors tentèrent la cupidité de plusieurs princes. Un roi de Parthes en tira de très grandes richesses. Mais *Antiochus Epiphanes* fut repoussé d'un temple de *Diane*; *Antiochus* le grand d'un de *Jupiter*, et les profanateurs éprouvèrent des défaites honteuses.

## CHARACÈNE.

Les Arabes ont fondé le petit royaume de Characène, qui ne s'étendoit guères au-delà de la ville de *Chorax*. Elle s'appelloit d'abord Alexandrie, du nom de son fondateur, ensuite Antioche, parce qu'*Antiochus* l'avoit réparée. Elle a tiré son nom de *Chorax*, qui veut dire *Mole*, d'un roi arabe, qui, par un mole d'une lieue et demie de long, la garantit ainsi que tout le pays, des inondations du Tigre. Ainsi, ses trois noms rappellent des bienfaits à la mémoire; des deux seuls rois de Characène que l'on connoît, l'un a vécu quatre-vingt-cinq, et l'autre quatre-vingt douze ans.

Characène sur le golphe Persique, entre le Tigre et l'Eubée.

## COMAGÈNE.

Comagène en Syrie.

Après deux rois, depuis *Pompée*, car auparavant l'histoire ne fait mention d'aucun, *Antiochus II*, arrivé sur le trône par l'agrément d'*Auguste*, laissa sous *Tibère* sa couronne sans maître. Le peuple vouloit un roi, les grands un magistrat romain pour les gouverner. Les motifs de cette différence d'opinion sont aisés à sentir. Le peuple, quand il n'a pas les yeux fascinés, voit sa tranquillité dans l'autorité d'un seul, qui peut réprimer les vexations des grands, et ceux-ci préfèrent le représentant d'une puissance éloignée qu'ils gouvernent, et avec qui ils partagent. Les grands l'emportèrent. Mais leur triomphe ne fut pas long. *Caligula* rendit un roi à la Comagène, qui a été réduite en province romaine sous *Vespasien*.

## CHALCIDÈNE.

Chalcidène, au pied du mont Liban.

*Chalcis* étoit la capitale du petit royaume de *Chalcidène*. Sa position l'a souvent fait servir d'arène aux rois de Syrie, de Damas, de Cells-syrie, de Ju-

dée, d'Egypte. Un *Ptolémée* y régna. Il se confia à *Philippion*, son fils, pour aller chercher et lui amener *Alexandria*, fille d'*Aristobule*, roi des Juifs, très belle princesse, dont il étoit amoureux. Le fils crut qu'il pouvoit être d'aussi bon goût que son père, et l'épousa en chemin. Le père fit mourir son fils en arrivant, et épousa sa veuve. On trouve entre *Lysias*, son successeur, et *Pacore*, roi des Parthes, un traité qui porte cette clause singulière, que le Parthe lui fournira des troupes contre un roi de Judée, moyennant une grosse somme d'argent, et cinq cents femmes.

## JUIFS.

Retour de la captivité. 2463.

La correspondance de plusieurs de ces petits royaumes avec les Juifs nous ramène à eux. Les soixante et dix ans de captivité annoncés par le prophète *Jérémie*, étant écoulés, Dieu fit monter sur le trône de Perse le fameux *Cyrus*. Dès la première année de son règne, il publia un édit par lequel il étoit permis aux Juifs de retourner dans la Judée. Quelques-uns avoient eu l'adresse ou l'industrie d'obtenir des ri-

chesses, et même des dignités dans les lieux de leur esclavage. Ce ne fut point eux qui s'empressèrent de quitter les endroits dont ils s'étoient fait une nouvelle patrie, mais les plus pauvres mêlés de quelques zélés dont on fait monter le nombre à-peu-près à soixante-dix mille. Il auroit été impossible à la plupart d'entreprendre le voyage sans les contributions charitables de leurs compatriotes, qui restèrent tant à Babylone que dans les différentes parties de l'empire Assyrien, où ils avoient été vendus comme esclaves.

Ce qui se trouva des vases enlevés par *Nabuchodonosor*, *Cyrus* le fit remettre à *Zorababel*, prince du sang royal, qu'il mit avec le grand-prêtre *Josué*, à la tête de la colonie. On ramassa tout ce que qu'on put trouver de gens de bonne volonté, en prêtres, lévites, chantres et autres officiers du temple, qu'ils étoient autorisés à rebâtir. *Cyrus* en régla les dimensions. Ce fut le premier ouvrage dont les Juifs s'occupèrent en arrivant. Ils se virent traversés dans leur entreprise par les Samaritains, qui s'étoient offert à leur aider. Soit jalousie ou mépris, les Juifs refusèrent leurs secours. Dès ce mo-

ment, les Samaritains reprirent les sentimens d'inimitié qu'ils sembloient vouloir abjurer. Ils réussirent à faire suspendre, d'autorité, l'ouvrage pendant plusieurs années. Il fut repris par ordre de *Darius*, et conduit à un état d'avancement qui permit d'en faire une dédicace solennelle.

*Esther*, élevée sur le trône d'Assuerus, devint, pour les Juifs, une protection dont ils tirèrent de grands avantages. Son crédit fit confier l'administration du rasssemblement, formé en Judée, à *Esdras*, de la famille d'*Aaron*, homme aussi zélé que savant. Il partit pour Jérusalem avec une nouvelle troupe, et de l'argent provenant des aumônes envoyées par les riches à leurs frères indigens. *Esdras* s'appliqua principalement à ce qui regardoit la religion. Il rétablit la doctrine dans son état primitif, fit une édition correcte des livres saints, corrigea la liturgie. Une prévarication importante contre la loi attira son attention. Beaucoup de Juifs, même prêtres et lévites, avoient contracté des mariages avec des étrangères, *Esdras* les obligea de promettre, par serment, qu'ils renver- Esdras. 2542.

roient, non-seulement les femmes, mais encore les enfans.

Néhémie. 2554. Malgré les faveurs du monarque persan, la colonie judaïque ne prospéroit pas comme on l'avoit espéré. Il paroît qu'*Esdras* étoit plutôt homme religieux qu'homme d'état. *Néhémie*, échanson du roi de Perse, juif distingué par ses lumières et ses vertus, prit à cœur le succès du rétablissement de ses frères. Il se fit envoyer en Judée, et partit, non comme son prédécesseur avec une troupe indigente et craintive, mais avec une bonne escorte et des pouvoirs très-étendus, pour rétablir la police, mettre l'ordre, faire des marchés, construire et lever tous les obstacles que la malveillance et la jalousie pourroient lui opposer. Sa première opération fut de relever les murs de Jérusalem. Il engagea les plus distingués par leur naissance et leurs richesses, à y bâtir des maisons. Quand il les eut rassemblés, il annonça une lecture publique de la loi. *Esdras* la fit lui-même, l'expliqua verset par verset. Le peuple fondoit en larmes du regret de ses prévarications passées. *Néhémie* profita de ces dispositions pour lui faire prendre un engagement solennel

sur trois points importans. 1°. De ne plus contracter de mariages avec les idolâtres, et de consentir à la dissolution de ceux qui subsistoient. 2°. De garder les sabbats tant de chaque septième jour, que de chaque septième année. 3°. De payer exactement le tribut au temple, pour les réparations de l'édifice et l'entretien des ministres.

*Néhémie* fut obligé, par les devoirs de sa charge, de retourner à la cour de Perse. Ne le voyant plus, le peuple oublia ses engagemens. La lâche complaisance du grand-prêtre introduisit et fit loger des étrangers dans l'intérieur du temple. Les magistrats souffrirent le trafic et le commerce les jours de sabbat. Le peuple cessa de payer le tribut au temple, les dîmes aux lévites. Les sacrifices furent interrompus. Cinq années d'absence suffirent pour tous ces désordres. *Néhémie* revint. Sa fermeté, sa douceur, son exemple, ses exhortations ramenèrent le peuple à ses devoirs civils et religieux. On ne sait combien dura le gouvernement de cet homme vertueux. Il étoit fort riche de lui-même, puisqu'il admettoit tous les jours à sa table, cent cinquante des principaux de la nation, outre les étran-

gers de distinction qui venoient à Jérusalem. Cependant il ne touchoit rien des appointemens attachés à sa charge de gouverneur. Il n'y en eut plus après lui. La puissance passa toute entière entre les mains des grands-prêtres ou souverains sacrificateurs. Depuis cette époque, on peut attribuer les malheurs qui accablèrent les Juifs à ceux qui aspirèrent à cette éminente dignité.

Grands-prêtres. 2616.

Il seroit difficile de donner de l'intérêt aux intrigues qui les placoient sur le siége pontifical et les renversoient. C'est toujours l'ambition d'un homme qui, seul ou aidé de sa famille, arrache à un autre la tiare, et la met sur sa tête. Pendant des siècles, tous les esprits s'occupent de cet objet, toute l'attention s'y porte. Les prétendans achetoient la grande-prêtrise des gouverneurs Syriens, la conservoient à force d'argent, pressuroient le peuple pour fournir à leurs engagemens pécuniaires. Nulle énergie dans ce peuple abâtardi, nulle élévation chez les grands, point de prévoyance, point de mesures contre l'étranger, et par-conséquent, un effroi, une consternation générale, au moindre bruit des armes. Dans cette uniformité d'évène-

mens, sans mouvemens et sans éclat, on le répète, il seroit difficile de trouver ces traits saillans qui sont l'ame et l'agrément de l'histoire.

*Johanan*, le premier de ces pontifes devenus souverains, se bat avec son frère dans le temple même, parce que celui-ci a fait, auprès de *Bagoze*, gouverneur de Phénicie, des démarches, pour lui succéder. Il donne à ce frère un coup et le terrasse. *Bagoze* accourt pour les séparer ; le coup étoit mortel. On veut empêcher *Bagoze* d'entrer, de peur qu'il ne souille le temple. Il force les portes. « Suis-je donc, leur « dit-il, plus impur que le cadavre « étendu à mes pieds » ? comme la punition corporelle du meurtrier n'auroit rien produit au gouverneur, il impose une forte amende au coupable.

L'entrevue du grand prêtre *Jaddus* avec *Alexandre le grand* est accompagnée de circonstances remarquables. Le conquérant venoit à Jérusalem, plein de colère contre les Juifs qui lui avoient refusé des vivres pendant le siége de Tyr. Il n'y avoit pas à se défendre contre une armée triomphante commandée par un tel chef, aussi *Jaddus* n'y songea-t-il pas. Il or- Jaddus. 2648.

donne au peuple de s'habiller en blanc. Lui-même avec ses habits pontificaux, les sacrificateurs revêtus des leurs, marchent au-devant d'*Alexandre*. Le vainqueur de l'Asie est frappé de cette pompe religieuse. Il approche avec respect du grand-prêtre, s'incline devant lui avec vénération. Ses courtisans marquent leur étonnement d'une pareille soumission. « Ce n'est « pas leur dit-il, le grand-prêtre que « j'ai adoré, mais le Dieu dont il est « le ministre. J'ai reconnu le même « homme, le même ministre que ce » même Dieu m'a fait voir en songe, « pour m'encourager à la conquête de « la Perse ». Le grand-prêtre avoit publié que cette démonstration suppliante lui avoit été prescrite en songe, et *Alexandre*, de son côté, donna une cause divine à sa clémence. Tout ceci peut s'expliquer sans miracle. On sait par le voyage du conquérant au temple de *Jupiter Ammon*, qu'il aimoit à se faire croire protégé de la divinité. Le grand-prêtre a dû aussi répandre une opinion qui devoit donner de la confiance au peuple, et qui parvenue au vainqueur, pouvoit lui inspirer des sentimens favorables, pour une nation pro-

tégée de Dieu. Les Juifs montrèrent à *Alexandre* des prophéties qui annonçoient ses victoires. Il admira le temple et y offrit des sacrifices. Pendant tout son règne, les Juifs jouirent d'une grande tranquillité. Il en attira un grand nombre à Alexandrie, sa nouvelle ville, et leur donna de beaux priviléges.

La fidélité des Juifs à garder le sabbat, causa la prise de Jérusalem par *Ptolémée*. Sachant qu'ils étoient déterminés à ne se point défendre ce jour-là, il se présenta et entra dans la ville sans la moindre résistance : il emmena cent mille captifs en Egypte. On est étonné de l'immensité d'hommes qui ont été tirés de la Judée en plusieurs circonstances : l'histoire ne présente aucun autre peuple toujours détruit comme celui-ci, et toujours renaissant.

Héliodore.

On peut mettre ensemble l'aventure de *Ptolémée Philopator*, roi d'Egypte, et celle d'*Héliodore*, envoyé d'un gouverneur de Syrie, qu'on a déjà racontée ; mais qui reparoit ici avec des circonstances nouvelles. *Ptolémée* frappé de l'auguste majesté des cérémonies, crut en voir bien davantage, s'il entroit dans la partie intérieure du temple,

permise aux seuls prêtres. Il voulut y pénétrer, mais une puissance divine le repoussa : il resta saisi de terreur, et ses serviteurs furent obligés de le reporter hors du temple. Il arriva pire à *Héliodore* : aussi venoit-il dans un dessein plus criminel. Le gouverneur de Syrie l'envoyoit enlever d'immenses trésors qu'un *Simon*, ennemi mortel du grand-prêtre *Onias*, lui avoit dit être cachés dans le temple. Envain le grand prêtre lui représente le danger de son entreprise : il entre hardiment à la tête d'une troupe de Syriens, mais à l'instant une terreur subite les frappe, ils tombent tous. *Héliodore*, plus coupable, meurtri de coups par un grand cavalier resplendissant de lumière, fut long-tems à se remettre. Le roi de Syrie auquel parvint cette aventure, crut qu'*Heliodore* faisoit le mal plus grand qu'il n'avoit été. Toujours tenté par ces prétendus trésors, il cherchoit quelqu'un qu'il pût charger de cette commission. « Si vous avez quelqu'un que « vous vouliez châtier, lui dit *Hélio-* « *dore*, vous pouvez l'envoyer, il re- « viendra dans un état à ne vous lais- « ser aucun doute sur la protection « que Dieu accorde au temple ».

La haine de *Simon* et d'*Onias*, fut très-funeste aux Juifs : elle fit naître dans Jérusalem des factions, dont les membres cherchèrent à s'appuyer, les uns des gouverneurs de Syrie, les autres des courtisans du roi et de ses conseillers. Quelques rivaux s'assassinèrent ; d'autres se ruinèrent réciproquement par le prix exhorbitant qu'ils mirent à la dignité qu'ils poursuivoient. La grande prêtrise devint le partage du plus offrant : on la vit entre les mains d'un homme qui n'étoit même pas Juif. Les prétendans divisèrent le peuple : la ville assiégea la citadelle, et les chefs opposés étoient deux frères alternativement vainqueurs et vaincus. Ils n'épargnoient pas les supplices, les tortures et la mort à ceux qui leur étoient contraires. *Antiochus*, réclamé par un parti, vint combler ces horreurs : il prit la ville en trois jours. Il y eut quarante mille Juifs vendus aux peuples voisins, il emporta du temple les vases, les ornemens et de l'argent. Poussé d'une espèce de rage contre cette malheureuse nation, il lui fit encore porter la peine d'une humiliation qu'il avoit soufferte en Egypte de la part des Romains. « Vas, dit-il à Apollonius, un

« de ses lieutenans, piller les villes, « passer les hommes au fil de l'épée, « vends les femmes et les enfans. » Cet ordre cruel ne fut que trop bien exécuté, sur-tout à Jérusalem. *Apollonius* attend le jour du sabbat qui rassembloit les Juifs, et leur interdisoit la défense: il lâche ses soldats sur cette multitude désarmée : après le massacre, la ville est livrée au pillage. Les Syriens détruisirent les plus beaux édifices, et de leurs débris bâtirent sur la cité de David une forteresse qui commandoit le temple.

Persécutions.

Alors les sacrifices cessèrent : c'étoit malheureusement presque tout ce qui restoit de religion chez un peuple divisé entre ses souverains pontifes, embarrassé du choix, en proie au schisme, abandonné de ses prêtres, écarté par les vexations des chefs. A peine restoit-il quelques signes extérieurs de culte. La circoncision même étoit négligée ; mais au milieu de cette indifférence, presque générale, il se trouva des hommes sincèrement attachés à leur religion, dont les discours et les exemples rallumèrent le feu sacré du zèle presqu'éteint.

Il éclata ce zèle, à l'occasion d'un édit d'*Antiochus* qui défendit d'adorer

dans ses états d'autres Dieux que les siens. Les gouverneurs de Judée surtout eurent ordre de se montrer inflexibles dans l'exécution. *Athénas*, ministre d'*Antiochus*, envoyé à Jérusalem, dédia le temple à *Jupiter Olympien*, et fit élever la statue du Dieu sur l'autel des holocaustes. On y amenoit ceux qu'on vouloit faire sacrifier : s'ils refusoient, ils étoient massacrés sur-le-champ, ou condamnés à périr dans les supplices. La Judée entiere devint le théâtre des idolâtries payennes : le sabbat et la circoncision furent défendus sous des peines sévères. On en étendit la rigueur jusqu'aux femmes qui circoncisoient les enfans dont elles accouchoient. Ces malheureuses mères étoient promenées dans les rues de Jérusalem avec leurs enfans attachés au col, ensuite précipitées du haut des murs. On fit périr jusqu'aux simples témoins de la circoncision.

Le barbare *Athénéus* surprit dans une caverne une troupe nombreuse qui s'y étoit rassemblée pour célébrer le sabbat. Après leur avoir inutilement offert une amnistie, s'ils vouloient abjurer leur religion ; sur leur refus, il attendit le jour du sabbat : hommes,

femmes et enfans, il fit tout passer au fil de l'épée, sans éprouver la moindre résistance. Ses officiers détruisirent les livres sacrés qu'ils purent trouver. Tout Juif convaincu d'en avoir gardé chez lui, étoit mis à mort. Entre ceux dont la constance héroïque fut couronnée par le martyre, on remarque le vieillard *Eléazar*. Ses bourreaux le supplièrent de permettre seulement qu'on apportât devant lui, non des viandes immolées aux Dieux, mais celles dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avoit obéi au roi; le vertueux vieillard répondit qu'il préféreroit la mort la plus cruelle à cette lâche dissimulation, qui pourroit être imitée, et il alla avec fermeté au supplice. Une simple femme triompha aussi de la rage d'*Antiochus* lui-même. Elle avoit sept enfans, *nommés Machabées* : le barbare crut l'abattre en les livrant successivement au supplice sous ses yeux. Cette mère courageuse eut la constance de les exhorter l'un après l'autre à la mort, et expira la dernière entre les mains des bourreaux.

Matathias. Ce n'étoit pas seulement à Jérusalem que la persécution sévissoit : envain

usieurs familles distinguées avoient
i cette ville malheureuse, les exécu-
urs des volontés du roi alloient les
urmenter jusque dans les retraites
'elles s'étoient choisies. *Apelle*, un
: ces envoyés d'*Antiochus*, arriva
ns une petite ville nommée *Madin*,
i un prêtre nommé *Matathias*
étoit retiré avec sa famille. *Apelle*,
lon ses ordres, assemble le peuple
our lui signifier les volontés d'*Antio-*
*hus*. Se flattant que l'exemple de
*Matathias* et de cinq fils qu'il avoit,
:roit une impression victorieuse sur la
ultitude, il s'efforça de le séduire, et
ui prodigua ainsi qu'à ses cinq fils, les
romesses les plus éblouissantes. Le
ertueux père répondit d'une voix
ssez élevée pour se faire entendre de
out le peuple : « Quand la nation en-
« tière et tout l'Univers obéiroient à
« la volonté du roi, mes fils et moi
« nous resterons fidèles à Dieu jusqu'au
« dernier soupir. » Comme il achevoit
:es mots, un Juif s'avance pour sacri-
fier aux idoles. Saisi de douleur, et se
rappellant ce que la loi de *Moïse* or-
donnoit en pareilles circonstances,
*Matathias*, se jette sur l'apostat et le
tue. Ses fils poignardent l'officier du

roi, renversent l'autel et les idoles, et parcourent la ville en criant : « Que « ceux qui aiment la loi de Dieu nous « suivent. » Ils gagnèrent le désert : beaucoup de Juifs fuyant la persécution, se joignirent à eux. En peu de tems *Matathias* se vit à la tête d'une petite armée, et osa paroître en campagne. Il avoit eu soin de consulter les docteurs sur le repos du sabbat, dont la trop rigide observation avoit souvent coûté si cher aux Juifs. Ils répondirent qu'on pouvoit prendre les armes ce jour-là pour sa défense. Cette décision fut secrètement communiquée au peuple, et acquit force de loi. *Matathias* ne fit qu'entrer dans la carrière de la gloire : il l'ouvrit à ses fils, surnommés *Machabées*, qui la parcoururent glorieusement.

Machabées. *Judas Machabée*, l'aîné, prit le commandement par le choix de son père. Ses premiers exploits seroient jugés téméraires, si au commencement d'une révolution, il ne falloit pas étonner par la hardiesse. Trois victoires remportées avec un nombre de troupes bien inférieur à celui des Syriens, lui ouvrirent les portes de la ville de Jérusalem. Il fit au temple les réparations

cessaires, et y rétablit le service vin. Comme la citadelle étoit pourue d'une garnison trop forte, pour ser en entreprendre le siège, il se ontenta de fortifier le temple, afin de e mettre à l'abri d'insulte. Tant de uccès attirèrent aux Juifs une foule l'ennemis. Ils étoient mêlés dans leur ropre patrie avec un ramas de nations ui y avoit été introduit pendant leur captivité, et qui n'avoient jamais vu de bon œil revenir les anciens possesseurs. Les Syriens excitèrent ces étrangers domiciliés contre les enfans d'Israël. De tous côtés ceux-ci étoient attaqués : la guerre se faisoit avec toute l'activité et les horreurs des guerres civiles; mais *Judas* toujours vainqueur força *Lysias*, le principal lieutenant du roi de Syrie, à demander la paix. Elle se fit au bout de trois ans, par l'entremise des Romains, dont le général Juif s'étoit ménagé l'alliance; mais les autres chefs Syriens ne se crurent pas obligés de cesser les hostilités. Ils continuèrent non-seulement par eux-mêmes, mais par les Arabes et d'autres peuples voisins qu'ils soulevèrent, et *Judas* continua de les vaincre.

La citadelle de Jérusalem étoit tou-

jours entre les mains des Syriens. *Judas* fit des préparatifs pour s'en emparer. Ce projet su à la cour de Syrie, attira contre la Judée une armée formidable, commandée par le monarque Syrien lui-même. Avec des forces très-inégales, le général Juif rendit cette grande armée inutile, au dessein principal, qui étoit d'imposer à la Judée un joug si pesant, qu'elle ne pût jamais le secouer. *Judas* obtint par la paix, que les Juifs ne seroient pas tourmentés pour leur religion. Cependant il ne put se dispenser de recevoir le roi de Syrie dans Jérusalem. Le monarque prétexta pour s'y introduire le motif de curiosité: mais quand il y fut, par la plus indigne mauvaise foi, il la fit démanteler. Il y laissa pour commandant, *Bacchide*, gouverneur de la Mésopotamie, et donna la dignité de grand-prêtre à *Alcime*, à la vérité de la race sacerdotale, mais aussi dangereux par son esprit artificieux que méprisable pour ses vices.

Ces deux hommes avoient un égal intérêt à se défaire de *Judas*; le commandant, afin de se délivrer de tout obstacle à sa puissance, le grand-prêtre pour ne pas trouver d'opposition à ses

ıpines. De concert ils tendirent des
.ėges aux braves et vertueux *Judas*;
.ais il sut éviter leurs embûches. Ses
us grands ennemis étoient les Juifs
)ostats, tous unis à *Alcime*, apostat
i-même. *Judas* auroit voulu non-
ulement qu'on ne conservât aucune
ıison avec les déserteurs de la loi de
ieu, mais encore qu'on leur fît une
ıerre opiniâtre. Il ne put entraîner
s principaux de son parti dans son
)inion. Ils se persuadoient que les
;ards, la douceur, ramèneroient in-
nsiblement la faction d'*Alcime*. En
fet, le grand-prêtre le craignit. Il
ırtit pour la Syrie, dans le dessein
envenimer le roi contre *Judas*, dont
peignit le crédit et les dispositions
)mme redoutables. On donna au dé-
teur une armée commandée par
*icanor*, qui s'étoit toujours déclaré
nemi des Juifs; et il lui fut recom-
.andé de n'omettre aucun moyen
)ur s'assurer de Machabée.

*Nicanor* crut devoir préférer la ruse
la force. Il vint à Jérusalem s'abou-
ıer avec *Judas*. Pour écarter les
)upçons, il avoit éloigné une partie
e ses troupes. Mais le Juif à travers
s complaisances du Syrien, n'eut pas

de peine à démêler des perfides intentions. Il s'y déroba par la fuite. Cette sage précaution mit *Nicanor* en fureur. Dans son désespoir, il s'exhaloit en imprécations contre la nation entière; et blasphêmoit contre Dieu lui-même. Cette rage fit connoître aux Juifs fidèles, combien ils avoient eu tort de ne pas prendre les mesures hostiles que *Judas* conseilloit. Ils se rassemblèrent autour de lui, et même en assez grand nombre, pour qu'il se trouvât en état de présenter la bataille à *Nicanor*. Le Syrien fut défait et tué; *Judas* rentra dans Jérusalem. Il profita d'un intervalle de paix, pour consolider l'alliance que les Juifs avoient déjà avec les Romains. Le sénat fit graver sur l'airain le décret qui la confirmoit, et défendit à *Démétrius*, roi de Syrie, toute entreprise contre la nation Juive. Mais *Démétrius* n'en envoya pas moins encore à la sollicitation d'*Alcime*, une nouvelle armée, pour venger la défaite de *Nicanor*. *Bacchide* la commandoit. *Judas* fut obligé d'abandonner Jérusalem. *Bacchide* le poursuivit. Les Juifs, effrayés par le grand nombre des ennemis, marquèrent de la répugnance pour le combat, malgré

intrépidité de leur chef. Il ranima leur courage, fondit sur les Syriens, défit leur aîle droite, mais il fut enveloppé par la gauche, et mourut au sein de la victoire. « Ainsi tomba le fort, « le défenseur d'Israël. »

Jonathan. 2839.

Il fut dignement remplacé par *Jonathan*, son frère, qui se trouva dans des circonstances plus heureuses, et sut bien en profiter. Alors commençoit la décadence des Séleucides, leurs querelles entr'eux et avec les rois d'Egypte leurs alliés, leurs parens et leurs ennemis. A l'aide de cette mésintelligence, *Jonathan* établit une puissance respectable, qui le fit rechercher des uns et des autres. Ce fut d'un très-petit commencement, qu'il parvint à ce degré d'élévation. Les Juifs échappés à l'épée des Syriens, après la mort de *Judas*, se réunirent autour de son frère. Ils étoient en petit nombre, et gagnèrent le désert. Leur troupe s'y grossit. Elle se nourrit et s'entretint du pillage qu'elle faisoit sur les voisins presque tous renégats Juifs ou Payens. *Bacchide*, informé des succès de cette troupe, marcha contre elle. *Jonathan* osa l'attendre ; mais sa hardiesse ne fut pas heureuse. *Bacchide* le battit,

et l'obligea de se réfugier dans son désert. Après cette victoire, le général Syrien ne trouvant plus d'obstacles, mit des garnisons dans les principales villes de la Judée, et y domina sans résistance. *Alcime* se fortifia ainsi dans Jérusalem. Il renferma dans la citadelle les enfans des principaux Juifs attachés à *Jonathan*, pour lui servir d'otages. Non content de cette précaution, de concert avec *Bacchide*, il essaya de s'emparer de *Jonathan*. Celui-ci échappa à leurs embûches. L'acharnement de ses ennemis augmenta le nombre de ses partisans. Il tenta encore une fois le sort des armes, et fut vainqueur. Le général Juif profita du moment de la victoire, pour proposer la paix au Syrien. Elle fut jurée entr'eux. Il paroît que par le traité, *Jonathan* fut revêtu d'une partie de l'autorité royale. Il gouverna la Judée à la manière des anciens juges, et donna tous ses soins à la réforme du culte et de l'état.

Les princes qui se disputoient l'empire de Syrie, sachant combien il leur étoit important pour conserver quelque autorité en Judée, de s'attacher *Jonathan*, s'empressèrent à l'envi de lui

donner des marques d'honneur et de confiance. *Démétrius* lui fit rendre les otages renfermés dans la citadelle de Jérusalem. Il lui écrivit comme à son ami et son allié. Dans sa lettre il lui permettoit de lever des troupes, et l'autorisoit à faire fabriquer des armes. *Alexandre Bala*, son compétiteur, renchérit sur ses faveurs. Il lui conféra la dignité du souverain sacrificateur, accompagna cette grace d'une couronne d'or, d'une robe de pourpre et de riches présens. Sans refuser le bienfait d'*Alexandre*, *Jonathan* voulut aussi tenir la tiare du choix du peuple, et se fit élire par lui souverain pontife. *Démétrius* revint à la charge pour se concilier l'amitié de *Jonathan;* mais le grand prêtre resta fidèle à *Alexandre*. Celui-ci lui témoigna sa reconnoissance par une confiance entière, et en lui accordant une pleine victoire sur les envieux de sa puissance, qui s'ingérèrent de porter des plaintes contre lui. Le roi de Syrie ne voulut point les écouter. *Jonathan*, dans la guerre entre *Démétrius* et *Alexandre*, se déclara contre *Appollonius*, gouverneur de Palestine, nommé par *Démétrius*, et mit son armée en déroute. *Alexandre* lui envoya

pour remercîment une ceinture d'or, telle que les princes de la famille royale avoit coutume d'en porter. A ce présent honorable, il en joignit de plus solides, tels que des terres héréditaires, et l'exemption du tribut auparavant imposé aux Juifs. Le fils d'*Alexandre*, fit *Simon*, frère de *Jonathan*, général de toutes les forces de la Judée.

Sous le gouvernement des deux frères, elle devint pour ainsi dire une puissance prépondérante. Rome renouvella son alliance avec elle, Sparte la rechercha. Les rois d'Egypte ne crurent pas la trop acheter par des marques de confiance qui allèrent jusqu'à donner aux Juifs la garde de leurs forteresses les plus importantes, et plusieurs charges honorables à la cour, et dans les provinces. Tant de rapports avec ce royaume, ne pouvoient laisser le général juif indifférent sur ce qui se passoit. Il contribua beaucoup à la paix entre *Ptolémée Tryphon* et son frère; mais ce prince, dont on connoît la noirceur, craignant de trouver dans ce brave général un obstacle aux nouvelles perfidies qu'il méditoit, l'attira dans Ptolémaide, où il le fit charger de fer. Il fit dire ensuite à *Simon*, qu'il ne gardoit son frère pri-

sonnier, que parce qu'il lui devoit cent talens, que s'il vouloit lui envoyer cette somme et les deux fils de *Jonathan* en otage, il rendroit au père la liberté. Le crédule *Simon* fit partir l'argent et les otages : si-tôt que le traître eut reçu l'argent, il fit mourir le père et les enfans.

*Jonathan* avoit gouverné la Judée avec autant de bonheur que de sagesse. *Simon*, son frère, déjà fort âgé, lui succéda. Par un décret de Sanhédrin, il fut déclaré prince et pontife des Juifs. Le même décret rendit ces dignités héréditaires dans sa famille. Il tint en effet un rang distingué entre les princes de son tems, par les services qu'il rendit à la nation Juive. Il la délivra des garnisons étrangères qui tenoient encore quelques places importantes. Jérusalem lui dut un éclat nouveau. Un seigneur de Syrie, envoyé chez lui en ambassade, admiroit la splendeur de sa maison, dont presque tous les meubles étoient d'or et d'argent. Ses troupes étoient nombreuses et bien disciplinées, commandées par ses trois fils, qui faisoient la gloire et l'ornement de sa vieillesse. Il eut la satisfaction si douce pour un père de les voir cou- Simon. 2856

ronnés des lauriers de la victoire; mais pendant qu'il jouissoit d'un bonheur si digne d'envie, un monstre dans sa propre famille creusoit son tombeau. Il avoit marié une de ses filles à un homme nommé *Ptolémée*. Non content du gouvernement de Jéricho, et des environs que son beau-père lui avoit donnés, et où il avoit amassé d'immenses richesses, il conçut le projet de se rendre maître de toute la Judée. Sous prétexte d'un festin, il attire dans une forteresse *Simon* et ses deux fils et les massacre. *Jean*, le troisième fils, surnommé *Hyrcan*, invité aussi à ce funeste repas, ne put s'y trouver. *Ptolémée* envoya pour le prendre, mais averti à tems, il échappa. Le meurtrier ne tira pas de son crime l'avantage qu'il espéroit. Il courut à Jérusalem afin de s'en emparer; mais pendant qu'il vouloit entrer par une porte, *Hyrcan* se présenta à l'autre, et reçu par préférence, il fut proclamé prince et souverain pontife, comme avoit été son père.

Hyrcan. 2864. *Ptolémée* déchu de ses espérances, appella à son secours *Antiochus*. Ce prince assiéga Jérusalem et la réduisit à une affreuse famine. Ces extrémités

obligèrent *Hyrcan* d'accepter les conditions que le vainqueur voulut lui imposer. Elles consistoient en une grosse somme d'argent et la ruine des fortifications de Jérusalem. Le parricide *Ptolémée* n'influa en rien dans le traite, il avoit pris la fuite. On ignore quelle punition son crime lui attira. *Hyrcan*, soit comme forcé, soit par reconnoissance, accompagna *Antiochus* dans une guerre contre les Parthes. Les troubles qui suivirent, dans lesquels *Antiochus* fut tué, donnèrent au grand-prêtre des Juifs, les moyens de secouer pour toujours le joug des rois de Syrie. Il y fit même une invasion, et agrandit sa domination non-seulement de ce côté, mais encore vers l'Arabie et la Phénicie. *Hyrcan* tourna ensuite ses armes contre les Samaritains, voisins incommodes; il ruina de fond en comble Samarie, et détruisit le temple que ces habitans avoient bâti sur le Mont-Garizim. Son règne ne fut pas moins remarquable par sa sagesse que par ses exploits. Sous lui la religion se rétablit dans toute sa pureté. Il donnoit l'exemple de l'assiduité aux saintes cérémonies. Le temple par ses soins, reçut un nouvel éclat. Il l'enrichit et le

fortifia. Les murailles de Jérusalem se relevèrent. Il cultiva avec soin l'alliance des Romains, et laissa ses états très-florissans à son fils *Aristobule*.

Aristobule. 289a. Ce prince fit ce que n'avoient pas osé ses ancêtres, il prit le titre de roi; mais il ne porta la couronne qu'un an, et la teignit du sang de sa mère et d'un de ses frères. Si ces crimes pouvoient souffrir quelqu'excuse, on diroit qu'il les commit à l'instigation de sa femme. On ajouteroit, pour diminuer l'indignation, que le repentir altéra sa santé, et lui donna des convulsions violentes, suivies de la mort. Il lui restoit trois frères. *Alexandre* monta sur le trône. Son cadet lui donna quelques soupçons, il le fit mourir. Le plus jeune, nommé *Antigone*, dont toute l'ambition se bornoit à une vie douce et paisible, fut traité avec amitié.

Alexandre. Pharisiens. Sadducéens. 289 j. Lorsqu'une religion, long tems affermie dans une nation, commence à éprouver quelqu'ébranlement, il se forme nécessairement une diversité d'opinions sur le relâchement, plus ou moins grand qu'on peut souffrir, tant dans le dogme que dans les pratiques extérieures. Les persécutions des rois de Syrie, d'un côté avoient fait des

zélés, de l'autre avoient engagé plusieurs personnes à examiner jusqu'où on pouvoit porter la condescendance pour les ordonnances et les prohibitions Syriennes, sans blesser l'essentiel de la religion Judaïque. Les uns prononçoient que sous quelque prétexte que ce fût, il n'étoit pas permis d'apporter le moindre adoucissement à la rigueur des commandemens même liturgiques, et sur ce qu'on représentoit que cette sévérité n'étoit pas prescrite par le texte de Moïse, ils opposoient des traditions orales auxquelles ils prétendoit donner la même autorité qu'aux livres saints. Les autres au contraire disoient que ce n'étoit pas pécher contre la religion, que de se soustraire, par quelques adoucissemens, aux vexations et à la ruine; et rejetant les traditions comme arbitraires et dangereuses, ils s'en tenoient au texte, dont la briéveté les autorisoit à des interprétations favorables. Les premiers avoient des mœurs austères, effet de leur disposition à sacrifier leurs biens, leurs repos et leur vie, plutôt que de souffrir la moindre atteinte à la lettre même de la loi. Cette sévérité leur attiroit l'estime et la vénération des peuples. L'opinion des

seconds étoit faite pour plaire aux grands, qui, accoutumés aux jouissances, adoptent volontiers les moyens qui peuvent les perpétuer en faisant taire les scrupules. Ils se nommoient *Sadducéens*, et les autres *Pharisiens*. On ne sait trop d'où viennent ces noms, peut-être ont-ils été ceux de quelques docteurs.

On reproche aux Pharisiens l'orgueil, l'intolérance pour tous ceux qui ne pensoient pas comme eux, et sur-tout pour les Sadducéens. Le dogme de ces deux sectes différoit, en ce que les Pharisiens croyoient l'immortalité de l'ame, la résurrection et les récompenses futures. Les Sadducéens se montroient plus qu'indifférens pour ces articles de foi, sur-tout dans la pratique. Ils ne songeoient guères qu'aux biens de ce monde, et on peut les regarder comme les Epicuriens du judaïsme. Outre la différence des principes, source trop commune d'animosité, on pourroit attribuer celle des Pharisiens contre les Sadducéens, à la secrète envie de ceux qui sont privés contre ceux qui jouissent, passion fougueuse, dont les rigoristes suivent quelquefois l'instinct sans s'en appercevoir. Ils croyent être dévorés

de zèle, et ne le sont que de jalousie. *Jonathan* avoit cru les gagner en flattant leur orgueil. Il eut la complaisance de les consulter sur sa conduite. « Déclarez-moi librement, dit il aux principaux chefs qu'il avoit rassemblés à « sa table, déclarez-moi si vous avez « quelque reproche à me faire sur ma « manière de gouverner, parce que je « suis résolu d'observer rigoureuse-» ment les lois de Dieu et vos maxi-« mes ». Tous les convives exaltèrent sa valeur, son zèle et sa piété. Mais un d'entr'eux, nommé *Eléazar*, quand son tour de parler fut venu, lui dit brusquement : « si vous voulez mériter « les éloges qu'on vient de vous donner, « vous n'avez d'autre parti à prendre, « que d'abdiquer le souverain ponti-« ficat, et de vous contenter de l'auto-« rité civile. » Cette audace, qui ne fut pas assez désapprouvée par les autres, fit connoître à *Jonathan*, l'esprit de toute la secte. Il s'en vengea en favorisant ouvertement les Sadducéens. Une punition plus sévère auroit peut-être épargné à son fils *Alexandre*, les chagrins que lui firent les Pharisiens.

Vraisemblablement, le désir qu'ils avoient manifesté à *Jonathan*, de le

réduire à l'autorité civile, et de faire un souverain pontife de leur secte, se réveilla, quand ils virent sur le trône un prince dont la puissance ne se trouvoit pas assez établie pour la redouter comme celle du père. Ils travaillèrent sourdement à le perdre dans l'esprit du peuple. Le mépris qu'ils inspirèrent, éclata à la fête des tabernacles. On y portoit des rameaux de palmiers, de citroniers et d'autres arbres. Au moment que le pontife alloit célébrer le sacrifice, il se vit assailli de tous côtés des fruits pendans à ces branches, et insulté par des cris insolens et menaçans. Cet affront ne resta pas sans vengeance. Le grand-prêtre indigné, ordonna à ses soldats de fondre sur les coupables. On prétend qu'il y en eut six mille de tués, les autres s'enfuirent. Depuis ce tems, *Alexandre* eut toujours à sa solde six mille étrangers. Cette première rebellion dégénéra en guerre civile. Elle dura six ans, coûta la vie à plus de cinquante mille rebelles, sans compter la perte que le roi fit de son côté, et les calamités qui enveloppèrent la Judée. Il n'y a rien que ne fit *Alexandre*, quoique vainqueur, pour calmer les esprits,

mais ayant affaire à des hommes grossiers, excités par une secte hautaine et vindicative, les avances ne servirent qu'à les enhardir. Il s'abaissa jusqu'à leur faire demander ce qu'ils vouloient qu'il fît pour les satisfaire. « Qu'il se « coupe la gorge, répondirent-ils, c'est « le moins qu'on doive exiger, après « les maux qu'il a faits à la nation. »

Alors le roi ne ménagea plus rien. Les rebelles pressés appellèrent à leur secours *Démétrius*. Les armées en vinrent aux mains. *Alexandre* eut le dessous; mais ou sa perte ne fut pas considérable, ou elle fut promptement réparée, puisqu'il se trouva bientôt en état de livrer un second combat dont l'issue lui fut favorable. Il fit un grand carnage des révoltés. *Démétrius* les avoit quittés. Les principaux chefs se retirèrent du champ de bataille, dans la forteresse de Béthon. Le roi les y assiégea, et après l'avoir prise, donna un libre cours à sa vengeance. Huit cents furent envoyés à Jérusalem, et crucifiés le même jour dans le même endroit. Ce supplice ne suffisant pas à son ressentiment, il ordonna qu'on égorgeât aux yeux des mourans leurs femmes et leurs enfans.

Cette terrible exécution lui assura la tranquillité le reste de son règne, mais ne changea pas la disposition des esprits. Les précautions qu'il se crut obligé de prendre en mourant en sont une preuve. « Lorsque je serai mort, dit-il « à *Alexandra*, sa femme, envoyez « chercher les Pharisiens, montrez-« leur mon corps, dites-leur que vous « voulez le leur abandonner, qu'ils « peuvent le priver des honneurs de la « sépulture, pour se venger des maux « que je leur ai faits; assurez-les que « vous êtes déterminée à suivre leurs « conseils dans le gouvernement du « royaume, et comptez que loin de « déshonorer ma mémoire, ils s'em-« presseront de faire célébrer mes fu-« nérailles, et que vous régnerez avec « une pleine autorité. » *Alexandre* connoissoit bien cette secte orgueilleuse. Ce qu'il avoit prédit arriva. Les Pharisiens, flattés de la déférence de l'épouse, firent au mari des obsèques magnifiques, et gravèrent volontiers sur le tombeau de leur ennemi les noms de *héros* et de *père du peuple*.

Alexandra. 2922. Les Pharisiens louèrent sur-tout la haute sagesse que le mourant avoit témoignée, en laissant le gouvernement

entre les mains de la reine. Ils comptoient bien tirer grand avantage de ce choix. *Alexandra* avoit deux fils. Son aîné, nommé *Hyrcan*, âgé de trente ans, étoit incapable de régner; elle en fit un souverain pontife. Le second, nommé *Aristobule*, d'un caractère hardi et entreprenant, elle le garda auprès d'elle, mais ne lui donna aucune part à l'autorité. Ainsi le sceptre fut séparé de la tiare. Les Pharisiens connoissoient la foiblesse de la reine; ils exigèrent d'elle trois choses fort importantes : la révocation des édits donnés pendant les deux derniers règnes, contre leur doctrine, une amnistie générale pour leurs partisans quelques crimes qu'ils eussent commis, et le rappel des exilés et des fugitifs, avec la restitution de leurs biens. Ces points obtenus, leur faction demanda la punition de ceux qui avoit conseillé à *Alexandre* le supplice des huit cents crucifiés. Sous ce prétexte, ils établirent une inquisition redoutable. Chaque jour voyoit traîner au supplice quelques-uns de ceux qui avoient été les plus fidèles au roi, que leurs ennemis flétrissoient du titre de *Sadducéens*. La reine gémissoit et le souffroit. Cette

persécution dura plusieurs années. Enfin quelques chefs du parti opprimé *Aristobule* à leur tête, vinrent prier *Alexandra* de faire finir ces vexations, ou si elle ne se sentoit pas assez forte pour réprimer la rage des Pharisiens, de leur permettre à eux-mêmes, de sortir du royaume.

Cette proposition allarma la reine. Elle craignit en laissant partir les Sadducéens, de se trouver sans défense au pouvoir de ses ennemis. On négocia. *Alexandra* accorda aux persécutés des places qu'il leur fut permis de fortifier pour se mettre à l'abri de la persécution. Quant à son fils *Aristobule*, elle l'occupa dans une guerre étrangère. Il n'y fut pas long-tems. Une maladie dont sa mère fut attaquée lui fit prendre de nouvelles mesures. Les symptômes annonçoient qu'elle pouvoit conduire la malade au tombeau : dans ce cas il n'auroit pas été prudent à *Aristobule* de rester à la cour investi par ses ennemis. Il en sortit clandestinement lui second, et se rendit à la forteresse d'*Agatha*, dont *Gabeste*, ancien ami de son père, étoit gouverneur. Il entra volontiers dans les vues du prince. Son exemple fut suivi par les gouverneurs des prin-

cipales places fortes. Le peuple même qui avoient été traité avec hauteur et dureté par la faction Pharisaïque, lorsqu'elle croyoit n'avoir plus besoin de lui, se déclaroit de tous côtés pour *Aristobule*.

Pendant ce tems; la maladie d'*Alexandra* empiroit. Les Pharisiens alarmés profitèrent de ses derniers momens pour faire déclarer roi le pontife *Hyrcan*. Ce fut le dernier acte d'un règne foible, pendant lequel s'accrurent les factions qui enlevèrent le sceptre à la famille des Asmonéens. Les deux partis levèrent des armées. Les Pharisiens s'emparèrent de la femme et des enfans d'*Aristobule*, qu'ils gardèrent en otage. Une bataille décida la querelle. Le parti d'*Hyrcan* la perdit. *Aristobule* recouvra sa femme et ses enfans. *Hyrcan* acheta la paix au prix de sa dignité de roi et de pontife, dont il se démit en faveur de son frère.

Il y avoit en Idumée un homme nommé *Antipater*, né dans ce pays, et prosélyte juif. Il s'étoit, par son habileté, concilié l'estime du feu roi et de sa femme, et en avoit obtenu le gouvernement de sa patrie: espérant Hyrcan. Aristobule. 2934.

qu'*Hyrcan* seroit leur successeur, il s'étoit déclaré ouvertement pour ce prince. Afin de se mettre à l'abri du ressentiment d'*Aristobule*, après l'abdication d'*Hyrcan*, il resserra plus étroitement les liens qui l'unissoient aux Pharisiens, et leur inspira la plus grande crainte des vengeances méditées par *Aristobule*, qui n'attendoit, disoit *Antipater*, que le moment favorable de les exercer; et que jamais ils ne devoient se fier à lui. Tout bien pesé, le parti conclut qu'il ne pouvoit espérer de sureté qu'en remettant *Hyrcan* sur le trône. La grande et rare difficulté, étoit d'y faire consentir ce prince trop indolent, pour se donner la peine de croire que son frère eût dessein de lui ôter la vie. Mais *Antipater* ne cessoit de le remplir des plus vives frayeurs. A chaque instant, il faisoit retentir à ses oreilles ces terribles paroles : *Votre vie est dans un danger continuel, vous devez vous résoudre à régner ou à mourir.* Entraîné, plus que persuadé, le foible prince laissa implorer le secours d'*Arétas*, roi d'Arabie. *Antipater* n'avoit demandé d'abord à l'Arabe qu'un asile pour son prince, dont les jours, disoit-il, étoient menacés

Mais quand il l'eut mené à la cour d'*Arétas*, l'adroit Iduméen fit sentir à l'Arabe que la faveur qu'il accordoit à *Hyrcan* le brouillant irrévocablement avec *Aristobule*, il n'avoit pas d'autre parti à prendre, pour éviter une longue suite de guerres, que de faire les plus grands efforts, afin de remettre son protégé sur le trône. Cet avis fut goûté. *Arétas* marche en Judée. *Aristobule* surpris, après un combat malheureux, abandonne la campagne au vainqueur, et se retire dans Jérusalem.

Les Romains avoient dans ces contrées des lieutenans, qui sous prétexte de protection, s'enrichissoient des dépouilles des peuples. En vertu de l'ancienne alliance, *Aristobule* prie *Pompée* de le délivrer d'*Arétas*. Sa demande, appuyée d'une bonne somme d'argent, est exaucée. Le roi arabe eut ordre d'évacuer la Judée, et obéit. Il fut question ensuite de décider du droit des deux frères à la couronne de Judée. Ils avoient envoyé deux ambassadeurs au général romain; mais il voulut les voir en personne à son tribunal. Ils comparurent à Damas. La cause fut plaidée solennellement. On remarqua

qu'*Aristobule* s'étoit fait accompagner par une foule de jeunes gens élégamment parés, comme s'ils fussent venus à un spectacle ou à une fête. Par cette compagnie, on peut juger de son conseil. *Hyrcan* avoit avec lui *Antipater*, dont l'adresse l'auroit fait triompher, si *Pompée* n'avoit pas eu besoin de ménager encore quelque tems *Aristobule*; mais celui-ci, piqué de l'indécision, quitta Damas, résolu de défendre son droit par les armes. Le général romain le suivit en Judée; il y eut entre eux des conférences, pendant lesquelles *Pompée* étendit sa puissance, et força enfin le malheureux à donner ordre aux gouverneurs de livrer ses forteresses aux Romains. Il paroît qu'il ne le fit que forcément, peut-être pour se tirer de leurs mains, auxquelles il s'étoit imprudemment confié, puisqu'il se réfugia précipitamment dans Jérusalem. Mais quand il vit *Pompée* près des murs, touché des maux qui alloient accabler la cité sainte et son peuple, l'infortuné *Aristobule* vint se remettre à la discrétion du Romain, le suppliant d'épargner les Juifs. Il promettoit de faire ouvrir les portes de la ville, et de faire donner une grande somme d'ar-

gent pour la racheter du pillage; mais quand *Pompée* se présenta, soit qu'*Aristobule* eût changé d'avis, soit qu'il eût promis plus qu'il ne pouvoit tenir, les Romains trouvèrent les portes fermées : *Pompée* le fit charger de fers, et attaqua la ville.

Il y avoit deux partis; celui d'*Aristobule* vouloit se défendre jusqu'à la dernière extrêmité. Celui d'*Hyrcan* prévalut, admit les Romains, et les aida même dans les travaux qu'ils furent obligés de faire pour attaquer le temple. Cet édifice, qui étoit une espèce de forteresse, fut pris d'assaut. Il périt plus de douze mille Juifs, tant par l'épée des Romains que par celle de leurs compatriotes, auxquels l'esprit de faction ôtoit tout sentiment de pitié. Pendant le carnage, les prêtres continuèrent à s'acquitter tranquillement des fonctions de leur ministère, et se laissèrent égorger au pied de l'autel, sans se permettre la moindre résistance. On a peine à croire l'immensité des richesses qui furent la proie du vainqueur, des sommes prodigieuses, des vases d'or d'un poids étonnant, jusqu'à une poutre d'or massif. Ce butin orna le triomphe de *Pompée* à Rome, ainsi qu'*Aristo-*

*bule*, ses deux fils *Alexandre* et *Antigone*, et ses deux filles. Le vainqueur remit *Hyrcan* en possession de sa dignité de souverain pontife. Il lui donna le titre de prince tributaire de la république; mais il lui ôta le nom de roi, et la Judée fut circonscrite dans ses anciennes bornes.

*Hyrcan*, ce fantôme de roi, ne perdit qu'un titre; car toute l'autorité étoit entre les mains d'*Antipater*. Il est tems de dire que cet Iduméen a été père d'*Hérode*. La fortune du fils sert d'avance d'interprétation à la conduite du père, sans qu'il soit besoin d'en rapporter les motifs. *Antipater* fixe toujours l'attention sur son *Hyrcan*. Il se montre l'organe et le défenseur d'un prince foible, pendant que l'ambitieux ne travaille et n'agit que pour son propre intérêt. Il épioit les occasions de se faire bien venir des Romains. *Scaurus*, menacé de famine avec son armée en Arabie, reçut très à propos de lui des vivres en abondance. Il engagea aussi le roi *Arétas* à donner une très grosse somme au général romain, pour exempter son pays du pillage; ainsi, il obligeoit l'un et l'autre. En même tems, il ornoit *Hyrcan*, son idole, en lui pro-

curant, de la part des Athéniens, une couronne d'or et une statue dans le temple des graces.

*Alexandre*, fils d'*Aristobule*, s'échappa des prisons de Rome, et vint renouveler la guerre en Judée; mais enveloppé avec sa petite armée par les Romains et *Antipater*, il alloit succomber, lorsque sa mère obtint d'eux la paix, dont *Antipater* fut l'entremetteur. A la suite de l'accommodement, le général *Gabinius* partagea la Judée en cinq districts, gouvernés chacun par leurs magistrats. Cette division pouvoit, arrivant la mort d'*Hyrcan*, procurer à *Antipater* plus de facilité à s'emparer du royaume par parties, que s'il fût resté entier. Peu de tems après, *Aristobule* se sauva de Rome, et vint en Judée, à l'exemple de son fils. Il fut encore moins heureux que lui. Les Romains prirent d'assaut la place où il s'étoit retiré, après une défaite, et le renvoyèrent à Rome couvert de blessures. *Alexandre* reparut et fut vaincu par *Cassius*, aidé d'*Antipater*. Cependant, une lueur d'espérance se montra à l'infortuné *Aristobule*. *César*, devenu maître à Rome, résolut de l'envoyer en Judée, pour tenir tête à *Antipater*,

partisan de *Pompée*, car on ne parloit presque plus d'*Hyrcan*. Mais *Aristobule* fut empoisonné. On accusa de ce crime les amis de *Pompée*. Le malheur d'*Alexandre*, qui dans le même tems fut décapité à Antioche par l'ordre exprès de *Pompée*, autorisa les soupçons sur les auteurs de la mort du père. On plaint *Pompée* quand on le voit assassiné par *Ptolémée*, en Egypte; mais la compassion se tourne en indignation, quand on songe aux forfaits odieux dont son ambition l'a rendu coupable.

Aussitôt après sa mort, *Antipater* porte des secours à *César* en Egypte, et obtient de lui la même part d'estime et d'affection qu'il avoit eue de son rival. De nouveaux services, des preuves de valeur distinguées données à propos dans une bataille qui facilita à *César* la conquête d'Egypte, méritèrent à *Antipater* le titre de procurateur de la Judée et de citoyen de Rome. En sa considération, *César* rendit aux Juifs tous leurs privilèges. Il ordonna que les motifs de ce bienfait seroient gravés sur une table d'airain: titre très-honorable pour *Antipater* qui n'y étoit pas oublié.

Qu'on juge comment après ces fa-

veurs fut reçu *Antigone*, le dernier des enfans d'*Aristobule*, lorsqu'il vint en Syrie demander justice de la mort de son père. En vain représenta-t-il à *César* que ce malheureux prince avoit été la victime de la préférence qu'il lui avoit donnée sur *Pompée;* en vain réclama-t-il quelque part de l'héritage de son père, les services d'*Aristobule* n'avoient été qu'en volonté; ceux d'*Hyrcan*, et du procurateur de la Judée, étoient récens et réels. On traita *Aristobule* et *Alexandre* de séditieux qui avoient toujours été ennemis des Romains. Il fut décidé que le dernier avoit perdu la tête par un juste jugement; et pour faire voir à *Antigone* qu'il avoit tort de s'attaquer à *Antipater*, *César* renouvela, en faveur du dernier, tous les privilèges accordés aux Juifs. Le sénat les confirma, et donna de plus la permission de rebâtir les murs de Jérusalem.

Fier de tant de succès, *Antipater* retourna triomphant à Jérusalem avec son *Hyrcan*, auquel il rendoit les honneurs, gardant pour lui la puissance. Ce fut alors que lui servit le partage de la Judée en districts. Il donna le gouvernement de Jérusalem à *Phasael*, son

fils aîné, fit *Hérode*, son second, gouverneur de la Galilée, nomma des gens dont il étoit sûr à la tête des autres. Pour lui, il se mit à parcourir la Judée avec *Hyrcan*, comme s'il n'eût été qu'à ses ordres. Sans son autorité, il purgea le pays des brigands, rétablit par-tout la police et la paix. *Hérode*, son fils en faisoient autant dans son gouvernement, mais avec moins de ménagemens et moins d'égards pour les formes que son père. Il fit assassiner *Ezéchias*, chef d'une trouple indisciplinée et pillarde, et le fit mourir avec ses complices, sans jugement préalable.

Cet acte d'autorité fournit aux envieux d'*Antipater* et de sa famille, un prétexte pour attaquer *Hérode*. Il fut cité devant le sanhédrin, présidé par *Hyrcan*. Le gouverneur de Galilée y parut non dans l'équipage d'un particulier qui va rendre compte de sa conduite, mais habillé de pourpre, précédé et suivi d'une jeunesse hautaine et de gens armés. Cette escorte en imposa au tribunal. Personne n'osoit se rendre l'organe de la plainte : cependant *Saméas*, homme respectable par son intégrité, se leva et accusa *Hérode*, non-seulement du forfait qui l'amenoit

devant le sanhédrin, mais encore de sa hardiesse de comparoître d'une manière à braver ses juges. Il finit par ces mots: « Ce qui m'étonne, c'est que le pontife et le sanhédrin le souffrent. Dieu n'est pas moins juste que puissant, et ce même *Hérode* que vous voulez absoudre pour plaire à *Hyrcan*, vous en punira un jour, et l'en punira lui-même ». Cette prophétie s'accomplit. Quand *Hérode* fut monté sur le trône, il fit périr le grand-prêtre et tous les juges, excepté *Saméas* qu'il honora toujours dans la suite. Quand à présent, *Hérode* se retira fièrement sans qu'on osât rien décider. Cependant il eut dessein de faire repentir le sanhédrin, même de l'avoir cité. Il leva une armée avec laquelle il voulut se venger du tribunal et d'*Hyrcan* lui-même; mais *Antipater*, l'en détourna.

Il paroît que vers ce tems, il s'étoit formé à la cour d'*Hyrcan*, un parti contre *Antipater* et sa famille. A la tête se trouvoit un nommé *Malichus*, qui semble avoir gagné la confiance du foible pontife. *Antipater*, ou ne s'en apperçut pas, ou ne prit pas assez de précautions. Il fut empoisonné à la table d'*Hyrcan*. *Malichus* ne porta

pas loin l'impunité de son crime. *Hérode* le fit poignarder à côté du même *Hyrcan*. Ce prince étoit plus dominé par la famille Iduméène, qu'il ne lui étoit attaché ; sa tendresse pour les Asmonéens se renouveloit, quand quelqu'un d'entre eux se représentoit pour faire valoir ses droits. Il donna une preuve marquée de ce penchant à *Antigone*, son neveu, fils de son frère *Aristobule*. Ce prince alla à Antioche où résidoit *Marc-Antoine*, lui porter ses plaintes contre les Iduméens, contre *Phasacle* sur-tout, et *Hérode*, usurpateur de la puissance souveraine. *Hyrcan* se trouvoit présent à cet intéressant procès. Les deux frères avoient de zélés défenseurs. Le triumvir embarrassé, imagina de demander à *Hyrcan* lui-même, lequel des deux partis étoit le plus propre à gouverner le pays. Il eut la foiblesse ou la bonne foi de répondre que c'étoit les deux frères. Alors *Marc-Antoine* leur conféra la dignité de tétrarques, qui apparemment donnoit l'autorité souveraine, et condamna les accusateurs à la mort. *Hérode* intercéda pour eux et les sauva. En général, ce prince, tant qu'il ne porta pas la couronne, fut doux et humain appa-

remment parce qu'il étoit exposé au danger des représailles.

*Antigone* évincé par un jugement, en appelle aux armes. Moyennant cent talens et cinq cents femmes, *Pacon*, roi des Parthes, s'engagea à lui conquérir la Judée et à déposer *Hyrcan*. Le royaume est envahi. *Phasacle* et *Hérode*, toujours possesseur d'*Hyrcan*, se rétranchent dans Jérusalem. On s'y bat avec acharnement. Une espèce de traité met *Phasacle* et *Hyrcan* entre les mains d'*Antigone*. Sitôt qu'il tient son oncle, le neveu lui fait couper les oreilles, afin de le rendre par cette mutilation incapable d'exercer les fonctions de grand-prêtre. *Phasacle* appréhendant d'être appliqué à la torture, se défit lui-même. *Hérode* ne s'étoit pas lié au traité. Il sortit de Jérusalem avec sa mère, *Salomé* sa sœur, *Mariamne*, sa fiancée, son frère *Phéroras*, et *Alexandra*, mère de *Mariamne*, tante d'*Antigone*. Cette troupe fugitive fut souvent attaquée par les Parthes. *Hérode* la défendoit comme un lion, et la déposa sous la garde de *Joseph*, un de ses frères, avec une garnison choisie dans *Massada*, forteresse d'Idumée.

Pour lui, il va chercher du secours

par tout où il croit pouvoir en trouver. Il commence par l'Arabie. Ce n'étoit plus *Arétas*, ami et protecteur de son père qui en occupoit le trône. *Mole*, son successeur, refuse à *Hérode* de l'argent qu'il demandoit. Econduit de ce côté, il passe en Egypte. Beaucoup de commisération et d'honneurs de la part de *Cléopâtre* qui y régnoit, mais ni troupes ni argent. Pendant qu'il étoit en Egypte, *Mole*, honteux de l'avoir refusé, le prie de revenir en Arabie, et promet de l'aider. Le fier *Hérode* rejette ce secours tardif, et part pour Rome. Ce fut là son triomphe. *Antoine* le prit hautement sous sa protection. L'ambition du prince Iduméen se bornoit à placer sur le trône *Aristobule*, frère de sa chère *Mariamne*, et à être sous lui à la tête des affaires, comme son père avoit été sous *Hyrcan*. C'étoit sans doute l'amour qui lui inspiroit cette modération. *Antoine*, que cette passion porta ensuite à bien d'autres sacrifices, ne l'approuva pas. *Vous régnerez*, lui dit-il. Cette résolution prise, *Antigone* est déclaré par le sénat, ennemi des Romains, et *Hérode*, roi des Juifs, avec promesse de plus grands secours. Il repart pour la Judée, dé-

livre sa famille réduite dans Massada à la dernière extrémité, et assiége à son tour *Antigone* dans Jérusalem.

Divers obstacles retardèrent le succès du siége. Les troupes exigèrent des quartiers d'hiver plutôt qu'elles ne devoient. Elles se montroient difficiles sur les vivres. Les chefs Romains et autres demandoient de l'argent, en redemandoient encore et n'étoient jamais contens. *Hérode*, pour se tirer de ces embarras, leva le siége, mais sans le perdre de vue. Il employa l'intervalle de l'interruption à poursuivre les brigands de la Galilée. Ils se réfugioient dans des cavernes inabordables. *Hérode* fit faire des coffres suspendus par des chaînes de fer, dans lesquels on descendoit jusqu'à l'ouverture de leurs trous des soldats qui les faisoient périr par la fumée ou par les armes. Mais les habitans de ces repaires n'étoient pas tous des brigands, il s'y trouvoient des Juifs zélés, préférant la mort à la honte de fléchir sous un Iduméen, simple prosélite, un demi juif, comme ils l'appelloient. Un de ces hommes opiniâtres et féroces ne voyant aucun moyen d'échapper, impatienté des prières de sa

femme et de ses enfans, au nombre de sept, qui vouloient se rendre, se met à l'entrée de la caverne, tue sa femme et ses enfans à mesure qu'ils veulent sortir, jette leurs corps en bas de la montagne, et s'y précipite lui-même. Auparavant il chargea d'imprécations *Hérode*, qui ne pouvant l'atteindre, le supplioit de loin de s'épargner lui et sa famille.

Après ces expéditions, il revint au siége de Jérusalem. La ville basse ne fit pas grande résistance; mais la ville haute où *Antigone* s'étoit retiré tint cinq mois malgré les horreurs de la famine. Elle fut prise d'assaut. Il y eut un grand massacre. *Hérode* racheta le pillage du temple, en satisfaisant le soldat de ses propres deniers. Il déroba autant qu'il put de victimes à la première férocité des vainqueurs. *Antigone* s'étoit rendu en suppliant. La politique d'*Hérode* ne souffrit pas qu'il vécût. Il trouva encore assez d'argent pour obtenir la mort de son prisonnier, et l'obtenir d'*Antoine*, auquel il fut mené.

Hérode. 2962. *Hérode* avoit de grandes qualités. On ne peut disconvenir qu'il ne joignît la

bravoure du soldat à l'habileté du capitaine. Il possédoit au suprême degré la science du gouvernement, les adresses de la politique, un goût rare de magnificence, la fermeté dans les revers, l'esprit des ressources, le talent de se faire obéir, et d'obtenir l'estime et l'amitié de ceux dont il avoit besoin. Mais aussi on doit lui reconnoître une cruauté capable de déparer toutes les vertus, un caractère inquiet, soupçonneux, ombrageux, vindicatif, nul scrupule dans les moyens, nulles bornes dans les jouissances. Personne ne s'est jamais plus livré à ses passions, et n'a été plus puni par elles. On a déja remarqué qu'il montroit quelqu'humanité avant que de parvenir au trône. Si-tôt qu'il y fut monté, deux projets l'occupérent uniquement : celui de remplir ses coffres épuisés par les sommes considérables qu'il avoit été obligé de donner aux Romains ; l'autre de détruire les restes de la faction d'*Antigone*. Ces deux espèces de besoin lui inspirèrent une rapacité sans pitié. Il fit porter à son trésor les meubles précieux des maisons les plus opulentes. Il confisqua entre autres les biens de

quarante-cinq riches Antigoniens qu'il fit périr. De peur qu'il ne lui échappât des lambeaux de leurs dépouilles, il établit aux portes des gardes qui visitoient les cercueils pour voir si avec les cadavres, on n'emportoit pas une partie de leurs richesses.

L'amour avoit cependant fait pétiller quelques étincelles dans cette ame atroce; mais elles se perdirent dans le feu sombre de la jalousie. Jalousie de tendresse, jalousie d'autorité, qui firent le malheur d'*Hérode*, et de tous ceux qui l'environnoient. Il avoit obtenu la main de la belle *Mariamne*, fille d'*Alexandra*, sœur d'*Hyrcan*. *Mariamne* avoit un frère nommé *Aristobule*, à la fleur de l'âge, et beau comme elle. Le vieil *Hyrcan*, leur grand-père, emmené chez les Parthes, lorsqu'ils prirent Jérusalem pour *Antigone*, y vivoit tranquille et retiré. A sa place, *Hérode* avoit donné la dignité de grand-prêtre à un homme absent, nommé *Ananel*, qui n'étoit même pas de la race pontificale. *Alexandra* sentit avec amertume le motif de cette préférence. Il n'étoit autre que de remplir la place, afin de se procurer un prétexte de n'y

point mettre *Aristobule*, qui auroit dû succéder à son grand-père. La mère du jeune prince, après d'inutiles efforts auprès de son gendre, s'adressa à *Cléopâtre*, et obtint par elle d'*Antoine* un ordre à *Hérode* d'installer son beau-frère. Il le fit à regret. A la fête des Tabernacles, le nouveau grand-prêtre, qui n'avoit que dix-sept ans, parut à l'autel, revêtu des ornemens pontificaux, et s'acquitta du sacré ministère avec tant de grace et de majesté, que les assistans éclatèrent en transports de joie. Leurs acclamations furent son arrêt de mort. Peu de jours après, des émissaires d'*Hérode*, invitèrent le jeune *Aristobule* à se baigner dans une rivière. Ils le firent plonger comme par divertissement, et le retinrent sous l'eau jusqu'à ce qu'il fut étouffé. A ce crime tiennent tous ceux qu'*Hérode* commit dans sa famille, et dont *Salomé*, sa sœur, le plus infernal caractère qui ait peut-être jamais existé, fut la cause et l'instrument.

Cet odieux forfait parvint à la connoissance de *Cléopâtre* par *Alexandra*. Elle demanda vengeance. *Hérode* fut mandé. Quoiqu'il eût pris dans son tré-

sor des raisons pour être déclaré innocent; en partant, il recommanda à *Joseph* son oncle, auquel il laissa la garde de *Mariamne*, de la faire mourir s'il ne revenoit pas, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains d'*Antoine*, qu'il soupçonnoit d'en être devenu amoureux, à la seule vue de son portrait. Dans un moment de confiance, *Joseph* eut l'indiscrétion de faire part à *Mariamne* de cette étrange marque d'amour, et *Mariamne* celle d'en faire reproche à son époux lorsqu'il revint. Pareille confidence ne pouvoit être selon la conjecture d'un jaloux, que le résultat d'une liaison trop étroite. *Salomé* piquée contre *Marianne* qui la méprisoit, fournit par de faux rapports des probalités aux soupçons de son frère. Sans autre examen, il fait tuer son oncle *Joseph*, et enfermer *Alexandra* pour avoir été cause de son funeste voyage.

2969. La politique fit alors diversion aux sollicitudes de l'amour. *Antoine* fut tué. *Octave* se vengeoit cruellement de ses partisans. *Hérode* avoit tout sujet de craindre. Il alla à Rome plaider lui-même sa cause. Avant son départ,

il confia sa sœur *Salomé* à *Phéroras* son frère, personnages dignes l'un de l'autre. Quant à *Mariamne* son épouse, il la renferma ainsi qu'*Alexandra* sa mère dans la forteresse de Massada, sous la garde de *Joseph* son trésorier, et de *Soëme* son confident, avec les mêmes ordres sanguinaires donnés lors de son voyage d'Egypte. Il se débarrassa encore d'une autre inquiétude. Le vieil *Hyrcan*, malgré les agrémens dont il jouissoit à Babylone, sous la domination des Parthes, étoit dévoré du desir de revoir sa patrie. Quand il sut *Hérode* sur le trône, il vint, croyant que les anciens services qu'il avoit rendus à sa famille, lui procureroient une bonne réception. *Hérode* lui-même l'en flatta pour l'attirer. Arrivé en Judée, il le traita avec indifférence. Heureux encore si ce sentiment eût duré ! Mais prêt à s'éloigner, le tyran soupçonneux considéra qu'*Alexandra* pourroit bien se servir de l'ancien crédit de son père pour exciter quelques troubles ; et le malheureux *Hyrcan* toujours esclave des autres dans sa grandeur, à l'âge de quatre-vingt ans fut sacrifié à la crainte

non du mal qu'il pouvoit faire, mais de celui qu'on pouvoit faire en son nom.

Ces cruelles précautions prises, *Hérode* s'embarque pour Rome. C'est dans ces occasions qu'on peut connoître l'énergie de son caractère. Il aborde *Auguste*, non en suppliant, mais en homme intrépide et loyal. « J'ai été « ami d'Antoine, lui dit-il, il n'a pas « tenu à moi qu'il n'ait fait à vos armes « une résistance glorieuse. Je lui con- « seillois de se défaire de Cléopâtre, et « avec les ressources de son royaume, « de tenter encore contre vous le sort « des combats. Je l'aurois aidé. J'ai cru « que l'honneur, la reconnoissance et « l'amitié me dictoient cette conduite; « mais puisqu'Antoine a négligé mes « conseils, il m'a mis par-là en droit « de vous offrir mes services. Si vous « daignez les accepter, vous trouverez « en moi un ami attaché à vos intérêts, « comme il le fut à ceux de votre rival. » Cette harangue, accompagnée de présens magnifiques, charma *Auguste*. Il conçut une estime singulière pour le roi de Judée, et fut toujours plus son ami que son protecteur. *Hérode* le confirma dans ces sentimens par deux

magnifiques réceptions qu'il lui fit, tant en allant en Syrie qu'en revenant. Présens à la cour d'*Auguste*, vivres à ses troupes, grandes sommes d'argent versées dans son trésor, amusemens, plaisirs, rien ne fut oublié.

Cependant, en même tems que le monarque veilloit à l'ordonnance de ces fêtes, il étoit dévoré par un chagrin cruel au sujet de *Mariamne*. Elle avoit eu la dangereuse curiosité de s'informer si les mêmes ordres meurtriers avoient été renouvelés contre elle. Le fatal secret échappa aussi à *Soëme*, de sorte que, lorsque l'époux revint plein d'ardeur auprès de l'épouse qu'il adoroit, il ne trouva qu'un accueil glacé, suivi de reproches amers. Soit que *Mariamne* se crût assez sure de l'amour de son mari pour arrêter quand elle voudroit les fougues de la vengeance, soit qu'elle en dédaignât les suites, dégoûtée d'une vie passée auprès d'un homme qu'elle détestoit, elle ne ménageoit pas ses plaintes sur la mort de son jeune frère, sur celle de son grand-père, sur les attentats médités et commandés contre sa propre vie. Ces reproches trop mérités mettoient le monarque au désespoir. Ils lui

faisoient voir qu'il ne pouvoit plus compter sur une tendresse qu'il auroit achetée au prix de son sang. Ces réflexions jetoient un trouble affreux dans son cœur. Projets de violence, repentir, désespoir, espérance d'obtenir grace, les mouvemens les plus impétueux, les plus désordonnés maîtrisoient son ame tour-à-tour. *Salomé*, ennemie méprisée et implacable, saisit le moment d'un de ces violens transports pour se venger de sa belle-sœur. L'échanson du roi se présente à lui tenant d'une main une coupe empoisonnée, de l'autre de l'argent, que la reine, dit-il, venoit de lui donner pour faire boire la coupe à son époux. La trame étoit mal ourdie; mais que ne fait-on pas croire à un homme prévenu? Apparemment qu'un eunuque considéré de la princesse se trouva compris dans l'accusation. *Hérode* ordonne qu'on le mette à la question. L'infortuné ne dit autre chose, sinon qu'il croit que l'ordre donné à *Soëme* est la cause de l'aversion de la reine pour son mari. Dans cet aveu, qui le croiroit? le jaloux trouve une intimité répréhensible entre l'eunuque et sa

femme. Il le fait massacrer sur-le-champ. *Mariamne* est traduite devant des juges nommés par *Salomé*. Ils la condamnent à la mort. Ces infâmes juges prient cependant que l'éxécution soit suspendue. Mais la belle-sœur fait parvenir aux oreilles d'*Hérode* que le peuple se soulève en faveur de la coupable. Sous ce prétexte, elle arrache l'ordre fatal. *Mariamne* marche d'un pas tranquille à l'échafaud. *Alexandra*, sa mère, se rend sur son passage, et croyant gagner la bienveillance de son gendre, elle a la bassesse d'insulter sa malheureuse fille par des reproches outrageans. La reine ne daigne pas lui répondre, et reçoit le coup avec une fermeté héroïque.

*Alexandra* ne tira pas l'avantage qu'elle espéroit de la vile adulation qui lui avoit fait empoisonner les derniers momens de sa fille. Pour un léger mécontentement, *Herode* la fit mourir. Ce prince, poursuivi par l'image d'une femme qu'il idolâtroit, n'éprouva plus que des remords qui lui rendirent la vie odieuse. Toujours il voyoit sa chère *Mariamne*, il l'appelloit à haute voix: dans ses momens de délire, il ordon-

noit qu'on la lui amenât, il ne pouvoit se figurer qu'il l'avoit perdue : aucuns divertissemens n'étoient capables de suspendre son désespoir. Il paroît que la religion, qui est souvent un calmant dans les peines, n'avoit point d'empire sur lui. Il en avoit quelquefois montré, mais quand il se vit absolument le maître, il ne se contraignit plus. Le peuple en murmura. Pour l'appaiser ou par faste, il résolut de rendre au temple son ancien éclat. Il y employa des sommes considérables, et en fit un édifice magnifique, approchant de celui de Salomon, s'il ne le surpassoit. Il rétablit les murs de Jérusalem, fortifia plusieurs villes. Dans les tems de disette, dans les malheurs, comme un tremblement de terre, une peste, qui firent de grands ravages en Judée, le trésor royal, largement ouvert, offroit d'amples ressources. Le roi répandoit la joie par des fêtes civiles, des jeux, des spectacles, tous divertissemens très agréables à une nation qui n'avoit connu jusqu'alors que des solennités religieuses. Il avoit surtout grand soin d'éviter la guerre. La paix fit fleurir ses états, et rendit le royaume heureux ; pendant que le mo-

narque, sur son trône, éprouvoit de nouveaux chagrins, qui auroient pu lui faire envier le sort du dernier de ses sujets.

*Mariamne* lui avoit laissé deux fils, *Alexandre* et *Aristobule*. Le père les fit élever à Rome. Après leur éducation, il alla les chercher lui-même, et maria *Alexandre* à *Glaphyre*, fille d'*Archélaus*, roi de Cappadoce, et *Aristobule* à *Bérénice*, fille de sa sœur *Salomé*. Ces deux princes, trop fidèles imitateurs de la franchise de leur malheureuse mère, ne cachoient pas assez l'indignation que leur causoit le souvenir de son triste sort. *Salomé* se trouvoit souvent enveloppée dans leurs murmures, et s'ils n'accusoient pas ouvertement leur père, ils lui faisoient connoître par leur froideur ce qu'ils pensoient de cette affreuse catastrophe. Au lieu de ramener par la douceur ces esprits aigris, *Hérode* voulut les réduire par la crainte. Il avoit eu d'une femme avant *Mariamne*, un fils nommé *Antipater*. Il affecta pour lui une grande prédilection, le combla de faveurs. Les deux frères, incapables de contenir leur ressentiment, se permet- 2984.

toient tout ce qu'il leur dictoit contre le rival qu'on leur opposoit : lui, au contraire, artificieux et dissimulé, ne laissoit pas échapper le moindre mot contre eux. Il tendoit au trône. *Salomé* vouloit en écarter ceux dont elle craignoit la vengeance. Le plus parfait accord ne tarda pas à s'établir entre elle et *Antipater*. Les scélérats se devinent. Ils parvinrent à remplir tellement l'esprit d'*Hérode* de soupçons, qu'il traîna ses fils à Rome, pour les accuser de haute-trahison. Cette imputation calomnieuse arracha des larmes de dépit aux deux princes. *Alexandre* plaida sa cause et celle de son frère avec tant d'éloquence, qu'*Auguste*, convaincu de leur innocence, ne put s'empêcher de témoigner au père qu'il les avoit accusés trop légèrement. Cette décision produisit une réconciliation. Mais *Hérode* étoit trop ombrageux, ses fils trop imprudens, leurs ennemis trop adroits, pour qu'elle durât longtems.

Les soupçons inspirés par les deux traitres se réveillèrent. On présenta à la fureur du monarque de moindres victimes, avant que d'appeller sa rage

sur ses fils. Personne n'étoit en sureté dans son palais. Il n'y avoit pas à espérer qu'on se justifieroit, la mort suivoit de près l'accusation. On en vint enfin aux princes eux-mêmes. *Alexandre* fut accusé d'avoir gagné son maître d'hôtel et son échanson, ses plus chers favoris, pour empoisonner le roi. Appliqués à la torture, ils nièrent constamment, on redoubla les tourmens, et il leur échappa quelques mots qui parurent suffisans pour faire arrêter le prince. Ce jeune homme désespéré, envoya au roi quatre confessions différentes, chargées d'aveux beaucoup plus considérables que ceux qu'on avoit arraché aux tortures. Il y compromettoit toute la cour, les ministres, *Phéroras* et sur tout *Salomé*. Il l'accusoit d'être venu le trouver jusque dans son lit pour l'engager à appuyer le complot formé contre le tyran, dont il n'y avoit à espérer ni paix ni bonheur, tant qu'il vivroit.

Cette accusation, dont le but étoit d'augmenter le trouble, produisit son effet. *Hérode*, ne sachant plus à qui se fier, devint le jouet de ses soupçons et de sa fureur. Le jour et la nuit son imagination lui peignoit ses fils armés

de poignards, prêts à le frapper. Le tyran lui-même étoit aussi à plaindre que les victimes de sa cruauté. *Archélaus*, beau-père d'*Alexandre*, instruit de ces désordres, vint à Jérusalem, et par sa douceur, par des exhortations aux enfans, des prières au père, il réussit à les réconcilier. Il fut prouvé que jamais les princes n'avoient attenté à la vie ni à la couronne de leur père. *Phéroras* eut l'effronterie de se charger du crime de l'accusation, qu'il attribua sans doute à un excès d'attachement et d'inquiétude pour son frère *Hérode*. *Hérode* l'entendit, crut à sa bonne-foi, et le garda auprès de lui.

Les malheureux princes avoient été trop offensés pour que les calomniateurs ne travaillassent pas à s'en défaire. Il étoit naturel que le séjour d'une cour où dominoient leurs ennemis, leur déplût. Ils résolurent d'en sortir, et de se retirer dans quelque pays voisin où ils pussent vivre tranquillement. Ce dessein ébruité, donna au roi de nouvelles alarmes, qu'on eut soin de renforcer par des projets de révolte. Convaincu aussitôt qu'averti, *Hérode* fait arrêter ses fils, assemble un tribunal auquel il appelle des commissaires

d'*Auguste*. Le roi, en présence de cinq cents personnes, plaida lui-même contre ses malheureux enfans avec tant de véhémence, que tous les auditeurs en furent indignés. Cependant la pluralité des voix opéra une sentence de mort. Les accusés ne furent pas entendus. Un seul homme, nommé *Tyron*, eut la hardiesse de représenter au roi que par la mort de ses deux fils, il alloit encourir l'indignation du peuple qui leur étoit attaché, et se remettre entre les mains d'*Antipater*, le seul auteur des conspirations tramées contre lui. *Salomé* eut l'adresse de faire tomber sur *Tyron* même le crime dont il faisoit soupçonner *Antipater*. On demanda à *Tyron* les complices du prince; il ne put les nommer; au contraire, il se trouva accusé d'avoir gagné le barbier du roi pour l'égorger. *Tyron*, son fils, le barbier, furent mis à la torture, et expirèrent dans les tourmens. Les deux princes furent menés à Sébaste et étranglés.

Ces exécutions épouvantèrent ceux même qui les avoient provoquées. Chacun s'enfuit de la demeure d'un tyran si dangereux. On craignoit d'être rencontré par ses regards. *Phéroras*, sous

prétexte d'un mécontentement qu'il fit naître, se retira dans sa hiérarchie. *Antipater* se fit envoyer à Rome auprès d'*Auguste*, afin de cultiver son amitié pour *Hérode*. Dans cet éloignement, ces deux hommes méditèrent de se débarasser, l'un de son frère, l'autre de son père. Le poison fut envoyé par *Antipater* à *Phéroras*. Celui-ci, touché de quelques prévenances d'*Hérode*, différa de s'en servir. Il mourut de maladie. Sa femme se trouva dépositaire du poison. *Hérode* le découvrit et sut par ce moyen toute la trame. Il manda *Antipater*, qui vint sans le moindre soupçon, et fut aussitôt chargé de chaines. Il s'étoit, malheureusement pour lui, fait une ennémie formidable de *Salomé*, sa tante, en voulant la rendre suspecte au roi, son frère. Les lettres qui contenoient la preuve de cette intrigue, furent envoyées de Rome. *Salomé*, forte de son innocence, peut-être pour la première fois de sa vie, aiguillonna la colère du roi contre son ancien complice, le fit comparoître devant un tribunal présidé par *Varus*, qu'*Hérode* avoit demandé à *Auguste*.

Cette dernière scène de la vie d'*Hé-*

*rode* attendriroit, si le souvenir de ses cruautés ne fermoit toute entrée à la compassion. *Antipater* parut, portant sur son visage la honte du crime. Il se prosterna lâchement, et implora la pitié d'*Hérode*. *Relève-toi*, lui dit son père, *et écoute*. Il l'accusa d'avoir tenté de l'empoisonner, exposa toute la trame de la conspiration qu'il venoit de découvrir, cita les témoins et déduisit toutes les preuves. Sa dernière accusation qu'il articula avec le plus de véhémence, fut celle de la mort de ses deux aimables fils. « Tu as été leur « barbare persécuteur, lui dit-il, s'ils « étoient coupables, et leur infâme « meurtrier s'ils étoient innocens ». Au nom de ces deux princes, les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole, et il ne put que faire signe à son avocat de poursuivre les chefs d'accusation. *Antipater* tenta de se justifier; mais accablé par le poids des preuves, il eut recours aux imprécations et aux sermens, ressources ordinaires des scélérats convaincus. *Varus* ne prononça point de sentence, elle fut renvoyée au jugement d'*Auguste*, auquel *Hérode* écrivit.

Pendant cette affaire, le monarque

outre les tourmens de l'ame, étoit affligé dans son corps d'une maladie douloureuse. Les historiens en ont fait une peinture effrayante, et la regardent comme un châtiment avant-coureur des peines destinées à ce prince dans une autre vie. Chaque crise annonçoit une mort prochaine. Le bruit se répandit un jour qu'il venoit d'expirer. *Antipater*, dans sa prison, en marqua de la joie. Son père le sut, et le fit tuer. Il ne survécut que de cinq jours à son fils, et mourut à l'âge de soixante-dix ans, « consolé, dit l'historien Joseph, « de ses chagrins domestiques, par le « plaisir d'avoir réussi dans tout le « reste ». Jusqu'à la fin, il conserva son caractère atroce. Sentant le moment de son trépas fort prochain, il fit convoquer, sous peine de mort, les principaux de la nation à Jéricho, les fit renfermer dans le cirque, et chargea très-expressément sa sœur *Salomé* et son mari *Alexas* de faire massacrer tous ces Juifs sitôt qu'il auroit rendu le dernier soupir. « C'est ainsi, dit-il, « que je prétends, non-seulement ré- « primer la maligne joie de ce peuple, « mais l'obliger même à accompagner « ma mort de ses larmes ». Cette bar-

bare disposition ne fut pas exécutée. Sitôt que le roi fut mort, *Alexas* et *Salomé* firent ouvrir le cirque et renvoyèrent les prisonniers.

Sous *Hérode* s'accomplit la prophétie qui avoit annoncé que le Messie naîtroit *quand le sceptre sortiroit de Juda ;* c'est-à-dire, quand les Juifs cesseroient d'être gouvernés par des princes de leur race. Or, *Hérode* avoit détruit tous les princes Asmonéens. C'est donc sous lui qu'il faut chercher la venue du Messie, si desiré par les Juifs. Ils le méconnurent, parce que la naissance de *Jésus - Christ* ne s'annonça point par des faits dont l'histoire profane ait jugé à propos de se charger. On voudroit trouver dans la vie d'*Hérode*, 1°. la réception qu'il fit aux Mages, 2°. sa conversation avec eux, lorsqu'il les engagea à passer par sa cour, quand ils auroient trouvé l'enfant qu'ils étoient venu chercher. 3°. L'ordre inhumain de faire massacrer tous les enfans de Bethléem, au-dessous de deux ans, pour tâcher d'envelopper dans le massacre, celui qu'on lui disoit naître avec des droits au trône qu'il occupoit, et qu'il destinoit à sa famille. Mais le silence des historiens profanes

Messie.

n'est pas une preuve que ces faits n'aient pas existé. 1°. La cour d'*Hérode*, opulente et magnifique, étoit fréquentée par trop de curieux étrangers, pour que les historiens aient tenu compte de tous ceux qui venoient la visiter. C'étoit assez de faire mention de quelques réceptions solennelles, comme celles de *Cléopâtre*, d'*Auguste* et d'*Agrippa*. 2°. Les inquiétudes qu'*Hérode* manifesta aux Mages ont pu être regardées par ses courtisans, comme des effets de son caractère ombrageux, qui ne méritoient pas d'être recueillis, ni par conséquent d'être transmis à la postérité. 3°. Quant au massacre des innocens, auprès des cruautés d'*Hérode*, qui, par les armes, la misère ou les supplices, fit périr une infinité de malheureux des deux sexes et de tout âge, qu'est-ce que l'ordre de faire mourir les enfans d'une bourgade? et si pour lors, cet ordre a mérité l'attention des intéressés, étoit-il assez important pour fixer celle de l'historien? D'ailleurs la barbarie affreuse dont il vouloit ensanglanter ses funérailles, ne rend elle pas tout croyable d'un pareil monstre.

Il l'avoit bien prévu, le deuil ne fut

ni long, ni lugubre. *Archélaüs*, son petit-fils, qu'il avoit déclaré, par testament, son successeur, donna à la pompe funèbre un éclat majestueux, et la termina par une fête et des dons au peuple, et un repas magnifique à ses amis. Le testament portoit expressément *qu'il n'auroit de force qu'après qu'il auroit été ratifié par César.* Fidèle à cette clause, *Archélaüs* ne voulut ni prendre la couronne, ni s'asseoir sur le trône avant que d'avoir été à Rome.

Son départ fut différé par un soulevement. La douceur ne réussissant pas auprès des mutins, il employa la force dont on lui fit un crime. Pendant son voyage, quatre autres révoltes éclatèrent. La première contre les officiers romains qui étoient venus exécuter le testament d'*Hérode.* La seconde eut pour chef un bandit nommé *Judas*, dont les succès durèrent quelque tems parce qu'il s'empara d'un arsenal royal. Il y trouva des habillemens et des armes pour sa troupe. Il pilla aussi les recettes qui le mirent en fonds. Un troisième, jeune homme de belle figure, nommé *Siméon*, déjà estimé des Juifs, prit une manière de faire la guerre qui réussit ordinairement dans les tems de

Achelaüs. 3000.

trouble. Il menoit ses partisans contre les châteaux et les maisons opulentes, et leur abandonnoit les richesses. Un dernier, appellé *Arthionge*, d'une hardiesse brutale, d'une taille gigantesque, appuyé de quatre frères qui lui ressembloient, eut la prétention de changer sa houlette de berger contre un sceptre. Ses soldats dignes de lui, commirent de grandes violences partout où ils purent pénétrer. Les Romains eurent beaucoup de peine à réduire tous ces mutins. Les chefs se firent tuer plutôt que de se rendre. Ils évitèrent par-là le supplice de leurs compagnons, qui furent crucifiés au nombre de deux mille. Tant de rebellions en si peu de tems, justifieroient presque la sévérité, souvent barbare, avec laquelle *Hérode* avoit gouverné ce peuple indocile et opiniâtre.

C'étoit cependant pour régner sur une nation si difficile, que les prétendans se disputoient à Rome. Car *Archélaüs* n'étoit pas seul. *Salomé* toujours intrigante y avoit mené *Antipas*, autre fils d'*Hérode*. Il existoit deux testamens de ce prince. Par l'un, il déclaroit *Antipas* son successeur; par

l'autre, il donnoit la couronne de Judée à *Archélaüs*. Il s'agissoit de décider entre les deux. Les défenseurs du premier disoient qu'il avoit été fait, à la différence du second, dans un tems où l'esprit du testateur n'étoit affoibli ni par la maladie, ni par la vieillesse. L'avocat d'*Archélaüs* tiroit un grand avantage pour la validité de son titre, de la clause qui mettoit l'exécution à la disposition de *César*. Un troisième parti, composé de députés Juifs, ne vouloit ni d'*Antipas* ni d'*Archélaüs*; mais point de roi, et que la Judée, déclarée province Romaine, fut gouvernée par des magistrats Romains. *Auguste* prit un milieu entre les opinions. Il donna la moitié du royaume à *Archélaüs*, avec le nom d'*Ethnarque*, ou chef de nation, et la promesse de lui donner celui de *Roi*, si-tôt qu'il auroit prouvé par sa conduite qu'il en étoit digne. Dans le lot d'*Archélaüs*, étoient comprises la Judée, l'Idumée, et Samarie. Le reste des états d'*Hérode* fut divisé entre ses deux fils, *Philippe*, qui eut une partie de la Galilée avec des états adjacens, et *Antipas* l'autre partie, arrondie jusqu'au Jourdain. *Salomé* qui étoit très-favorisée

dans les deux testamens, ne se laissa pas oublier dans le partage. Elle eut des villes et de l'argent. *Auguste* distribua tout son legs aux autres petit-fils du défunt, maria les filles qui restoient à pourvoir, et ne garda que quelques vases, de petite valeur, par égard pour la mémoire de son ami.

La clause qui promettoit à *Archélaüs* la royauté en cas de bonne conduite, n'avoit pas été mise sans motif. Ce prince ne donnoit pas des espérances d'un gouvernement doux et sage. Il passoit pour despotique et vindicatif. On lui reprochoit quelque cruauté dans la manière dont il avoit terminé et puni la rebellion avant son voyage de Rome. La suite ne répondit que trop à ce commençement. Outre des défauts de conduite, mauvaises mœurs, libertinage public, irréligion affectée, les Juifs et les Samaritains allèrent à Rome porter des plaintes contre ses exactions, et sa tyrannie. *Auguste* le manda comme un simple particulier, l'envoya en exil à Vienne dans les Gaules, dépouillé de ses biens, et réduisit son partage en province Romaine.

En peu d'années, il y eut quatre

gouverneurs, tous avides, exacteurs, impérieux, arbitraires, et ce qui amène souvent de graves malheurs, méprisant ceux qu'ils gouvernoient. *Ponce Pilate*, le cinquième, réunit éminemment toutes ces mauvaises qualités. Il se jouoit, comme ses prédécesseurs de la dignité de grand-prêtre, la donnoit et la retiroit, sans égard pour le mérite ni pour l'opinion et l'estime publique ; ne fut ce que des préjugés, ceux de tout un peuple sont toujours respectables, du moins, on n'y doit toucher qu'avec les plus grandes précautions, et par pure nécessité. Les Juifs abhorroient les images, ils les regardoient même sur des enseignes militaires, comme des signes de paganisme, et croioient que l'entrée n'en étoit pas permise dans la ville sainte. *Pilate* connoissoit leur aversion : soit pour les mortifier, soit pour tirer d'eux quelque somme d'argent, car il étoit très-avare, il introduisit dans Jérusalem les aigles Romaines. Les habitans consternés, allèrent le supplier de faire retirer ces objets de scandale. Ils restèrent cinq jours et cinq nuits, prosternés à la porte de son palais, sans réponse. A la fin, il parut vouloir les exaucer. Il

fit dresser son tribunal dans le cirque, et le fit entourer de soldats, qui avoient ordre de tomber, au premier signal, sur ceux qui ne fuiroient pas. Les Juifs les virent, et sans s'émouvoir tendirent le col aux meurtriers, protestant que la mort seroit moins terrible pour eux que la violation de leurs loix. *Pilate* se laissa fléchir. Dans d'autres occasions, la crainte d'être dénoncé à *César*, lui fit révoquer des ordres injustes, disposé à en donner de pareils par la même crainte. Tel étoit le gouverneur de la Judée, lorsque *Jésus* s'y fit connoître.

Ne fut-il qu'un homme extraordinaire, sa vie mériteroit d'être recueillie, à plus forte raison, si on le considère comme l'auteur d'une religion qui s'est étendue par toute la terre. *Jésus* étoit pauvre, quoique de race de David. Sa mère le conçut vierge, et le mit au monde dans un village de Galilée. Sa naissance fut annoncée aux petits et aux grands; aux petits, par le ministère des anges, qui en instruisirent les bergers; aux grands, par une étoile qui conduisit les mages à son berceau. Sa mère fut obligée de l'emmener en Egypte, pour le soustraire aux recher-

ches jalouses d'*Hérode*. A l'âge de douze ans, il étonnoit les docteurs dans le temple, par la sagesse de ses réponses.

Sa mission étoit prédite par *Jean*, fils de *Zacharie*, prêtre, prophète, et précurseur du Messie. Les disciples de *Jean* s'attachèrent à J. C. par ordre de leur maître. L'eau changée en vin dans les noces de Cana en Galilée, est le premier miracle qui attesta sa puissance; l'expulsion des marchands hors du temple qu'ils prophanoient, son premier acte d'autorité. Sa science profonde convertit à lui jusqu'à un docteur pharisien, nommé *Nicodème*. Il s'attendrit sur le sort de *Jean*, victime de son zèle contre les vices d'*Hérode* et d'*Hérodias*, sa femme. Le fils du centenier guéri, le démoniaque délivré, la pêche miraculeuse, l'usage des membres rendu à un paralytique, servent d'appui à sa doctrine. Il guérit le jour du sabat, malgré le scandale qu'en conçoivent les Pharisiens, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la loi. Mission de J. C. 3029.

Rien de plus étonnant que le choix de ses apôtres, pris dans la dernière classe du peuple, grossiers et ignorans. la douceur, la bienfaisance, l'esprit de

paix éclatent dans son sermon sur la montagne, et sa tendre indulgence pour le pécheur pénitent, dans l'accueil consolant qu'il fait à la pécheresse. Le repentir, selon lui, doit être encouragé. « Il ne faut pas briser un ro-« seau presque cassé, ni éteindre un « feu dont il reste encore une étein-« celle. » Plus coupable encore, la femme adultère trouve grace auprès de lui. « Que celui qui est sans péché, « dit-il, lui jette la première pierre. » Et ses accusateurs, qui croyoient arracher une sentence de mort, s'enfuient confondus.

Les discours de *Jésus* respirent l'onction, ses remontrances, le desir d'être utile. On trouve la justesse dans ses paraboles, le pathétique dans ses exhortations. Quelle vertu n'a-t-il pas préconisée ! quel vice n'a-t-il pas foudroyé ! soit qu'il redresse un boiteux, qu'il ouvre les yeux à un aveugle, qu'il ressuscite un mort, il le fait comme maître de la nature, sans effort, sans paroître étonné de sa puissance. Il entre dans la mer, elle devient ferme sous ses pieds. Sous sa main bienfaisante, cinq pains se multiplient, et nourrissent cinq mille personnes. Mais

s'il est dieu dans ses prodiges, il se montre homme pour ses amis. Les douces larmes qu'il répand avec les sœurs affligées de Lazare ! et cet élan du cœur à ses disciples: *allons lui rendre la vie*. Quel contraste entre cette sensibilité pour un ami, et l'indifférence avec laquelle il prédit les injures dont on l'accablera, les tourmens qu'on lui fera souffrir, et la mort ignominieuse qui lui est préparée !

Elle fut l'ouvrage de la haine des Pharisiens dont il avoit contredit l'orgueil et démasqué l'hypocrisie. Ils obtinrent sa condamnation du gouverneur *Ponce Pilate*, en le menaçant de le déférer à *César*, s'il faisoit grace à un homme qui se disoit roi des Juifs. Comme la vie de *Jésus* avoit été toute de prodige, son tombeau fut aussi glorieux. Il en sortit le troisième jour, se fit voir à ses apôtres, et leur ordonna d'aller prêcher sa doctrine par toute la terre. Dans un siècle de lumières, dans des villes opulentes, le centre du luxe et des plaisirs, douze hommes grossiers et ignorans, firent adopter une religion fondée sur des mystères, contraire à la volupté, ennemie du faste et de tout ce qui flatte l'orgueil humain. Ils la

firent prévaloir malgré les contradictions des docteurs, les préventions des souverains, et enfin elle a rempli toute la terre. Tel est l'abrégé de la vie et de la doctrine du fondateur du christianisme. Son succès qui est le plus grand des miracles, peut, pour opérer la persuasion, se passer de tous les autres.

La lâche complaisance de *Ponce Pilate* qui lui avoit fait signer la mort de J. C. contre la réclamation de sa propre conscience, ne le sauva pas de la disgrace qu'il craignoit. Les Juifs se plaignirent de ses exactions. Il fut révoqué et envoyé en exil. A des gouverneurs dont la Judée eut plus ou moins à se louer, ou à se plaindre, succéda un roi éprouvé par les vicissitudes de la fortune.

Agrippa. *Hérode Agrippa*, petit-fils d'*Hérode* le grand, fut élevé à Rome à la cour de *Tibere*, avec *Drusus* et *Caius*, surnommé depuis *Caligula*. *Agrippa* s'y accoutuma au luxe et à la profusion. A la mort de *Drusus*, *Tibère* éloigna les amis de ce prince, pour ne plus avoir sous ses yeux ceux qui pouvoient lui rappeller la mémoire d'un neveu chéri. *Agrippa* se trouva dans le plus

grand embarras, sans ressource et chargé de dettes. Il alla se renfermer dans un château d'Idumée, résolu de s'y laisser mourir de faim. Sa femme lui fournit quelques secours qui furent bientôt épuisés. *Hérode Antipas*, son beau frère, crut lui faire un beau présent, en lui donnant la principale magistrature de Tibériade, dont le revenu pouvoit le faire subsister avec honneur. Mais cela ne put suffire à un homme incapable de régler sa dépense. Son beau-frère lui en fit reproche.

Peu fait pour des réprimandes de cette espèce, *Agrippa* va trouver *Flaccus* gouverneur de Syrie, vit quelque tems dans l'aisance auprès de lui, se brouille, retourne à Rome au hasard de ce qui pouvoit arriver; en effet ses créanciers le font arrêter et charger de chaînes. Pendant qu'il languissoit dans la prison, *Tibère* meurt; *Caligula* monte sur le trône. Son premier soin est d'appeller auprès de lui son ami *Agrippa*, qui du cachot passe dans le palais de l'empereur, et change sa chaîne de fer contre une d'or, dont *Caligula* lui fait présent, aussi pésante que celle de fer qu'il portoit, le revêt de la pourpre, lui met le diadême sur

la tête, et l'établit roi de la Judée. Les Juifs ont eu peu de princes dont le gouvernement leur ait été plus avantageux. En allant dans son royaume, passant par Alexandrie, il fit punir le gouverneur des vexations qu'il leur faisoit éprouver.

Il risqua sa faveur auprès de *Caligula* et même sa vie, pour épargner aux habitans de Jérusalem une insulte à leur religion qu'ils craignoient plus que la mort.

L'empereur s'étoit mis en tête de faire placer la statue de *Jupiter* dans le temple, et de s'y faire adorer lui-même comme un Dieu. En vain le gouverneur *Pétrone* différoit l'exécution de cet ordre, en disant qu'il falloit donner du tems aux artistes chargés de la statue qui devoit être un chef-d'œuvre. *Caligula* pressoit, et *Pétrone* malgré sa bonne volonté, alloit être forcé d'obéir. *Agrippa* qui étoit à Rome, se présente à l'empereur dans le dessein de faire changer, ou du moins de suspendre l'ordre sacrilège. Au lieu d'en être reçu avec la bienveillance ordinaire, le roi entend ces paroles aussi insensées qu'impies. « Vos sujets Juifs, sont d'é-« tranges gens de ne pas vouloir me « reconnoître pour un Dieu. J'avois

« commandé qu'on érigeât la statue « de Jupiter dans leur temple, il semble « que mes ordres trouvent en eux une « résistance que je ne puis envisager « que comme une rebellion décla- « rée. » A ces mots *Agrippa*, comme frappé de la foudre, tombe sans connoissance. On l'emporte sans que l'empereur montre la moindre sensibilité pour l'état de son ami. Cependant quelques jours après, *Agrippa* qui savoit comment il falloit le prendre, lui donne un grand festin, et obtient dans la gaité du repas, ce qui lui avoit été refusé dans des momens moins propices.

*Agrippa* contribua beaucoup à faire avoir l'empire à *Claude*. Ce bon office lui procura une faveur décidée. Il s'en servit pour le bien de son peuple. Revenu dans son royaume, il fit éclater plus de zèle pour la religion Judaïque, qu'aucun de ses prédécesseurs. Outre qu'il se distingua par un attachement sincère au culte de ses pères, il se rendit recommandable par plusieurs actes de générosité et de clémence; cependant il n'a pas obtenu les éloges des historiens chrétiens, parce qu'il a commencé les persécutions. Le crédit dont il jouissoit à Rome, lui donna la liberté de

fortifier beaucoup de villes. Néanmoins les ombrageux Romains l'obligèrent de cesser la construction d'un rempart qui auroit pu rendre Jérusalem presqu'imprenable. Il étoit si respecté de ses voisins, que dans un voyage qu'il fit à Tibériade, il fut visité et complimenté par cinq rois. Cette affluence de monarques contrastoit singulièrement avec le rôle modeste qu'il avoit joué autrefois dans la même ville étant le premier magistrat de Tibériade. Loin d'oublier son premier état, *Agrippa* fit suspendre dans le temple, à côté de son diadème, la chaîne d'or qu'il avoit échangé contre celle de fer, monument des vicissitudes de la fortune. Il laissa un fils nommé *Agrippa*, comme lui âgé de dix-sept ans, et trois filles fiancées à des rois.

*Claude*, dans le premier moment, voulut mettre le jeune *Agrippa* sur le trône : mais les réflexions firent tort au jeune prince. L'empereur réduisit la Judée en province Romaine, et donna après quelques années à *Agrippa*, en échange le royaume de Chalcis. La Judée fut livrée à un gouverneur nommé *Félix*, frère de *Pallas*, favori de l'empereur. En citant cette consan-

guinité, c'est dire que le gouverneur se crut tout permis, et que les Juifs furent très-malheureux sous sa verge de fer. Il avoit déjà paru, et il continuoit de paroître dans la campagne des bandes de brigands. Par la négligence du gouverneur ou par sa collusion, ils s'introduisoient dans les villes. Le gouverneur s'en servoit pour se défaire de ceux qui lui déplaisoient. A son exemple, les Juifs eux-mêmes avoient pris l'habitude de payer des assassins.

Un grand désordre s'étoit introduit dans le sanctuaire. Depuis long-tems les grands sacrificateurs ne faisoient que paroître sur le trône pontifical. Rois, gouverneurs, préteurs, tous ceux qui avoient autorité, trouvoient leur intérêt à rendre cette dignité mobile, la faisoient pour ainsi dire passer de main en main. Les prêtres inférieurs n'étoient pas plus stables dans leurs places. Evincés et possesseurs, il falloit que tous vécussent. Or, les dîmes, les offrandes, et autres rétributions devenoient insuffisantes. Ils se les arrachoient les uns aux autres. L'aigreur en vint au point, que les compétiteurs ne marchoient plus qu'accompagnés d'assassins, se chargeoient lorsqu'ils se rencontroient,

jusques dans le temple, qu'ils souilloient de sang et de meurtres. *Festus*, successeur de *Félix*, employa tout le tems de son gouvernement à tâcher d'étouffer trois espèces de guerres civiles. Celle des prêtres entre eux, celle des laïcs séditieux contre les Romains, et les Juifs volontairement soumis à eux, et enfin contre les bandits. Ceux-ci se glissoient dans les maisons, et guettoient sur les chemins sur-tout les femmes et les enfans. Ils les emmenoient dans leurs repaires, et de là faisoient savoir aux parens qu'ils ne les relâcheroient qu'à tel prix. Par-là, les familles opulentes furent ruinées.

A *Festus* succéda *Génius Florus*. Il fit voir quel fléau c'est qu'un méchant homme armé de puissance. Ses rapines, ses cruautés, ses intelligences intéressées avec les plus déterminés bandits, etoient si publiques et si révoltantes, que les Juifs le regardèrent moins comme un magistrat, envoyé pour les gouverner, que comme un boureau destiné à les exterminer. Son but étoit de les porter à une rebellion ouverte, pour avoir le plaisir cruel de les voir périr par eux-mêmes, ou pour empêcher qu'on n'en vînt à l'examen de son

horrible administration. Il ne réussit que trop dans cet affreux dessein, et il jeta de telles semences de discordes, qu'il parvint à allumer une guerre qui ne finit que par la ruine totale de la nation Juive. *Jésus-Christ* l'avoit prédit en termes presqu'aussi clairs, que s'il eût parlé après l'événement. Mais que penser de ce que rapporte l'historien *Josephe* d'un paysan nommé *Jésus* ?

Il fut, dit-il, pendant la fête des tabernacles saisi d'une étrange phrénésie. Il couroit nuit et jour par les rues de la ville, criant d'une voix forte : « Malheur sur la ville ! malheur sur le « temple ! voix du côté des quatre- « vents ! voix contre Jérusalem ! voix « contre le peuple » ! Il redoubloit ces cris funestes les fêtes et les jours de sabbat, sans que sa voix s'affoiblît jamais. Les principaux Juifs lui firent donner le fouet, sans pouvoir l'obliger à se taire, ni à répondre à une seule question. Le gouverneur renchérit, et le fit déchirer jusqu'au sang. Il ne lui échappa pas un mot ni un gémissement : il n'injurioit pas ceux qui le battoient, ni ne remercioit pas ceux qui lui donnoient à manger. On le laissa aller comme un fou, et on s'accoutuma

à l'entendre ; mais un jour, après avoir prononcé ses terribles menaces, il ajouta d'un ton plus lamentable : « Mal-« heur aussi à moi » ! Fut en même tems frappé d'une pierre lancée par une machine, tomba et mourut.

La haine du peuple contre *Florus*, étoit montée à son comble : elle s'étendoit sur les Romains et ceux qui leur étoient attachés. Par-tout où les Juifs avoient la supériorité, ils n'en épargnoient pas un : ceux-ci en revanche, massacroient même les Juifs qui se tenoient en paix dans leurs demeures. Ainsi *Florus*, sans qu'on en sache le motif, envoya des soldats piller le marché, avec ordre d'égorger tous ceux qui s'y trouveroient. Plus de trois mille personnes, hommes, femmes et enfans furent massacrés par ces bourreaux : ils amenèrent au gouverneur plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvoient des gens de distinction, qui même avoient été faits chevaliers Romains. Ce titre d'honneur ne les garantit pas de la cruauté de *Florus*, qui les fit fouetter devant son tribunal, et ensuite crucifier. Aussi tout le monde désertoit cette malheureuse ville, surtout les Chrétiens qui étoient déjà en

assez grand nombre. Il en étoit de même du reste de la Judée, chacun fuyoit une terre proscrite, inondée de sang, couverte de cadavres. Si le rapport des historiens est juste, on est effrayé du nombre des morts qui s'enterrèrent dans les villes et les campagnes, vingt mille à Césarée, quarante à Jotapa, cinquante mille à Alexandrie, vingt-trois mille à Scytopolis, sans compter ceux qui périssoient dans les surprises, les embuscades et les rencontres, genre de guerre très-destructeur.

Les nouvelles qui arrivoient de tous côtés des fureurs qui ruinoient ce malheureux pays, firent enfin prendre à *Néron* la résolution d'employer tous les moyens de le soumettre. Cette guerre demandoit un homme de tête et de main. L'empereur nomma *Vespasien*, déjà connu par une expédition à-peu-près pareille en Germanie. Il avança méthodiquement dans le royaume, s'empara des villes fortes, y mit de bonnes garnisons, et chassa vers le centre ceux que le zèle de religion, ou la crainte d'être punis de leurs barbaries détournoient de se rendre aux Romains. On les nommoit en général

Vespasien et Titus. 3069.

*Zélateurs*. Mais il y avoit parmi eux plus de ceux qui prenoient la religion pour prétexte, que de ceux qui combattoient par un véritable attachement pour elle. Insensiblement ayant en horreur la scélératesse de leurs collègues, plusieurs *Zélateurs* quittèrent cette troupe infernale; il n'y resta plus que des brigands atroces qui retinrent le nom jadis honorable de *Zélateurs*. On les peint orgueilleux, ambitieux, cruels, commettant de sang-froid les crimes les plus horribles, pour la gloire de Dieu qui auroit été blessée, disaient-ils, si son peuple s'étoit soumis à la puissance des payens.

Leurs premiers chefs se nommoient *Zacharie* et *Eléazar*. Ils s'étoient emparés du temple, et faisoient des sorties sur la ville. *Ananus*, qui avoit été grand sacrificateur, les chassa de l'enceinte extérieure, à l'aide du peuple sur lequel il conservoit quelque crédit, et les bloqua dans l'intérieur. Il avoit malheureusement admis à sa confiance un certain *Jean*, fils de *Lévi* : en faisant semblant de suivre le parti des modérés, ce scélérat ne cherchoit que l'occasion de les trahir. *Ananus*, l'en-

voya faire aux *Zélateurs* des propositions d'accommodement; loin de les engager à les accepter, *Jean* leur conseilla de tenir ferme, et d'appeller à leurs secours les Iduméens, qui étoient pour ainsi dire les *Zélateurs* des campagnes. Ils vinrent, et trouvèrent le moyen de s'introduire dans le temple. Il n'y eut alors, sorte de cruautés que les deux troupes réunies n'exerçassent sur le parti opposé. Une mort prompte leur paroissoit quelque chose de trop doux : ils s'appliquèrent à perfectionner l'art des tortures, et ils n'accordoient la faveur de la mort à leurs ennemis, que lorsque l'excès des longs tourmens les avoient privés de toute connoissance. On remarquera, que pour couvrir les meurtres d'une ombre de justice, ils érigèrent une espèce de tribunal devant lequel ils faisoient comparoître leurs victimes; mais quand la décision ne leur plaisoit pas, ils les massacroient. « Cette ab-« solution, disoient-ils ironiquement, « est plus sure que celle des juges ».

Douze mille personnes périrent dans ce premier massacre, la plupart gens de distinction, et à la fleur de l'âge. La rage des zélateurs s'étendit, non sur la

populace qui étoit toute pour eux, mais sur la classe aisée et travaillée du peuple. Avoir paru leur être opposé, en quelque chose, étoit un crime capital: ceux qui demeuroient dans l'inaction étoient des espions. Quiconque n'applaudissoit pas à leurs infâmes actions, étoit mal intentionné; mais si l'on avoit le malheur de passer pour riche, ou de déplaire à un zélateur, on étoit sûr de périr. On n'osoit ni gémir, ni pleurer ses amis massacrés, ni leur donner la sépulture: leur barbarie avoit étouffé dans les persécutés, tout autre sentiment que celui de la frayeur. Les Iduméens à la fin se lassèrent eux mêmes de ces horreurs: à quelques-uns près, ils abandonnèrent les zélateurs, après avoir donné la liberté à deux mille prisonniers.

Outre le motif d'humanité qui leur fit quitter Jérusalem, les Iduméens étoient rappellés chez eux par les ravages qu'y faisoit un nouveau chef de parti. Il se nommoit *Simon*, jeune homme hardi et ambitieux. Pour augmenter sa troupe, il donnoit la liberté aux esclaves, et aux hommes libres des récompenses. Ainsi il se forma une armée qui donna de la jalousie aux zéla-

teurs, parce que *Simon* marqua quelque dessein de se rendre maître de Jérusalem : il y eut des escarmouches entre les deux partis. *Simon* ne trouvant pas encore le moment assez favorable, se porta en Idumée. Les Iduméens au nombre de vingt-cinq mille marchèrent contre lui : ils se rencontrèrent, et se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif. *Simon*, aussi adroit que brave, trouva moyen de donner à ses ennemis un général de sa main, qui lui livra l'armée Iduméenne, selon leur convention.

Pendant que *Simon* étoit occupé en Idumée, les zélateurs de Jérusalem qui se hasardoient quelquefois hors des murs, prirent sa femme. Ils croyoient que pour la ravoir, il subiroit toutes les conditions qu'ils voudroient lui imposer. Ils se trompèrent. *Simon* vient se poster avec son armée devant les portes de Jérusalem. Par ses cruautés, il jette une telle épouvante dans l'ame de ses ennemis, qu'ils s'estiment heureux de lui rendre sa femme.

Les chefs des zelateurs n'étoient plus *Zacharie* et *Eléazar*. *Jean*, celui qui avoit trahi la confiance d'*Ananus*, les avoit supplantés. Sa méchanceté déta-

cha de lui une partie des zélateurs qui prirent pour chef un prêtre nommé *Eléazar*. Malgré ce partage de ses forces, *Jean* ne devenant pas plus traitable, le peuple mécontent, introduisit *Simon* dans la ville. De sorte qu'ils se trouvoient trois chefs. *Eléazar* occupoit le parvis des prêtres, qui étoit le poste le plus avantageux; mais aussi, il n'avoit que deux mille quatre cents hommes, qu'il ne pouvoit nourrir qu'avec les offrandes des fidèles. Le parvis du peuple beaucoup plus grand, contenoit sous *Jean* six mille hommes, auxquels il ne procuroit les vivres que par des sorties continuelles. Quand il faisoit ces sorties, il mettoit le feu partout. Par cette manœuvre, il réduisit en cendre beaucoup de blé, et d'autres provisions, qui auroient pu aider les habitans à soutenir le siége pendant plusieurs années. L'ennemi qui lui coupoit les vivres, étoit *Simon*, maître de la ville, fort de dix mille zélateurs, et de cinq mille Iduméens. Ces trois chefs furent bientôt réduits à deux par l'adresse de *Jean*. Pendant une fête solennelle, parmi ceux qui entroient dans le parvis des prêtres pour y déposer leurs offrandes, il mêla un nombre

suffisant de soldats, qui s'emparèrent des portes.

Tel étoit l'état de Jérusalem, lorsque *Vespasien* parvint à l'empire après la mort de *Néron*. Il chargea son fils du siége de la ville, pour lequel il avoit fait les préparatifs nécessaires. Les fêtes y avoient amené une multitude de Juifs que les zélateurs incorporèrent dans leurs troupes, partie de gré, partie de force; ils servirent à hâter la famine, et à la rendre plus affreuse. On chercha aussi des travaux même inutiles, pour retenir des ouvriers, dont on fit des soldats ou des assassins. *Titus* commença par des propositions qui ne furent écoutées ni par *Jean*, ni par *Simon*. Ce n'est pas que ces chefs fussent d'accord; au contraire, ils se faisoient une guerre animée et opiniâtre; mais ils se réunissoient pour repousser les Romains, alors ils s'aidoient réciproquement. La bonne intelligence renaissoit aussi entre eux, telle qu'elle peut être entre les brigands, quand il s'agissoit de piller, de chercher et d'arracher des vivres. Siége. 3072.

Le siége commença donc avec tout l'acharnement de la haine, tant du côté des assaillans que celui des assié-

gés. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur, *Titus* se montra sévère et inexorable. Tous ceux qu'on prenoit les armes à la main étoient mis en croix. Les zélateurs répandirent le bruit que les Romains infligeoient ce cruel supplice à ceux qui se rendoient. *Titus* eut beaucoup de peine à les détromper ; mais quand ils eurent reconnu leur erreur, beaucoup de Juifs s'efforcèrent de gagner le camp des Romains. Il semble que les zélateurs auroient dû faciliter cette évasion, qui pouvoit alonger leurs vivres. Au contraire, le desir forcéné de n'être pas seuls malheureux, et d'entraîner l'univers s'ils avoient pu dans leur perte, leur fit faire des gardes exactes pour arrêter ceux qui vouloient se sauver. Entre des malheureux qui échappèrent, beaucoup trouvèrent un nouveau danger chez les Romains. On sut que quelques-uns avoient avalé des diamans et des pièces d'or. L'avidité qui ne connoît pas de lois, porta les soldats à les éventrer afin de trouver leur trésor. Il en périt plus de deux mille avant que *Titus* fut instruit de cette barbarie. Il ne put en punir les coupables, parce qu'ils étoient en grand nombre.

En même tems que les zélateurs retenoient le peuple, ils lui enlevoient avec une cruauté inouie le peu de vivres qui lui restoient, forçoient les maisons; et s'il y avoit quelques provisions, ils massacroient les possesseurs pour avoir voulu garder ces alimens pour eux-mêmes. S'ils ne trouvoient rien, ils leur faisoient souffrir les tortures les plus cruelles, afin de les contraindre de découvrir où ils avoient caché leurs vivres. C'est dans cette circonstance, que ces satellites attirés par l'odeur, entrèrent chez une malheureuse mère qui mangeoit son enfant. « Oui, leur dit-elle avec l'expression « de la rage, oui, barbares, c'est mon « propre fils, c'est moi qui aie trempé « mes mains dans son sang. Vous m'avez « tout arraché, prenez encore ces tris- « tes restes, mangez. Etes-vous moins « déterminés qu'une femme. Ou avez- « vous plus de compassion qu'une « mère ? » Ils s'enfuirent consternés et glacés d'horreur.

On est surpris qu'un peuple entier se soit laissé réduire à de pareilles extrémités par une poignée de scélérats bien inférieurs en nombre, mais faut-il que ceux-ci montroient la force armée,

ils avoient aussi pour eux l'illusion du peuple. Il étoit persuadé que Dieu ne laisseroit pas tomber sa ville et son temple entre les mains des profanes, qu'il leur viendroit des secours extraordinaires. Des imposteurs instruits à contrefaire les prophétes l'entretenoient dans ces espérances lors même que tout étoit désespéré. Un d'entre eux, eut le talent de convaincre si bien ces misérables, qu'ils se transportèrent au nombre de six mille, sur un endroit élevé du temple, d'où ils s'efforçoient d'appercevoir le secours qui leur étoit promis. Ils y restèrent cinq jours, la faim seule les contraignit de descendre.

Quelqu'opiniâtre que fût la résistance des assiégés, des assauts redoublés, dans lesquels les machines et le feu furent employés avec un égal succès, mirent les Romains dans la ville, ou plutôt sur des monceaux de ruines, couvertes de spectres exténués par la famine qui tendoient leurs mains aux chaînes, et leur col à l'épée du vainqueur. On se représente assez la désolation d'une ville livrée aux flammes. Envain *Titus* voulut dérober le temple à la fureur de ses soldats : les prophéties s'accomplirent. Il n'y resta pas pierre sur pierre. Il sauva

seulement des vases sacrés, des instrumens des sacrifices qui ornèrent son triomphe. Des malheureux habitans, les uns expièrent leur obstination par le supplice affreux de la croix, les autres furent envoyés en esclavage, menés comme des troupeaux de bêtes, condamnés à périr dans l'arêne comme gladiateur, ou à expirer sous la dent meurtrière des bêtes féroces, dans les spectacles. Le calcul le plus modéré porte le nombre connu de ceux qui périrent de mort violente pendant cette guerre dans un petit pays comme la Judée, à un million quatre cent quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix, sans compter ceux qui moururent de chagrin, de misère et victimes des autres fléaux inséparables d'une révolution aussi sanglante.

*Jean* et *Simon* s'étoient préparés des retraites si cachées qu'on ne put les trouver. *Jean* sortit le premier de la sienne, chassé par la faim. Il demanda la vie que *Titus* lui accorda. Lorsque l'on ne songeoit plus à *Simon*, après plus d'un mois, on vit soudainement paroître sur les ruines du temple un espèce de fantôme habillé de blanc avec un manteau de pourpre : c'étoit

*Simon.* On alla à lui et on l'enchaina. Tous deux furent réservés pour le triomphe de *Titus*. Après la cérémonie, *Simon* fut battu de verges et décapité, et *Jean* condamné à une prison perpétuelle. Terrible leçon, et pour les séducteurs, et pour les peuples qui se laissent séduire! Depuis ce tems les malheureux Juifs errent chez toutes les nations, méprisés et hais.

*Titus* avoit été aidé dans sa conquête, par les armes d'*Agrippa*, et désennuyé pendant la longueur du siége par *Bérénice* sa sœur. Cette princesse ne lui apporta pas un cœur. Elle avoit été mariée à un roi d'Arabie, qu'elle quitta pour *Philippe*, prince de sa famille. De ses bras elle passa volontairement dans ceux d'*Hérode* son beau-frère. Une très-grande beauté, l'expérience, l'usage de la coquetterie captivèrent le vainqueur de Jérusalem, au défaut de la tendresse qui devoit être usée chez elle par tant d'épreuves. Il l'emmena à Rome. Elle vécut maîtresse de sa maison, comme si elle eût été sa femme. On prétend qu'il l'auroit épousée, s'il n'avoit craint que l'alliance avec une juive réprouvée par les Romains ne lui fermât le chemin à

l'empire. Il la renvoya malgré lui et malgré elle. Un de nos meilleurs poëtes a célébré avec son élégance ordinaire leurs tendres adieux.

## PARTHES.

C'est assigner suffisamment la position de la Parthie, que de dire que la ville d'Ispahan, actuellement capitale des Persans, est bâtie dans l'endroit où étoit *Hécatompolos*, ou ville aux cent portes, capitale des Parthes. On se tromperoit, si on croyoit que cet empire qui a fait trembler les Romains, étoit renfermé dans les bornes étroites qu'occupe le moderne royaume de Perse. Il s'étendoit sur presque toute l'Asie. On croit que ses anciens habitans, ces Parthes si fameux dans l'histoire, étoient Scythes d'origine ; que chassés de leur patrie, sous le nom de *Parthes*, qui veut dire *exilés*, ils s'arrêtèrent dans ces plaines sabloneuses. L'air y est pur et sain, mais les terres y sont peu fécondes.

Parthie, entre l'Indus, le Tigre, la mer Rouge, et le mont Caucase.

Les Parthes étoient un peuple vaillant et courageux, ils passoient avec raison pour les meilleurs cavaliers et archers de la terre. On les accoutumoit dès

Mœurs.

l'enfance à monter à cheval et à se servir de l'arc. Leur manière de tirer les flèches par derrière en se retirant, rendoit souvent leur fuite plus redoutable que leur attaque. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, il ne leur étoit pas permis de s'exempter de la guerre. Les grands paroissoient même en paix à cheval et armés. Durs soldats, ils n'étoient pas insensibles aux attraits de la volupté et au plaisir de la table. La poligamie, le mariage avec la sœur et même la mère étoient permis. Ni agriculture, ni navigation, ni commerce, ils ne connoissoient que l'art de la guerre. Un homme qui étoit tué dans une bataille, obtenoit un bonheur sans fin, dogme très-bien imaginé pour rendre une nation belliqueuse. Leur religion a été celle des anciens Perses; le culte du Soleil sous le nom de *Mithras*. Ils regardoient comme une infamie de manquer à sa parole. Leurs rois étoient les plus vains et les plus absolus des monarques. *Arsace roi des rois*, écrivoit le roi des Parthes, à *Flavius Vespasien*. L'empereur romain sourit, et lui répondit : *Flavius Vespasien* à *Arsace roi des rois*.

Arsace I. 299.

Le nom d'*Arsace* a été héréditaire

chez les Parthes, comme celui de *Ptolémée* chez les Egyptiens. Le premier qui l'a rendu célèbre, le fondateur de la monarchie étoit, dit-on, un des principaux seigneurs de la Bactrie. Il exhorta les Parthes qu'*Alexandre* avoit soumis, à se révolter contre les Séleucides ses successeurs. Outre les pays qu'il arracha à la domination Syrienne, il subjugua l'Hircanie et d'autres contrées voisines, et prit le titre de roi. *Arsace II* qui lui succéda, *Priapatius* son petit-fils, *Phraate* successeur de celui-ci, préparèrent par des victoires le règne de *Mithridate*, qu'on doit regarder comme l'époque de la grandeur de cette monarchie. *Phraate*, son frère, lui avoit laissé la couronne, par préférence sur ses enfans, parce qu'il l'en crut plus digne. *Mithridate* ne trompa point ses espérances. Il réduisit sous son obéissance les Perses, les Mèdes, la Mésopotamie, et poussa ses conquêtes dans l'Inde plus loin que n'avoit fait *Alexandre*. C'est une louange pour lui dans ce siècle, d'avoir traité avec égards un roi vaincu et prisonnier. Ferme et courageux, il avoit en même tems un caractère de douceur qui le faisoit aimer de tous ceux qui l'approchoient. On

assure qu'il examinoit avec soin les loix de tous les peuples dont il fit la conquête, que de cette collection il en tira d'excellentes pour le gouvernement de son empire, et qu'il fut à la fois grand homme de guerre et très-bon législateur.

Cinq rois se succédèrent sans faits bien importans, à moins qu'on ne mette de ce nombre l'espèce de leçon donnée à *Phraate II* par des mercénaires grecs, qu'il avoit vaincus, désarmés et retenus dans une assez dure captivité. Il eut besoin d'eux contre les Scythes, et leur rendit leurs armes. Mais moins sensibles à ce bienfait forcé qu'au premier outrage, ils se tournèrent contre lui, et lui causèrent de grands dommages : erreur de croire que la réparation fait un ami de l'offensé.

Orode. 2944. Sous *Orode* se trouve l'invasion de la Parthie par *Crassus*. On convient généralement que l'avarice seule porta le Romain à cette expédition. Il étoit cependant très-opulent ; mais il disoit : « Qu'un citoyen Romain ne pouvoit « point passer pour riche, qu'il ne fût « en état d'entretenir une armée ». On doit remarquer aussi qu'il étoit déjà vieux. Il s'avisoit de plaisanter *Déjo-*

*tarus*, roi de Galatie, de ce que dans un âge avancé, il commençoit à bâtir une ville. « Il est un peu tard, dit-il, « quand on est à la douzième heure du « jour ». C'étoit la dernière chez les Romains. « Et vous, répondit *Déjo-* « *tarus*, vous ne commencez sûre- « ment pas trop matin votre expédi- « tion contre les Parthes ». *Déjotarus* bâtissant, auroit pu dire qu'il est toujours tems de commencer une bonne chose.

*Orode*, menacé par *Crassus* lorsque le Romain entra sur son territoire, lui envoya demander ce qu'il vouloit. « Je « vous rendrai réponse à Séleucie, dit « *Crassus* ». L'envoyé répliqua en lui montrant la paume de sa main : « Avant « que d'être maître de Séleucie, vous « verrez croître du poil en cet en- « droit ». *Crassus* avoit fait sous *Sylla* les preuves de bon capitaine. Il étoit d'ailleurs homme de lettres, philosophe, savant antiquaire, très-versé dans l'histoire; mais il paroît que la science, sur-tout celle de l'histoire qui doit rendre modeste, ne lui servit à rien dans la guerre contre les Parthes. Il marcha contre eux, comme un homme sûr de la victoire, et l'histoire n'apprend que

trop qu'il n'y a point d'ennemis méprisables. Celle des Parthes apprendra aussi que tout général qui fait la guerre d'une manière nouvelle pour son ennemi est sûr d'en triompher.

Le roi des Parthes divisa ses forces en deux. Avec une partie, il marcha vers l'Arménie, pour faire une puissante diversion dans un pays dont le roi s'étoit déclaré pour les Romains. L'autre corps prit la route de la Mésopotamie sous les ordres d'un général nommé *Suréna*. Les Français ne seront pas étonnés qu'il y ait eu un général brave, intrépide et ami des plaisirs, qui se parfumoit, se faisoit suivre d'un équipage de luxe, et étoit néanmoins toujours à la tête de ses soldats dans les occasions périlleuses. *Suréna* descendoit d'une des plus anciennes maisons de Parthie. Il étoit alors âgé de trente ans, distingué par une taille majestueuse, un air affable, et les manières les plus aimables. A ces qualités, il joignoit la sagesse dans les conseils, ce qu'il faut d'impétuosité pour lancer des troupes comme les siennes, et de prudence pour les retenir.

La confiance de *Crassus* dans un guide perfide, engagea les Romains

dans des pays diffiles, où la marche devint très-pénible. Les vivres suivoient avec peine. L'eau manqua; et il arriva très harrassé, non loin de Carres, ville de Mésopotamie, dans une plaine très-découverte et sabloneuse, comme *Surèna* le desiroit. Il se présenta alors en ordre de bataille. Les Romains avancent, à leur ordinaire, tête baissée, pour l'enfoncer; mais, en un instant, toute cette armée se disperse; ils ne voient plus que quelques troupes voltigeantes devant eux, et tout autour des détachemens d'archers et de frondeurs qui les accablent de pierres et de flèches. S'ils avançoient pour repousser une troupe incommode, elle fuyoit et revenoit à la charge, quand les Romains avoient regagné leurs corps. Les malheureux se trouvoient ainsi assaillis sans pouvoir se défendre. Ils ne savoient même pas d'où pouvoit venir le plus grand danger, parce que les chevaux des Parthes élevoient une poussière épaisse qui favorisoit leurs subites irruptions.

La fleur de l'armée romaine périt d'abord avec le jeune *Crassus*, qui commandoit sous son père. Les Parthes lui présentèrent, au bout d'une pique,

la tête sanglante de son fils. Les Romains furent consternés de ce spectacle. Le malheureux père, renfermant sa douleur, parcouroit les rangs : « Soldats, s'écrioit il, c'est moi, c'est moi « seul que ce deuil regarde; Rome est « invincible si vous demeurez intrépides ». Mais ces paroles étoient couvertes par les cris de ces malheureux soldats, aliénés par une espèce de rage. Ne pouvant se défendre, ils poussoient des hurlemens de désespoir. Si les officiers les exhortoient à avancer pour se tirer de cet affreux danger, ils montroient leurs mains clouées à leurs boucliers et leurs pieds fixés à terre par les flèches. Ils avoient quelque tems espéré que ce nuage meurtrier s'épuiseroit; mais ils remarquèrent, avec un saisissement de douleur, que les Parthes se faisoient suivre par des chariots pleins de flèches et de dards. Leur désespoir redoubla. Ils arrachoient avec fureur les flèches qui les perçoient, et entraînoient leurs entrailles avec les pointes recourbées dont elles étoient armées. *Crassus*, accablé de douleur, vouloit mourir sur le champ de bataille. Ses officiers l'enlevèrent. On fit une espèce de retraite, que la

nuit favorisa, parce que les Parthes avoient la superstition ou la prudence de ne pas combattre dans les ténèbres. La fuite fut retardée par la foiblesse des blessés, et les supplications lamentables de ceux qu'on abandonnoit.

Les débris de l'armée auroient pu échapper, si un traître, que *Crassus* prit encore pour guide, ne l'avoit conduit dans des marais, d'où il étoit difficile de se tirer. *Suréna* se présenta et demanda une conférence au consul. Il hésitoit : ses soldats le pressèrent de manière à ne pouvoir être refusé. « Vous « voyez, dit-il, à ses officiers, les « indignités que je souffre ; mais de « grace quand vous serez en lieu de « sûreté, dites à tout le monde, pour « l'honneur de Rome, notre chère « patrie, que *Crassus*, a péri trompé « par les ennemis, et non pas aban- « donné par ses soldats ». Il se résigna à son sort, et marcha au lieu de l'entrevue. On ne sait si ce fut compassion ou amère raillerie qui fit dire à *Suréna* : « Que vois-je? quoi? Le géné- « ral des Romains à pied et nous à « cheval. Qu'on lui donne un cheval « au plutôt ». *Crassus* répondit avec présence d'esprit. « Il n'y a point lieu

« d'être surpris, nous venons à l'en-
« trevue, chacun à la manière de notre
« pays ». *Suréna* répartit : » Il y aura
« certainement un traité entre *Orode*
« et les Romains, mais il faut partir et
« aller signer sur les bords de l'Eu-
« phrate ». En même tems des valets jettent le consul sur un cheval, plutôt qu'ils ne l'aident à monter, et hâtent la marche d'un coup de baguette. Les Romains qui avoient accompagné *Crassus*, veulent s'opposer à cette violence. L'un d'eux saisit la bride, un Parthe s'efforce de la reprendre. Les cimetères brillent, et dans la mêlée *Crassus* tombe percé. On ne sait si ce fût par un Parthe qu'il fut tué, ou si ce fût un Romain qui le frappa, afin qu'un consul ne fut pas mené en triomphe. Le reste de l'armée se rendit à discrétion. C'étoit une des plus belles que la république eût jamais levée. Pour la première fois, les aigles romaines furent retenues en captivité avec dix mille prisonniers.

Ne pouvant triompher de la personne de *Crassus*, *Suréna* triompha de son fantôme. Il trouva un Romain nommé *Paccianus*, qui ressembloit extrêmement à *Crassus*. On le fit mon-

ter sur un cheval superbe, précédé de douze faux licteurs. Ses gardes étoient assis sur des chameaux, et avoient des bourses vides pendues à la ceinture. Les têtes sanglantes de plusieurs soldats Romains, portées au bout d'autant de lances, servoient de trophées. La marche étoit fermée par une compagnie de prostituées, qui par des chansons impudiques, achevoient de déshonorer la mémoire de *Crassus*. Quand cette insultante procession fut finie, *Suréna* produisit, en présence du sénat de Séleucie, une collection de contes lascifs, connus sous le nom de *Fables Milesiennes*, trouvées dans le bagage d'un jeune Romain. » Voilà, dit le Parthe, « les ouvrages que les Romains mettent entre les mains de leur jeunesse. « Jugez par-là de la corruption de leurs « mœurs, et ce que peuvent être « des soldats qui ont pris un pareil « goût de débauche ». Il y a en effet une grande différence entre aimer le plaisir comme *Suréna*, et s'y livrer même avec ardeur dans l'occasion, et s'occuper dans le secret à conserver ou à rallumer par des moyens infâmes, les étincelles des passions qui voudroient s'éteindre.

Phraate. 2963. *Suréna* survécut peu à ce triomphe dérisoire. Soit jalousie, soit quelqu'autre raison politique, *Orode* le fit mourir, quoiqu'il lui eût même obligation du trône. Ce prince, quand on lui présenta la tête de *Crassus*, lui fit verser dans la bouche de l'or fondu, comme un reproche de l'avarice qui l'avoit engagé à venir troubler le repos des Parthes. N'étant plus commandé par *Suréna*, ces peuples eurent des désavantages contre les Romains qui étoient venus de Syrie pour venger *Crassus*; mais à leur tour, ils éprouvèrent des pertes de la part de *Pacore*, fils d'*Orode*, jeune prince juste, brave, clément, doué de qualités qui rendirent sa perte infiniment sensible aux peuples qu'il avoit conquis. Elle arriva dans une bataille contre les Romains, et elle fut très-douloureuse à *Orode* son père, et d'autant plus fatale pour les Parthes, que le roi qui avoit destiné sa couronne à un prince si vertueux, la mit sur la tête de *Phraate*, le plus indigne de ses enfans.

*Orode*, eut la foiblesse de partager son trône avec lui, et la douleur de voir une de ses femmes et ses enfans tomber sous le fer assassin de ce mons-

tre. Le roi voulut s'en plaindre. Le fils fit donner du poison à son père, mais contre attente, ce poison guérit le vieillard d'une hydropisie. *Phraate* le fit étouffer, et envoya dans la tombe avec lui quantité de ses frères et son propre fils, dont il craignoit le mérite. Ce prince dénaturé fut un guerrier estimable. Peut être est-ce cette qualité qui l'avoit fait choisir par son malheureux père, lorsqu'il fut pressé, par *Ventidius*, lieutenant d'*Antoine*. Ce général remporta des victoires qui lui méritèrent à Rome les honneurs du triomphe. Il le dut en partie à la jalousie d'*Antoine*. Ce général voyant d'un œil d'envie les succès de son lieutenant l'envoya triompher à Rome pour prendre sa place. Mais la gloire qu'il espéroit, s'attacha au contraire aux enseignes de *Phraate*. Le Parthe força le Romain à une retraite longue et pénible qui coûta beaucoup de monde à *Antoine*, mais qui ne fut pas honteuse, parce qu'il y déploya les talens d'un grand général.

Les avantages que *Phraate* auroit pu tirer de sa victoire, furent interrompus par une conspiration des seigneurs parthes, mécontens de leur roi. Ils le

chassèrent, et mirent *Tiridate*, un d'entre eux, sur le trône. *Phraate* revint et renversa son rival. Cependant il ne se trouva pas assez affermi, pour ne point desirer aussi le suffrage d'*Auguste*, auquel *Tiridate* étoit allé demander ses secours. *Phraate* acheta la neutralité de l'empereur, en lui rendant les drapeaux et les aigles romaines, conquises sur *Crassus*. *Auguste* s'honora de la restitution de ces trophées comme d'une grande victoire. *Tiridate* n'obtint qu'un asile à Rome. Il put y voir quatre fils de *Phraate*, que ce prince y envoya, les uns disent comme otages, les autres comme victimes de la politique d'une belle-mère. Cette femme, nommée *Thermuse*, de concubine étoit devenue épouse légitime, et avoit acquis un empire absolu sur son mari. Elle lui persuada d'envoyer ses enfans à son mari, sous prétexte d'une éducation plus soignée. Le mari et la femme se dissimulèrent, comme il arrive quelquefois, leurs véritables sentimens. *Phraate* les fit partir, parce qu'il les craignoit; *Thermuse* provoqua leur exil, pour procurer la couronne à *Phraate*, son fils. Quand elle le vit en âge, elle em-

poisonna son époux. Les Parthes, lorsqu'ils eurent découvert le crime de sa mère, le chassèrent. Il fut mal remplacé par *Orode II*, de la race des Arsacides, dont ils ne purent supporter la tyrannie. Ils le tuèrent dans un festin, et demandèrent à *Auguste* un des enfans de *Phraate*. *Vonone*, qu'il leur envoya, tout romain par les habillemens et les manières, leur déplut. « Nous ne « voulons pas, dirent-ils, obéir à un « esclave romain; » et ils offrirent la couronne à *Artabane*, roi de Médie, aussi de la race d'*Arsace*.

*Vonone* avoit un parti. Il fallut combattre. *Artabane* le vainquit. Le vaincu sollicita la protection des gouverneurs romains voisins de la Parthie. Renvoyé de l'un à l'autre, il traîna sa disgrace en Arménie, en Syrie, et mourut assassiné en Cilicie. Les partisans d'*Artabane*, devenus mécontens de lui, demandèrent à *Tibère* un autre enfant d'*Arsace*. L'empereur en envoya un, et procura, à son protégé, une diversion puissante de la part de *Mithridate* et de *Pharasmane*, deux frères, rois d'Ibérie et d'Arménie, qui occupèrent *Artabane* pendant que les Romains avançoient en Parthie avec le nouveau

Artabane.

roi. Il mourut de maladie. Mais *Artabane* fut vaincu par *Pharasmane*, et perdit non-seulement le sceptre des Parthes, mais encore la Médie, son royaume paternel. On ne voit pas que *Pharasmane* ait profité de sa victoire, puisque les Romains ramenèrent sur le trône *Tiridate*, l'ancien rival de *Phraate*. Il ne s'y soutint pas mieux que la première fois. *Artabane* s'y rétablit, en tomba encore, et y remonta par l'aide d'*Izare*, roi d'Abiadène, qui le reconcilia avec ses sujets. Ils ne se repentirent pas de s'être laissé appaiser. *Artabane*, tyran odieux jusqu'alors, devint un bon roi, se distingua par sa modération et son équité, et laissa des regrets après lui. Il avoit beaucoup d'enfans. Deux se placèrent sur le trône, *Gotarze* et *Bardane*. Ils s'étoient déjà battus, et lorsqu'ilsétoient prêts à se battre encore, une conspiration contre eux les reconcilia. *Gotarze* eut même la grandeur d'ame, croyant son frère plus capable, de lui céder la couronne. Il en eut du repentir. Mais *Bardane* fut assez fort pour l'empêcher de le témoigner. Ce prince porta ses armes jusqu'aux lieux rendus célèbres par les premières victoires

d'*Alexandre*, et érigea des trophées. L'orgueil de ses triomphes le rendit insupportable aux principaux seigneurs de sa cour, qui le tuèrent dans une partie de chasse. *Bardane* auroit été un grand roi s'il s'étoit fait aimer de ses sujets, autant qu'il se fit craindre de ses ennemis.

Après sa mort, *Gotarze*, son frère, reprit la couronne. Elle lui fut disputée par *Méherdate*, prince arsacide, que l'empereur *Claude* appuya des forces romaines. Malgré cette protection, *Méherdate* fut vaincu. *Gotarze*, en lui conservant la vie, lui fit couper les oreilles, par mépris pour les Romains. *Vologèse*, son successeur, soutint une guerre sanglante contre eux, à l'occasion des couronnes d'Arménie et de Syrie qu'il avoit données à *Tiridate* et à *Pacoré*, deux de ses frères. *Corbulon* enleva à *Tiridate* celle d'Arménie et la mit sur la tête de *Tigrane*, cappadocien. *Vologèse* et *Corbulon* s'estimoient assez pour n'oser se mesurer. Ils se firent des propositions de paix auxquelles ils accédèrent réciproquement. *Vologèse* déféra à *Néron* l'honneur de couronner publiquement à Rome *Tiridate*, son frère, comme s'il

Vologèse.

lui eût fait don de ce royaume, que le Parthe possédoit. Moyennant cette déférence, la bonne intelligence se rétablit entre les deux empires.

Cosroès. Elle dura jusqu'à ce que *Cosroès*, troisième successeur de *Vologèse*, attira contre les Parthes les armes de *Trajan*, en renversant du trône d'Arménie *Exadare*, que l'empereur y avoit placé. *Trajan* jeta la division entre les Parthes, en donnant à *Cosroès*, un rival nommé *Parthanaspate*. Le Romain passa dans l'empire des Parthes avec la fureur d'un torrent qui ravage. *Cosroès*, après avoir tenté vainement de lui opposer quelque digue, le laissa écouler. *Parthanaspate* s'étoit attaché à *Trajan* comme une ombre. Il disparut avec lui. *Cosroès* recouvra sa puissance, et la transféra à *Vologèse II*, son fils. Affoibli par les Romains, ce prince consentit de se réduire à quelques provinces, et à l'humiliation d'en faire hommage. Son fils, *Vologèse III*, voulut se relever de cet abaissement. L'empereur *Sévère* le retint sous le joug, enleva ses trésors, ses femmes et ses enfans, mais *Vologèse* échappa.

Ces expéditions coûtèrent beaucoup de sang aux Romains, sans qu'il leur

en revînt aucun avantage réel. Ils n'avoient pas assez de force pour garder leurs conquêtes. Les habitans, fidèles au nom des Arsacides, secouoient le joug dès que les armées romaines, s'étoient retirées. De sorte que leurs victoires contribuoient seulement à affoiblir les Parthes, sans augmenter leur empire. L'inutilité de ces efforts ne les rallentissoit pas. Il y eut, entre les successeurs de *Trajan*, comme une émulation à se décorer du titre de *Parthique*. *Caracalla* y parvint par un moyen inconnu à ses prédécesseurs, et plus expéditif.

*Artabane*, frère de *Vologèse*, lui avoit succédé. *Caracalla* envoie des ambassadeurs demander sa fille en mariage. Elle est accordée avec joie. Peu de tems après, l'empereur annonce, par un autre ambassade, qu'il part pour aller célébrer les noces à la cour d'*Artabane*. Le Parthe vint au devant de lui avec la fleur de la noblesse, désarmée comme à une fête. *Caracalla* tombe avec une forte escorte dont il s'étoit fait accompagner, sur ce cortège pacifique, et enlève un grand butin dont il s'autorise auprès du sénat pour se faire donner le nom de *Parthique*. *Arta-*

Artabane. IV.

*bane*, échappé à ce danger comme par miracle, jura une haine irréconciliable au perfide empereur, et embrâsa la nation de la même ardeur de vengeance. Elle étoit alors, cette nation dans un état de force respectable : qui auroit cru qu'une seule bataille l'effaceroit de la liste des puissances ! L'action dura deux jours entre les Parthes et les Romains. Les deux peuples avoient suspendu leurs efforts à l'approche de la nuit. Ils s'étoient séparé en criant chacun victoire, et se reposoient appuyés sur leurs armes. Déja quarante mille morts couvroient le champ de bataille. On voulut engager *Artabane* à faire cesser un si long carnage. Il répondit: *Nous ne faisons que de commencer.* Déterminé à périr avec le dernier Parthe, ou à tuer le dernier Romain, à l'aube du troisième jour, il faisoit sonner la charge, lorsque le général romain lui envoya dire que *Caracalla* avoit été assassiné, et que le traître, ayant été puni de son forfait, toute dissention entre eux devoit finir. Le roi des Parthes prêta l'oreille à ces paroles de paix, et consentit à un traité, dont les conditions étoient avantageuses.

Mais elles ne guérirent pas la blessure profonde faite à l'empire Parthe par cette bataille meurtrière. Les plus braves guerriers de la nation y avoient péri. Les Perses qui, après avoir porté le joug macédonien, vivoient depuis cinq cents ans assujétis aux Parthes sans être détruits, profitèrent de l'occasion pour reprendre l'empire du pays qu'ils habitoient. Ils se réunirent en grand nombre, et livrèrent plusieurs batailles aux Parthes. Après des prodiges de valeur de part et d'autre, la victoire se déclara sans retour pour les Perses. *Artabane* fut tué. Son armée se dissipa. Les Parthes se trouvèrent sans chefs, et s'incorporèrent à leur tour au peuple qui s'étoit, pour ainsi dire, incorporé à eux, lorsque leur premier roi s'étoit fait un empire des provinces persanes, ravies aux successeurs d'*Alexandre*. Il fut, sous ces nouveaux Perses, le même empire, mais rajeuni et revivifié.

## PERSES.

Ce changement fut opéré par un homme dont la naissance présente des circonstances au moins singulières, si Artaxare. Année de J. C. 230.

elles ne sont pas fabuleuses. Un cordonnier du pays des Cadducéens, nommé *Pabec*, très-versé dans l'astrologie judiciaire, reçut un jour chez lui un officier appellé *Pusan*. La science du cordonnier lui fit connoître que celui qui naîtroit de cet étranger, parviendroit aux plus grands honneurs, et seroit le chef d'une puissante famille. *Pabec* lui auroit volontiers donné sa fille en mariage s'il en avoit eu. A son défaut, il engagea sa femme à partager sa couche avec *Pusan*. Elle devint enceinte, et accoucha de notre héros. Il se distingua dans les troubles qui suivirent la mort d'*Artabane*, et obtint la couronne. Quand il fut parvenu au trône, *Pabec* et *Pusan* se le disputèrent. Pour les accorder, on donna à l'enfant un nom qui signifioit que l'un étoit le mari, et l'autre le père. Ce nom qu'on regrette, parce qu'on pourroit le franciser, est perdu, et le fondateur du second empire persan est connu dans l'histoire sous celui d'*Artaxare*.

Après s'être bien établi sur le trône, il résolut de réunir, sous sa domination, tout ce qui avoit été autrefois attaché à l'empire persan. La plus grande partie étoit entre les mains des Romains.

*Artaxare* envoya à l'empereur des ambassadeurs, si on peut donner ce titre à quatre cents hommes choisis, d'une taille et d'une force extraordinaires, et superbement habillés. Ces messagers reçurent, mot pour mot, ce qu'ils devoient dire, et ne s'écartèrent pas de l'ordre. Introduits devant l'empereur, ils lui parlèrent en ces termes : « Le « grand roi *Artaxare* ordonne aux « Romains et à leur prince d'évacuer « la Syrie et toute l'Asie mineure, et « de rendre aux Perses tous les pays « endeça de la mer Egée et du Pont, « comme étant le bien de leurs ancê- « tres. » Cette harangue ne plut pas à l'empereur *Sévère*. Comme ces ambassadeurs étoient forts et robustes, il les destina à cultiver des terres, qu'il leur assigna en Phrygie, et les fit dépouiller de leurs riches habits pour leur en donner de plus conformes à leur nouvel état. Le succès ne répondit pas à cette bravade d'*Artaxare* : lui qui s'étoit imposé, par sa fierté menaçante, l'obligation d'attaquer, fut réduit à la défensive. Cependant il ne faut pas croire, par le triomphe de *Sévère* à Rome, et le superbe nom de *Parthien* et *Persien*, dont il se décora, que ses

succès aient été fort importans : *Artaxare* reprit toutes les provinces qui lui avoient été enlevées au commencement de l'expédition, et mourut après un règne glorieux de douze ans, admiré et regretté.

Sapor. 242. Son fils *Sapor* vit d'abord ses états envahis par l'empereur *Gordien*, le jeune. *Philippe* les lui rendit, en eut regret et les reprit. *Sapor* s'y rétablit, il y fut attaqué de nouveau par l'empereur *Valérien*. Le monarque persan le fit prisonnier. Après l'avoir fait marcher ignominieusement à la tête de son armée, s'être quelquefois servi de lui pour monter à cheval, en lui mettant le pied sur le cou, on dit qu'il le fit écorcher vif. Cette cruauté est croyable d'un homme qui faisoit jeter ses prisonniers dans des chemins creux pour les égaliser, et faciliter le passage de ses voitures : on dit que malgré cette barbarie insultante, *Aurélien* successeur de *Valérien*, donna à *Sapor* sa fille en mariage. Ce qui s'accorderoit peu avec le triomphe d'*Aurélien*, dans lequel il montra aux Romains le char de *Sapor*. Mais tout s'arrange entre les princes. A la suite de cette princesse, étoient attachés deux médecins

grecs, qui portèrent les écrits d'*Hippocrate* en Orient. Sous son règne parut *Manès*, qui voulut adapter à la religion chrétienne, l'opinion des deux principes pour expliquer l'origine du bien et du mal.

*Hormisdas*, fils de *Sapor*, n'est connu que par la honte de n'avoir pas secouru l'intéressante *Zénobie*, reine de Palmyre, et de l'avoir laissé traîner en triomphe et en captivité par *Aurélien*. Son fils *Varanne I* ne régna qu'un an. L'empereur *Probus* rendit à son successeur *Varanne II* les bravades d'*Artaxare*. Il répondit à son ambassadeur qui venoit offrir des présens et demander la paix : « tout « ce que votre maître peut avoir au « monde est à moi, je m'en mettrai « en possession dès que je le jugerai à « propos. » Il le fit, mais il jugea aussi à propos d'abandonner ses conquêtes, que *Varanne* reprit. A son fils *Varanne III*, succéda *Narsès ;* il battit l'empereur *Galere*, qui ne se tenoit pas assez sur ses gardes. Il tomba dans la même faute, et fut battu à son tour. Son successeur *Hormisdas II*, ne laissa de ressource pour la monarchie, qu'une espérance très-ambiguë. Sa femme étoit

Hormisdas. 273.

enceinte. Les grands demandèrent aux mages quel seroit cet enfant : ils répondirent hardiment un mâle : la nation couronna pour ainsi dire le ventre.

Sapor II. 303. *Sapor* second naquit. Il fut élevé avec soin, à ce qu'on croit, dans la religion chrétienne qu'il abjura. Il est assez singulier qu'une des plus grandes guerres des Perses se soit faite entre deux transfuges et persécuteurs de la religion, *Sapor* et *Julien*. Celui-ci attaqua mal-à propos et s'y prit mal. Il donna comme autrefois *Antoine*, et presque dans le même pays, sa confiance à un traître qui mena aussi l'empereur par des chemins ou son armée souffrit. Mais plus malheureux qu'*Antoine*, il suivit aveuglement un conseil perfide qui lui ôtoit toute ressource. Il pouvoit se faire accompagner le long du Tigre par sa flotte qui étoit chargée de vivres. On lui persuada que cette marche compassée l'éloigneroit trop des ennemis, auxquels il donneroit le tems de se fortifier, qu'il vaut mieux aller droit à eux, que ce sera l'affaire de trois ou quatre jours ; que les soldats peuvent, sans en être fatigués, se charger de leurs vivres pour cette courte expédition, et qu'afin de ne

pas affoiblir son armée, en laissant une garde à sa flotte, il fera mieux de la brûler. *Julien*, dont on vante d'ailleurs avec raison la sagesse dans le conseil, et la prudence, en manqua dans cette occasion. Pendant que sa flotte brûloit, il eut des preuves qu'il avoit été trompé; mais au lieu de rétrograder comme il pouvoit encore, il suivit le chemin dangereux qu'on lui avoit tracé, et trouva au bout les Perses, la défaite et la mort. *Jovien*, son successeur traita aussitôt avec *Sapor*, et en reçut la paix et des vivres pour son argent.

Des quatre fils de *Sapor*, l'un lui déplaisoit, l'autre s'étoit retiré chez les Romains. Il avoit donné au troisième une tente de peaux de chameaux enrichie d'or et admirablement peinte. « Comment la trouvez-vous, dit-il à « son fils? fort belle, répondit-il; mais « quand je serai roi, j'en aurai une de « peaux d'hommes ». Et pour cela même, il ne le fut pas. Son père irrité de cette réponse, mit sur le trône son quatrième fils *Sapor III.* Lui et *Varane IV*, vécurent en paix avec les Romains. Artaxerce. 380.

*Isdigerte* eut avec Arcadius, empe- Isdigerte. 401.

reur d'Orient, une liaison si intime que ce prince à sa mort, le nomma protecteur de son fils *Théodose II*, et de l'empire. Le Perse envoya pour veiller à l'éducation du fils de son ami, l'eunuque *Arcadius*, homme sage et d'une expérience consommée, qui sans doute étoit chrétien. Il y en avoit beaucoup à la cour d'*Isdigerte*, qu'on croit l'avoir été lui-même. Sous *Varanne V*, son successeur, par le zèle indiscret d'un chrétien qui mit le feu à un temple Persan, la guerre recommença avec les Romains. Les troupes du monarque Persan étoient commandées par un général nommé *Narsès*. Il envoya défier le général Romain. Il lui laissoit, disoit-il, le choix du jour où ils pourroient se trouver en campagne. « Les Romains, répondit celui-ci, se « battent quand ils le jugent à propos, « et non pas quand leurs ennemis « croient y trouver leur compte ». *Varanne* appella à son secours les Sarrazins, peuples qu'on voit paroître pour la première fois dans ces contrées. Sous lui la religion Chrétienne reprit faveur en Perse, par la charité bienfaisante d'*Acace*, évêque d'Amide. Les Romains avoient entassés dans cette

ville sept mille prisonniers Persans, sans pourvoir à leur subsistance. L'évêque d'Amide et son clergé vendirent les vases d'or et d'argent de l'église, en nourrirent les prisonniers pendant toute la guerre, et leur donnèrent à la paix de l'argent pour s'en retourner. *Varane* appella ce charitable évêque à sa cour, le reçut avec de grands témoignages de respect, et accorda aux chrétiens plusieurs faveurs à sa considération.

Sous *Pérose*, les Huns furent connus dans l'empire, ils habitoient le nord de la Perse. Ces peuples n'étoient pas sans civilisation. Ils avoient des villes, une forme de gouvernement. *Pérose* pénétra dans leur pays, et n'en sortit pas si facilement qu'il y étoit entré. Ils l'enveloppèrent, et le réduisirent à promettre de ne jamais les inquiéter chez eux, et à rendre hommage à leur roi. Le Persan cherchoit un moyen de faire cet acte humiliant sans s'humilier. Les Mages le tirèrent d'embarras; ils lui fournirent l'expédient d'entrer dans la tente du roi des Huns, au lever du Soleil. « Ainsi, di- « rent-ils, vous paroîtrez vous proster- « ner devant l'astre, et non devant Pérose. 558.

« le monarque ». *Pérose* mit autant de bonne-foi dans l'exécution du traité que dans la cérémonie de l'hommage. Il voulut surprendre les Huns, ils le battirent et il fut tué dans l'action.

Cavade. 492. Le foible *Valens* qui lui succéda, ne put s'affranchir du tribut que les Huns avoient imposé à la Perse, et en mourut de déplaisir. *Cavade*, son successeur, entreprit d'effacer cette honte et y réussit. Ses victoires le rendirent fier et entreprenant, jusques dans son royaume, dont il voulut changer la constitution. Il n'y a qu'une extravagance manifeste qui ait pu le porter à défendre par un édit, à toute femme de son empire, de refuser tout homme qui lui demanderoit ses faveurs. Cet acte seul mériteroit le traitement que les grands lui firent. Ils se rendirent maîtres de sa personne, et donnèrent le diadême à un de ses parens, nommé *Zambade*.

Le premier soin du nouveau roi, fut de convoquer une assemblée générale de la noblesse, pour décider du sort de *Cavade*. Le peuple avoit déclaré la personne du monarque sacrée; cependant les sentimens de l'assemblée se trouvèrent partagés, ensuite

de l'action de *Gusanastade*, un des principaux seigneurs. Il tira de sa poche un petit canif dont il se servoit ordinairement pour rogner ses ongles, et dit en le montrant à l'assemblée : « Ce « canif, employé à propos, nous ren- « droit un service que vingt-mille « hommes seront incapables de nous « rendre, si nous laissons échapper « cette occasion ». Mais la politique cruelle de *Gusanastade* ne prévalut pas. On décida à l'unanimité que *Cavade* ayant lui-même abdiqué son autorité, par l'odieux usage qu'il en avoit fait, seroit confiné en prison pour le reste de sa vie, et que *Zambade* régneroit à sa place. Ce prince avoit toutes les qualités nécessaires pour porter glorieusement la couronne : sage, indulgent, ami de l'ordre, il ne songeoit qu'à rendre son peuple heureux.

Avec *Cavade* on n'avoit pas enfermé la reine. Cette princesse, la seule personne qui ne l'eût pas abandonné dans son malheur, lui portoit elle-même toutes les choses dont il avoit besoin, mais sans avoir permission de le voir. L'officier qui le gardoit devint amoureux d'elle, et lui accorda la permission d'écrire à son mari. Elle desira

de le voir. Le geolier mit une condition à cette faveur; la reine en instruisit son époux; il lui marqua qu'elle eût à flatter une passion qui pouvoit lui être si utile. Elle obtint l'entrevue dans laquelle *Cavade* apprit qu'un ami fidèle, nommé *Sezose*, lui tenoit prête une compagnie de gardes, destinée à l'acoompagner par-tout où il jugeroit à propos, quand il se seroit sauvé. Les mesures furent prises en conséquence de cette précaution. La reine mit les habits du roi. Celui ci se sauva sous ceux de femme. Il se réfugia chez le roi des Huns, qui le reçut bien, lui fit épouser sa fille, et lui donna une armée. La reine prisonnière pour son mari, quoique son action méritât du moins de l'admiration, fut traitée avec plus de sévérité que de clémence.

*Cavade* qui, pendant sa retraite chez les Huns, avoit lié des correspondances avec quelques seigneurs Persans, trouva des facilités à rentrer dans son royaume.

Il promit les gouvernemens des provinces à ceux qui viendroient les premiers lui rendre hommage. Comme les gouvernemens ne sortoient pas or-

dinairement des familles, cette promesse y mit une espèce de division. On s'empressa d'obtenir la préférence. Cette émulation grossit promptement le nombre de ses partisans. Il eut des succès décisifs, et entra triomphant dans sa capitale. *Cavade* fit crever les yeux à *Zambade*, mettre à mort *Gusanastade*, et créa *Sezose*, lieutenant général de son royaume.

La faction qui avoit détrôné *Cavade* n'eut pas lieu de se repentir de ne s'être point permis de pousser la cruauté jusqu'à lui ôter la vie. Elle dut même s'applaudir de l'avoir conservée à un prince qui rendit au royaume de Perse son ancien éclat. Il faut cependant avouer qu'il commença ses victoires par une injustice. Le roi des Huns, son beau-père, lui avoit avancé de grosses sommes pour se rétablir, et en demandoit le paiement. L'empereur *Anastaze* passoit pour riche. Le roi de Perse lui demande un emprunt. Sur son refus, il lui déclare la guerre, ou plutôt l'entame brusquement par le siège d'Amide, ville très-opulente. Elle se défendit long-tems, mais à la fin *Cavade* la prit, et y fit un grand butin. Il souffrit que ses soldats y commissent des

massacres. Un des habitans eut la hardiesse de lui représenter qu'il étoit indigne d'un héros de s'acharner contre des hommes qui ne faisoient plus de résistance. « Pourquoi, dit le roi avec « colère, avez-vous osé vous défendre « contre moi ? --- C'est, répondit l'A- « midéen, que Dieu vouloit que vous « dussiez Amide, non à votre volonté, « mais à votre valeur ». Ce compliment appaisa le roi, il fit cesser le carnage, et quelque tems après, il rendit à la ville ses privilèges, fit rétablir ses murailles et ses édifices publics.

Il paroît que *Cavade* n'étoit pas naturellement méchant, et que ses premiers égaremens sont plutôt dus à l'effervescence de la jeunesse, qu'à la noirceur de caractère. On trouve dans sa vie une action dont on ne peut porter un jugement bien certain. Ce *Séroze* auquel il devoit sa liberté, devint ou coupable ou suspect. *Cavade* souffrit qu'il fût accusé, jugé, condamné à mort, et que la sentence s'exécutât. Il est vrai qu'il la mouilla de ses larmes, et qu'il marqua le plus vif chagrin d'être obligé d'abandonner à la rigueur des loix un homme auquel il avoit de si

grandes obligations. Le principal grief objecté à *Séroze*, est d'avoir fait enterrer le corps de sa femme, au mépris de la religion des Perses, qui ordonnoit qu'on exposât les cadâvres aux oiseaux; mais on trouve que dans ce tems *Cavade* avoit imaginé de faire adopter par l'empereur d'Orient, celui de ses fils auquel il destinoit la couronne, et que *Séroze* mit obstacle à ce traité. Sans doute le crime d'un sujet devenu assez puissant pour faire échouer un projet intéressant à son maître aura été plutôt la cause de sa mort que la violation d'un rite religieux. En ce cas les larmes de *Cavade* furent des larmes d'hypocrite. Rarement la reconnoissance chez les princes résiste à un attentat contre leur puissance.

Ce projet de *Cavade* tient à l'état où se trouvoit alors l'empire d'Orient, attaqué de tout côté par une inondation de barbares, et mal défendu par les provinces frontières, dont les peuples se réunissoient souvent aux assaillans. *Cavade* voulu faire entendre à l'empereur que l'adoption mettroit son fils dans l'obligation de défendre l'empire comme son bien propre, et que par là il se procureroit une protection sûre et

puissante ; mais celui-ci craignit que cette adoption, loin d'assurer l'unité de l'empire, n'opérât sa division et son affoiblissement par les droits que s'arrogeroit le prince adopté sur les provinces qu'il prétendroit avoir conservées contre les efforts de l'invasion. Cette affaire de l'adoption fut cependant avancée jusqu'à n'avoir plus qu'à faire la cérémonie ; mais au moment de conclure, elle échoua. Le Persan vouloit qu'elle se fît à la manière des Romains, afin de lui donner toute la force possible : les Romains vouloient n'y employer que la manière des barbares, afin sans doute d'y laisser des défauts de forme, qui, dans le besoin, la rendroit de nul effet. On ne put jamais s'accorder sur cette article, qui sembloit une pure bagatelle après les difficultés surmontées dans un pareil traité. Les Romains l'avoient laissé venir jusqu'à ce point pour gagner du tems ; mais ils savoient bien le moyen de le rompre. *Cavade* témoigna un grand mécontement, recommença la guerre, la fit quelque tems, et se laissa appaiser par une bonne somme d'argent. C'est le moyen le plus victorieux qu'il employa contre l'empire d'Orient.

Il l'apprit à son fils *Chosroès*, qui en fit un grand usage.

Ce prince n'étoit pas l'aîné; mais il avoit la faveur de son père, parce qu'il étoit fier, guerrier, toujours occupé de grands desseins, qu'il exécutoit avec autant d'ardeur qu'il avoit de facilité à les concevoir. *Cavade* le nomma par son testament son successeur, au préjudice de *Cauze*, son aîné. Le testament fut confirmé par la nation, et *Chosroès* reconnu monarque de Perse. On compte sur son règne jusqu'à cinq traités avec l'empire d'Orient, dont voici la marche alternative. *Chosroès* déclaroit la guerre, la faisoit d'abord vivement et s'assuroit d'un bon butin. Il se tenoit ensuite sur la défensive, et lorsqu'il voyoit l'empire tourmenté par d'autres agresseurs, il offroit la paix, dont il tiroit de grosses sommes d'argent. Avec cette contribution, il recrutoit et grossissoit ses armées et revenoit à la charge sans même trop se soucier de colorer ses prétextes. S'il souffroit des échecs, ses trésors lui servoient à susciter à l'empire des ennemis sur quelques frontières un peu éloignées. Il falloit alors diminuer les moyens de défense et d'attaque en Perse. *Chosroès* Chosroès. 532.

offroit encore la paix, dont les conditions étoient toujours de l'argent. Il poussa, on peut dire l'effronterie, jusqu'à envoyer demander à *Justinien* sa part d'un gain qu'il lui avoit laissé faire. « Si je ne vous avois pas laissé « tranquille, lui dit-il, votre général « Bélisaire n'auroit pas remporté tant « de victoire en Afrique, par conséquent vous me devez une partie des « dépouilles. » *Justinien* sourit, mais il crut ne devoir pas éconduire les ambassadeurs sans une bonne somme.

Telle est la vie militaire de *Chosroès*. Il s'en suit que pendant un long règne, il ne cessa de tourmenter ses sujets et ceux de ses voisins. Cependant il affectoit une grande compassion pour les peuples qui éprouvoient les malheurs de la guerre. Des ambassadeurs romains lui ayant exposé pathétiquement ces calamités dans une audience publique, il renchérit sur leur description, et s'attendrit jusqu'aux larmes. Elles étoient versées pour encourager les Perses, témoins de sa sensibilité, à l'aider vigoureusement contre *Justinien*, par lequel il prétendoit être attaqué. Au reste, on auroit bien de la peine à décider lequel étoit le plus coupable.

Si *Justinien* reprochoit justement à *Chosroès* d'appeller les *Goths* contre l'empire et de favoriser leurs dévastations, celui-ci prouvoit par des lettres authentiques que l'empereur ne cessoit de déchaîner contre les Perses les *Huns* et les *Sarazins*. Les petits rois voisins, tels que celui des Lazians, auroient pu aussi maudire l'ambition des grands empires, qui les entraînoient malgré eux dans leurs querelles, et les en rendoient victimes. Il y a cette différence entre *Justinien* et *Chosroès*, que le romain ne faisoit la guerre que par ses lieutenans, et que le persan parut toujours à la tête de ses armées, qu'il étoit brave, intrépide, opiniâtre, habile général, et qu'il ne laissoit faire à ses lieutenans que ce qu'il ne pouvoit pas faire lui-même.

Après une conjuration qu'il punit sévèrement au commencement de son règne, *Chosroès* n'éprouva plus d'inquiétudes de la part des grands de son royaume. Les conjurés lui reprochoient la dureté, la bizarrerie, le despotisme, à-peu-près les mêmes défauts qui avoient fait enfermer *Cavade*, son père. Le moins qu'ils se proposoient, c'étoit de le déposer comme lui. Ils auroient de-

siré mettre à sa place un de ses frères, nommé *Zamès*; mais ce prince étoit borgne, et les Perses ne souffroient pas dans leurs monarques d'imperfections défigurantes. Une faction trouve bien les moyens d'éluder les préjugés du peuple sur le sujet indigne et même haï qu'elle veut lui donner pour maître. On décida donc que ce ne seroit pas *Zamès* qui occuperoit le trône, mais un fils fort jeune qu'il avoit, dont il seroit le conseil, à condition néanmoins que lui-même ne se conduiroit que par le conseil des conspirateurs; c'est-à-dire, qu'on vouloit donner au peuple une multitude de rois au lieu d'un. *Chosroès*, qui, s'il savoit prendre l'argent, savoit aussi bien l'employer, avoit, parmi les complices, des espions par lesquels il étoit instruit jour par jour de toutes les démarches. Il les laissa manœuvrer, s'attacher des partisans, en grossir le nombre, afin de connoître lui-même ses amis et ses ennemis. Puis, quand il les vit prêts à éclater, il les fit tous saisir et mourir en même-tems. Le seul petit *Cavade* échappa, parce qu'il étoit élevé loin de la cour, chez un honnête vieillard

qui eut horreur de se souiller du sang d'un enfant. Le vieillard fut décélé quelques années après par son propre fils, qui craignit si la désobéissance de son père étoit découverte par d'autres, de perdre le gouvernement, que la punition du père feroit vaquer. Le jeune Cavade étoit alors en sureté. *Chosroès* mourut de chagrin après la perte d'une bataille qui laissoit son royaume ouvert aux romains. Ils y prirent des quartiers d'hiver : ce qui fut infiniment sensible au vieux roi, accoutumé à prendre les siens chez les ennemis. Peu s'en étoit fallu qu'il ne fût fait prisonnier dans cette défaite. Aussi recommanda-t-il expressément à son fils de ne jamais exposer sa personne dans une action générale contre les Romains.

*Hormisdas*, son fils, présente un objet d'indignation et de pitié. D'indignation, par les fautes dont il se rendit coupable. Il eut le malheur de ne point aimer son peuple : le malheur aussi grand de croire des devins, qui l'assurèrent, que quelque chose qu'il fît, son règne seroit heureux. En conséquence, il lâcha la bride à ses passions, il fut cruel, hautain, opiniâtre, mécontenta ses sujets de toutes manières, et ne

Hormisdas.

craignoit rien. Sécurité funeste qui l'engagea à tout oser ! Il avoit un bon général, nommé *Varame*. Après plusieurs avantages, ce guerrier essuya une défaite. *Hormisdas*, au lieu de le plaindre et de l'encourager, lui envoya un habit de femme avec une lettre insultante. *Varame* lui répond comme auroit fait une femme esclave, et en même tems prend des mesures pour se défendre. Il s'affectionne son armée, séduit une partie de celle que le roi envoyoit contre lui. Le monarque se retire dans sa capitale. Les principales villes se révoltent, et les habitans pillent de tous côtés les palais royaux. Les prisons furent ouvertes. Entre ceux qui brisèrent leurs chaînes, se trouva un prince du sang royal, nommé *Bindoès*, qu'*Hormisdas* avoit chargé de fers pour un sujet assez léger. Il se jeta dans l'armée qui ne s'étoit pas attachée aux drapeaux de *Varame*. Elle le reconnut pour son chef. Il s'avança à sa tête vers *Ctésiphon*, y entra sans peine, et alla au palais, où il trouva *Hormisdas* sur son trône avec tout l'appareil de sa dignité. « Qui vous amène ici ? lui dit *Hormis-* « *das*, et comment vous êtes-vous sauvé « de votre prison ? » *Bindoès* ne lui

répondit que par des reproches mêlés d'injures. « Qu'on l'arrête! s'écrie *Hor-* « *misdas.* »

Ici, l'indignation fait place à la pitié. La garde du monarque reste interdite. Enhardi par son inaction, *Bindoès* se précipite sur le roi, lui arrache la tiare et le fait traîner en prison. *Chosroès*, fils d'*Hormisdas*, quoique connu pour être peu attaché à son père, parut avoir quelque crainte. *Bindoès* le rassure par des promesses. Du fond de son cachot, *Hormisdas* demande à être entendu dans une assemblée de la nation. Il est amené en présence de ses sujets, plaide lui-même sa cause avec toute l'énergie du malheur. Il faisoit quelque impression. *Bindoès* prend la parole, fait à son discours une réponse longue et insultante, et finit par représenter à ceux qui composoient le tribunal, ce qu'ils ont à craindre s'ils rétablissent celui qu'ils osent faire comparoître devant eux. Cette raison fut déterminante. L'infortuné monarque est ramené dans son cachot. On lui passe un fer rouge sur les yeux, pour le mettre hors d'état de remonter jamais sur le trône. Il avoit demandé que du moins on ne lui donna pas pour successeur son fils *Chosroès*,

dont il détailla les mauvaises qualités, mais son autre fils *Hormisdas*, prince doux, qui feroit le bonheur de ses peuples. La recommandation d'un malheureux est souvent un arrêt de proscription. On tua *Hormisdas* et sa mère, et *Chosroès* fut placé sur le trône. Son père, tout aveugle qu'il étoit, l'inquiétoit, et ses reproches, qu'il n'eut pas la prudence de renfermer dans les murs de sa prison, importunoient ce fils dénaturé; il le fit assassiner.

Chosroès. 589. *Varame* n'avoit pris aucune part à ces changemens. Il se tenoit à la tête de son armée, résolu de ne pas travailler pour un autre. *Chosroès* lui envoya de beaux présens et des lettres obligeantes, pleines de promesses. *Varame* rejeta tout. Dans sa réponse, il prit le titre de *Fléau des Tyrans*. Il ordonnoit à *Chosroès* de quitter un sceptre usurpé, et faisoit entendre que son but en continuant la guerre, étoit de venger son roi et de punir un parricide. Ce motif lui donna beaucoup de partisans. Les deux rivaux se trouvèrent en présence. *Chosroès* fut vaincu si complètement, qu'il ne put que se sauver par des chemins détournés jusqu'à un poste avancé des Romains, sur

la frontière, où il fut bien reçu. *Varame* s'empara de *Ctésiphon*. Il fit mettre en prison *Bindoès*, comme auteur de la dernière révolution, et ne ménagea pas ses complices, sans cependant user de cruauté à leur égard. Il hasarda ensuite de prendre non pas le titre de roi, mais les ornemens. Cette tentative déplut à la noblesse. Il se forma un complot. On tira *Bindoès* de prison. Les conjurés attaquèrent *Varame* dans son palais pendant la nuit. Il se défendit vaillamment. Plusieurs nobles périrent dans l'action, d'autres furent condamnés ensuite à être foulés aux pieds par les éléphans. *Bindoès* se sauva et gagna la Médie, où il s'empressa de lever des troupes pour seconder *Chosroès*.

Ce fugitif trouva une puissante protection dans l'empereur *Maurice*. Il mit à son service toutes les troupes de l'empire sur cette frontière, sous les ordres de *Narsès*, son plus habile général. *Varame* essuya une défaite aussi complète que celle qu'avoit éprouvée *Chosroès*. Comme lui, il s'enfuit presque seul, et trouva un asile au nord de la Perse, chez un prince barbare. Il y vécut quelque tems considéré;

mais la crainte d'être attaqué par *Chosroès*, détermina le barbare à empoisonner son hôte. *Chosroès* avoit amusé le peuple de la capitale par des spectacles et des fêtes, lorsqu'il ceignit son front du diadême ensanglanté de son père. Il se servit de la même politique pour faire oublier à ce peuple la douceur du gouvernement de *Varamé*; mais il n'épargna aucun des grands dont il crut avoir à craindre quelque chose, même de ceux qui lui avoient été favorables.

Dans son adversité, il avoit montré des égards pour la religion chrétienne, jusqu'à paroître lui donner la préférence sur la sienne. Il s'habilloit aussi en romain, parloit en romain, agissoit en romain, sans doute, afin de conserver la bienveillance de l'empereur *Maurice*. Quand il n'eut plus besoin de ces ménagemens, il les cessa. *Chosroès II* passe pour un grand persécuteur des chrétiens. Quant aux Romains, c'est-à dire, aux sujets de l'empire de Constantinople, dont les empereurs prenoient toujours le titre d'empereurs Romains, quoiqu'ils fussent Grecs; quant aux Romains, *Chosroès*, rétabli par leur secours, se montra dès le

commencement assez froid sur la reconnoissance. *Narsès*, en lui faisant ses adieux avant de sortir de ses états, lui représenta l'obligation où il étoit de ne pas oublier les services de l'empereur *Maurice* et des Romains, dont ce général parloit comme des *maîtres du monde*. *Chosroès* répondit modestement qu'à l'égard des services, il ne les oublieroit jamais. Pour la puissance romaine dont *Narsès* lui faisoit une peinture si magnifique, le roi de Perse fit sentir qu'il ne la croyoit pas si redoutable : il déduisit les motifs de son opinion, et marqua si exactement le déclin et la dissolution de cet empire, que les historiens Grecs n'ont pu s'empêcher de le citer comme un grand astrologue ; mais ce n'étoit qu'un homme sage et réfléchi, qui, connoissant à fond les causes de destruction inhérentes à cet empire, a pu, par la seule force de son jugement, marquer les degrés d'affoiblissement, et prévoir la dernière catastrophe. Un peu de honte l'empêcha de tirer sa part des dépouilles de l'empire, tant que son bienfaiteur vécut, quoiqu'il en marquât quelqu'envie. Mais la mort de *Maurice*, qui fut assassiné, lui fournit

l'occasion de porter ses armes dans l'empire, sous prétexte de venger la mort de son ami. Une preuve que ce ne fut qu'un prétexte, c'est qu'au lieu de se joindre aux généraux romains, entre autres à *Narsès*, déclarés contre *Phocas*, meurtrier de *Maurice*, il les attaqua tous indistinctement.

On est étonné de l'étendue des conquêtes de *Chosroès*, du peu de tems qu'il mit à les faire et à les perdre. La seizième année de son règne, il mit tout le plat pays des frontières romaines à contribution. La suivante il s'empara des forteresses. La dix-huitième il pilla la Mésopotamie et la Syrie. La dix-neuvième, il passa l'Euphrate, porta la désolation dans le reste de la Syrie, qu'il avoit épargnée, en Palestine et en Phénicie. La vingtième est remarquable par le ravage de la Cappadoce et de l'Arménie, et par la défaite entière d'une armée romaine, qui lui ouvrit la Galacie et la Paphlagonie, jusqu'à Chalcédoine. Deux ans après, *Chosroès* prit Apamée, *Edesse* bloqua Antioche, et remporta une si grande victoire, qu'il resta à peine aux vaincus des soldats pour pleurer les morts. L'année suivante, il prit

Césarée, emmena une multitude de captifs Syriens. La vingt-cinquième année, il se rendit maître de Damas, et renvoya ignominieusement sans réponse les ambassadeurs envoyés par l'empereur *Héraclius* pour demander la paix. La vingt-sixième, il conquit la Judée, prit et pilla la ville de Jérusalem, emmena en Perse le patriarche, emporta la vraie croix, vendit quatre-vingt-dix mille chrétiens aux Juifs, de ses états, qui les égorgèrent tous.

On est fatigué de cette chronologie sanglante. Il resteroit cependant encore à suivre *Chosroès* en Egypte haute et basse qu'il subjugue; ainsi, il joint la monarchie d'Afrique à celle d'Asie, projet inutilement tenté par ses plus illustres ancêtres. Il revient contre l'empire, répond arrogamment à *Héraclius*, qui lui demandoit encore la paix: « Je vous l'accorderai quand vous et « vos sujets aurez abjuré le dieu cru- « cifié, et embrassé la religion des « Perses ». *Héraclius*, débarrassé de ses autres guerres, marche en personne contre *Chosroès*, le bat, lui offre encore la paix, et est refusé avec mépris. Mais le Persan ne soutient pas sa fierté:

il fuit, vaincu en bataille rangée par le Romain, et laisse cinquante mille prisonniers, auxquels *Héraclius* donne généreusement la liberté. L'empereur gagne encore, contre deux généraux Persans, une victoire si complette, que le vainqueur est obligé de relâcher un prisonnier pour aller porter à ses compatriotes la nouvelle de leur défaite.

Tant de revers aigrissent le caractère déjà trop cruel de *Chosroès ;* grands, peuples, soldats, généraux, il rend tout ce qui le touche responsable de ses malheurs. Une lettre insolente avoit causé l'effrayante catastrophe d'*Hormisdas*, son père; une lettre imprudente précipita celle du fils non moins terrible. Il eut des soupçons mal fondés contre *Sarbate*, un de ses généraux. Sans examen, il écrit à un autre de surprendre son collègue et de le faire mourir. Cette lettre tombe entre les mains des Romains. Ils l'envoient au condamné. *Sarbate*, à son nom, joint celui de quatre cents officiers de marque, qui paroissent par-là destinés comme lui au supplice. Cette lettre ainsi falsifiée, répandue dans l'armée, y suscite une foule de mécontens. *Sar-*

*bate* en forme un corps considérable, et se retire à leur tête dans le camp des Romains. La conduite de *Chosroès* est d'autant moins excusable, qu'il avoit besoin alors de la parfaite obéissance de ses sujets et du concours de ses troupes, pour le projet qu'il avoit formé de donner la couronne à *Merdasas*, le plus jeune de ses fils, au préjudice de *Siroès* l'aîné. Celui-ci, instruit du dessein de son père, lève l'étendart de la révolte. *Héraclius* donne la liberté aux prisonniers Persans qu'il avoit en très-grand nombre, à condition qu'ils se joindront à *Siroès*. Ainsi, il se trouve tout d'un coup une forte armée contre son père. L'âge, les fatigues, les chagrins, avoient affoibli *Chosroès*. Il se laisse prendre sans aucune résistance, et est déposé après un règne de trente ans.

Ses malheurs ne se bornèrent pas là. La Providence, selon l'expression d'un poëte, avoit besoin de se faire absoudre des succès du parricide *Chosroès*. Le premier soin de son fils fut de lui faire appliquer des chaînes aux jambes, aux bras et au col. Il le fit ensuite renfermer dans un cachot dont l'accès fut laissé libre à tous ceux qui aiment à se Siroès. 626.

repaître du spectacle de l'infortune. « Comment trouvez-vous, lui disoient « ces curieux impitoyables, comment « trouvez-vous cette coupe amère que « vous avez fait boire à des nations « entières ? Il est juste que vous soyez « descendu du trône dans une prison, « vous qui peupliez les prisons pendant « que vous étiez sur le trône ». Il languit cinq jours dans cet état, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Au bout de ce terme, on mit à mort, en sa présence, son fils bien aimé. Ensuite *Siroès* donna ordre qu'on perçât son père à coups de flèches, et qu'on le laissât expirer de ses blessures. Ce fils cruel n'eut que le tems d'essayer le bandeau royal teint du sang de son père. Comme s'il n'eût été placé sur le trône que pour effrayer les monstres : monstre lui-même, il mourut dans l'année.

Isdigerte II. 630. Son fils *Ardezer* lui succéda. *Sébarasas*, général de l'armée, prétendit que mal à propos on l'avoit élevé sur le trône sans consulter les troupes. Il fit tuer le jeune prince, et s'y plaça lui-même. Les grands ne purent souffrir qu'un d'entre eux devînt leur maître. Ils se déterminèrent à rendre la cou-

ronne à la maison royale. Ils se défirent de *Sébarasas*, et proclamèrent roi *Isdigerte II*, fils d'un frère de *Siroès*, échappé au massacre. Les historiens ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut penser de ce monarque. Les uns le représentent comme un prince efféminé qui s'endormit dans le sein des plaisirs, et laissa son royaume en proie aux Sarrazins; d'autres disent qu'il défendit son pays avec intrépidité jusqu'au tems où les Perses, fatigués de guerres et de combats, reçurent au milieu d'eux les nouveaux conquérans. Comme les Mèdes s'étoient incorporés aux Perses, les Perses aux Parthes, les Parthes de nouveau aux Perses, ces Perses modernes laissèrent incorporer à eux les Sarrazins, ou les sectateurs de la religion de Mahomet qui s'est substituée à celle des Mages. Ce changement est arrivé vers 640. On est partagé sur le sort d'*Isdigerte*, comme sur son caractère. Ceux qui lui donnent de la grandeur d'ame et de la bravoure, le font tuer dans une bataille. Ceux qui lui refusent ces qualités, prétendent que, plus amoureux du repos que de la gloire, il céda son diadème aux Sarrazins, à condition qu'on le laisseroit vivre

tranquille dans une petite province où il mourut.

On a obligation aux écrivains orientaux d'avoir recueilli des anecdotes, des bons mots, des réponses ingénieuses, et autres traits agréables concernant les Perses, qui ont été négligés ou ignorés par les auteurs grecs. Leur variété rompra la monotonie fatigante des guerres, et fera diversion aux atrocités trop communes de cette ancienne histoire. On aura quelquefois lieu d'être étonné de la contrariété des jugemens portés sur la même personne.

*Ardschir*, le même qu'*Artaxare*, que les Grecs font fils de la femme d'un cordonnier, naquit, selon les orientaux, d'une princesse du sang royal. Il ne fit la guerre que quand il ne put s'en dispenser, fut le bienfaiteur de ses peuples, les partagea en différentes classes, selon leur profession, établit des magistats pour les gouverner, des maîtres pour les instruire, diminua l'usage des peines capitales. « Il ne faut, disoit-il, employer le « glaive que quand un châtiment plus « doux ne produit pas le même effet ». Il composa un livre intitulé : *Règles*

*pour vivre heureux.* Dans cet ouvrage, il prescrivit les maximes dont la pratique est nécessaire à tous les hommes, depuis le monarque jusqu'aux artisans. Un de ses successeurs ordonna que chaque famille en auroit une copie.

*Sapor I^er.*, sous le nom de *Schabour*, est justifié par les Orientaux, de la cruauté que lui imputent les Grecs à l'égard de *Valérien.* Ils lui reconnoissent des vertus douces qu'on croit volontiers incompatibles avec l'ordre supposé de faire écorcher vif un empereur, son prisonnier. Il est rapporté d'*Hormouz*, nommé *Hormisdas*, que le gouverneur d'une de ses provinces, située du côté des Indes, lui envoya un exprès pour lui faire savoir qu'il avoit occasion d'acheter une quantité de beaux diamans, pour cent mille pièces d'or. Le roi le refusa. « Mais, lui fit « dire le gouverneur par un nouvel « exprès, il y a cent pour cent à ga- « gner. Cent ou mille pour cent, ré- « pondit *Hormouz*, ne me tentent « pas : si je fais le métier de mar- « chand, qui fera le métier de roi ? « Que deviendront les négocians Per- « sans, si j'emploie mes trésors à leur « enlever les gains qu'ils pourroient

« faire» ? *Varanne* appellé *Vaharane*, qui fit écorcher vif *Mani* ou *Manès*, pour ses opinions religieuses, disoit : « On ne peut définir l'humanité, parce « que toutes les vertus y sont com- « prises. »

*Schabourg*, ou *Sapor II*, persécutoit cruellement les Arabes. Il en fit mourir un grand nombre, et faisoit casser l'épaule à tous ceux qui étoient en état de porter les armes. Un Arabe député pour le prier de cesser cette cruauté, lui en demanda la cause. « C'est, dit-il, que j'ai appris de mes « astrologues, qu'il doit naître dans « votre nation un personnage qui ren- « versera un jour la monarchie des « Perses. Ou vous le croyez, répondit « l'Arabe, ou vous ne le croyez pas. « Si vous ne le croyez pas, à quoi bon « cette barbarie ? Si vous le croyez, « ne seroit-il pas de la prudence d'en « user avec plus de douceur à l'é- « gard des gens que vous pensez « devoir être un jour les maîtres de « vos sujets ». La justesse de ce raisonnement engagea le monarque à changer de conduite. *Baharam* ou *Varanne IV*, privé du sceptre de son père, mit son rival, nommé *Kesra* à

une épreuve que celui-ci n'osa risquer. Ils étoient prêts à se livrer bataille. « Pour épargner le sang, dit *Baha-* « *ram*, qu'on place la couronne entre « deux lions affamés. Elle appartien- « dra à celui qui aura la hardiesse d'al- « ler la prendre ». *Baharam* fit à *Kesra* les honneurs de la primauté. *Kesra* répondit: « J'en suis possesseur, c'est à « vous de tâcher de la retirer ». *Baharam* n'hésita pas, tua les deux lions, et enleva la couronne que *Kesra* ne disputa plus. Sous *Baharam*, il fut bâti deux palais avec tant d'art, que chacun devoit s'écrouler, lorsqu'on en ôteroit une seule pierre, l'architecte en mourant emporta son secret.

La défense faite par *Cobad* ou *Cavade*, à toutes les femmes de refuser quelqu'homme que ce fût, a passé pour un acte de démence. C'étoit une folie religieuse inspirée par *Masdeck*, disciple de *Manès*. Il ne trouva pas de meilleur moyen d'ôter aux Perses le goût des femmes et des richesses, que de rendre les unes et les autres communes. *Cobad* adopta son système, sans doute moins par persuasion, que par libertinage. *Chosroès*, son fils, extirpa cette nouvelle secte, en punis-

sant de mort son inventeur et ses principaux disciples. « Ce n'est, lui dit-il, « ni toi, ni les tiens que je cherche à « détruire; mais je veux me conserver « moi-même, et le peuple confié à mes soins ». En effet, le but du supplice des scélérats, doit être moins leur punition que le salut du peuple.

Mais si *Chosroès*, nommé *Nouschirean*, savoit punir, il savoit aussi apprécier les fautes et pardonner. Un officier de sa maison qu'il avoit chassé, se trouvoit réduit par sa disgrace, à une extrême pauvreté. Un jour que le roi donnoit un grand festin à sa cour, l'officier emporta un plat d'or. Le roi seul le vit. Les tables levées, on chercha le plat avec beaucoup d'inquiétude. « Ne vous tourmentez pas, dit *Chos-* « *roès*, celui qui a pris le plat, ne le « rendra pas, et celui qui l'a vu ne le « découvrira pas ». L'année suivante, le même officier se présenta au festin royal, selon sa coutume. *Chosroès* le voyant habillé de neuf, lui dit à l'oreille: « Est-ce mon plat qui vous a acheté « cette belle robe ». Oui sire, répondit l'officier, et montrant ses habits de dessous, mal en ordre, « vous voyez « bien qu'il s'en est tenu-là. ». Cette

gaie repartie le fit rentrer en grace. Comme *David*, *Nouschirean* eut un fils bien aimé, qui se révolta contre lui. Comme *David*, il le recommanda tendrement au général qu'il envoyoit contre lui, et comme *Absalon*, le fils expia par sa mort, le crime de sa rebellion. Ce fut un enthousiasme de religion qui égara ce jeune prince.

Voici quelques maximes tant de ce monarque que d'autres. Exhortation à son fils : « Ne mets jamais le pied dans « une province que pour faire du bien « à tous les habitans, et n'en sors ja- « mais que pour aller faire du bien à « quelqu'autre.—Protège les sciences, « sur l'avis qui t'est donné par d'an- « ciens conseillers. — Empêche les « jeunes gens de se mêler d'affaires « d'état. » On vit un jour arriver un courier qui s'écria en l'abordant : « Dieu « est juste ! dieu est juste ! l'implacable « ennemi de notre maître vient d'être « enlevé par la mort ; à dieu ne plaise, « répartit le roi avec tranquillité, que « je me réjouisse de la mort de mon « ennemi. Il n'y a rien de plus ridicule « pour des mortels, que de se réjouir « à la vue d'un exemple de mortalité ». Ses gens pressés de lui accommoder

un plat de gibier qu'ils vouloient lui servir, prirent à des voisins quelques pincées de sel. « Qu'on aille sur-le-champ « le payer, dit il; puis se tournant vers « son visir, l'affaire, ajouta-t-il, est « peu importante en elle-même, mais « un roi doit toujours être juste, parce « qu'il sert d'exemple à ses sujets. « Puisque je dois faire observer la jus- « tice à mon peuple dans les plus pe- « tites choses, je dois du moins lui faire « voir que cette observation est pos- « sible. — La vie la plus longue, le « règne le plus glorieux passent comme « un songe, et nos successeurs nous « talonnent. C'est de mon père que je « tiens ce diadême qui servira bientôt « à quelqu'autre ».

*Quelle est la situation la plus fâcheuse ?* demandoit un roi à ses courtisans; un philosophe répondit, *la vieillesse jointe à la pauvreté.* Un sage, *un extrême abattement d'esprit, accompagné de violentes douleurs.* Le premier ministre : *celui qui seroit proche du terme de sa vie, sans avoir pratiqué la vertu.* Les deux sages reconnurent que la réponse du ministre étoit la meilleure.

# ITALIE.

L'Italie, entre la mer Ionienne, l'Adriatique et les Alpes.

L'Italie, l'objet de l'admiration des peuples qui vont y contempler les débris de sa grandeur, enveloppée de la mer de trois côtés, a du quatrième des bornes naturelles qui sont les Alpes. Une chaîne de montagnes, nommée l'Apennin la traverse dans toute sa longueur, de sorte qu'on y trouve tous les climats, la neige et la glace sur les sommets, pendant qu'un soleil ardent brûle la Calabre, et qu'une chaleur douce et bienfaisante s'étend sur les parties moins méridionales. Aussi y jouit-on de toutes les productions de l'ancien monde. La grape mûrit à côté de l'olive. Sous le mûrier où le ver s'enveloppe de sa coque précieuse, la brebis livre sa toison au ciseau du berger. Les fruits sont savoureux et abondans. Il est rare que les frimats trompent comme dans nos contrées septentrionales l'espérance que fait concevoir une fleur trop hâtive. L'Italie, lorsque sa puissance y attiroit une immense population, Rome seule, ce monstre dévorant, rendoit l'univers, sur-tout l'Egypte, tributaire de ses be-

soins. Maintenant, elle peut se suffire à elle-même. Il paroît qu'elle a été peuplée par des Grecs, ou du moins, s'ils y ont rencontré des habitans, ils étoient épars et en petit nombre. Ce sont les Grecs qui ont formé des colonies florissantes, et ont été les pères de différentes nations qu'*Enée* y trouva en arrivant..

La partie d'Italie qui a été peuplée ou policée, la première est l'Etrurie, qui s'allongeoit en suivant la côte depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Ce pays étoit divisé en cantons, gouvernés chacun par des rois, qui faisoient la guerre, tantôt en commun, tantôt séparés. Chaque canton fournissoit au chef de l'armée un licteur, de sorte que par le nombre des licteurs, on pouvoit connoître le nombre des alliés réunis. On peut juger de leur religion par celle des Romains, qui ont emprunté d'eux, cérémonies, sacrifices, augures. Avant que ceux-ci eussent conquis la Grèce, ils regardoient l'Etrurie comme la mère des arts et des sciences, et ils envoyoient dans ses villes, ceux de leurs enfans auxquels ils vouloient procurer une éducation distinguée. La langue des Etruriens dif-

féroit du Grec et du Latin. Il en reste des inscriptions. Les cabinets des curieux conservent aussi des vases Etrusques, que leur antiquité rend moins précieux, que l'élégance de leur forme.

*Enée*, le pieux *Enée*, rendu si célèbre par le prince des poëtes latins, échappé des flammes de Troie avec les compagnons de son infortune, arrive sur les côtes du Latium; pendant que *Latinus* qui en étoit roi faisoit la guerre aux Rutules. Averti du débarquement de ces étrangers, *Latinus* marche au-devant d'eux, croyant que ce sont des pirates ou des brigands; mais il trouve des hommes bien armés, disposés à se défendre, cependant encore plus disposés à la paix. *Latinus* les écoute, et sensible à leurs malheurs, il leur accorde des terres, à condition qu'ils l'aideront contre les Rutules. *Enée* y consent, et remplit si bien sa promesse, que le roi lui donne *Lavinie*, sa fille unique, en mariage, avec le droit de succéder au trône. La reine, épouse de *Latinus*, avoit un neveu, nommé *Turnus* qui comptoit sur la main et sur le trône de la princesse. Désespéré de la préférence ac- Enée. 1822.

cordée à *Enée*, il se retire chez les Rutules, rallume la guerre éteinte, et dans la même bataille, lui et *Latinus* périssent. *Enée* se trouve sur le trône de *Latinus*, établit dans son royaume les fêtes et les jeux Grecs, le culte de *Vesta* et ses lois sévères, les dieux Lares, la foi au Palladium, et par le mélange des coutumes Grecques et Latines des deux peuples, il n'en fait qu'un sur lequel il régna paisiblement pendant trois ans.

Les Rutules joints aux Tyrrhéniens le tirent de ce repos si utile à sa colonie, dont la puissance commençoit à leur donner de l'ombrage. *Enée* va à leur rencontre, et dans un choc sur les bords du Numicus, il est malheureusement poussé dans la rivière où il se noie. Comme son corps ne fut pas retrouvé, les Troyens semèrent le bruit qu'il avoit disparu au fort de la bataille, et le firent passer pour un dieu. Ils lui élevèrent un temple. *Ascagne* ou *Jule*, son fils, prit la couronne. *Lavinie*, sa belle-mère, étoit enceinte. Elle craignit quelque violence de la part de son beau-fils, et se sauva dans une forêt où elle accoucha d'un fils qu'elle nomma *Enée Sylvius*.

*vius*, par allusion à la forêt *Sylva* où il étoit né. *Jule* fit chercher sa belle-mère, la retrouva avec son fils. Loin de lui faire le moindre mal, il eut toutes sortes d'égards pour la mère et l'enfant, et bâtit une ville qu'il nomma *Lavinium*, comme le chef-lieu du patrimoine de *Lavinie*, et de l'héritage de son fils *Sylvius*. Pour lui, il se construisit une ville qu'il nomma *Albe*, où il acheva ses jours. Il ne laissa qu'un fils, nommé comme lui *Jule*. Les habitans du Latium, voyant leur petit royaume prêt à être partagé en deux par les droits de l'oncle et du neveu, ce qui pouvoit entraîner sa destruction, soumirent *Albe* et *Lavinium* à la même souveraineté qu'ils conférèrent à *Sylvius*, né de *Lavinie*, fille de *Latinus*, au lieu que *Jule* n'étoit que le fils d'un étranger. Ils donnèrent à *Jule* le souverain pontificat. De *Sylvius* sont descendus les rois qui ont régné à Albe, pendant environ quatre cents ans.

## ROME (Monarchie).

Rémus et Romulus.

On ne sait des premiers rois d'*Albe* et de *Lavinium* presque autre chose que leur nom, et à-peu-près la durée de

leur règne, jusqu'à *Aventius*, qui fut père de *Numitor* et d'*Amulius*. Le trône d'*Albe* devoit appartenir à *Numitor* l'aîné; mais *Amulius* l'usurpa, et afin de se délivrer de toute crainte, il tua *Aegestus*, fils unique de *Numitor*, et consacra *Rhéa Silvia* sa fille, à *Vesta*, c'est à dire, à une virginité perpétuelle. Précaution inutile. Elle fut rencontrée, en allant puiser de l'eau, par un homme habillé en Mars. Etoit-ce un passant? étoit ce un amant? étoit ce son oncle *Amulius* lui même, qui vouloit rendre la vestale mère, afin d'avoir un prétexte pour la faire périr? elle accoucha de deux jumeaux. *Amulius* l'accusa devant le peuple. Il fut ordonné que les enfans seroient jetés dans le Tibre, et qu'elle même seroit punie de mort. La sentence, à la prière d'*Antho*, fille d'*Amulius*, fut convertie en prison perpétuelle.

Les enfans, enfermés dans un même berceau, voguoient sur le fleuve, et furent portés au pied du mont Aventin. *Faustule*, intendant des bergers du roi, les trouva, et les donna, pour être élevés, à sa femme *Acca Laurentia*, surnommée *Louve* à cause de ses débauches. Dès leur première jeunesse,

on remarquoit en eux un air de noblesse et de grandeur, qui leur donnoit sur les autres bergers, une espèce d'empire naturel. Une querelle, portée devant leur grand père *Numitor*, les fait reconnoître par ce vieillard. Ils prennent la résolution de le remettre sur le trône, et de délivrer leur mère de sa prison, et réussissent à l'aide des bergers leurs camarades, qui prennent, pour signe de ralliement, quelques poignées de foin, nommées *Manipuli*, attachées à de longues perches. Telles ont été les premières enseignes des Romains.

*Numitor*, replacé sur le trône, donna à *Rémus* et à *Romulus*, ses deux petit-fils, le terrein où ils avoient été élevés par *Faustule*. C'étoit un canton près du Tibre, semé de monticules, sur lesquels erroient les troupeaux dont le chef des bergers avoit l'intendance. *Numitor* leur fournit toute sorte d'instrumens pour remuer la terre, des bêtes de somme, des esclaves, et permit à ses sujets de se joindre à la colonie. La plupart des Troyens, dont il restoit encore cinquante familles du tems d'*Auguste*, s'attachèrent à la fortune de *Romulus* et de *Rémus*. Les

habitans de deux petites villes voisines, ou villages voisins en firent de même. La division se mit entre les deux frères, ou à l'occasion du choix de l'endroit où on bâtiroit la ville, ou bien au sujet du plan. Quelqu'ait été la cause de la discorde, *Rémus* fut tué, et l'opinion la plus suivie, est qu'il fut tué par son frère.

Fondation de Rome. 2251.

Du nom de *Romulus*, la ville qu'il fonda prit celui de Rome. Il la plaça sur le mont Palatin, qui faisoit le centre des autres monticules. Elle consista d'abord en mille maisons, ou plutôt mille cabanes, et ne fut, à proprement parler, qu'un village dont les habitans n'avoient d'autre occupation que de cultiver un terrein stérile qu'ils avoient partagé entr'eux. Les murs et les toîts des maisons étoient de jonc et de paille, ceux de la ville de claies, les fossés si petits, qu'un homme pouvoit les sauter. Tels sont les commencemens d'une ville qui est devenue la capitale du monde.

Romulus.

L'autorité que *Romulus* avoit prise pour bâtir la ville, il la remit à sa colonie, qui la lui rendit, en le nommant roi. Mais il ne voulut monter sur le trône, qu'après un sacrifice solennel.

Pendant la cérémonie, un éclair part du côté gauche, *Romulus* le fait regarder comme un signe du consentement des dieux. Après avoir ainsi consacré le choix des hommes par le suffrage de la divinité, il travaille à établir un gouvernement régulier. Les loix qu'il donna à ses sujets, sont l'ouvrage d'un politique profond, et marquent qu'il possédoit éminemment la science si rare de concilier et balancer les pouvoirs.

Gouvernement.

Le nouveau roi partagea son petit terroir en trois portions. L'une fut affectée aux frais du culte, l'autre aux besoins de l'état, la troisième subdivisée en trente, à chaque *Curie*. Il institua deux classes de citoyens, en distinguant ceux qui avoient de la naissance et des richesses, de ceux qui avoient ni l'un ni l'autre de ces avantages. Les premiers devoient s'acquitter des cérémonies religieuses sous le nom de *Patriciens*, et étoient appellés à posséder les principales dignités civiles et militaires. L'emploi, des autres, nommés *Plébéiens*, consistoit à nourrir le bétail, cultiver les terres, ou faire le commerce.

Pour empêcher qu'une diversité si marquée de conditions ne causât des

séditions, *Romulus* attacha ces différens rangs l'un à l'autre, par des liens réciproques. Chaque plébéien eut le droit de se choisir, dans le corps des patriciens, un protecteur qui étoit obligé de l'assister de son crédit, de ses lumières, de le défendre contre l'oppression des grands. Ces protecteurs prenoient le nom de *Patrons*, et les protégés celui de *Cliens*. Les patrons étoit obligés d'expliquer les loix à leurs cliens, de soutenir les procès qu'on leur intentoit, d'avoir soin d'eux comme de leurs propres enfans; les cliens devoient racheter leurs patrons, s'ils étoient pris par les ennemis, fournir la dot de leurs filles, et faire d'autres dépenses en leur faveur. Il n'étoit pas permis aux cliens et aux patrons de s'accuser mutuellement en justice, ni de donner les suffrages l'un contre l'autre, chacune de ces fautes étoit réputée une trahison infâme, et pouvoit être vengée par la mort. Cette relation de patrons et de cliens, produisit l'union la plus étroite pendant plus de six cents ans, et lors même que la population entière s'élevoit contre les puissans, cette affection particulière subsistoit et ramenoit les esprits.

*Romulus* institua le sénat composé de quatre-vingt-dix-neuf sénateurs, choisis tant par les patriciens que par le peuple, dans l'ordre des premiers. Le roi nommoit le centième qui étoit chef ou prince du sénat. On appelloit les sénateurs *Pères*, soit à cause de leur âge, soit pour désigner leur soin paternel à l'égard des citoyens. Les premiers sénateurs furent la source de la première noblesse parmi les Romains. Le roi se fit donner une garde choisie par les Curies dans leur sein. Il s'attribua aussi un habit distingué, et douze licteurs armés d'un faisceau de verges surmonté d'une hache en signe de souveraineté.

L'intendance de toutes les choses saintes appartenoit au monarque. Il étoit conservateur des loix et coutumes, connoissoit les affaires les plus importantes, assembloit le peuple et le sénat, donnoit le premier son avis, comptoit les voix, concluoit à la pluralité, et commandoit en chef les armées. Le peuple proposoit des loix, prenoit des résolutions qui cependant n'acquéroient de force, que par la confirmation du sénat.

Le culte religieux attira l'attention particulière de *Romulus*. Il ordonna

que chaque Curie eût son temple, ses prêtres, que le peuple s'assemblât dans des tems marqués, pour manger ensemble les victimes, et il institua des jours de fêtes pour le soulagement de ceux qui vivoient de leur travail. Les principaux ministres des dieux étoient tirés des patriciens. Le clergé inférieur, de la classe la plus aisée du peuple. Tous les prêtres devoient être âgés au moins de cinquante ans. Leurs femmes seules étoient autorisées à faire les fonctions de prêtresses. Leurs fils servoient à l'autel jusqu'à l'âge de puberté, et leurs filles tant qu'elles étoient vierges. Comme les familles sacerdotales ne payoient pas d'impôts, qu'elles étoient dispensées de porter les armes, et que leurs charges étoient à vie, il étoit défendu de les rechercher par brigue, ou par argent. Chaque Curie choisissoit ses prêtres, ses aruspisces, qui devinoient par l'inspection des entrailles des bêtes, et de ses augures et consultoient le vol des oiseaux. Ainsi le sacerdoce accompagné d'aisance, et de respect, étoit une ressource que tout citoyen honnête pouvoit se proposer pour sa vieillesse.

Sabines. Rome naissante s'accrut par le droit

d'asile que *Romulus* donna au temple de Jupiter *Azilien*. Tous ceux des pays voisins qui vouloient se soustraire aux poursuites de leurs créanciers et de la justice, y accoururent. Il est vrai que ce n'étoit pas une peuplade fort estimable. Mais enfin, elle faisoit nombre, et elle augmenta tellement la quantité des hommes, que les femmes ne furent plus en proportion. Le roi pourvu à cet inconvénient: il indiqua une fête solennelle, à laquelle les villes voisines furent invitées. La curiosité y amena les filles avec leurs mères. Quand l'heure du spectacle fut arrivée, au signal donné, la jeunesse romaine se répand de tous côtés parmi ces étrangers désarmés, et enlève leurs filles au nombre de plus de six cents. Chacun mena chez lui celle qui lui étoit tombée en partage, sans attenter aucunement à son honneur, ainsi que *Romulus* l'avoit expressément recommandé. Il paroît qu'on laissa aux filles le tems de s'appaisser, et aux jeunes gens celui de gagner leurs cœurs. Les mariages se firent ensuite avec toutes les cérémonies religieuses.

Quatre nations se trouvoient intéressées dans cette affaire. Trois comman-

dées par le roi d'une d'entre elles, nommé *Acron*, marchèrent droit à Rome pour venger l'injure qui leur avoit été faite en la personne de leurs filles. *Romulus* sortit au-devant d'elles, et avant que les armées en vinssent aux mains, il offrit à *Acron* de vider la querelle par un combat singulier. *Acron* accepta et fut tué. Le roi de Rome prit sa capitale, la détruisit, et des habitans qu'il enleva en augmenta la sienne. Il restoit les Sabins, la plus puissante des nations insultées par l'enlevement de leurs filles. La guerre s'alluma vivement entre eux et les Romains. La citadelle que *Romulus* avoit bâtie sur le mont Célius sous le nom de *Capitole*, fut prise par les Sabins. *Romulus* en voulant la reprendre, reçut une blessure dangereuse, qui ne ralentit cependant les attaques ni la défense. Les jeunes femmes se trouvant dans la cruelle alternative de voir périr leurs maris ou leurs parens, peut-être les uns et les autres, prirent pour procurer la paix, un moyen qui leur réussit. La plupart étoient déjà mères. Elles s'en allèrent au camp des Sabins, portant sur leurs bras les gages d'un hymen heureux. Ce spectacle toucha les Sabins. Elles ob-

tinrent d'abord une trève, ensuite un traité plus heureux peut-être qu'elles n'auroient osé l'espérer, puisqu'il fut stipulé que les deux nations n'en feroient plus qu'une, que les deux rois résideroient à Rome, et y régneroient conjointement. Les familles Sabines qui voulurent quitter leur patrie pour suivre leur roi *Tatius*, s'établirent sur le mont Tarpéien. *Romulus* occupoit le mont Palatin. La vallée entre eux devint une place commune qui fut depuis le marché de Rome, *Forum*. En récompense de l'heureuse union que les Sabines avoient procurée, on leur accorda des priviléges et des distinctions honorables. *Tatius* distribua sa nation, comme *Romulus* avoit partagé la sienne. Il créa aussi un sénat de cent pères conscrits. C'est de ce tems qu'on date l'origine des chevaliers Romains, classe intermédiaire entre les patriciens et le peuple. *Tatius* régna paisiblement pendant six ans avec *Romulus*. Il fut assassiné pendant un sacrifice. On ne sait si *Romulus* eût part à ce crime. Du moins a-t-on lieu de soupçonner qu'il n'en étoit pas fâché puisqu'il ne le vengea pas.

Le règne des deux rois fut signalé

par des victoires qui commencèrent à jeter des richesses dans la ville naissante, par la vente des esclaves, et par des conquêtes, qui reculèrent les limites de sa domination. Aux loix déja faites, *Romulus* en ajouta sur le mariage. Les femmes n'y étoient pas bien traitées. Il est vrai qu'il n'étoit permis aux Romains que d'en avoir une seule; mais il n'étoit pas permis à la femme de quitter son mari sous quelque prétexte que ce fût, au lieu que le mari pouvoit répudier sa femme, et même la punir de mort, si elle étoit convaincue d'adultère, d'empoisonnement, d'avoir fait de fausses clefs, ou bu seulement du vin. Les pères pouvoient faire mettre leurs enfans en prison, les vendre pour esclaves, quelqu'âge et quelque dignité qu'ils eussent. Point de lois contre le parricide: *Romulus* jugea ce crime impossible. Aussi n'y en eut-il pas d'exemple pendant dix siècles, et malgré la loi qui autorisoit le divorce, il n'y en eut qu'un pendant six cent vingt ans.

Telles sont les dernières lois de *Romulus*. Devenu plus puissant par la mort de son collègue le roi des Sabins, il voulut encore se débarrasser des en-

traves que le sénat mettoit quelquefois à son autorité. Ce corps ombrageux vit des projets de tyrannie dans la liberté que prit le monarque de distribuer à ses soldats des terres conquises sans le consulter. D'autres dispositions que *Romulus* fit de lui-même, contre le sentiment des sénateurs, portèrent ceux-ci à s'en défaire. Ils le tuèrent pendant un orage qui dispersa ses gardes, et le laissa seul à leur merci. Pour qu'il ne resta pas trace de leur crime, ils dépecèrent son corps, et en emportèrent chacun un morceau sous leur robe. Le peuple attaché à son roi s'émut. On l'appaisa en lui disant que pendant cet orage, *Romulus* avoit été enlevé au ciel. *Julius Proculus*, sénateur très-estimé, affirma l'avoir vu. D'ailleurs, le corps ne se trouvoit pas, pouvoit-on avoir une meilleure preuve, *Romulus* fut adoré et point vengé. Il passoit pour le fils de *Mars*, et en avoit la valeur. Sa sagesse fut égale à son pouvoir, puisque de trois mille trois cents hommes, il porta le nombre des habitans de Rome à quarante sept mille; et ce qui met le comble à sa gloire, il fit goûter des lois justes à une troupe de brigands et d'aventuriers, et il en forma

un peuple qui devint, avec le tems, le maître de la terre.

La mort de *Romulus*, qui ne laissa point d'enfans, fut suivi d'un interrègne. Les sénateurs ne se pressoient pas de le faire finir, parce qu'ils s'étoient attribué la royauté dont ils jouissoient alternativement pendant cinq jours. Le prétexte du délai étoit la prétention des Sabins, qui vouloient un roi de leur nation. Les *Romains* demandoient que le successeur de *Romulus* fût pris entre eux. Enfin, sur les instances du peuple qui ne s'accommodoit pas d'un roi hebdomadaire, il fut résolu que les romains éliroient, mais qu'il ne pourroit choisir qu'un Sabin. Les voix se réunirent pour *Numa Pompilius*, veuf de *Tatia*, fille de *Tatius*, le collègue de *Romulus*. Cet homme vivoit retiré à la campagne, fuyant la cour, les affaires, et uniquement occupé de l'étude de la sagesse. Ce fut à regret et forcé par les instances de son propre père qu'il quitta sa chère solitude, bien résolu de se ménager le plus de momens qu'il pourroit pour la revoir.

Numa Pompilius. 2288.

Ceux qui traitent de petit génie tout prince qui s'occupe de la religion, de

ses rites, de sa police, de ses ministres, ne feront pas grand cas de *Numa Pompilius*. Mais ceux qui croient que les principes religieux, rendus respectables par le culte extérieur, peuvent adoucir les mœurs d'un peuple, lui insinuer, pour ainsi dire, la morale par les yeux, ne mépriseront pas les soins de *Numa* à cet égard. Afin de donner à ses institutions religieuses une autorité utile, il ne fut pas fâché qu'il crût qu'il les puisoit dans des entretiens secrets qu'il avoit avec une nymphe nommée *Égérie*, habitante des bosquets de sa retraite champêtre. Il congédia la garde de *Romulus*. « Je ne voudrois pas, « dit-il, régner sur un peuple qui « m'inspireroit quelque défiance. » Quand à sa foi particulière, on prétend qu'il concevoit Dieu ou le premier principe de toutes choses comme un être spirituel, impassible, incorruptible, qu'il n'approuvoit pas en conséquence qu'on représentât la divinité par des images d'hommes; et en effet, pendant cent soixante ans, il y eut très-peu d'images d'hommes dans les temples des Romains. Il institua jusqu'à huit colléges de prêtres, ou plutôt il rendit sacré les fonctions qui ne regar-

doient pas directement la religion, et les y fit tenir par des sermens, des sacrifices, et d'autres institutions pieuses. Ainsi remplir tel devoir dans sa curie, acheter et choisir les victimes pour les sacrifier, déclarer la guerre, toutes actions réputées sacerdotales, et ceux qui s'en acquittoient autant de prêtres. Cette hiérarchie inférieure aboutissoit, par gradation, à celle des pontifes qui jouissoient d'une très-grande autorité. Ils prononçoient sur toutes les causes relatives à la religion, et il y en avoit peu qui ne pussent y être rappellées. Ils surveilloient la conduite des prêtres, avoient droit de les punir, régloient les fêtes, déterminoient quelle sorte de travail étoit permise ou défendue à certains jours. La dignité de leur chef, le grand pontife, étoit regardé, à juste titre, comme une des plus considérables de l'état. Comme il auroit été dangereux de la confier indifféremment, *Numa* la prit pour lui, ou la donna, dit-on, à un très-proche parent dont il étoit sûr.

Pour empêcher son peuple, toujours prêt à courir aux armes, de commencer trop légèrement la guerre, *Numa* consacra un temple à *Janus* aux deux visages, symbole de la prudence, qui

tourne ses regards de plus d'un côté, et considère le présent et l'avenir, et un autel à la bonne foi conservatrice des traités tant publics que particuliers. Il introduisit le culte des *Dieux Termes*, destinés à punir ceux qui ne se contentoient par des terres qu'ils possédoient, et envahissoient celles d'autrui. Ces dieux, simples bornes fixées aux limites des champs, étoient si sacrés, que les déplacer étoit un crime odieux, et il étoit permis à tout le monde de tuer le coupable. Il protégea l'agriculture ; lui-même en alloit visiter les progrès. L'émulation qu'il inspira, délivra la ville de la soldatesque oisive qui avoit conservé sous *Romulus*, l'habitude de vivre de rapines.

On regarde comme le chef-d'œuvre de la politique de *Numa*, la création des communautés d'arts et métiers. Il rangea ensemble les hommes de la même profession. Les habitans de Rome jusqu'alors divisés en Albains et Romains, se confondirent dans ces classes, et ne songèrent plus à la diversité de leur origine. On doit remarquer une loi singulière de *Numa*, si ce fut une loi, ou si ce ne fut pas plutôt une simple permission accordée au besoin

pressant d'un état naissant. Par cette loi, un mari qui avoit éprouvé la fécondité de sa femme, pouvoit la prêter à celui dont l'épouse étoit stérile; mais le prêteur avoit droit de rappeller sa femme quand il vouloit, et de la prêter à d'autres. On ne dit pas si le consentement de la femme étoit requis. C'est en faveur du sexe que *Numa* abrogea la loi qui permettoit à un père de vendre son fils, même marié. « Il seroit injuste, « dit le législateur, qu'une femme qui « a épousé un homme libre, fût obli- « gée de vivre avec un esclave. »

*Numa* réforma le calendrier. Les principes astronomiques dont il s'appuya auroient rendu l'année romaine invariable, si le collége des prêtres auxquels il en confia le soin, n'eût apporté à leur application des négligences et des changemens: ce qui embrouilla tellement la chronologie, que dans la suite, on ne célébra plus les fêtes dans les tems fixés par leur institution. Les élections, et tout l'ordre civil éprouvèrent la même variation.

Ce prince mourut dans sa quatre-vingt-deuxième année, après quarante-trois ans de règne, pendant lequel les armes s'étoient changées, chez les Ro-

mains, en instrumens d'agriculture. On n'apperçut chez eux ni esprit de sédition, ni ombre de mécontentement ou de murmure. Chacun de ses sujets le pleura, comme s'il avoit perdu un père ou un ami. Les peuples voisins et alliés de Rome assistèrent à ses funérailles, et y portèrent des parfums et des couronnes pour honorer ses obsèques. Il fut enterré au pied du Mont-Janicule selon sa volonté, avec des livres qu'il avoit composés. Quatre cents ans après, son tombeau ayant été trouvé par hasard, ses livres furent portés au sénat. Ils expliquoient les raisons qu'il avoit eu de donner à la religion des Romains la forme qu'il laissa à sa mort. Le sénat jugea les raisons *frivoles*, et fit brûler les livres. On croiroit difficilement, que rien de frivole en ce genre soit sorti de la plume de *Numa*. Il est probable que ce prince écrivant en liberté ce qui ne devoit être su qu'après sa mort, aura dit des choses qui pouvoient diminuer le respect du peuple pour ses pratiques : inconvénient toujours très-dangereux. En bon politique, le sénat fit semblant de les mépriser. Dans ces occasions, le feu vaut mieux qu'une réfutation.

Tullus Hostilius. 2333.

*Numa* n'avoit laissé qu'une fille nommée *Pompilie*. Le peuple élut roi *Tullus Hostilius*, petit-fils d'une des Sabines enlevées. Le sénat le confirma. Il fut bon comme *Numa*, brave comme *Romulus*. Pendant son règne, la ville d'Albe, mère de Rome, passa sous la domination de sa fille, par l'évènement du combat entre les *Horaces* et les trois *Curiaces*. Ils étoient enfans des deux sœurs, l'une mariée à *Horace*, l'autre à *Curiace*, Albain. Entre les deux nations, qui n'auroient jamais dû être ennemies, il s'éleva des différens d'où suivirent des hostilités. Elles reconnurent apparemment qu'il n'y avoit qu'un moyen d'affermir la paix entre elles, c'étoit de les réunir sous un même chef qui étoit roi des deux villes. Elles convinrent que la victoire désigneroit celui des deux peuples qui commanderoit à l'autre. Pour éviter l'effusion du sang, on s'accorda à choisir trois champions de chaque côté; le sort tomba sur les *Horaces* et les *Curiaces*.

Le combat ayant été proclamé entre les deux camps. *Tullus* conduit les trois premiers : *Suffetius*, chef des Albains, les trois autres. A mesure

qu'ils avançoient, le peuple semoit le chemin de fleurs, et les couronnoit de guirlandes comme des victimes dévouées volontairement au salut de la patrie. Ces six jeunes gens, si proches parens, liés d'amitié, puisqu'il y avoit des alliances de projettées avec leurs sœurs, avancent lentement, s'embrassent avec tendresse, puis s'arrachant des bras l'un de l'autre, choisissent chacun leur champion, et commencent un combat furieux. Deux *Horaces* tombent, frappés à mort. Les Albains élèvent un cri de joie, et se croient vainqueurs; mais leurs trois champions étoient blessés, et le Romain seul resté n'avoit aucune blessure. Il prend la fuite, dans l'espérance que les trois *Curiaces* le suivront plus ou moins vîte, selon qu'il leur resteroit plus ou moins de force. Quand il les voit séparés à une assez grande distance pour ne pouvoir se secourir, il retourne contre eux, les tue l'un après l'autre. *Suffétius*, sur le champ de bataille même, reconnoît au nom de sa nation, *Tullus*, pour son souverain.

Pendant que les Romains éclatoient en transports de joie, une sœur d'*Horace*, fiancée à un *Curiace*, apperçoit

entre les trophées portées par son frère, une cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour son amant. A cette vue, elle se frappe le sein, verse un torrent de larmes, et reproche amèrement à son frère sa victoire. Irrité de la violence de ses reproches, il la frappe de son épée et la tue. La victoire d'*Horace* ne put le soustraire à la rigueur de la loi, il est saisi et mené devant le tribunal. Le crime étoit notoire et avoué. Le juge prononce la sentence: « Nous te déclarons coupable, va lic- « teur, lie ses mains », C'étoit un arrêt de mort. Par le conseil du roi, *Horace* appelle au peuple qui lui fait grace de la vie, mais non de toute punition. Il passa sous le joug, peine ignominieuse, et ne fut réhabilité que par des sacrifices expiatoires.

Ce n'étoit qu'à regret que *Suffetius* avoit reconnu la domination romaine, et recevoit les ordres de *Tullus*, toujours prêt à les violer, quand il se présenteroit une occasion favorable. Il crut la trouver dans une guerre des Romains contre les habitans de Fidène. *Suffétius*, appellé avec ses Albains, ne refusa pas de marcher; mais au moment du combat, il se retira sur une hauteur

voisine, dans l'intention de rester neutre, et d'attendre l'évènement pour se joindre au vainqueur. Le Romain, loin de marquer son étonnement d'une pareille désertion, s'écrie d'une voix forte : « Courage, amis la victoire est « à nous. C'est par mon ordre que « les Albains gagnent la hauteur pour « attaquer en queue les Fidenates ». En effet, sitôt que ceux-ci furent vaincus, les Albains tombèrent sur les Fidenates, mais *Tullus* fit payer cher à *Suffétius* sa trahison. Il fut écartelé par sentence du peuple Romain. Ce qui restoit des habitans à Albe, eut ordre de se transporter à Rome, où on leur donna le rang et les dignités dont il jouissoient dans leur ville, qui fut détruite. Cette augmentation de peuple exigea une nouvelle enceinte, d'autant plus nécessaire, que *Tullus* y joignit d'autres peuples voisins, et attacha le pays qui leur étoit soumis, à la domination romaine, qui alloit toujours en croissant. Ce prince, dit-on, mourut d'un coup de foudre, et toute sa famille, femme et enfans, disparut avec lui. Cet évènement bien singulier a fait croire que l'embrâsement supposé, causé par la foudre, n'a fait que ca-

cher le massacre de *Tullus*, dont on croit coupable *Ancus Marcius*, son successeur.

Ancus Marcius. 2365

Que ce crime ait peu touché les Romains, ou qu'il soit faux, *Ancus* fut porté sur le trône par le peuple, du consentement du sénat. Comme ses prédécesseurs, il se montra très-zélé pour l'observation des pratiques religieuses. Il renferma dans la ville les monts Aventin et Janicule, parce qu'il y reçut beaucoup de nouveaux citoyens, amenés des villes assujéties. Ses victoires accrurent aussi le territoire romain. Il creusa des salines sur le bord de la mer, fit bâtir le port et la ville d'Ostie, pour faciliter le commerce de ses sujets: deux ouvrages très-utiles qui marquent que dès ce tems, les Romains n'oublioient rien de ce qui pouvoit contribuer à leur avantage présent et futur. *Ancus* mourut après un règne de vingt-quatre ans, et laissa deux enfans, l'un en bas âge, l'autre âgé de quinze ans. Par son testament, il les mit tous deux sous la tutelle de *Tarquin*.

Tarquin. 2390.

*Tarquin* étoit fils d'un riche négociant de Corinthe. Pour mettre ses trésors à l'abri de la rapacité d'un tyran,

il se sauva à Tarquinie, une des plus florissantes villes d'Etrurie. Les richesses qu'il laissa à son fils, firent aspirer celui-ci aux premières dignités de cette ville. Mais sa qualité d'étranger mettant un obstacle à ses desirs, sa femme nommée *Tanaquil*, lui conseilla de se fixer à Rome, ou des étrangers pouvoient parvenir au trône. Il la crut, se présenta : ses manières nobles et généreuses lui concilièrent l'affection du peuple, et firent naître au roi l'envie de le connoître. Afin de mieux s'insinuer dans les bonnes graces de ce prince, et que ses grandes richesses ne causassent point d'ombrage il offrit de les déposer dans le trésor public, pour être employées au besoin de l'état. Aussi vaillant qu'habile, il se distingua à la tête de la cavalerie et de l'infanterie. Le roi récompensa sa valeur, en le faisant patricien et sénateur. Sa prudence ne le fit pas moins admirer dans le conseil, que son courage l'avoit fait estimer à l'armée. *Ancus* mourant, ne crut pas pouvoir mettre l'intérêt de ses fils en meilleures mains, ne soupçonnant pas qu'un étranger récemment établi à Rome, quelque fût son mérite, eût jamais assez de crédit pour leur enlever la couronne.

Mais il se trompa. Quand il fut question de l'élection d'un roi, *Tarquin* écarta adroitement son pupile, et ne crut pas trop présumer, en demandant au peuple assemblé la couronne pour lui-même. Il cita *Tatius* et *Numa*, l'un étranger, l'autre né même parmi les ennemis de Rome. S'il ne put pas obtenir du premier coup la dignité qu'il ambitionnoit, le peuple fit du moins et le sénat ratifia un décret par lequel il étoit ordonné à *Tarquin de se charger de l'administration des affaires publiques*. Cette décision paroît une espèce d'épreuve à laquelle les Romains le soumettoient. Ils eurent tout lieu de s'en applaudir. *Tarquin* détruisit toutes les ligues formées contre Rome. Les Etrusques et les Sabins en étoient les principaux appuis, *Tarquin* les obligea de se soumettre. Les Etrusques lui envoyèrent tous les ornemens de la royauté en usage parmi eux. Une couronne d'or, un trône d'ivoire, un sceptre surmonté d'une aigle, une mante ornée de figures et de branches de lauriers, et une robe couleur de pourpre. *Tarquin* affecta la modestie de ne vouloir s'en parer que par l'ordre du peuple et du sénat. L'aveu qu'il obtint, il le regarda comme une élection régulière, et il

ne parut plus en public que monté sur un char doré, attelé de quatre chevaux, précédé de douze licteurs.

Vainqueur de tous les ennemis de Rome, *Tarquin* travailla à l'embellir. On lui doit le cirque où se sont célébrés les jeux romains, et sur-tout les acqueducs souterreins destinés à porter dans le Tibre les immondices et les eaux superflues de la ville. Ils en traversoient la plus grande partie et étoient si élevés, qu'un chariot chargé de foin pouvoit y passer. Nos plus belles villes n'ont pas de monumens utiles comparables à ces aqueducs de Rome et aux citernes d'Alexandrie. *Tarquin* entoura le *Forum* de portiques, fit bâtir dans la place même des temples, des écoles pour les deux sexes, et des salles pour l'administration de la justice, et il fortifia le Capitole.

On raconte une altercation entre lui et un augure nommé *Accius Névius*, qui donna lieu à un évènement singulier. L'augure informé que le roi vouloit augmenter le nombre des corps de cavalerie, prit les augures et déclara qu'ils n'étoient pas favorables au changement. *Tarquin*, dans le dessein de décréditer une science qu'on pa-

roissoit vouloir faire servir à contrarier sa volonté, mande au tribunal *Névius*, et lui dit : « *Augure*, sauriez-vous si ce « que j'ai dans l'esprit peut s'exécuter? « Allez consulter vos oiseaux » Il obéit, revient, et assure que cela peut s'exécuter. *Tarquin* tire un rasoir et un caillou de dessous sa robe et dit : « Je « pensois si vous pouviez couper ce « caillou avec ce rasoir ». Le peuple se mit à rire, et croyoit voir l'augure confondu. Mais sans se déconcerter, il dit au roi : « Essayez, et faites-moi « punir si vous ne réussissez pas ». Soit que le roi, soit que l'augure, comme le disent quelques historiens, ait fait l'épreuve, le rasoir entra dans le caillou, le partagea, et coupa même un peu la main qui le tenoit. *Tarquin* rendit hommage à la vérité de la science augurale, et renonça à son projet, c'est-à-dire, qu'il n'établit pas de corps de cavalerie; mais il augmenta chaque corps, ce qui revenoit au même. En vain auroit-on objecté au peuple des spectateurs, que cette espèce de défi pouvoit avoir été concerté pour rendre plus robuste la foi dans les augures, que sans doute ce caillou, qui se trouve si à propos sous la robe du roi avec le

rasoir, étoit préparé ; il n'auroit pas été sûr d'exprimer ces soupçons à Rome, où le miracle a toujours passé pour authentique. *Cicéron* cependant s'en est moqué.

*Tarquin* vieillissoit comblé de gloire mais non sans inquiétude de la part de ses anciens pupilles, les enfans d'*Ancus-Marcus*. Ces princes le voyoient avec peine assis sur un trône qu'ils auroient dû occuper ; cependant, peut-être auroient-ils attendu, pour s'y replacer, la fin de sa vie, dont sa vieillesse pouvoit faire envisager le terme comme prochain ; s'ils ne s'étoient apperçus que le vieux roi prenoit des mesures pour faire rester le sceptre dans sa famille. D'un fils qu'il avoit perdu, il lui restoit deux petits enfans, trop jeunes pour les mettre sur les rangs. Mais il avoit un gendre d'un mérite à faire tout craindre. *Servius Tullius*, c'étoit son nom, étoit né presque dans le palais de *Tarquin*. On le disoit fils d'un des dieux Lares de ce palais, qui auroit pu être *Tarquin* lui-même ; du moins lui marqua-t-il toujours la tendresse d'un père. *Tanaquil*, son épouse, n'en paroissoit pas jalouse ; au contraire, elle montra toujours

beaucoup d'amitié au jeune *Servius*, et elle gardoit auprès d'elle, moins comme esclave, que comme compagne, *Ocrisie*, sa mère. Cette femme avoit été prise très-jeune captive par *Tarquin*. Il en fit présent à *Tanaquil*. On ne sait si elle étoit pour lors enceinte, ou si elle le devint. On n'est pas plus instruit de la naissance d'*Ocrisie*, que les uns disent fort illustre, d'autres très-basse. Quand elle accoucha, elle donna à son fils le nom de *Servius*, qui a perpétué la mémoire de l'état de servitude dans lequel il est né.

Le roi lui fit donner une belle éducation, dont ses qualités naturelles tirèrent un nouvel éclat; par sa prudence, son courage, ses services, il mérita le rang de patricien, et la dignité de sénateur : *Tarquin* lui fit épouser une dame romaine de la première distinction. Après la mort de cette première épouse, ce prince lui donna sa propre fille en mariage. Il le combla de graces. Le peuple les ratifia par son approbation. C'étoit cette faveur du peuple que les enfans d'*Ancus* redoutoient le plus. Il appréhendoient que *Tarquin* ne s'en servît pour approcher son gendre du trône, et même l'y af-

fermir avant sa mort. Ils résolurent de le prévenir.

Le roi reposoit tranquillement dans son palais. Deux hommes ayant chacun une cognée sur l'épaule, commencent une querelle très-vive à la porte. Ils demandent à être jugés par le monarque. *Tarquin* importuné de leurs clameurs, ordonne qu'on les fasse approcher. Pendant qu'il écoute l'un attentivement, l'autre lui décharge la cognée sur la tête, et tous deux s'enfuient. Ils croyoient se sauver à l'aide de conjurés apostés dans le voisinage: mais ils furent pris. Appliqués à la torture, ils avouèrent qu'ils avoient commis le crime par ordre du fils d'*Ancus*.

La reine *Tanaquil*, douée d'une sagesse et d'une fermeté supérieure, conserva toute sa présence d'esprit à la vue de son époux mourant. Elle ordonna qu'on ne laissât entrer personne dans le palais. S'étant renfermée dans l'appartement du roi, elle, *Ocrisie*, mère de *Servius* et sa femme, fille de *Tarquin*, elles l'excitèrent à se saisir de la royauté. Leurs mesures prises, *Tanaquil* se présente à une fenêtre, et dit au peuple assemblé que le roi, frappé d'un coup violent, avoit d'abord perdu

connoissance, mais qu'il est revenu à lui, que ses sujets le reverront bientôt; qu'en attendant, il ordonne qu'on obéisse à *Servius*, qui administrera la justice jusqu'à son parfait rétablissement. Cette sage dissimulation de *Tanquil* eut tout le succès qu'elle en pouvoit attendre. Les fils d'*Ancus* croyant que le roi vivoit encore, s'exilèrent d'eux-mêmes. *Servius*, revêtu des habits royaux, et entouré de licteurs, monta sur le tribunal. Comme il vouloit ne paroître que prêter son ministère, pour peu qu'il se présentât de difficultés dans une cause, il disoit qu'il consulteroit le roi, et faisoit semblant d'aller prendre son avis. Il cita les fils d'*Ancus*, qui n'eurent garde de comparoître. *Servius* les déclara infâmes, et fit confiquer leurs biens.

Servius Tullius. 2427.

Après avoir ainsi ménagé quelque tems les affaires, avec une prudence et une douceur qui lui conciliérent l'amitié du peuple, il annonça la mort de *Tarquin*. On lui fit des obsèques magnifiques. *Servius* continua de paroître en public, revêtu des ornemens royaux, et entouré d'une garde nombreuse, et à remplir toutes les fonctions de la royauté. Le peuple, accoutumé à le

voir ainsi, ne songeoit pas seulement que les chosses dussent être autrement; mais le sénat ne pensoit pas de même. Il regardoit comme une insulte faite à son autorité la hardiesse d'un homme qui s'emparoit de la puissance souveraine, sans même daigner le consulter, et d'un homme né dans la servitude. L'idée d'obéir au fils d'un esclave révoltoit les sénateurs. Cependant, ils crurent qu'il seroit imprudent d'éclater contre celui qui avoit en main toutes les forces du royaume. Ils prirent le parti de lui proposer, à la première convocation du sénat, de déposer son autorité, et d'établir, selon la coutume, uninterrègne, pendant lequel on pourroit procéder à l'élection d'un roi.

Mais *Servius* ne leur laissa pas le tems d'effectuer leurs projets. Au lieu de convoquer le sénat, il assembla le peuple, et ayant fait mettre à ses côtés les deux fils du roi, il adressa un discours artificieux et touchant à ses auditeurs, les supplia de vouloir être avec lui les tuteurs des enfans d'un prince, dont la mémoire devoit leur être chère. Il s'engagea à protéger le peuple contre les patriciens, à payer toutes les dettes des pauvres citoyens, et à partager

entre eux les pays conquis sur l'ennemi. Ces promesses furent fidèlement remplies. *Servius* ajouta à ses dons des priviléges, qui, à plusieurs égards, mettoient le peuple de niveau avec les patriciens et les sénateurs, premier germe de la division qui a toujours existé entre ces deux corps.

*Servius* appuya ces démarches de nouveaux succès contre les Volsques, et d'autres peuples qui s'étoient imaginé avoir, dans la mort de *Tarquin*, une occasion favorable de secouer le joug. Il les vainquit, et se fit décerner le triomphe à Rome malgré le sénat. Les terres des vaincus, il les partagea tant aux anciens habitans de la ville, qu'à ceux des peuples subjugués qui consentirent à venir demeurer dans Rome, auxquels il accorda le nom et les priviléges des citoyens romains. Avec ce renfort, il résolut de donner à son autorité les droits apparens qui lui manquoient encore. Il assembla les citoyens. Dans un discours touchant qui arracha des larmes, il se plaignit de ce que les patriciens conspiroient contre sa vie, uniquement à cause de son affection pour le peuple. Il le pria de disposer de la couronne en faveur

de ses pupilles et de lui, comme leur tuteur, ou en faveur des fils d'*Ancus*, que les patriciens vouloient mettre sur le trône. Après ces mots, il descend du tribunal, feignant de ne vouloir pas gêner les suffrages. Le peuple l'arrête. Quelques gens apostés crient : « Qu'on « assemble les curies, pour que *Servius* « soit élu roi. Je suis charmé, répond « ce prince, de trouver en vous tant « de reconnoissance, pour les services « que je puis vous avoir rendus. Faites « ce que vous jugerez convenable, « ajouta-t il d'un air indifférent. » Les voix prises, il fut reconnu roi à une pluralité de suffrages, qui n'avoit pas encore eu d'exemple. Cependant comme le sénat ne ratifioit pas l'élection, *Servius* hésita à prendre la couronne. Il délibéra même d'y renoncer absolument, et de la faire passer sur la tête de deux petit-fils de *Tarquin*, son beau-père ; mais *Tanaquil* le rassura, et le fit jurer que jamais il n'abdiqueroit. Cette reine mourut peu de tems après. Son gendre, au lieu de la rendre célèbre par ses grands talens pour le gouvernement dont elle avoit donné plusieurs preuves, crut mieux éterniser sa mémoire par le signe des

vertus domestiques, qui sont la vraie gloire d'une femme. Il fit suspendre sa quenouille dans le temple d'*Hercule*.

Redevable de son autorité au peuple, *Servius* sentit, qu'il étoit important de ne lui pas laisser un pouvoir dont il pouvoit abuser contre l'intérêt de l'état : par des gradations adroitement ménagées dans les classes déjà instituées, il donna aux riches, à ceux qui avoient quelque chose à perdre, la principale influence dans les élections et les affaires majeures. Les mêmes aussi, par les mêmes moyens, se trouvèrent appellés les premiers à former les légions. Ainsi la sureté du royaume se trouva entre les mains de ceux qui avoient le plus d'intérêt à le défendre. Les moyens qu'il prit pour soulager la classe indigente dans la distribution des impôts, sans gêner la classe opulente; la manière facile et ingénieuse de savoir toujours le nombre des citoyens, combien il en naissoit, combien il en mouroit, le tout par une simple marque que chacun jetoit dans une urne toujours exposée au publie ; l'adresse d'attacher les affranchis à l'état, en leur accordant des priviléges qui les approchoient des citoyens, sans

leur en donner le rang qu'ils pouvoient cependant obtenir ensuite, par leur mérite; celle de mettre de l'émulation même entre les esclaves, auxquels il fit du Dieu des carrefours, un Dieu, dont ils pouvoient seuls être les prêtres : toutes ces inventions marquent dans *Servius* l'esprit d'ordre. Il tâcha aussi de regagner le sénat, en retranchant de l'autorité royale, et en donnant à cette compagnie, le droit de juger toutes les causes, excepté celles qui concernoient les crimes d'état, dont il se réserva la connoissance.

Ses soins s'étendirent aussi sur la campagne. Les cultivateurs y étoient épars, et exposés par-là à tout perdre à la moindre invasion de l'ennemi. *Servius* parcourut les champs, marqua des lieux, sur quelques montagnes qu'il fit entourer de hayes et de fossés, où les habitans pouvoient mener leurs bestiaux, et renfermer en cas d'alarmes, ce qu'ils avoient de plus précieux, mais en même tems qu'il pourvoyoit à la sureté de ses sujets, et de leurs effets en tems de guerre, il tâcha d'écarter ce fléau de son royaume. Les ennemis les plus proches étoient les Latins. Sous ce nom étoient comprises beaucoup de

petites nations inquiétes et remuantes, avec lesquelles on ne pouvoit jamais compter sur une paix stable. Il faut aussi avouer que l'humeur entreprenante des Romains, étoit souvent une excuse légitime des hostilités des autres. *Servilius* engagea ces peuples à envoyer à Rome des députés pour affaire importante.

Lorsqu'ils furent arrivés, le roi leur proposa de bâtir à frais communs, un temple en l'honneur de *Diane :* d'ordonner que les nations contractantes réunies avec les Romains y offriroient chaque année des sacrifices : que cette fête seroit suivie d'un conseil où on termineroit à l'amiable les différends, et où on prendroit les mesures les plus propres à cultiver la bonne intelligence entre les alliés : qu'enfin la cérémonie finiroit par une foire où chacun trouveroit la commodité de se fournir de tous ses besoins. Les conditions furent toutes acceptées. On y ajouta de plus, que ce temple bâti par toutes les villes, seroit un asile pour tous leurs habitans. On peut remarquer ici l'adresse de *Servius* à procurer par une seule chose deux avantages à Rome : d'abord la paix avec ses voisins, ensuite un concours

utile à son commerce. Cette convention fut gravée sur une colonne qui existoit encore du tems d'*Auguste*.

Pour s'attacher entièrement ses deux pupilles, *Lucius Tarquinius* et *Arruns*, petit-fils de *Tarquin*, *Servius* leur avoit fait épouser ses deux filles. Ces mariages assortis pour l'âge, ne le furent pas pour le caractère. *Tarquinius* l'aîné, homme hardi et cruel, eut une femme d'un esprit doux et raisonnable. *Arruns* le plus jeune, bien plus humain que son aîné, trouva dans la jeune *Tullie*, une femme ambitieuse, et capable des plus grands crimes. Les deux femmes jouèrent chacune leur rôle auprès de leur mari, conformément à leur caractère. Celle de *Tarquin* cherchoit en toute occasion à lui inspirer des sentimens de douceur et de modération, tandis que sa jeune sœur tâchoit de porter aux entreprises les plus violentes *Arruns*, qui faisoit consister son bonheur en une vie tranquille.

La ressemblance d'inclination lia bientôt *Tullie* avec *Tarquin*. Elle osa lui proposer de massacrer son propre père, sa sœur et *Arruns*, afin de lever tous les obstacles qui pourroient les empêcher de se marier, et de monter

ensemble sur le trône. De cette affreuse proposition, il n'y eut alors que ce qui regardoit *Arrus* et la sœur de *Tullie* d'exécuté. Celle-ci empoisonna son mari, *Tarquin* empoïsonna sa femme. Ils eurent ensuite l'effronterie de demander au roi la permission de se marier. *Servius* et *Tarquinie* ne répondirent que par un profond silence, que ces deux personnages bien dignes l'un de l'autre, interprétèrent comme un consentement. Aussitôt après leur mariage, les deux nouveaux-époux déclarent que la couronne leur appartenoit. « *Servius*, disoient-ils, n'est qu'un « usurpateur, qui, sous le nom de tu- « teur, a dépouillé ses pupilles de leur « héritage. Il est tems que ce vieillard, « hors d'état de soutenir le poids des « affaires, cède sa place à un prince « plus en état de gouverner que lui. » Les patriciens que *Servius* avoit humiliés, en plus d'une occasion, épousèrent sans peine les intérêts de *Tarquin*, tandis qu'à force d'argent, les rebelles cherchoient à s'attacher les pauvres citoyens.

Envain *Servius* les engagea tendrement à attendre sa mort qui ne pouvoit pas tarder. *Tarquin* le força à pa-

roître devant le sénat, pour répondre aux reproches d'usurpation qu'il lui fit. Le roi plaida noblement sa cause; mais soit qu'il vit dans les sénateurs des préventions contre lui, ou pour d'autres causes, il termina son apologie par un appel à l'assemblée du peuple. L'éloquence du monarque y fut victorieuse: de toutes les parties de la place cette acclamation se fit entendre: » que *Sér-* « *vius* règne, qu'il continue à rendre « les Romains heureux! » Quelques particuliers ajoutèrent: » que *Tarquin* « périsse et expire sous nos coups! » Il en eut peur, et il prit promptement la fuite, mais sans renoncer à son dessein. Le mauvais succès servit à lui faire prendre des mesures plus sures pour réussir. Ce fut principalement de fortifier le parti qu'il avoit dans le sénat: et dès qu'il le jugea assez considérable, il exécuta le dessein le plus hardi qu'on puisse imaginer.

On le vit un jour traverser la place publique, habillé magnifiquement. Ses domestiques portoient des faisceaux devant lui. Il entre brusquement dans le temple où le sénat tenoit ses séances, et va se placer sur le trône. Les sénateurs de son parti étoient déja arrivés.

Les autres convoqués au nom du roi *Tarquin* accoururent, croyant que *Servius* étoit mort, puisque *Tarquin* prenoit le titre de roi. L'assemblée étant formée, *Tarquin* fait un discours plein d'invectives contre le roi qu'il traite d'*esclave, de fauteur de la populace, d'ennemi des patriciens*. Il haranguoit encore, lorsque *Servius* arrive. Indigné de l'audace de son gendre, il s'avance vers le trône pour l'en faire descendre. Le peuple accouru à ce spectacle ainsi que les sénateurs, laissa les deux rivaux lutter ensemble. Le combat ne fut pas long. *Tarquin* jeune et robuste saisit le vieillard par le milieu du corps; le transporte hors de l'assemblée, et le jette du haut des degrés.

*Tullie* instruite de ce qui se passoit, se trouve presqu'aussitôt au sénat, salue la première son mari roi. Son exemple est suivi sur le champ par les sénateurs de son parti. *Servius* mourant, s'en retournoit soutenu par deux plébéiens qui l'avoient relevé. *Tullie* sa fille, exhorte le nouveau roi à achever de s'assurer de la couronne. Le conseil n'étoit pas obscur. *Tarquin* dépêche quelques serviteurs qui atteignent son beau père, et lui ôtent inhumainement

le peu de vie qui lui restoit. *Tullie* remonte triomphante dans son char pour retourner à son palais. Le chemin étoit de passer par une rue étroite où venoit d'être assassiné son père. Il palpitoit encore. A la vue de ce corps sanglant, le cocher retient ses chevaux. » Pourquoi n'avancez-vous pas, lui dit « *Tullie*. Hélas s'écrie le cocher, c'est « le corps du roi votre père. Quoi, lui « dit elle, en fureur, tu crains de passer sur un corps mort? Marche ». Le cocher obéit. On rapporte que le sang non-seulement teignit les roues du char, mais encore rejaillit sur les habits de son exécrable fille. Prince généralement estimé, qui fit plus pour les Romains pendant vingt années de paix, que ses prédécesseurs n'avoient fait par un grand nombre de victoires. Il étoit doux, humain, juste. Jamais il n'auroit eu d'ennemis, s'il n'en avoit trouvé dans sa propre famille. *Tarquin* par une politique barbare ne voulut pas qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture, tels qu'on les rendoit aux rois. *Tarquinie* sa veuve suivie de quelques amis, le conduisit au tombeau pendant la nuit; et comme si elle n'avoit survécu à son époux, que pour lui

rendre ses derniers devoirs, elle mourut la nuit suivante, sans qu'on puisse dire si ce fut de douleur ou par un nouvel attentat de *Tullie* et de son époux. On peut tout croire de pareils monstres.

Tarquin II. 2471. *Tarquin II* a été surnommé le *superbe*, épithète qui réunit les deux défauts de capricieux et hautain, d'où dérivent dans un homme en place et armé d'autorité, l'impatience de la contradiction, le mépris pour les inférieurs, l'abandon à tous ses desirs, l'indifférence sur les moyens de les satisfaire, et le dédain du jugement du public et de la réputation. On trouve tous ces vices dans la conduite de *Tarquin*, de *Tullie* sa femme et de leurs enfans. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, et les patriciens qui l'avoient servi par jalousie contre *Servius*, et les ingrats plébéiens qui n'avoient pas défendu le malheureux prince, devinrent indistinctement victimes de sa tyrannie et de son avidité. Il s'entoura d'une garde d'étrangers, qui exécutoit sur le champ ses ordres, quelques barbares ou injustes qu'ils fussent. La richesse et le mérite étoient deux crimes qu'il ne pardonna jamais. Un de ses premiers forfaits fut l'assasinat de *Junius* son

parent. Il le fit tuer avec un de ses fils, et s'empara de ses richesses. Un autre fils échappa en contrefaisant l'imbécille et le fou. Il joua ce rôle difficile pendant plus de vingt ans, et en acquit le surnom de *Brutus*, qu'il conserva même après la résurrection de son esprit. La crainte d'éprouver un pareil traitement, fit abandonner la ville aux principaux citoyens. Quand il n'en trouva plus d'opulens à dépouiller, il se rabattit sur les aisés. On ne pouvoit rien soustraire à sa cupidité. La ville se remplit de délateurs qui étoient encouragés par l'impunité et les récompenses, signes certains de la tyrannie.

Afin que les citoyens réunis ne formassent aucun dessein contre sa personne, il défendit toute assemblée, soit à la ville, soit à la campagne; mais comme il se doutoit que tôt ou tard, le peuple chercheroit à secouer le joug, il songea à se faire un parti puissant parmi les étrangers. Dans la conduite qu'il tint à cette occasion, comme dans les autres actions, même les moins répréhensibles, on remarque sa fatuité impertinente, la cruauté et sur-tout la fourberie qui a été le caractère domi-

minant de *Tarquin* et de sa famille.

Il convoqua une assemblée des villes Latines, pour affaire qui leur importoit à toutes également. Les députés se rendirent de bonne heure au jour marqué. *Tarquin* se fit attendre jusqu'au soir. La plupart des députés furent très-choqués de ce retardement. Un d'entre eux, nommé *Herdonius*, s'en expliqua hautement. Ils vouloient rompre l'assemblée. *Mamilius*, riche Latin, auquel *Tarquin* avoit donné sa fille en mariage, pour se faire des partisans, obtint que l'assemblée seroit remise au lendemain. Le monarque de Rome, paroit. Après quelques excuses faites à la légère, il dit qu'il les a convoqués pour réclamer le droit de commander les armées latines, droit qui lui avoit été transmis par son grand-père. Tout le monde se taisoit. *Herdonius* déjà choqué du retard dédaigneux de la veille, prend vivement la parole, et fait si bien sentir les inconvéniens de la demande, que *Tarquin* déconcerté, ne trouve rien à répondre pour le moment. Mais il prie de remettre la délibération au lendemain, promettant de réfuter victorieusement *Herdonius*.

Pendant la nuit, il gagne les domes-

tiques de ce député, et fait cacher des armes chez lui. Le lendemain, au lieu d'entamer la question, *Tarquin* se plaint qu'*Herdonius* veut l'assassiner, qu'à ce dessein il a fait dans sa maison un amas d'armes, et qu'il en a de cachées jusque dans son bagage. L'accusé se récrie contre la calomnie, et consent à être puni comme coupable, s'il a les moindres armes. On fouille sa maison: il ne fut pas difficile de les trouver. *Herdonius* est jugé à mort comme convaincu, et exécuté sur-le-champ. Il fut ensuite aisé au roi d'obtenir le commandement qu'il demandoit. Le premier emploi qu'il en fit, fut contre les Volsques, qui n'avoient pas voulu entrer dans la ligue Latine.

Cette ligue commencée par *Tarquin* l'ancien, perfectionnée par celui-ci, qui y mit la dernière main, et plus que toutes les victoires des Romains, le fondement de leur grandeur. Avec les forces des alliées, ils subjuguèrent les nations voisines qui n'avoient pas voulu s'y joindre. Ensuite ils revinrent sur les puissances liguées elles-mêmes, qu'ils assujétirent les unes par les autres. On voit dans cette conduite des Romains, le principe dominateur qui étoit déjà

en action, s'il n'étoit pas encore en système ; et qu'on pourroit exprimer par cette espèce de proverbe : « Qui « n'est pas pour nous est contre nous. » Les Volsques qui ne voulurent pas entrer dans la confédération, furent traités en ennemis. *Tarquin*, auquel on ne peut refuser les talens militaires, les battit, prit leur ville principale et la rasa. Il eut aussi des avantages contre des restes de Sabins, qui toujours vaincus, jamais subjugés, luttoient perpétuellement contre les anciens ravisseurs de leurs filles. Insulte que n'oublièrent point ceux qui dans ce tems ne voulurent point se prêter à un accord.

Il se présenta une autre guerre, dirigée personnellement contre *Tarquin*. Un grand nombre de patriciens mécontens, s'étoient réfugiés à Gabies, ville des Latins, peu éloignée de Rome, et avoient engagé les habitans à épouser leur cause. Cette guerre, guerre de surprise et de dévastation, dura sept ans ; et produisit dans Rome, une famine si terrible, que le peuple en fureur, demanda au roi la paix ou des vivres. Les murmures fomentés sous main, par les émissaires des exilés de Gabies, sembloient préparer une révolte géné-

rale. *Sextus Tarquinius*, fils du roi, trouva un moyen de la prévenir, moyen fondé sur une complication de trahisons infâmes, mais d'autant plus digne du père et du fils. Il feint de se brouiller avec son père, déclame hautement contre lui. Le roi le condamne à être battu de verges, comme rebelle. Il s'évade, et se rend à Gabies, dont les habitans lui font un accueil plein d'amitié.

Le perfide se conduisit très-adroitement : toutes les fois qu'on le mettoit à la tête de quelque détachement, il en revenoit chargé de butin. Son père facilitoit ses exploits militaires, en lui exposant en petit nombre ou en position dangereuse, les officiers et les soldats qui lui étoient suspects. Il tiroit de cette manœuvre double avantage : de se défaire de ceux qu'il craignoit, et d'augmenter dans la ville ennemie, le crédit de son fils. Quand *Sextus* crut son autorité bien établie, il dépêcha à son père un esclave de confiance, chargé de lui expliquer l'état des choses, et de lui demander ses conseils. *Tarquin* mène cet esclave dans un jardin où il y avoit quantité de pavots. Comme par amusement, avec une baguette

qu'il tenoit à la main, il abbat les têtes les plus élevées, et renvoye le messager sans autre réponse. *Sextus* comprit l'énigme. Il convoqua les Gabiens, et leur dit qu'il existoit dans la ville un complot pour le livrer à son père. Le peuple le prie de faire connoître les conspirateurs. *Sextus*, comme malgré lui, nomme *Antistus Pétro*, homme également distingué par son rang et par son mérite. Il avoit fait cacher dans les papiers de l'accusé, des lettres appropriées aux circonstances. A peine sont elles produites, que sans autre examen, on assomme *Antistus* à coups de pierres. *Sextus* est chargé de découvrir les complices. Il fait fermer les portes de la ville, répand ses satellites, qui, par ses ordres, mettent fidèlement en pratique le conseil tacite de *Tarquin*, en abattant les têtes les plus élevées. *Sextus* fait semblant ensuite de se réconcilier avec son père; et obtient la paix pour le reste des habitans, qui n'étant plus à craindre, privés de leurs chefs, furent traités avec assez d'humanité. On inscrivit le traité sur la peau du bœuf immolé après le serment. On couvrit de cette peau un bouclier de bois, conservé dans le temple du

*ieu de la fidélité*, où il se voyoit en-
›re du temps d'*Auguste*.

Sous *Tarquin* le Superbe, parurent
s livres des Sybilles. Une vieille fem-
ıe inconnue et étrangère, les présente
ı roi, au nombre de neuf volumes :
*Tarquin* ne veut pas donner le prix
u'elle demande : la vieille femme re-
rend ses livres, en brûle trois, revient
›roposer les six autres, et en demande
e même prix. Même refus : elle en
›rûle encore trois, reparoît et menace
le brûler les trois restans, si on ne lui
lonne la somme totale qu'elle exige.
Cette singulière conduite excite l'at-
tention. On examine, il se trouve que
ce sont les Oracles de la Sybille de
Cumes. Le roi les paie, la vieille re-
commande qu'on en ait grand soin,
et disparoît. Ces livres ont été d'une
grande utilité pour les Romains. Dans
les occasions embarrassantes, on les
tiroit, en grande cérémonie, des vou-
tes du Capitole, où ils étoient gardés.
Ceux qui devoient les consulter, mem-
bres du corps de la noblesse, d'abord
au nombre de deux, ensuite portés
jusqu'à quinze, étoient seuls autorisés
à les ouvrir, et pouvoient y lire ce
qu'ils jugeoient de plus favorable aux

circonstances. Adroite politique, d'avoir toujours un oracle prêt à parler comme on veut!

On ne sait si *Tarquin* prévit cet avantage, en se faisant peut-être présenter ces livres, comme nous avons vu qu'il étoit possible que son grand-père ait fait préparer le caillou d'*Accius Nevius :* le superbe se faisoit gloire d'imiter l'ancien. Il acheva les fameux égoûts qui n'avoient pas été conduits par son grand-père tout-à fait jusqu'au Tibre. Il bâtit aussi dans le Capitole, ce temple fameux, le terme des triomphateurs, où ils sont venus ensuite consacrer les dépouilles de l'Univers. *Tarquin* prépara ce trône de gloire et n'en jouit pas.

Rarement il étoit sans guerre : le moindre prétexte suffisoit pour brouiller entre elles de petites souverainetés si peu distantes l'une de l'autre. Les hostilités suivoient bientôt les mécontentemens. Ainsi *Tarquin* trouvant mauvais que les Rutules donnassent asile à ces bannis, assiégea Ardée leur capitale, qui n'étoient qu'à cinq ou six lieues de Rome. Les fils du roi et beaucoup de jeunes gens attachés à la cour se trouvoient à ce siège. Comme il n'é-

toit pas poussé vigoureusement, il y avoit bien des intervalles pour les plaisirs. Dans un de ces momens, ces jeunes gens, au nombre desquels étoit *Collatin*, mari de *Lucrèce*, se mirent à parler de leurs femmes : sujet de conversation délicat. Chacun relevoit le mérite de la sienne. Pour terminer cette espèce de dispute, ils conviennent qu'en sortant de table, après leur souper, ils monteront à cheval, iront surprendre leurs femmes qui ne les attendoient pas; et que celle qu'ils trouveront occupée de la manière la plus convenable à son sexe, sera déclarée l'emporter sur les autres.

Ils partent : arrivés à Rome, ils trouvent les princesses, femmes des jeunes Tarquins, en grande compagnie. Au contraire *Lucrèce*, épouse de *Collatin*, enfermée avec ses femmes, travailloit à des ouvrages de laine, quoique la nuit fut déjà avancée. D'un consentement unanime, la victoire lui est adjugée. Quelques jours après, *Sextus* arrive le soir à la maison de campagne de *Lucrèce*, elle le reçoit comme un ami de son mari. Au milieu de la nuit, il s'introduit dans sa chambre l'épée nue, met la main sur son sein, et la menace

de la tuer, si elle fait le moindre bruit. Sur le refus d'écouter sa passion, il lui déclare que si elle persiste, il l'égorgera ; qu'il tuera ensuite un esclave qu'il mettra auprès d'elle dans son lit, et qu'il publiera par-tout qu'il n'a fait que venger l'outrage fait à l'honneur de *Collatin*. La crainte de l'infamie ôte toute défense à *Lucrèce*. Après avoir satisfait ses infâmes desirs, *Sextus* retourne au camp.

Dès le matin, *Lucrèce* se rend à Rome : elle écrit à son mari, à son père, à ses plus proches parens de venir. La lettre étoit si pressante, qu'ils arrivent auprès d'elle en grand nombre. Entre eux se trouvoit *Junius Brutus*. Quand ils sont tous assemblés, la malheureuse *Lucrèce* leur révèle son funeste secret, et la résolution qu'elle a prise de ne pas survivre à sa honte. Envain s'efforcent-ils de la consoler, en lui représentant qu'il n'y a point de crime où il n'y a point de consentement. Elle embrasse son père et son mari, tire un poignard caché sous sa robe et se l'enfonce dans le sein. A ce spectacle, *Brutus* cessant de se contrefaire, se précipite sur le cadavre, retire le fer sanglant, et le tenant élevé ; nous ne devons point,

dit-il, perdre notre tems à répandre d'inutiles larmes. « Je jure par ce sang, « si pur avant l'outrage de Tarquin, « que je poursuivrai le fer et le feu à « la main Tarquin le superbe, sa cou- « pable femme et leurs enfans; que « je ne souffrirai pas que quelqu'un de « cette famille, ni quelqu'autre que ce « soit règne jamais dans Rome. Grands « Dieux! je vous prends à témoin de « mon serment. » Il présente ensuite le poignard à *Collatin*, au reste de la compagnie, et leur fait prononcer les mêmes paroles.

Surpris de trouver dans *Brutus* une présence d'esprit qu'on ne lui connoissoit pas, ces Romains le crurent inspiré, et s'abandonnèrent à ses conseils. Il les détrompa, leur découvrit que sa folie avoit été feinte, et les exhorta à secouer le joug honteux qui les accabloit. Par ses ordres, les portes de la ville sont fermées. Le corps sanglant de *Lucrèce* est porté dans la place publique : le sénat s'assemble, et lance un décret par lequel *Tarquin*, sa femme et ses enfans sont proscrits à jamais. Après s'être assuré du sénat, *Brutus* convoque le peuple; le corps de l'infortunée *Lucrèce* exposé à sa vue, fit

autant que son discours. Le tyran, lui, sa postérité, furent condamnés à un exil éternel, et on dévoua aux Dieux infernaux quiconque par action ou par parole tâcheroit de le rétablir. Instruit de cette révolution, *Tarquin* accourt : il trouve les portes fermées et les citoyens menaçans sur les remparts : il retourne à son armée. Le peu de tems qu'il avoit mis à sa course avoit aussi suffi aux émissaires de *Brutus* pour s'y rendre : il la trouva révoltée contre lui. On lui présente la pointe des piques et la mort. Chassé de la capitale, abandonné de ses troupes, proscrit par ses sujets, à l'âge de soixante-seize ans, *Tarquin*, sa femme et ses enfans sont obligés de fuir, et d'aller mendier des asiles jusques chez leurs anciens ennemis.

## ROME (République.)

République. 294. Que les Romains témoins des crimes de *Tarquin* et de sa famille l'aient proscrite pour toujours, rien de plus juste ; mais qu'après les obligations qu'ils avoient à la royauté, ils l'aient proscrite elle-même pour le présent et l'avenir, c'est une chose qui éton-

neroit, si on ne savoit que le peuple, une fois lancé, va toujours plus loin qu'il n'avoit imaginé. *Brutus*, qu'on doit regarder comme l'auteur de cette révolution, étoit un homme ambitieux, sombre et opiniâtre. Ambitieux : on en a une preuve dans ce qu'il fit en revenant de consulter l'oracle de Delphes avec les fils de *Tarquin*. Sur la demande, lequel d'entre eux étoit destiné à régner ? la prêtresse répondit : « Ce sera celui qui le premier baisera « sa mère. » Un homme sans ambition n'auroit pas pris pour lui la promesse qui ne paroissoit adressée qu'à l'un des deux princes ; mais *Brutus* se l'appliqua. En rentrant en Italie, il laissa les enfans courir au col de leur mère ; pour lui, s'étant laissé tomber, il baisa la terre, notre mère commune, et prétendit s'être approprié par-là le sens de l'oracle.

*Brutus* avoit un caractère sombre, même atrabilaire ; il put le contracter pendant la longue dissimulation qu'il s'étoit imposée. Plus il se faisoit de violence pour cacher adroitement le dépit que lui causoient les plaisanteries mortifiantes auxquelles sa feinte imbécillité l'exposoit, plus il cherchoit et

combinoit de moyens pour se venger, et effacer son humiliation actuelle, par quelqu'action glorieuse. Ces dispositions accoutument l'esprit à des résolutions vigoureuses, à ne point s'effrayer des extrêmes, à repousser les sentimens de la nature, s'ils venoient mettre obstacle aux projets déjà entamés. Tel est l'enthousiasme des grands factieux, qui ne diffèrent, comme on voit, des scélérats que par l'objet. Ceux-ci assassinent pour voler; ceux-là tuent et prescrivent des meurtres pour commander. Les scélérats n'ont pas besoin de prétextes, leur but est clair; il en faut aux chefs de factions pour échauffer leurs complices, les pousser sans remords à des actions atroces qui les enchaînent à la cause; et ce prétexte est ordinairement le dessein de procurer la liberté.

Il paroît que *Brutus* avoit son plan tout formé dans sa tête. Dans ce plan entroit comme partie nécessaire le serment: le serment, ce frein dont on ne veut pas que les autres soient exempts, sitôt qu'on l'a reçu soi-même. Celui que les citoyens avoient prêté, exigé même des femmes et des enfans, savoir de ne jamais rappeller *Tarquin* ni sa famille,

et de ne se jamais laisser gouverner par des rois, *Brutus* le fit jurer à tous les soldats revenus de l'armée, en présence des citoyens qui le renouvelèrent. Il gagna le peuple en le rendant maître de l'élection de deux magistrats qui devoient le gouverner. On leur donna le titre modeste de *Consuls*, comme qui diroit, *homme qui a soin, qui surveille.* Le premier fut *Brutus* lui-même, auquel on joignit *Collatin*, mari de *Lucrèce.* Il y eut quelque jalousie à ce sujet. *Brutus* sut l'appaiser. Il se concilia aussi l'amitié du sénat, en augmentant son pouvoir par l'addition de cent membres, aux deux cents qui le composoient déjà. On prit ces nouveaux sénateurs, non parmi les Patriciens, mais entre les chevaliers; afin que le peuple ne crût pas que la première classe vouloit tout envahir.

Les Tarquins se réfugioient de ville en ville, et sollicitoient l'intervention des alliés auprès de leurs anciens sujets. Les Etrusques envoyèrent des Ambassadeurs chargés d'une lettre suppliante du monarque déposé. Ils demandoient qu'elle fût lue dans l'assemblée du peuple. Le sénat n'y consentit point. Ils prièrent qu'on rendit à *Tar-*

*quin* ses biens, du moins ceux de *Tarquin* l'ancien, son grand père, dont la République n'avoit point à se plaindre. Cette demande, rejettée par *Brutus*, approuvée par *Collatin*, renvoyée au peuple, ne passa que de trois voix en faveur de *Tarquin*. Cette famille avoit un grand nombre de partisans à Rome, sur tout parmi les jeunes patriciens. Accoutumés au luxe et aux plaisirs de la cour, ils ne voyoient pas sans peine s'établir une république austère, hérissée de formes par lesquelles il deviendroit nécessaire de passer pour parvenir aux honneurs et aux dignités, sans pouvoir espérer de faveur que d'une populace qu'ils dédaignoient, et qu'il faudroit pourtant supplier. Ces considérations les rendirent faciles à écouter les ambassadeurs Toscans qui les engageoient à se réunir pour faciliter le rétablissement des Tarquins. A la tête de la conspiration se trouvèrent trois neveux de *Collatin*, deux neveux de *Brutus* et ses deux fils *Titus* et *Tiberius*.

Les cospirateurs ont la manie des serméns. Ces jeunes gens immolèrent dit-on un homme, jurèrent sur ses entrailles fumantes qu'ils feroient leur

possible pour exterminer les consuls et rétablir le roi. Ils mêlèrent dans leur vin du sang de cet homme, se portèrent l'un à l'autre cet exécrable breuvage, et écrivirent chacun au roi une lettre qu'ils remirent aux ambassadeurs. Ce fut ce qui les perdit. Un esclave les écoutoit. Il alla révéler ce qu'il avoit entendu à un patricien très-estimé, nommé *Valérius*. Cet homme sort de sa maison, accompagné de ses clients, de ses domestiques et de ses amis, met une garde à l'entrée de la maison où ces imprudens célébroient leur détestable orgie, va droit chez les ambassadeurs, saisit les lettres, et muni de cette preuve, fait arrêter tout ce qu'on put saisir de conjurés.

Le lendemain de grand matin, les consuls paroissent sur leur tribunal. Les prisonniers sont amenés. *Brutus*, sans laisser percer la moindre altération sur son visage, interroge ses deux fils. Trois fois il les somme de se justifier, trois fois ils ne répondent que par des sanglots. Un silence d'horreur régnoit dans la place. Quelques voix l'interrompent : *Bannissez-les, bannissez-les. Valérius* se taisoit, *Collatin* pleuroit. L'attendrissement gagnoit l'assem-

blée. *Brutus*, d'une voix ferme, dit aux licteurs : « Licteurs, je vous aban-« donne mes fils, exécutez la loi ». Le père les voit dépouiller sous ses yeux sans qu'il détourne la vue ; ils sont déchirés de verges, et on leur coupe la tête. Après cette action, que les historiens romains nomment grandeur d'ame, fermeté républicaine, il quitte son tribunal, et laisse son collègue décider du sort des autres coupables. *Collatin*, plus humain, accorda un jour à ses neveux pour se justifier ; mais il eut l'imprudence de vouloir remettre l'esclave dénonciateur entre les mains de ses maîtres, c'étoit risquer de l'envoyer au supplice. *Valérius*, qui l'avoit pris sous sa sauvegarde, s'y opposa. Pour terminer leur différend, on rappelle *Brutus*.

Il vient armé de sa sévérité ordinaire. « J'ai, dit-il, jusqu'à présent agi en « père. C'est en vertu de l'autorité pa-« ternelle que j'ai condamné mes fils. « Maintenant, comme consul, il me « reste à faire décider l'assemblée sur « trois choses. Quel châtiment doit-on « infliger aux coupables ? Comment « traitera-t-on les ambassadeurs Tos-« cans ? Quelle récompense donnera-

« t-on à l'esclave dénonciateur » ? Il fut décidé, sur le premier article, que tous les conjurés, sans exception, seroient mis à mort, ce qui fut exécuté; que par respect pour le droit des gens, on renverroit les ambassadeurs sans les punir; que l'esclave seroit déclaré citoyen Romain, et jouiroit de la liberté qu'il avoit procurée à la patrie. On remit en question l'affaire des biens des Tarquins. Il fut statué qu'ils seroient confisqués au profit du public, leurs palais rasés, leurs terres partagées aux pauvres citoyens. Le peuple ne se réserva qu'un champ près de la ville qui fut consacré à Mars, et où les jeunes Romains vinrent dans la suite faire leurs exercices. Les citoyens ne voulurent point profiter de la moisson ni des arbres dont ce champ étoit couvert. On fit jeter ces productions dans le Tibre, où elles formèrent une île. *Collatin*, dont l'attendrissement étoit peut-être regardé par *Brutus* comme un reproche de sa dureté, déplut à l'impérieux consul. Il déclara qu'il ne lui étoit plus possible de le garder pour collègue, et en menaçant de se retirer, il força le peuple à le déposer. *Valérius* fut élu à sa place. Cette sanglante tra-

gédie finit par un trait adroit de politique. On publia une amnistie pour tous ceux qui avoient suivi la fortune des tyrans, pourvu qu'ils revinssent dans un tems donné. Cette sage précaution ôta au roi un grand nombre d'amis et de soldats, et ramena à Rome beaucoup de citoyens distingués.

Le malheur des Tarquins, quoique mérité, leur attiroit de la compassion. Les Véiens armèrent pour eux, et se présentèrent en bataille devant les Romains. Le choc commença par la cavalerie. *Arruns*, fils de *Tarquin*, commandoit celle de l'ennemi. Le jeune guerrier, appercevant *Brutus* entouré de licteurs, s'écrie : « Voilà l'ennemi « mortel de ma famille, l'usurpateur « du trône de mon père. » Ils courent l'un contre l'autre avec tant de fureur, qu'ils se percent et tombent morts ensemble. Les Véiens perdirent onze mille trois cents hommes que l'on compta sur le champ de bataille, et les Romains un de moins, d'où ils s'adjugèrent la victoire. *Valérius* rentra dans Rome sur un char à quatre chevaux, premier triomphe de cette espèce : dans le petit, qu'on nommoit *Ovation*, le vainqueur alloit à pied. Le consul

menoit le corps de son collègue, auquel il fit faire des obsèques magnifiques, accompagnées d'une oraison funèbre, la première dont on ait l'exemple. Les dames romaines prirent le deuil pendant un an pour le vengeur de leur sexe. Ainsi, *Brutus* survécut peu au plaisir d'avoir changé le gouvernement de sa patrie.

Le zèle de *Valérius* pour les intérêts du peuple, lui fit donner le surnom de *Publicola* ou *Populaire*. Il avoit été soupçonné de prétention à la souveraineté, parce qu'il se faisoit bâtir sur le mont Palatin une maison qui dominoit la place publique. Il plut à quelques citoyens ombrageux de la transformer aux yeux du peuple en citadelle. *Valérius*, instruit des murmures, la fit raser en une nuit jusqu'aux fondemens. Il fit ôter des faisceaux consulaires les haches, ces objets de terreur, et ordonna aux licteurs de les incliner devant l'assemblée du peuple. Il lui sacrifia beaucoup des droits et de l'autorité de sa charge, et c'est peut être sa complaisance qui inspira au peuple ce goût de domination, cet esprit turbulent qui mit plus d'une fois la république en danger. *Publicola* est le premier flatteur du peuple.

Les Véiens ayant été battus, les Tarquins sollicitèrent et obtinrent le secours de *Porsenna*, roi des Clusiens. La victoire dans cette guerre abandonna les aigles romaines. Mais la fermeté et la constance des Romains les fit encore triompher. On cite toujours avec éloge le courage d'*Horatius-Coclès*. Seul, il défendit la tête du pont par lequel les légions épouvantées fuyoient dans la ville. Il soutint le choc des ennemis pendant qu'on rompoit le pont derrière lui, et quand il le vit tout-à-fait rompu, il se jeta dans le fleuve et se sauva à la nage. La ville, composée alors de trois cents mille habitans, attaquée au dépourvu, éprouva une misère affreuse. *Porsenna* profita de l'occasion pour offrir aux Romains de lever le siège s'ils vouloient recevoir leurs anciens maîtres. « Plutôt mourir « de faim, s'écrièrent-ils tous, que de « souffrir l'esclavage et l'oppression ».

Lorsqu'ils étoient au plus fort de la détresse, un jeune homme, nommé *Mucius Cordus*, sort de Rome armé d'un poignard, et habillé en toscan, s'introduit dans le camp de *Porsenna*. Ce prince distribuoit alors lui même le prêt à ses soldats, accompagné d'un

secrétaire, vêtu à-peu-près comme lui. *Mucius* se jette sur le secrétaire et le poignarde. On l'arrête aussitôt. « Qui « es-tu, lui dit *Porsenna* saisi d'effroi, « d'où viens-tu, quels sont tes com- « plices ? Je suis Romain, répondit « l'intrépide jeune homme. Je suis « venu pour délivrer ma patrie par « ta mort. Vois comme je me punis « de mon erreur ». En même tems il met sa main dans un brasier destiné aux sacrifices et la laisse brûler jusqu'aux os sans donner signe de douleur. « Quant à mes complices, ajouta « *Mucius*, saches que nous sommes « trois cents qui avons juré de t'arra- « cher la vie ». Cette fausse confidence fit une impression terrible sur le roi des Clusiens. Il renvoya le jeune enthousiaste même avec honneur, et crut, de l'avis de son conseil, n'avoir d'autre parti à prendre pour sa sureté, que de finir cette guerre à l'amiable.

*Porsenna* envoya faire des propositions aux Romains. On convint de quelques articles : en attendant la pleine acceptation de quelques autres, les Romains donnèrent en ôtage dix jeunes patriciens et dix jeunes filles de la première qualité. *Clélie*, une d'entre elles,

se baignant avec ses compagnes, ne peut se voir si près de sa patrie sans desir d'y retourner. Elle se met à la nage, excite ses compagnes à l'imiter, et toutes arrivent sur le bord. *Valérius* en étant instruit, envoie dire à *Porsenna* que c'est à son insçu et contre son gré que ces jeunes filles se sont évadées, et qu'on va les ramener. Les Tarquins remarquoient avec peine la confiance qui s'établissoit entre *Porsenna* et les Romains. Ils appréhendoient que leurs intérêts ne fussent sacrifiés dans le traité qui se ménageoit. Pour le rompre, ils imaginent d'enlever les jeunes filles qu'on renvoyoit, persuadés que cet acte de violence rallumera le feu de la guerre, prêt à s'éteindre. Ils dressent une embuscade à l'escorte. Quoique foible et surprise, elle se défendit assez long-tems pour être secourue à propos par un corps de Clusiens. *Porsenna* arriva lui même. Cet acte de perfidie le brouilla irrévocablement avec les *Tarquins*. Il se retira ami des Romains, sans rien exiger d'eux, et par un trait de générosité délicate, sachant qu'ils étoient pressés par la faim, il ordonna à ses soldats de laisser toutes leurs provisions dans le camp. Il fit présent à

*Clélie* d'un beau cheval superbement enharnaché. Les Romains lui témoignèrent leur reconnoissance en lui élevant une statue. Ils lui envoyèrent une chaîne d'ivoire, un sceptre, une couronne d'or et une robe triomphale. *Cordus*, surnommé *Scævola-Gaucher*, parce qu'il ne put plus se servir que de sa main gauche, reçut aussi de la république des présens honorables et utiles. La mémoire de la générosité de *Porsenna* s'est perpétuée d'âge en âge par la formule établie pour la vente des effets appartenans au public : Le hérault crioit : « Ce sont ici les biens « de Porsenna. »

Les Tarquins ne se rebutoient pas. Après les Etrusques ou les Toscans, dont les Clusiens faisoient partie, ils suscitèrent contre les Romains, tous les Latins; mais ils comptoient moins sur la force que sur l'intrigue. Il y avoit beaucoup de mécontentement à Rome, il éclata d'abord par les esclaves qui formèrent une conspiration. On la découvrit. Un grand nombre des coupables furent mis en croix. L'atrocité du supplice irrita tout le corps des esclaves. Les pauvres citoyens presque tous accablés de dettes, se plaignoient

de la dureté de leurs créanciers. La haute bourgeoisie, en général, étoit révoltée de la morgue des Patriciens, et parmi les Patriciens même, les Tarquins conservoient toujours des amis entre ces hommes que le faste des cours et les promesses des grands séduisent. Le complot de s'emparer des portes et des remparts pendant la nuit, de les livrer aux troupes des Tarquins, d'égorger les sénateurs désignés, alloit s'exécuter ; lorsque les artisans de cette trame, effrayés de leur propre ouvrage, allèrent tout découvrir. Le sénat se trouva très-embarrassé. Les complices étoient en très-grand nombre. L'appel au peuple, introduit par *Publicola*, pouvoit les sauver quand ils auroient été condamnés par le sénat. On résolut de finir brusquement cette affaire, sans donner au peuple le tems de réfléchir. Les consuls, par un faux avis, firent réunir les conjurés dans la place. Le sénat les condamna. On fit ratifier la sentence par le petit nombre de Plébéiens qui se trouvoient rassemblés. Après le prononcé du jugement, ces citoyens reçurent l'ordre de se retirer, et aussi-tôt on lâcha contre les criminels, les chevaliers romains et d'autres

troupes qui les passèrent au fil de l'épée.

## DICTATEUR.

En même tems que la république étoit inquiétée au dedans, elle soutenoit la guerre au dehors. Il falloit des hommes. Les pauvres citoyens, qui sont toujours le plus grand nombre, refusoient de s'enrôler. « Nous serions « bien foux, disoient-ils, d'aller com- « battre pour la défense d'une ville où « nous sommes opprimés par d'impi- « toyables créanciers. » Le sénat crut possible de recruter les légions, en suspendant, par un décret, toute action pour dettes, jusqu'à la fin de la guerre ; mais cette condescendance même, fut inutile. Le refus dégénéroit en révolte ouverte. Les sénateurs comprirent alors combien dans ces occasions, une puissance absolue et unique est nécessaire. Ils se déterminèrent à tenter cet expédient, et proposèrent un décret en vertu duquel, tous ceux qui avoient quelqu'administration publique, devoient se démettre de leur pouvoir, et être remplacés par un seul magistrat, dont la puissance ne dureroit

Dictateur. 2506.

que six mois. Le peuple y consentit. Tous les magistrats se démirent, et un des consuls, le dernier démissionnaire, nomma ce magistrat unique, appellé *Dictateur*, en qui se réunirent toutes les autorités.

Pour être dictateur, il falloit avoir été consul. Sa charge ne pouvoit durer que six mois. Il nommoit à toutes les magistratures, et au commandement des armées. Quand il ne le prenoit pas lui-même, il le donnoit au général de la cavalerie, officier qu'il établissoit, sitôt qu'il étoit installé. Le dictateur faisoit la guerre et la paix, ordonnoit des impôts sans consulter le sénat, et il n'étoit comptable ni responsable de rien de ce qu'il avoit fait pendant sa magistrature. On ne lui connoît que deux espèces de dépendances : la première de ne pouvoir sortir de l'Italie, la seconde de ne pouvoir monter à cheval, sans en avoir demandé la permission au peuple. Du reste il étoit plus souverain que jamais n'avoient été les rois, et ne paroissoit qu'entouré de vingt-quatre licteurs, avec leurs faisceaux armés de haches.

Le premier dictateur fut *Titus Lartius*. Il nomma général de la cavalerie

*Spurius Cassius*, qui avoit été honoré du consulat, et d'un triomphe. L'appareil de cette magistrature en imposa au peuple: il ne refusa pas d'aller grossir l'armée. Le dictateur obtint, par quelques avantages, une trève d'un an avec les Latins, et déposa la dictature avant le tems prescrit. Pendant la trève, les préparatifs des Latins firent juger que la guerre alloit recommencer avec la plus grande violence. C'étoit en effet comme le dernier coup de désespoir des Tarquins. Ils restoient trois fils du superbe, tous braves, déterminés à expirer sur le champ de bataille, ou à recouvrer le royaume de leur père. Ils avoient un corps formidable d'exilés et de déserteurs, tous engagés par le même serment. La république crut la circonstance assez importante pour nommer un nouveau dictateur. Les enrôlemens se firent moyennant la promesse ordinaire aux débiteurs, d'améliorer leur sort après la guerre. Jamais combat ne fut plus opiniâtre que celui qui se donna près de *Régille*. Les chefs s'attaquèrent corps à corps. Presque tous y furent grièvement blessés, ou y périrent. Les trois fils de *Tarquin*, sa dernière espérance, tombèrent entre

les morts, apres des prodiges de valeur. Les Latins, extrêmement affoiblis par cette défaite, subirent les conditions de paix que le vainqueur voulut imposer. Il exigea qu'ils chassassent de leur pays, tous les exilés. Le superbe *Tarquin* fut obligé d'aller cacher sa honte dans la Campanie, chez le tyran *Aristomène*, où il mourut âgé de quatre-vingt dix ans.

Avec la paix revinrent à Rome les troubles domestiques, la lutte des créanciers avec leurs débiteurs, sujet trop légitime de dissention, si on examine la dureté des lois à cet égard. Quand un débiteur ne payoit pas après trois sommations, le créancier avoit droit de le charger de fers, de le garder dans sa maison, assujéti aux travaux les plus fatigans et les plus humilians, ou de le vendre comme un esclave. Le droit du créancier s'étendoit jusque sur la vie du débiteur. Quand ils étoient plusieurs, ils pouvoient se partager le corps du malheureux, à proportion de la somme qui leur étoit due. On dit que cette loi barbare ne s'exécutoit pas; mais si elle existoit, il est possible qu'il y ait eu des hommes assez inhumains pour la mettre en pratique. Du moins

s'en trouva-t-il de capables d'exercer le droit de servitude dans toute sa rigueur. L'histoire nous a laissé un exemple de cette cruauté.

Pendant qu'on délibéroit sur un nouvel enrôlement pour la guerre contre les Volsques, paroît dans la place publique, un homme déjà âgé, pâle, défait, la barbe longue, les cheveux en désordre : parmi ceux qui s'attroupèrent autour de lui, plusieurs se souvenoient d'avoir servi avec lui, et de l'avoir vu combattre avec valeur, aux premiers rangs des légions. « Je suis « né libre, dit-il, s'adressant au peuple, « je me suis trouvé à vingt-huit ba- « tailles. Dans la dernière guerre contre « les Sabins, j'ai perdu le revenu de mon « champ pendant une année. Ma mai- « son a été brûlée par l'ennemi, et tous « mes bien enlevés. Obligé de payer le « tribut, j'ai été forcé d'emprunter. « Les intérêts se sont accumulés. J'ai « été contraint pour y satisfaire, de « vendre l'héritage de mes pères. Com- « me je ne pouvois m'acquitter entié- « rement, mon créancier m'a emmené « chez lui avec deux de mes enfans. Il « m'a livré à ses esclaves qui par son « ordre, m'ont traité de la manière

« la plus cruelle. » En achevant, il se dépouille et montre sur son dos les stigmates encore récentes des verges avec lesquelles on l'a déchiré, et sur sa poitrine, les honorables cicatrices des blessures reçues en combattant pour la patrie. Ce spectacle confirma le peuple dans son obstination à ne pas s'enrôler.

Il y avoit deux consuls de caractère absolument opposé. *Appius Sévère*, inflexible, ne connoissant de la loi que sa rigueur; *Servilius* au contraire persuadé qu'il faut savoir courber la règle quelquefois. Le premier, très-estimé des riches patriciens, le second, considéré par le pauvre peuple comme son protecteur et son ami. Envain cependant fit-il ses efforts dans cette circonstance pour engager les plébéiens à se ranger sous les drapeaux de la république. « Que les Volsques arrivent, « disoient-ils, que nous importe d'où « nous viennent nos fers, de la main « des ennemis, ou de celle de nos « compatriotes. Que les patriciens es- « suyent les dangers de la guerre, puis- « qu'ils ont seuls la récompense de nos « victoires; devons-nous faire un rem- « part de nos corps pour empêcher

« que l'ennemi ne vienne détruire nos « prisons, et n'emporte nos chaînes » ? Néanmoins, après ce premier mouvement de dépit et de fureur, *Servilius* obtint une audience plus calme. Ces malheureux encore jaloux de l'honneur du sénat, tandis qu'ils en étoient si peu ménagés, eurent la condescendance de prêter l'oreille à ce que leur dit le consul; qu'il seroit contraire à la dignité de la compagnie de paroître n'avoir travaillé au soulagement des citoyens que par un motif de crainte. « Attendez la fin de la campagne, « et soyez surs qu'alors ce que vous « voulez exiger de force, le sénat vous « l'accordera par un motif de recon- « noissance ». Il le crurent, partirent, défirent les Volsques sous sa conduite. Contre l'usage de réserver toujours une partie du butin pour le trésor public, *Servilius* l'abandonna tout entier à ses soldats. Cette générosité choqua les sénateurs. Ils lui réfusèrent les honneurs du triomphe; mais son armée le lui déféra malgré eux.

La mauvaise humeur du sénat étoit un fâcheux présage pour l'exécution des promesses de *Servilius*. Aussi furent-elles oubliées. *Appius* jugeoit les

causes des débiteurs avec plus de sévérité que jamais : et le foible *Servilius* lui-même, entraîné par les patriciens, se laissoit aller jusqu'à prononcer quelquefois avec autant de sévérité que son collègue. Cette conduite cependant étoit d'autant plus injuste, que pour obtenir la grace promise, c'étoit ceux qui avoient le plus de dettes, qui s'étoient le plus distingués par leur valeur. Survinrent encore deux guerres, l'une contre les Arunces, qui se plaignoient que les Romains s'approchoient trop d'eux. Ils menacèrent d'attaquer la république, si elle n'abandonnoit une ville de Volsques, où elle avoit mis garnison. Le sénat répondit aux ambassadeurs ; « dites à « vos maîtres qu'il est dangereux d'at- « taquer ceux dont le voisinage est « formidable. » Ce petit peuple fut bientôt mis à la raison. L'autre guerre plus importante, étoit encore contre les Sabins. Nouvelle exhortation aux plébéiens de s'enrôler : nouveau refus. Comme la chose étoit pressante, on ne s'amusa pas à négocier. Le sénat fit nommer un dictateur par les consuls. Le choix tomba sur *Manius Valérius* septuagénaire, frère du fameux *Publi-*

*cola*. Il harangua le peuple, promit de faire en sorte que le sénat auroit pour les débiteurs insolvables tous les égards qu'ils pourroient eux-mêmes souhaiter. « En attendant, ajouta-t-il, j'ordonne « qu'on ne parle ni de contestations, « ni d'emprisonnemens pendant mon « administration ».

Le peuple comptant sur ces promesses, prit les armes avec plaisir, et s'en servit avec gloire. Le dictateur eut les honneurs du triomphe. Il auroit peut-être été plus flatté d'en obtenir un sur la dureté de cœur des sénateurs. Envain il les pria de se relâcher : les usuriers, favorisés par *Appius*, l'emportèrent. On reprocha même au vieillard qu'il abandonnoit son corps pour faire sa cour aux plébéiens. Le dictateur irrité, ne put s'empêcher de leur dire : « Vous serez peut-être trop heu- « reux dans peu de jours, d'avoir un « intercesseur comme moi auprès du « peuple ». Il quitte la salle du sénat, convoque l'assemblée du peuple et s'y rend avec toutes les marques de sa dignité. Il commence par le remercier de la promptitude avec laquelle ses concitoyens ont pris les armes à sa prière. Il se plaint ensuite du procédé

peu sincère du sénat, tant envers eux qu'envers lui. Il abdique sa dignité. « Jugez-moi, ajoute t-il, je me livre à « votre ressentiment, si vous me soup- « çonnez de vous avoir trahis ». Le peuple qui l'avoit écouté avec des sentimens de respect, le reconduisit chez lui avec autant d'acclamations, que s'il avoit procuré l'abolition des dettes.

## TRIBUNS DU PEUPLE.

Tribuns du peuple. 2511.

Les Romains avoient un respect religieux pour leurs étendards. Ils juroient sur ces signes sacrés en s'initiant dans la milice, et croyoient ne pouvoir les quitter que quand on les licencioit. Mal instruits ou trop confians, les patriciens s'imaginèrent que les soldats n'ayant point été congédiés par le dictateur avec les formes ordinaires après la guerre des Sabins, n'oseroient refuser de continuer le service sous les consuls, et qu'une nouvelle guerre seroit le moyen d'empêcher qu'ils ne songeassent à l'abolition des dettes. Ils ordonnèrent donc aux généraux de mener chacun leur armée, l'une contre les Eques, l'autre contre un reste de Sabins, qui remuoit encore. Les soldats

démêlant l'artifice, sortirent de Rome la rage dans le cœur. Ils délibérèrent comment ils s'y prendroient pour désobéir, sans manquer à leur serment. Ce fut d'abandonner leurs officiers, d'enlever les drapeaux et les emporter avec eux. Ce parti pris, ils se retirèrent conduits par un plébéien nommé *Bellutus*, sur une montagne à une lieu de Rome, qu'on a depuis nommée *le mont sacré*.

Cette retraite ne fut pas plutôt sçue à Rome, que le peuple se précipita en foule hors des portes, afin de se joindre aux soldats, malgré les efforts des patriciens pour les retenir. Ils envoyèrent demander ce que vouloient les Plébéiens. « Vous le savez, répondirent-« ils sèchement, et vous connoîtrez « bientôt quels ennemis vous avez à « combattre ». Cette réponse rapportée au sénat, donna lieu à de grands débats. L'exdictateur reprocha au sénat le peu d'égards qu'on avoit eu pour ses conseils. « Vous n'avez pas voulu, « dit il, leur accorder quelques graces « qui les auroient contentés, ils vont « vous en demander davantage pour « le présent, et des suretés pour la « suite ». [illegible] concluoit d'envoyer une

grande députation chargée de faire la paix, et de ramener le peuple à quelque prix que ce fût. *Appius*, l'inflexible *Appius* voyoit la ruine de la république dans la moindre condescendance. » Grand Jupiter, s'écrioit-il, « détournez les maux que cette foi- « blesse impolitique va causer ». Il vouloit qu'on attendît, sans montrer d'inquiétude, la résipiscence du peuple, dût on avoir recours aux armes, s'il étoit nécessaire. *Appius* avoit pour lui toute la jeunesse jalouse de ses prérogatives. Les vieillards au contraire, persuadés qu'un peu de complaisance ne leur ôteroit rien de leur considération personnelle, ne croyoient pas courir de risques en faisant des avances. Leur avis prévalut. La députation eut lieu.

Comme elle étoit composée de tout ce qu'il y avoit de sénateurs les plus estimés, elle fut reçue avec le plus grand respect. Leur seule présence auroit suffi pour ramener les esprits, et les Patriciens auroient remporté une victoire entière sans sacrifices, si les Plébéiens n'avoient eu parmi eux des hommes en garde contre ce que pouvoient avoir de captieux les propos-

tions qu'on leur feroit. De ce nombre étoit un *Lucius Junius*, portant le nom du fondateur de la république; il affectoit aussi le surnom de *Brutus*, et de se croire destiné à délivrer le peuple de la tyrannie du sénat, comme *Brutus* avoit délivré Rome de l'oppression des rois.

*Menenius* porta la parole. Il fit précéder les offres du sénat par une fable qui devroit être écrite en gros caractère, dans tous les lieux destinés aux assemblées populaires. « Un jour, dit-« il, les membres se fâchèrent contre « l'estomach. C'est un paresseux, « dirent-ils, qui ne travaille ni n'agit, « pendant que nous nous donnons « bien de la peine. Il faut que chacun « ait son tour. En conséquence, les « membres cessèrent de fournir des « alimens. L'estomach n'ayant plus « de nourriture, tout le corps tomba « en langueur, et sentit trop tard que « celui qu'ils regardoient comme inu-« tile, contribuoit plus que tous les « autres à l'intérêt commun ». Cet apologue, appliqué au gouvernement, fit une grande impression, sur-tout terminé par la déclaration que le sénat consentoit à l'abolition des dettes.

Tous les soldats applaudirent avec une joie vive. Ils n'en demandoient pas davantage. Déjà, ils levoient leurs tentes pour suivre les députés. Leurs chefs les arrêtèrent. « Voilà, dit *Brutus*, un grand pas fait en faveur du « peuple. Certainement, la condescendance du sénat doit exciter notre « reconnoissance; mais quelle sureté « nous donne-t-on pour l'avenir ? Et « quelle autre pouvez-vous demander, « répondit *Menénius*, que celle que « nos loix et la constitution de la ré« publique vous donnent. Permettez« nous, répliqua *Brutus*, de vous en « proposer une que vous ne nous re« fuserez pas, si vos intentions sont « droites; c'est que le peuple soit au« torisé à choisir annuellement des « magistrats qui n'auront dans Rome « d'autre autorité que celle de les pro« téger ». Les députés surpris dirent qu'ils n'avoient pas de pouvoir à cet égard, qu'il falloit en référer au sénat. A la simple proposition, *Appius* entra en colère : il tonna, annonça les plus grands malheurs; mais le plus grand nombre des sénateurs étoit las de la division, et vouloit la paix. La loi passa au desir de *Brutus*, qui fut élu avec

*Bellutus* et trois autres. De cinq, le nombre fut ensuite porté à dix, et leur personne déclarée inviolable. Voici les termes du décret auquel on donna la plus grande étendue. « Que « le tribun du peuple soit exempt de « toute charge servile imposée aux « citoyens. Que personne ne le frappe, « ni le fasse frapper par un autre. « Si quelqu'un viole cette loi, qu'il soit « déclaré maudit, que ses biens soient « consacrés au service de la déesse « *Cérès*. Si quelqu'un tue un tribun, « tout le monde sera en droit de tuer « le meurtrier ».

Les tribuns avoient leur siége près du sénat. Il ne leur étoit permis d'y entrer que quand les consuls les appeloient. Ils n'avoient ni robes distinctes, ni licteurs, ni chaise curule, n'étoient habillés que comme de simples particuliers, et n'avoient à leurs ordres qu'un simple serviteur, nommé *Messager*. Leur autorité étoit renfermée dans Rome, dont ils ne pouvoient sortir. Si le sénat ou autre tribunal portoit un jugement, par lequel le peuple leur paroissoit lésé, il suffisoit qu'un d'entre eux se levât, et prononçât *veto*, *je défends* : ce seul mot empêchoit toute

action. Les tribuns ne pouvoient être choisis qu'entre les Plébéiens et élus par eux. On ne les établit d'abord que pour s'opposer à l'oppression du peuple, et veiller à la conservation de ses droits; mais ils ne tardèrent pas à étendre leur puissance au-delà des premières bornes; de sorte qu'on eût bientôt à leur reprocher des désordres plus grands que ceux qu'ils avoient été destinés à réprimer : aussi quelques anciens les ont-ils appellés *le poison de la tranquillité publique.*

Coriolan. La première occasion importante dans laquelle éclata l'ambitieuse prétention des tribuns, celle de resserrer, de borner la puissance du sénat, et de s'en revêtir eux-mêmes, fut l'affaire de *Coriolan.* Il se nommoit *Caius Marcius*, d'une famille Patricienne. Le surnom de *Coriolan* lui fut donné à la tête de l'armée, pour ses exploits au siége de Corioles, capitale des Volsques, qu'il prit, et pour des traits de courage étonnans qui déterminèrent la victoire en faveur des Romains, dans une bataille qu'ils gagnèrent quelques jours après. Fier de ses succès, bouillant de zèle pour les prérogatives de son ordre, il ne pouvoit voir, sans in-

dignation, les atteintes sourdes que les tribuns ne cessoient de lui porter. Tout leur étoit bon pour envenimer le peuple contre le sénat. Une famine survint; c'étoit, disoient-ils, le crime des Patriciens, le crime des riches, qui faisoient des amas de blé, afin de le vendre plus cher. Dans cette persuasion, le peuple, qu'il suffit de prévenir pour le faire agir même contre ses intérêts, crut bien se venger des Patriciens, en refusant de s'enrôler pour une expédition qui devoit lui procurer des vivres. *Coriolan*, voulant faire voir aux tribuns qu'on pouvoit *déjouer* leur malice, se met à la tête de quelques volontaires, entre sur les terres des ennemis, remporte des avantages décisifs, et revient avec un riche butin en blé, bétail et prisonniers.

Ce triomphe fut une humiliation pour les tribuns; ils résolurent de punir celui qui la causoit. *Coriolan*, de son côté, loin de chercher à adoucir leur ressentiment, les bravoit en toutes circonstances. Il se déclara, dans le sénat, avec la véhémence de son caractère contre l'accord fait sur le mont sacré, accord auquel les tribuns devoient leur origine. Ceux-ci pensèrent à le faire re-

pentir de sa hardiesse. Dans un moment où ils le tenoient dans la place publique, le centre de leur puissance, deux tribuns, sans même, consulter le peuple, le condamnent à être précipité de la roche Tarpéienne, supplice des traîtres. Ils s'avancent pour saisir *Coriolan*. Les Patriciens le mettent au milieu d'eux. Il y auroit eu un combat sanglant sans la modération du peuple même, qui, jugeant que ses magistrats avoient été trop loin, convertit l'arrêt de mort en un ajournement à comparoître devant lui, pour se purger du crime d'affecter la tyrannie, le seul dont on l'accusoit.

On eut beaucoup de peine dans le sénat à déterminer *Coriolan* à se soumettre. Il regardoit la prétention du peuple comme attentatoire à l'autorité du sénat. Son opinion étoit appuyée par *Appius*, qui revenoit toujours sur les dangers que la foiblesse du sénat préparoit à la république. Il énuméroit tous les torts des sénateurs, démontroit clairement la fausseté de leur molle politique, et en prédisoit les funestes effets; cependant, comme les tribuns s'étoient engagés à n'intenter d'autre action que celle de tyrannie, et que *Coriolan* étoit bien pur à cet égard, il

se rendit aux instances des sénateurs, d'autant plus volontiers, qu'ils promirent de l'accompagner à l'assemblée et de ne le point abandonner.

Elle commença d'une manière qui dut faire mal augurer aux patriciens de l'issue. Les tribuns avoient arrangé le peuple de manière que contre l'ordre ordinaire, la dernière classe, celle de la populace, dont ils disposoient, devoient avoir la prépondérance des suffrages. En vain les consuls se récrièrent contre cette forme irrégulière. Il fallut encore céder ce point. Ils l'abandonnèrent en partie, parce qu'ils espéroient obtenir, qu'en considération des prières de tout le sénat, on n'en viendroit pas aux voix. « Contentez-« vous, disoit le consul *Minucius*, de « la soumission de *Coriolan*. Voudriez-« vous traiter en criminel un si illustre « citoyen ? C'est le sénat entier qui « vous demande de le recevoir en « grace. Pourriez-vous refuser trois « cents des principaux membres de « la république ? L'ennemi le plus « cruel, ne pourroit tenir contre un « si grand nombre d'illustres supplians. « L'assemblée est convoquée, répon-

« dit froidement le tribun *Sicinnius*, « elle ne peut être renvoyée que l'af- « faire ne soit terminée à la pluralité « des voix. »

L'accusation du tribun roula sur deux points : savoir, que *Coriolan* avoit empêché de diminuer le prix du blé, et avoit fait ses efforts pour abolir le tribunat; d'où il tiroit la conséquence qu'il aspiroit à la tyrannie. Sans s'amuser à réfuter des imputations, dont on tiroit une conséquence sensiblement calomnieuse, l'accusé parla en guerrier devant les compagnons et les témoins de ses victoires, exposa aux yeux du peuple les couronnes qu'il avoit reçues de la main de ses généraux. « Qu'ils parlent, s'écria-t-il, en les « appellant par leur nom, qu'ils parlent « ceux que j'ai sauvés dans les batailles; « qu'ils paroissent ceux que j'ai arrachés « au fer des ennemis, et à qui j'ai con- « servé la vie. » Tous se levèrent, et étendant les mains en supplians : « sau- « vez, disoient-ils au peuple, sauvez « celui à qui nous devons l'avantage « d'être au milieu de vous. S'il faut « une victime, prenez-nous, nous « sommes prêts à mourir pour lui. »

Comme ceux qui tenoient ce langage étoient presque tous plébeiens, leurs sollicitations arrachoient des larmes à la plus grande partie du peuple. *Coriolan* ouvre ses habits, montre les cicatrices de ses plaies. « C'est pour sau-« ver ces dignes citoyens, dit-il, que « j'ai reçu ces blessures; que les tribuns « accordent, s'il se peut, de pareilles « actions, avec l'odieux dessein qu'ils « m'imputent. » Les principaux plébéiens convenoient qu'un citoyen si distingué par sa naissance et son mérite n'auroit pas dû être mis en justice sur de si frivoles présomptions. Ils conclurent à l'absoudre, et même avec éloge. Les tribuns voyoient l'objet de leur haine prêt à échapper. Un d'eux contre la parole donnée de renfermer l'accusation dans le crime de tyrannie, intente une autre action, qui étoit d'avoir partagé à ses soldats le butin pris sur les Antiates, au lieu de le mettre dans le trésor public. *Coriolan*, qui ne s'attendoit pas à ce nouveau grief, répond que les circonstances l'avoient autorisé à cette disposition, quoiqu'elle ne fût pas conforme aux lois, qu'il n'a rien pris pour lui, que les dépouilles ont été mises entre les mains de ceux

même qui l'écoutent. Mais parmi les présens, il y en avoit aussi beaucoup qui n'avoient point participé à cette largesse, parce qu'ils n'étoient pas de l'expédition des Antiates. Ils prirent moins d'intérêt au sort d'un homme auquel ils n'avoient pas d'obligation personnelle. L'esprit public changea. Les tribuns profitèrent du moment, et *Coriolan* fut condamné à un bannissement perpétuel.

Il sortit de l'assemblée la rage dans le cœur. Arrivé chez lui, il trouve *Véturie*, sa mère, et sa femme *Volumnie*, fondant en larmes. » Je n'ai plus, « leur dit-il, ni mère, ni femme, ni « enfans. J'abjure tout, jusqu'à mes « dieux domestiques ». Il part après ce brusque adieu. Les sénateurs l'attendoient à la porte de la ville. Justement offensé de leur peu de courage, il passe au milieu d'eux sans daigner leur dire une parole. Il médite quelques jours sur son sort dans une maison de campagne où il s'étoit retiré. Delà il jette les yeux sur les différens peuples voisins chez lesquels il pourra chercher un asile, et il se détermine pour les Volsques, qu'il avoit plusieurs fois battus, pour la maison même d'*Attius*

*Tullus*, leur chef, sur lequel il avoit remporté des victoires. Il se rend à Antium, leur capitale, entre dans la maison de ce général, et va s'asseoir près du foyer, lieu consacré aux dieux domestiques, et inviolable chez les anciens.

On annonce à *Attius*, qui soupoit dans un autre appartement, qu'un étranger d'une taille majestueuse, vient d'entrer dans sa maison sans dire un seul mot, et s'est placé auprès du foyer de ses lares. *Attius* approche. *Qui êtes-vous*, dit-il à l'inconnu, *que voulez-vous?* L'étranger découvre son visage, qu'il avoit jusqu'alors caché avec les mains. Le Volsque ne se rappellant pas ses traits, le Romain lui dit: « je suis « *Coriolan.* Exilé pour toujours de ma « patrie, j'en viens chercher ici une « autre, et vous offrir mon bras et « mes conseils contre mes ingrats con- « citoyens. *Attius* lui tend la main, « gage de sureté dans leurs mœurs, « et le mène dans un appartement ».

Les Romains s'étoient faits, par leur injustice, un ennemi terrible qui les réduisit aux dernières extrêmités. Les Volsques donnèrent un commandement à *Coriolan.* Il entra sur le terri-

toire de Rome, trouva les citoyens dispersés à la campagne, les fit tous esclaves ; brûla les fermes, emmena le bétail, brisa les instrumens de l'agriculture, mit tout à feu et à sang, et vint camper aux portes de la ville. Les Plébéiens éperdus, coururent au sénat, abjurèrent leur fatal décret, et demandèrent le rappel de l'exilé. Mais cette compagnie reprenant son ancienne dignité, ne voulut pas fléchir devant un rebelle. Tout au plus consentit elle à traiter, et insinua que la liberté de revenir dans sa patrie pourroit être une condition de la paix. Les députés qu'on envoya, quoique la plupart ses anciens amis, entre autres *Minucius*, furent reçus avec hauteur. *Coriolan* les fit passer entre les haies de soldats menaçans, et imposa pour condition, à l'égard des Volsques, ce qu'il put imaginer de plus mortifiant pour les Romains.

» Quant à moi, croyez-vous, qu'un « simple rappel répare suffisamment « les affronts que j'ai reçus ? Quelle « sureté y a-t-il pour moi dans ma pa- « trie ? pendant qu'il ne tient qu'à des « tribuns effrontés, à un *Sicinnius*, à « un *Décius*, d'armer contre moi une « vile populace ? Non, Rome est une

« marâtre. Elle a traité de la manière « la plus cruelle un fils qui ne cher- « choit qu'à s'immoler pour sa gloire. « Elle connoîtra bientôt par les effets « de mon ressentissement, si les dieux « épousent ma cause ou la sienne. Al- « lez, je vous donne trente jours, au « bout de ce terme, je reparoîtrai « sous ces murs pour entendre votre « réponse ».

Cette trêve fut employée par les Volsques à continuer leurs ravages, par les Romains à délibérer. Des débats du sénat sortit ce décret remarquable. « On « ne traîtera pas avec les Volsques « qu'ils ne soient hors du territoire de « la république. » Au terme marqué, *Coriolan* reparoit. Des députés lui portent la résolution du sénat. Le Romain s'obstine au contraire aux conditions qu'il a déjà proposées pour les Volsques. Les dispositions se font; l'assaut va commencer. Le peuple consterné prend ses postes. Les sénateurs permettent cependant qu'une députation religieuse aille prier *Coriolan* de se soumettre au décret. Les augures, les prêtres, les pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie, arrivent au camp, sont reçus avec respect, mais n'obtiennent rien. Leur re-

tour sans succès redouble les alarmes. Les hommes bordoient les murailles avec une contenance mal assurée. Les femmes faisoient retentir les temples de leurs gémissemens. On en voit tout-à-coup sortir les plus distinguées, ayant à leur tête *Valerie*, sœur du fameux *Valerius Publicola*.

Elles dirigent leurs pas vers la maison de *Coriolan*, où sa mère et sa femme déploroient ensemble leur malheur et celui de Rome. « Vous êtes, leur dit « *Valerie*, la seule ressource qui nous « reste. Nous venons vous conjurer de « de sauver nos biens, notre honneur, « et notre liberté. Venez avec nous au « camp de *Coriolan*. Amenez ses tendres enfans qui pourront toucher le « cœur de leur père. Votre présence « l'engagera à préférer la conservation « de sa triste famille à son ressentiment, « et aux avantages qu'il peut retirer « de la part des Volsques. » Encore douloureusement affectées du brusque adieu de *Coriolan*, sa mère et sa femme refusoient d'essayer leur foible crédit sur un guerrier fier de ses forces, et qui ne respiroit que la vengeance. Cependant elles se laissent entraîner par les instances de *Valerie* et de ses

compagnes, et partent du consentement du sénat.

On avertit *Coriolan* qu'une file de chars sort de Rome, remplis de dames, qui dirigent leur marche vers le camp. Il soupçonne le but de cette étrange ambassade, se propose de les recevoir avec les mêmes égards qu'il avoit marqués aux ministres de la religion; mais de ne leur pas accorder davantage. Cependant sa fermeté commence à chanceller quand il voit à la tête sa mère et sa femme. Il ordonne à ses licteurs de baisser les faisceaux devant des personnes si chères, et court les embrasser. Leurs larmes se confondirent; mais quand *Véturie* voulut exposer le sujet de sa mission, son fils l'interrompit, jusqu'à ce que les officiers volsques qu'il avoit fait mander, de peur qu'ils ne prissent ombrage de l'entrevue, fussent arrivés. Elle dit qu'elles viennent demander la paix, et conjurer son fils parce qu'il avoit de plus cher, de tourner ses armes contre d'autres ennemis. Il répond que, sans trahir les intérêts d'une nation qui l'a honoré du commandement de ses troupes, il ne peut abandonner les avantages que les circonstances lui offrent

sur Rome. Elle réplique qu'elle ne prétend rien exiger de lui qui puisse l'exposer au moindre blâme. Que sans manquer à ce qu'il doit à ses bienfaiteurs, il est le maître de faire une paix également avantageuse aux deux nations. « Par le grand Jupiter s'écrie-t-« elle, par les mânes de tes ancêtres, « je te conjure de retirer les troupes « de devant Rome, et d'accorder aux « Romains une trêve d'un an, pen-« dant laquelle on prendra des mesu-« res pour faire une paix durable. O « mon fils, toujours obstiné dans ta « vengeance, résisteras tu aux larmes « de ta mère; considère que ta ré-« ponse décidera de ma réputation et « de ma vie. Une Romaine sait mourir « quand l'honneur veut qu'elle meure. « Si je ne puis te persuader, j'ai ré-« solu de me donner la mort à tes yeux. « Tu n'iras à Rome, qu'en foulant aux « pieds le corps de ta malheureuse « mère. Mon fils, mon cher fils, ac-« corde-moi la grace que je te demande. « Si mes prières, si mes larmes ne sont « pas capables de t'émouvoir, vois ta « mère prosternée devant toi, te sup-« pliant d'épargner ta patrie. » En prononçant ces paroles, elle embrassoit

ses genoux, et versoit un torrent de larmes. Ses enfans et toutes les dames romaines se prosternèrent de même.

*Coriolan*, voyant sa mère à ses genoux, n'est plus maître de ses mouvemens. Agité de mille passions différentes, il s'écrie : « ah ! ma mère vous » me désarmez. » Puis la pressant tendrement dans ses bras, il ajoute d'une voix basse : « Rome est sauvée, et votre « fils est perdu. » En effet, les Volsques ne lui pardonnèrent pas l'engagement qu'il prit de sortir sur-le-champ du territoire de la république, selon les résolutions du sénat. Dans les discussions qu'il y eut ensuite à Antium, à l'occasion des autres conditions de la paix, il s'éleva de vives plaintes sur la complaisance de *Coriolan* : il voulut se justifier devant le peuple ; mais des assassins apostés ne lui laissèrent pas le tems de parler, et le massacrèrent. Le sénat demanda aux dames romaines ce qu'elles desiroient en récompense d'un si grand service. Elles prièrent qu'il leur fût seulement permis de bâtir à leurs dépens, un temple *à la fortune des dames*. Le sénat ordonna qu'on le construisît des deniers du trésor public. *Valérie* en fut la première prê-

tresse. Comme *Coriolan* avoit porté les armes contre sa patrie, le sénat ne voulut pas qu'on lui fît des obseques à Rome; mais les dames en portèrent le deuil pendant dix mois. Quoique mort dans la disgrace, son pays l'a toujours honoré comme un héros. Il étoit désintéressé, ami de la vertu, aussi brave que prudent; mais pas assez populaire. *Coriolan* a été reconnu plus propre qu'aucun des généraux qui l'ont précédé et suivi, à reculer les frontières de la république, s'il n'avoit pas été arrêté par les malheureux troubles qui ont empêché sa patrie de recueillir le fruit de ses vertus.

Si on jugeoit de toutes les républiques par l'exemple de Rome, on diroit que c'est dans les troubles qu'elles se forment, que c'est dans les troubles qu'elles se fortifient et s'agrandissent; que par conséquent, cet état leur est nécessaire, jusqu'à entier établissement. Crise de gouvernement aussi redoutable aux hommes doux et pacifiques, qu'avantageuse aux intrigans, aux ambitieux, aux vindicatifs et autres hommes à passions exaltées. Que ceux-ci consultent l'histoire romaine à notre époque, ils y trouveront tous les moyens

pratiques et praticables, pour faire prévaloir un parti, se rendre recommandables, fonder sa fortune et son crédit à l'aide d'une réputation populaire.

Ici paroît *la Loi Agraire*, cette pomme de discorde jetée entre les pauvres et les riches. Elle avoit été déjà annoncée, à la suite de l'abolition des dettes, comme le seul moyen d'amener l'*égalité* nécessaire dans les républiques. *Cassius*, consul, en fit l'objet d'une délibération légale pour mortifier les sénateurs qui lui avoient refusé le triomphe qu'il obtint malgré eux. Les tribuns, magistrats du peuple, s'y opposèrent par jalousie, parce qu'ils ne l'avoient pas proposé eux-mêmes, et qu'ils ne vouloient pas que le peuple reçût un bienfait d'autre main que de la leur; mais ayant réussi à ôter à *Cassius* le mérite de la proposition, ils s'en emparèrent, et la firent si bien valoir, qu'ils forcèrent le sénat d'accorder qu'il seroit nommé dix hommes, appellés *décemvirs*, pour faire ce partage. Ensuite l'infortuné *Cassius*, pour prix de sa démarche en faveur du peuple, fut accusé par le sénat du crime de haute-trahison,

devant ce même peuple, qui le condamna à être précipité de la roche Tarpéienne.

Les Sabins. Les délais affectés du sénat à nommer les décemvirs, déterminèrent les plébéiens à ne point s'enrôler dans une guerre réellement entreprise pour faire diversion à la loi agraire. Les tribuns appuyoient cette résolution dans la ville : c'étoit leur terrein, le centre de leur puissance ; mais elle ne pouvoit s'étendre au-delà. Les consuls font transporter leur tribunal dans la campagne. Là, ils citent les citoyens pour être enrôlés. Quand il se trouvoit quelques réfractaires, ils ordonnoient qu'on démolît leurs fermes, qu'on emmenât leurs bestiaux. Moyennant ces expéditions militaires, deux armées furent bientôt levées. Soldats braves à leur ordinaire, mais marchant dans le dessein de déshonorer leurs chefs, ils se laissèrent en effet repousser par les ennemis jusque dans le camp : alors ils firent volte face, et les chassèrent à leur tour, de manière cependant que leur victoire ne pût mériter les honneurs du triomphe aux consuls. Cette obstination du peuple produisit de la part de la famille patricienne des *Fa-*

*bius* un dévouement comparable à celui des Lacédémoniens aux Thermopyles. Ils allèrent offrir au sénat de défendre seuls de leurs corps et de leurs biens, les frontières de la république contre les Véiens. Partis au nombre de trois cents, ils font de tels exploits que les Véiens sont obligés de mener contre eux une armée entière. Le nombre l'emporta sur la valeur, encore les Véiens n'obtinrent-ils pas la victoire en se mesurant corps à corps avec les *Fabius*. Ils les percèrent de loin à coups de flèches. Il ne survécut de cette famille qu'un enfant de quatorze ans, seul rejeton qui perpétua le nom des *Fabius*.

Le consul de ce moment étoit *Ménénius*, homme généralement estimé. Les tribuns le soupçonnèrent de connivence avec les patriciens pour différer toujours sous différens prétextes la nomination des *décemvirs*, ou plutôt son mérite trop reconnu du peuple leur portoit ombrage. Sitôt qu'il fut sorti de charge, ils l'accusèrent d'avoir laissé périr les *Fabius* qu'il auroit pu défendre. Comme il se pratiquoit dans ces occasions, ces magistrats changèrent la manière de recueillir les voix,

afin de donner la prépondérance à celles de la populace dont ils disposoient. *Ménénius* fut condamné à mort: peine qu'à la sollicitation du sénat, les tribuns laissèrent changer en une amende, mais si forte, qu'il étoit hors d'état de la payer, n'ayant pour tout patrimoine que la gloire de son père et la sienne. Ses amis lui offrirent de satisfaire pour lui : il les remercia, se renferma dans sa maison, et mourut de chagrin ou se tua.

Famine. C'étoit un combat perpétuel entre les deux partis. La famine y donnoit souvent lieu. Rome se trouvoit fort exposée à ce fléau. On en sentira aisément la cause, quand on fera réflexion que cette ville extrêmement peuplée, n'avoit qu'un territoire fort borné, peu capable de fournir à ses besoins, tant parce que des fréquentes guerres occupoient les bras destinés à l'agriculture, que parce que les espérances du laboureur étoient souvent détruites avant la moisson par les ravages des ennemis. Le sénat, afin de prévenir ou de soulager la disette, formoit avec l'argent du trésor public des greniers, dont on distribuoit le blé au peuple à un prix modique. Les tribuns persua-

dèrent au peuple que ce prix, quelque modique qu'on l'établît, étoit encore trop haut; que ce blé ayant été payé de l'argent public, le peuple devoit avoir pour rien le blé qu'on en avoit acheté; que si les patriciens ne vouloient pas le donner, il falloit aller le prendre. D'ailleurs cette manutention des blés, fournissoit une occasion favorable de calomnier ceux qui en étoient chargés, comme s'ils eussent fait de cette denrée nécessaire, un objet de spéculation lucrative.

Loi de Voléron.

Les patriciens attaqués avec tant d'aigreur, résolurent de repousser la violence par la force. Peut-être y employèrent-ils d'abord quelques machinations sourdes; car le tribun *Genucius* fut trouvé mort dans son lit, la veille d'un jour où il devoit porter un coup décisif au sénat. Le peuple le remplaça par un homme violent, nommé *Voléron*, personnellement insulté par les patriciens, et irrité contr'eux. Ceux-ci lui opposèrent *Appius*, héritier de la haine de son père contre le peuple, et de son inflexible fermeté.

La lutte s'établit entre ces deux hommes, sur la manière d'élire les tribuns; manière, disoit *Voléron*, qui

donnoit trop d'influence au sénat, sur l'élection des magistrats du peuple, et lui fournissoit le moyen d'insérer, dans le nombre, quelques-uns à son choix, dont il se servoit pour croiser les opinions des autres, et suspendre leur fatal *veto*. *Appius* s'éleva, dans l'assemblée du peuple, contre les prétentions de *Voléron*, avec toute la véhémence dont il étoit capable. Un tribun, nommé *Lectorius*, après avoir traité *Appius* de bête féroce, contre laquelle il falloit combattre, non avec des paroles, mais avec l'épée, ordonna au consul de sortir de l'assemblée. Sur son refus, le tribun s'avance avec ses officiers pour le saisir. Ses licteurs et les patriciens l'environnent. Il y eut des coups donnés et rendus, mais point de sang répandu, parce qu'on ne portoit point d'armes dans la ville. L'assemblée se sépara en tumulte. Pendant la nuit, les plébéiens s'emparèrent du capitole. Tout tendoit à une guerre ouverte, lorsque l'esprit conciliant du consul *Quinctius*, et de quelques sénateurs modérés, ramena la paix. On reconnut que la rixe passée, n'étoit arrivée de part et d'autre que par un excès de zèle pour la république, et moyennant une petite défé-

rence au sénat, la loi de *Voléron* passa malgré les vives réclamations et les protestations d'*Appius*.

Le consul se vengea de cette victoire du peuple, par une rigueur excessive dans la discipline de l'armée, qui lui fut donnée contre les Volsques. Centurions et soldats, également irrités, renouvellèrent le projet qui avoit déjà été exécuté contre les mêmes ennemis, de déshonorer leur général en se laissant battre. *Appius* frémissant de rage à la vue de cette trahison, ramène l'armée sur le territoire de la république. Donnant alors un libre cours à son ressentiment il fait couper la tête en sa présence, aux Centurions et aux autres officiers qui avoient quitté leurs rangs. Ceux qui avoient abandonné leurs drapeaux à l'ennemi, furent battus de verges jusqu'à la mort, enfin il fit décimer les soldats. Après cette sanglante exécution, le consul rentré dans la ville, continua de s'opposer fièrement aux prétentions des tribuns, et à défier leur vengeance. Il les brava jusques dans l'assemblée du peuple, convoquée pour lui faire son procès comme à un ennemi de la patrie. *Appius* y parut, non en habit de deuil, comme c'étoit

l'ordinaire en ces sortes d'occasions, mais avec une contenance fermè et assurée, sans permettre que ses amis sollicitassent en sa faveur. Il plaida sa cause lui-même. Ses raisons, et la manière de les exprimer, firent tant d'impression, qu'il alloit être renvoyé absous, si les tribuns s'appercevant de ces dispositions favorables, n'eussent pas fait remettre la décision à un autre jour, sous prétexte qu'on n'auroit pas le tems de recueillir les voix avant la nuit. *Appius* sentit que ce délai n'étoit imaginé que pour prendre des mesures plus sures contre lui, et trop certain de ne pouvoir échapper à la vengeance de ses ennemis, il prévint sa condamnation, et se donna la mort. Les tribuns vouloient qu'on le privât des honneurs dûs à son mérite et au rang qu'il avoit tenu dans la république; mais les consuls permirent au fils de faire l'oraison funèbre de son père, et le peuple écouta son éloge avec plaisir.

On n'est pas étonné après la mort d'*Appius*, de voir reproduire la loi agraire. Pour l'éluder, les patriciens cherchèrent à se débarrasser de ceux qui avoient le plus d'intérêt à son établissement, savoir les pauvres. Quelque

fût l'intention du sénat, ce qu'il proposoit étoit un véritable avantage. Il consistoit à partager entre eux les terres des Antiates, nouvellement conquises; mais quand il fut question de recevoir les noms de ceux qui voudroient former cette colonie, peu de plébéiens vinrent s'inscrire. Ils se plaignirent même du sénat, disant que les patriciens ne cherchoient qu'à envoyer loin de Rome, ceux qui avoient le courage de s'opposer à leur tyrannie. Les jeux, les spectacles, les assemblées publiques, l'agitation des affaires, la part que chacun d'eux avoit au gouvernement, contribuoient à les attacher à Rome, quelques misérables qu'ils y fussent, et leur faisoient regarder une colonie comme un exil honorable. De plus les tribuns n'étoient pas fâchés de retenir cette multitude oisive et indigente, qui leur étoit d'un grand secours dans leurs querelles avec le sénat.

Il en survint une plus importante pour le fond et les suites que la loi agraire. Jusqu'alors les consuls avoient rendu seuls la justice. Ils régloient leurs sentences sur les principes de l'équité naturelle, sur d'anciens usages, ou sur les lois de *Romulus* et de ses succes-

seurs, dont il se trouvoit encore quelques restes dans les livres sacrés, confiés à la garde des pontifes. Mais ces premiers élémens de la jurisprudence romaine avoient toujours été cachés au peuple. Un tribun nommé *Terentius*, représenta que cette forme rendoit les magistrats patriciens maîtres des fortunes des particuliers, en ce que les principes dont il s'appuyoient étant ignorés, ils pouvoient les interpréter selon leurs caprices ou leurs intérêts. *Terentius* demandoit deux choses. Premièrement que les consuls n'eussent pas seuls le droit de rendre la justice; secondement, qu'on fit des lois connues de tout le monde, afin que les juges pussent y conformer leurs sentences, et que ceux qui seroient exposés à des contestations, fussent éclairés sur la justice de leurs causes, et ne se jetassent pas dans des procès ruineux.

Rien n'étoit plus raisonnable que ces deux demandes, et elles auroient certainement été accordées sans délai par le sénat, s'il n'eût écouté que la justice; mais il se laissa entraîner par la jeunesse toujours ardente contre ce qui pouvoit entamer les privilèges de son ordre. *Quinctius Ceson*, jeune homme

violent, d'une taille extraordinaire, qui s'étoit distingué dans plusieurs batailles, par sa valeur, ne se distingua pas moins dans la place publique, par des coups appuyés avec force sur tous ceux qui secondoient les tribuns. Il congédia ainsi l'assemblée malgré elle. Les tribuns eurent leur revanche le lendemain, non par des coups, mais par une accusation de crime capital, contre le jeune imprudent. A ses torts trop réels, on mêla des calomnies, et il auroit été condamné à la mort, sans l'estime qu'on avoit pour *Quinctius Cincinnatus*, son père. En sa considération, le fils fut condamné seulement à une forte amende. Le père pour la payer, vendit la plus grande partie de ses biens, et se retira dans une pauvre cabanne au-delà du Tibre, où il cultivoit de ses propres mains, cinq ou six acres de terre, le seul bien qui lui restât.

La condamnation du fils avoit été accompagnée de beaucoup d'égards pour le père. Les tribuns eux-mêmes n'avoient pu s'empêcher de lui marquer l'estime qu'ils avoient pour ses vertus. Cette conduite fit espérer que *Quinctius Cincinnatus*, réélu consul, pourroit tranquiliser le peuple. D'ailleurs,

on avoit besoin d'un homme ferme pour remettre l'ordre dans la ville, où *Herdonius*, capitaine sabin, à la tête d'une troupe d'Eques et de Volsques, avoit pénétré. Ils s'étoient emparés du Capitole, en avoient à la vérité été chassés, mais leur séjour avoit causé des désordres dont la réparation demandoit l'influence d'un homme tel que *Cincinnatus*. Ceux qui lui portèrent le décret de son élection, le trouvèrent dans son champ conduisant lui-même sa charrue. Il eut de la peine à accepter : cependant l'amour de la patrie l'emporta. En quittant sa femme, il lui recommanda comme la chose essentielle le soin de son petit ménage, et il ajouta : « Je crains bien, ma chère Ra-« cilie, que notre champ ne soit mal la-« bouré cette année. » Dans son premier discours, il blâma également le peuple et le sénat, le premier d'avoir trop demandé, le second d'avoir trop accordé. « Je vous mène contre les Eques et les « Volsques, dit-il aux légions, nous « déclarons, mon collègue et moi, que « notre dessein est de camper tout l'hi-« ver, et que nous ne vous ramènerons « pas que le tems de notre magistra-« ture ne soit expiré. « Passer l'hiver

en campagne loin de leurs foyers ! L'idée seule de cette chose, qui n'étoit pas encore arrivée, effraya les citoyens. Les femmes sur-tout marquèrent la plus grande inquiétude. Les tribuns voulurent s'opposer à ce projet alarmant. « Vos efforts seront vains, ré-« pondit *Cincinnatus*, les citoyens, en « prenant les armes pour chasser les « Eques et les Volsques du Capitole, « ont juré de ne les quitter que par « ordre des consuls, et ils tiendront « leur serment. »

Il ne se trompa pas. Malgré les mouvemens que se donnèrent les tribuns, le scrupule détermina les soldats à rester sous les drapeaux loin de leurs femmes et de leurs enfans. Celles-ci eurent recours aux sénateurs et les prièrent de fléchir le consul. Il se laissa gagner à condition que principalement sous son consulat, il ne seroit pas question de nouvelles lois. *Cincinnatus* rétablit l'exercice de la justice que tous ces troubles avoient interrompu. Il la rendit avec tant d'équité, de douceur et de bonté, que le peuple charmé de sa conduite, parut oublier qu'il y eût des tribuns dans la république. Outre l'obligation de ne point parler de nouvelles lois,

le peuple et le sénat s'étoient imposé celle de ne point continuer leurs magistrats au-delà de l'année. Contre cet engagement, les comices élurent les mêmes tribuns. Le sénat vouloit par représailles perpétuer ses consuls. *Cincinnatus* s'y opposa. La légèreté du peuple, dit-il, ne doit pas être une règle pour nous. Il renvoya les faisceaux et retourna dans sa chaumière.

*Cincinnatus* en fut bientôt tiré par une circonstance très-alarmante pour la république. Le consul *Minucius* s'étoit laissé enfermer par les Volsques dans un défilé dont il lui étoit impossible de se dégager. L'armée alloit périr. « Il « nous faut un dictateur, s'écriérent « les Romains, et ce dictateur doit « être Cincinnatus. » Quand il apperçut de loin les députés qui lui apportoient le décret d'élection, précédés de vingt-quatre licteurs, il quitta son habit de travail, en prit un plus décent, et alla à leur rencontre. « Quelles nou- « velles apportez-vous de Rome? leur « dit-il. Rome, répondirent-ils, notre « patrie et la vôtre, est en grand dan- « ger. Elle a besoin d'un dictateur, et « jette les yeux sur vous. » *Cincinnatus* soupire, regarde tristement ses bœufs,

compagnons de ses travaux, et part.

Ses trois fils, ses amis, les sénateurs l'attendoient sur les bords du Tibre. Il s'informe de l'état des choses, nomme général de la cavalerie *Lucius Tarquitius*, de race patricienne, mais qui avoit servi jusqu'alors avec distinction dans l'infanterie, n'ayant pas assez de bien pour entretenir un cheval. Le dictateur ordonne que les boutiques et les tribunaux soient fermés, que chaque citoyen en état de porter les armes se trouve le lendemain à un rendez-vous qu'il leur marque hors de la ville avec douze pieux chacun et du pain cuit pour cinq jours. Arrivé devant le camp ennemi, il le fait entourer avec les pieux que chaque soldat avoit apporté, de sorte que les Volsques se trouvèrent dans la même situation où ils avoient mis les Romains. Après quelques efforts inutiles pour se dégager, le général Volsque envoie des députés demander pour toute grace la vie sauve, et offre de se retirer sans armes et sans bagage. « Je ne crois « pas, leur répond froidement le dic- « tateur, que votre mort soit un grand « avantage pour la république, ainsi je « veux bien vous laisser la vie; mais

« vous livrerez votre général et vos « officiers, et tous les soldats passe- « ront sous le joug, pour conserver à « jamais le souvenir de leur dépen- « dance. » On plante en terre deux javelines, surmontées d'une troisième attachée en travers à la pointe des deux autres. Par cette espèce de porte passèrent les Eques et les Volsques, désarmés entre les haies de soldats romains. Les simples soldats Volsques furent renvoyés chez eux, et les principaux officiers réservés pour le triomphe du dictateur.

Ensuite, s'adressant à l'armée qu'il venoit de délivrer. « Soldats de *Minucius*, leur dit-il, vous qui avez « pensé devenir la proie de nos enne- « mis, vous ne partagerez pas leurs « dépouilles, et vous, consul, vous « apprendrez le métier de la guerre « comme lieutenant, avant que de « pouvoir commander les légions « comme général ». Personne ne murmura de cette sévérité. Au contraire, l'armée entière fit présent à *Cincinnatus* d'une couronne d'or pour avoir sauvé la vie et l'honneur de ses concitoyens. Il triompha, et abdiqua au bout de seize jours une dignité qu'il

pouvoit retenir six mois. Caractère unique dans l'histoire. Homme d'un sens profond, esprit juste, cœur droit, ne voyant que le devoir, sans crainte et sans espérance. On punit le calomniateur de son fils, par lequel avoit été provoqué l'amende qui réduisit le père à la pauvreté. Il revint lui-même aux affaires publiques. Le sénat lui dut le conseil de laisser augmenter le nombre des tribuns de cinq à dix. « Plus ils « seront, dit-il, moins il y aura d'u- « nion entr'eux, et moins ils seront re- « doutables ».

A côté de *Cincinnatus* se présente un homme extraordinaire, un homme dont on pourroit traiter les exploits de fables exagérées, s'il n'en eût fait l'énumération devant ceux qui auroient pu le contredire s'il avoit exposé faux, et qui l'approuvèrent. *Icilius*, tribun du peuple, ramenoit la loi agraire, cet éternel épouvantail des patriciens. Paroît dans l'assemblée *Siccinius Dentatus*, plébéien âgé d'environ soixante ans; mais encore dans toute sa force et de la taille avantageuse. Armé de l'éloquence des faits, qui est la meilleure, il élève la voix et dit: « Citoyens, « je me suis trouvé à cent-vingt ba- Dix Tribuns. 2547

« tailles. J'ai reçu quarante-cinq bles-
« sures, toutes par devant, et jusqu'à
« douze en un jour, quand Herdonius
« s'est emparé du Capitole. Je suis
« officier depuis trente ans, toujours
« employé. J'ai été couronné qua-
« torze fois de la main d'autant de ci-
« toyens, auxquels j'ai sauvé la vie. J'ai
« obtenu trois couronnes murales pour
« avoir monté le premier à l'assaut,
« huit autres pour différens exploits,
« quatre vingt trois colliers d'or,
« soixante bracelets de même métal,
« dix-huit piques, vingt-cinq harnois,
« dont il y en a neuf qui sont le prix
« de la victoire que j'ai remportée sur
« autant d'ennemis dans des combats
« particuliers. Voilà toutes les récom-
« penses que j'ai reçues jusqu'ici. Je
« ne possède pas un pouce de terre,
« non plus que vous, Romains, qui
« avez été les compagnons de mes tra-
« vaux. Les pays que nous avons con-
« quis sont entre les mains des pa-
« triciens. Ils possèdent ce que nous
« avons acheté au prix de notre sang.
« Puisqu'on nous traite ainsi, faisons-
« nous justice à nous-mêmes, et pas-
« sons en ce jour la loi proposé par
« *Icilius* ».

Cette véhémente harangue auroit eu son effet sans la circonspection d'*Icilius*. Il craignit qu'on ne l'accusât de précipitation dans une affaire importante, et remit la décision au lendemain. Les patriciens s'agitèrent pendant la nuit, et vinrent à bout de mettre la discorde dans l'assemblée, qui ne conclut rien. Survint une nouvelle guerre, cause de nouveaux délais. Enfin par accommodement, les tribuns suspendirent les démarches pour la loi agraire, et le sénat accorda la loi *Terentia*, ainsi nommée de *Terentius* qui l'avoit proposée le premier. Son but étoit de donner un corps de jurisprudence à la république. Conformément à l'avis d'*Appius*, alors consul, il fut statué qu'on chargeroit dix hommes respectables par leur âge et par leur sagesse, de composer un corps de loix. Ces commissaires nommés *décemvirs* à cause de leur nombre, devoient être revêtus de la puissance souveraine pendant un an. Toutes les autres magistratures étoient abrogées pendant cet espace de tems. Toutes les sentences des *décemvirs* déclarées sans appel, et on leur donnoit exclusive- Décemvirs. 2553.

ment le droit de faire la guerre et la paix.

## DÉCEMVIRS.

Loix des décemvirs.

Le gouvernement des *décemvirs* fut d'abord juste et modéré, digne d'hommes occupés du bonheur des autres, et qui travailloient à faire goûter d'avance les loix qu'ils méditoient. On avoit envoyé chercher à Athènes les loix de *Solon*, pour servir de base. Il en sortit deux tables soumises à l'examen du peuple. Elles furent généralement approuvées. Comme le travail n'étoit pas complet, on nomma des *décemvirs* encore pour une année. *Appius*, descendant de ces fameux patriciens, antagonistes perpétuel des plébéiens, avoit depuis quelque tems, changé de caractère. Il caressoit le peuple : par ce moyen, de consul il s'étoit fait nommer *décemvir*. Il se fit renommer, ou plutôt il se renomma lui-même, et le peuple lui donna ses suffrages ; mais ce qui lui étoit aussi important, il composa le collège des *décemvirs* de personnes qui lui étoient dévouées ; entre autres de trois plébéiens contre la loi qui n'admettoit à cette fonction que des patriciens.

Jusqu'alors, un seul des *décemvirs* avoit douze faisceaux, et les autres marques de la souveraineté, quand il présidoit ce qui ne duroit qu'un jour. Les autres étoient précédés d'un simple officier. Après la seconde nomination, chacun se fit accompagner de douze licteurs. Il s'entourèrent de jeunes Patriciens hautains et insolens qui étoient charmés de voir établir une puissance dont ils s'autorisoient pour narguer le peuple sans risque. On croit même que les sénateurs souffroient volontiers un pouvoir qui menoit directement à la tyrannie, tant dans l'espérance d'y parvenir eux-mêmes, que par le plaisir de voir humilier ce peuple, dont les prétentions les avoient si souvent embarrassés. *Appius* étoit l'ame du conseil des *décemvirs;* il dirigeoit leurs démarches, régloit leurs opérations, faisoit présider les uns aux armées, les autres aux tribunaux, selon leur capacité et ses vues particulières.

Elles n'étoient point ignorées : son oncle propre les dévoila dans le sénat, et s'exila, pour ne pas, disoit-il, voir son neveu devenir le tyran de sa patrie. Tout le monde d'ailleurs les appercevoit, parce qu'ayant achevé les loix,

les *décemvirs*, qui auroient dû se démettre, se perpétuèrent de leur autorité propre. Tout leur réussissoit, lorsqu'*Appius* mit lui même des bornes à sa fortune, par deux crimes également atroces, quoique d'un genre différent. Le premier fut commis contre *Sicinnius Dentatus*, recommandable par tant de trophées. Il étoit revenu de l'armée, fort mécontent de la conduite des *décemvirs* qui la commandoient. *Appius*, resté à Rome pour surveiller tout, craignit l'effet de ses discours. Il le renvoya à l'armée, avec une commission honorable. Les généraux, prévenus par leur collègue, le reçurent avec les plus grandes marques d'estime et firent semblant de vouloir se conduire par ses avis. Il leur donna le conseil de s'avancer dans le pays ennemi. Comme s'ils vouloient ne voir que par ses yeux, ils le chargent d'aller avec un détachement reconnoître le terrein, après avoir pris la précaution de ne le composer que de soldats qui leur étoient dévoués.

Arrivés dans un lieu serré qu'ils jugèrent convenable à leur dessein, les traîtres attaquent *Sicinnius* de tous côtés. Le brave vétéran s'adosse à un

rocher, et recueillant toute sa valeur, fait mordre la poussière à quinze soldats et en blesse plus de trente. N'osant plus l'approcher, ils tâchent de le tuer à coups de flèches. Il résiste encore; mais quelques uns gagnent le haut du rocher et l'assomment à coups de pierres. Ils reviennent publiant qu'ils sont tombés dans une embuscade, et que leur chef y a péri avec les compagnons qui leur manquent. Mais les criminels ne prévoient jamais tout. La cohorte qui fut envoyée pour ensevelir les morts, s'apperçut qu'il n'y avoit que des Romains, et que tous étoient couchés, comme s'ils avoient combattu contre *Sicinnius*. Cette observation dévoila l'affreux mystère, et alluma dans le cœur des soldats une fureur concentrée que l'autre crime d'*Appius* développa.

En se rendant le matin à son tribunal, il apperçut une jeune fille d'une extrême beauté, nommée *Virginie*, qui, selon la coutume des jeunes Romaines, alloit aux écoles publiques, conduite par sa nourrice. Elle étoit fille du plébéien *Virginius*, distingué par sa probité et sa valeur. En partant pour l'armée, il l'avoit confiée à un

oncle maternel. Elle devoit, au retour de son père, épouser *Icilius*, qui avoit été tribun du peuple, et qui se trouvoit alors à Rome. Le décemvir, tourmenté par une violente passion, tâche inutilement d'arriver à la jeune fille par la nourrice. La séduction ne réussissant pas, il en vient à la violence. Un de ses clients, nommé *Claudius*, en fut l'instrument. Ce ministre de la passion d'*Appius*, accompagné de quelques scélérats, entre un jour dans l'école, et se met en devoir d'emmener *Virginie*, comme fille d'une de ses esclaves. Le peuple s'y oppose. Il la conduit au tribunal d'*Appius*.

La fable qu'il débita devant celui qui l'avoit inventée, étoit que *Virginie*, née chez lui d'une esclave, avoit été demandée par la femme de *Virginius*, qui se trouvoit stérile, pour la supposer à son mari. « Je donnerai, disoit *Clau-*
« *dius*, des preuves incontestables de
« ce fait; mais comme en attendant,
« il est juste que l'esclave suive son
« maître, je dois l'emmener, en don-
« nant suffisante caution de la repré-
« senter après l'arrivée de son pré-
« tendu père ». L'oncle arrive au secours de sa nièce, parle, prie, solli-

cite en vain. Le décemvir ordonne que *Virginie* soit remise entre les mains de *Claudius*. Les femmes, outrées de l'injustice, font un rempart à la jeune vierge : *Icilius* arrive, et repousse les licteurs, prend sa fiancée entre ses bras, et s'écrie : « non, *Appius*, non, « il n'y a que la mort qui puisse me « séparer de *Virginie*. Fais la moi « donner, et ajoute ce crime à tant « d'autres, dont tu es déjà souillé. « Joins tous tes licteurs et ceux de tes « collègues, je défendrai l'honneur de « mon épouse jusqu'au dernier soupir. « Si quelqu'un veut attenter à celui « de *Virginie*, qu'il avance, je jure « par tous les dieux que son audace « ne restera pas impunie.

Malgré ces menaces, les licteurs eurent ordre de saisir *Virginie*, mais le peuple repoussa les officiers du décemvir. Lui-même faisant semblant de mêler l'indulgence à la justice, dit qu'il consentoit que *Virginie* restât entre les mains de son oncle, jusqu'au retour de *Virginius*, qu'il fixe au lendemain. S'il ne comparoît pas, alors *Claudius* pourra emmener son esclave, et il fait sur-le-champ partir des couriers pour avertir ses collègues de re-

tenir *Virginius* au camp. Mais ceux d'*Icilius* précédèrent, et *Appius* fut bien étonné d'apprendre dès le lendemain matin, que le père étoit déjà dans la place avec sa fille. Ce contre-tems ne le déconcerta pas. Il monte sur son tribunal, et affectant l'impartialité, il paroît écouter les deux parties avec un égal intérêt, et comme si la force de la conviction lui arrachoit une sentence rigoureuse, il adjuge *Virginie* à *Claudius*. « Infâme scélérat! s'écrie le père, « hors de lui-même, je ne t'ai jamais « destiné ma fille, je l'ai élevée pour « être l'épouse d'un citoyen romain, « et non pour être la victime d'un im- « pudique ravisseur! » Il jeta les yeux sur le peuple, pour voir s'il avoit quelques secours à en attendre. Hélas! ce peuple effrayé par le décemvir qui faisoit parler la loi, s'écouloit en silence. *Virginius*, dans cette cruelle extrémité, s'approche d'*Appius* en suppliant : « Excusez, lui dit-il, ô *Appius*, les « paroles qui viennent d'échapper à « ma douleur, et permettez-moi d'in- « terroger en particulier la nourrice de « *Virginie*, en présence de *Virginie* « elle-même, afin d'avoir du moins la « consolation d'être détrompé. » Cette

légère faveur lui est accordée. Il embrasse sa fille, la mène comme par conversation, vers une boutique de boucher, où il avoit apperçu un couteau, s'en empare, et le montrant à la jeune et innocente *Virginie*, il lui dit : « Ma chère fille, voilà l'unique moyen « de conserver ta liberté et ton hon- « neur. Vas, *Virginie*, vas rejoindre « nos ancêtres, libre et pure. » En « même tems, il lui enfonce le couteau dans le cœur. Elle tombe palpitante à ses pieds, et meurt. *Appius* crie qu'on l'arrête ; mais avec le même couteau il se fait jour à travers les satellites, monte à cheval, et arrive à l'armée, tenant encore en main le couteau dégoûtant du sang de sa fille.

Tribuns militaires.

Les soldats s'assemblent autour de lui. Déjà irrités par le meurtre de *Sicinnius*, ils n'eurent pas de peine à partager le ressentiment de *Virginius*. L'armée se lève toute entière, marche vers Rome, traverse paisiblement la ville, et va camper sur le mont Aventin. Elle sentoit la nécessité de se choisir des chefs, et vouloit nommer *Virginius*. « Ma fille est morte, répondit-il, et « je ne l'ai pas encore vengée ! Avant « que je puisse accepter quelqu'hon-

« neur, il faut que ses mânes soient « appaisés. D'ailleurs quelle prudence « et quels conseils modérés pouvez- « vous attendre d'un homme que nos « tyrans viennent de réduire au dése- « poir? Je pourrai être plus utile à la « cause commune, en agissant comme « particulier ». Ces raisons déterminèrent à prendre d'autres commandans. C'est l'origine des *tribuns militaires*, qui furent dans la suite pour les généraux à l'armée, ce que les tribuns populaires étoient pour les consuls, dans la ville.

*Appius*, ne pouvant traiter avec l'armée, qui ne vouloit pas l'écouter, assemble le sénat. Il semble que cette compagnie auroit dû profiter sur-le-champ de l'occasion pour briser le joug de fer des *décemvirs;* mais comme il pesoit principalement sur le peuple, les Patriciens ne se pressèrent pas de l'en décharger : cependant, la fermeté de l'armée l'emporta. Le décemvirat fut abrogé. On en revint aux consuls et aux tribuns. L'infâme *Appius* mourut en prison, qu'il avoit l'insolence d'appeler *la clémence du peuple*. Il mourut ou de ses propres mains, ou aidé par ses parens, qui vouloient le sous-

traire à la honte du supplice. Un autre de ses collègues subit le même sort. Les huit autres, effrayés de ces morts soudaines, s'enfuirent. Leurs biens furent confisqués et vendus au profit du public. C'est la seconde fois qu'un crime contre la pudeur a changé le gouvernement de Rome. Ce que les *décemvirs* avoient fait de bon resta, c'est-à-dire, leurs loix, qu'on appella *les loix des douze tables*, parce qu'elles furent d'abord gravées sur autant de tables de chêne, pour être exposées aux observations et à la censure du peuple. Quand elles eurent été approuvées, on les grava sur des colonnes d'airain, pour être un code perpétuel de droit public et particulier.

Censeurs. 2564.

La secousse donnée à la république par l'établissement et la destitution des décemvirs, laissa subsister pendant plus de cinquante ans une espèce de mouvement d'oscillation qui empêchoit le gouvernement de se consolider. Semblable à un malade inquiet qui change perpétuellement de médecins, et ne s'en trouve pas mieux, le peuple Romain créoit, abolissoit, étendoit, restreignoit des magistratures dont le pouvoir tantôt renfermé dans la classe Pa-

tricienne, tantôt communiqué aux Plébéiens, étoit un appât tentant pour les ambitieux, et un foyer de troubles. Le consulat, l'apanage privilégié des Patriciens, devint l'objet de la cupidité des Plébéiens qui s'y introduisirent. En revanche, des Patriciens se firent adopter par des familles Plébéiennes, afin d'être élus tribuns du peuple. On vit les *censeurs* créés seulement pour compter le peuple et en faire le recensement, se mêler de l'inspection des mœurs, et devenir des magistrats redoutables. Les *Ediles*, chargés dans l'origine du soin des rues et places publiques, enclavèrent dans leur département la police des jeux et des fêtes publiques, et sous prétexte de sureté, se firent donner la surveillance des temples et des maisons particulières. On ne sera point étonné que les *questeurs* qui manioient les deniers publics, de simples calculateurs, compteurs et gardiens du trésor, soient devenus quelquefois des hommes importans dans le gouvernement. Les *tribuns militaires* prirent à l'armée la place de tribuns civils et des consuls. On leur substitua des *présidens* au nombre de trois. Ils ne siégèrent qu'un an. Deux

fois la république eut recours à des *entre-rois inter rex ;* mais, dans les occasions périlleuses, toutes ces autorités étoient couvertes par celle de *dictateur.*

On vit dans une de ces circonstances *Cincinnatus*, à l'âge de quatre-vingts ans, rappellé du manche de sa charrue au timon de l'état, le manier avec la vigueur, la dextérité et le succès de ses années florissantes. Peu de faits remarquables ont illustré cette époque féconde en troubles et en dissentions. On cite en témoignage de l'injustice souvent compagne des assemblées populaires, la sentence du peuple Romain entre les Ardéates et les Ariciens. Ces peuples se disputoient un territoire. Il prirent les Romains pour arbitres ; il souvint à ceux-ci que ce terrein avoit été dépendant de Corioles, une de leurs anciennes conquêtes. Par droit de suite, ils se l'adjugèrent, et mirent ainsi les plaideurs d'accord. Pendant cette époque encore, l'armée se déshonora par le meurtre de son général. Premier exemple de révolte sanguinaire dans ces troupes jusqu'alors scrupuleusement et religieusement attachées à leurs chefs. On y introduisit la paye, qui au-

torisa à ne pas ramener à la ville les citoyens pendant l'hiver, puisqu'ils pouvoient trouver leurs besoins au camp. La paye les rendit aussi plus dépendans et plus souples. Elle se borna à l'infanterie. La cavalerie composée de patriciens censés riches, continua à servir pour rien. Il y eut des famines, des pestes, des cérémonies expiatoires, une vestale fut censurée par le souverain pontife, non parce qu'elle avoit rompu son vœu, mais parce quelle étoit trop libre dans ses manières.

A travers les dissentions domestiques, la guerre se faisoit toujours, tantôt contre un voisin, tantôt contre un autre, et comment occuper autrement plus de deux cent mille guerriers que Rome pouvoit vomir par ses portes. La population devenoit si considérable, qu'un tribun proposa de morceler la république, et d'en établir une partie à Veiès qu'on venoit de conquérir. La crainte de la rivalité entre deux villes égales, et les funestes suites qu'elle pouvoit avoir, firent disparoître ce projet. Rome continua à reculer les bornes de son territoire. La patience étoit autant une de ses vertus militaires que la valeur. Le siége de Veiès dura dix

ans. Le dictateur *Camille* la prit d'assaut. Il porta ensuite ses armes contre Faléries, capitale des Falisques. Un action de justice le mit en possession de cette ville.

Un maître auquel les citoyens confioient l'éducation de leurs enfans, étoit dans l'usage de les promener autour de la ville, apparemment du côté où ils n'avoient rien à craindre des Romains. Croyant faire sa cour aux assiégeans, le traître conduit ses enfans au camp. « Avec cette jeunesse, dit-il, « je vous livre la ville. Je préfère l'ami- « tié des Romains au poste que j'oc- « cupe à Faléries ». *Camille* fait dépouiller le précepteur infidèle, arme ses écoliers chacun d'une poignée de verge, et les charge de le ramener dans la ville; commission dont ils s'acquittèrent avec zèle. Les habitans reconnoissans s'abandonnèrent aux Romains, quoiqu'ils eussent juré de s'ensevelir plutôt sous les ruines de leur ville. Ils furent reçus et traités en alliés. Cette soumission volontaire fit perdre aux soldats l'espérance du butin sur lequel ils comptoient. Ils n'avoient rien non plus partagé de celui de Veiès que *Camille* fit porter dans le trésor public.

Le dépit les engagea à accuser leur général, quand il eut quitté la dictature, de s'être enrichi des dépouilles qu'il leur avoit refusées. La gloire de *Camille* lui avoit fait beaucoup de jaloux. Il ne put se cacher qu'il seroit condamné. Pour épargner une injustice à son ingrate patrie, il s'en alla de lui-même en exil, et fixa son séjour dans la ville d'Ardée, jusqu'à ce que la défaite d'ennemis plus redoutables que tous ceux qu'il avoit vaincus jusqu'alors ajouta à ses couronnes de nouveaux lauriers.

Gaulois. 2614. L'amour et le vin appellèrent les Gaulois en Italie. *Aruns* un des principaux citoyens de Clusium, ville d'Etrurie, avoit un pupile qui plut à sa femme: la femme plut au jeune homme: leur intelligence parvint à la connoissance du tuteur. Il en fit ses plaintes au sénat de Clusium. On n'en tint aucun compte. Le vindicatif époux passe les Alpes, et vint porter aux Gaulois, non pas des doléances amoureuses, mais du bon vin qu'il leur fit goûter. Il leur vante le pays qui produisoit cette excellente liqueur, et leur inspire le desire de le connoître. Ils partent de la Seine, de la Marne et de l'Yonne, sous la con-

duite d'un général nommé *Brennus*. Quand *Aruns* les eut laissé respirer l'air doux du Florentin et du Ravenat, il les mène sous les murs de Clusium, où les amans l'oublioient depuis six ans. On feroit volontiers à ce sujet la même question qu'à l'égard de Troyes, pourquoi les habitans de Clusium ne se débarassoient ils pas du pupile et de sa compagne? Comme Priam auroit dû éloigner Pâris et Hélène. Mais ils aimèrent mieux risquer l'évènement d'un siège. Cependant, ils implorèrent le secours des Romains. Le sénat, avant que de s'engager dans une guerre contre un peuple, dont il n'avoit pas à se plaindre, et qu'il ne connoissoit même pas, députa trois patriciens, *Fabius* tous frères, pour tâcher de donner la paix aux deux nations.

Les ambassadeurs demandèrent à *Brennus* quels étoient ses sujets de plaintes, et quels droits le peuple d'un pays si éloigné, pouvoit prétendre sur l'Étrurie. Le Gaulois leur fit cette réponse remarquable : « Mes droits, je « les porte à la pointe de mon épée ; « tout appartient aux gens de courage. « Mais sans recourir à cette loi pri- « mitive, j'ai à me plaindre des Clu-

« siens qui, ayant plus de terres qu'ils « ne peuvent cultiver, refusent de « nous céder celles qui leur sont inu- « tiles. Et quel autre motif avez vous, « Romains, pour subjuguer tant de « peuples voisins? Vous avez enlevé « aux Sabins, aux Fidenates, aux Al- « bains, aux Eques, aux Volsques, la « meilleure partie de leur territoire. « Ce n'est pas que je vous taxe d'in- « justice; Mais il est clair que vous- « même avez regardé comme la plus « ancienne de toutes les lois, que le « plus foible doit céder au plus fort. « Ainsi, cessez de plaider pour les « Clusiens, ou si vous voulez prendre « leur parti, permettez-nous de pren- « dre celui de ceux que vous avez assu- « jétis. » Il étoit difficile de trouver réponse à ce raisonnement. Les *Fabius* ne se donnèrent pas la peine d'en cher- cher. Ils demandèrent seulement à en- trer dans Clusium, comme pour en- gager les chefs du peuple à la paix. Mais, au contraire, ils les excitèrent à la guerre, et se mirent même à la tête d'une sortie qui fut funeste aux Gaulois.

*Brennus*, sans s'amuser à des plaintes, lève son camp, marche vers Rome, précédé d'un héraut chargé de de-

mander qu'on lui livre les députés qui ont violé si manifestement le droit des gens. Loin de le satisfaire, le peuple auquel le sénat, fort embarrassé, avoit renvoyé l'affaire, nomme les trois *Fabius*, tribuns militaires. Comme si on ne devoit pas seulement douter du succès : ces jeunes gens, sans offrir de sacrifices, sans consulter les augures, s'avancent à la tête de quarante mille hommes contre les Gaulois, qui étoient soixante et dix mille. Jamais déroute ne fut plus complette que celle des Romains. Les fuyards se dispersèrent de tous côtés, très-peu arrivèrent à Rome, où ils portèrent la consternation. Elle étoit si grande, qu'on ne songea même pas à fermer les portes. Elles restèrent trois jours ouvertes devant *Brennus* qui n'osoit y entrer dans la crainte d'une embuscade. Ce retard donna le tems aux Romains d'enlever leurs femmes, leurs enfans, ce qu'ils avoient de plus précieux, et de les réfugier dans les villes voisines. Usant du bénéfice de ce délai, ils jetèrent dans le capitole l'élite de leur jeunesse, y firent porter des armes et des vivres, n'admettant que des hommes capables de résistance.

La ville entière fut abandonnée, de

sorte que *Brennus*, quand il y entra, ne trouvant que des maisons vuides, eut une espèce de frayeur de cette solitude. Il n'y avançoit qu'avec crainte, faisant précéder son corps d'armée par de fortes et nombreuses patrouilles. Avec ces précautions, il arrive jusques sur la place. Pendant que les citoyens abandonnoient la ville, quatre-vingts des plus vénérables patriciens, persuadés que le sacrifice volontaire de la vie des chefs aux dieux infernaux, jeteroit la confusion parmi les ennemis, s'étoient dévoués à la mort par un vœu que *Fabius*, le souverain pontife prononça en leur nom. Il y avoit parmi ces vieillards des pontifes, des personnages consulaires, et des généraux honorés par des triomphes. Ils s'étoient tous revêtus des habits de leurs dignités, et assis autour de la place, sur leurs chaises d'ivoire, ils attendoient tranquillement l'ennemi et la mort. *Brennus*, frappé de ce spectacle, regardoit ces vieillards avec un étonnement mêlé d'admiration. La magnificence de leurs habits, la majesté répandue sur toute leur personne, le silence qu'ils gardoient, leur intrépide tranquillité, les faisoient considérer par les Gaulois

comme autant de dieux. Ils n'osèrent long tems ni les approcher, ni les toucher. A la fin cependant un d'eux s'enhardit à passer la main par curiosité sur la barbe de *Marcus Popinius*. Le patricien ne goûtant pas cette familiarité, donne un coup de son baton d'ivoire sur la tête du soldat, qui, mécontent de la correction, tire son épée et le tue. Ce fut le signal du massacre. Aucun n'échappa. Toute la ville fut réduite en cendres. *Brennus* s'attacha au siège de la forteresse, mais il fut contraint, après plusieurs attaques de le tourner en blocus.

Un grand nombre de fuyards s'étoit retiré à Veiès, où ils déploroient stérilement les malheurs de leur patrie. Le défaut de chefs leur rappella l'injustice qu'ils avoient commise à l'égard de *Camille* en l'exilant. Pour lui, il étoit toujours à Ardée, d'où il repoussa un parti de Gaulois, qui s'y présenta. Ce succès fit encore plus desirer aux réfugiés de Veiès de l'avoir à leur tête, pour tenter du moins quelque chose en faveur du capitole. Sur la proposition qui lui fut faite de se mettre à la tête des Romains, qui se rassembloient, il répondit, qu'exilé et pros-

crit, il ne se chargeroit d'aucun commandement qu'il n'y fût autorisé par un décret du sénat, renfermé dans la citadelle de Rome, qu'il regardoit toujours comme le siége de la république. Un jeune plébéien, malgré les difficultés qui l'environnoient, y pénétra, et rapporta à *Camille* le diplôme de dictateur. Muni de cette autorité, il appelle tous les Romains autour de lui, et se forme bientôt une armée, bat la campagne, intercepte les vivres aux Gaulois, et les resserre dans les murs de Rome aussi étroitement, qu'ils resserroient eux mêmes les défenseurs du capitole.

Quelques entreprises de *Brennus* sur cette forteresse, pendant le blocus, furent aussi inutiles que les premières. Une entre autres, prête à réussir, manqua par le cri des oies consacrées à *Junon*, qui éveillèrent les sentinelles. Les Gaulois, prêts à franchir les murs, furent précipités du haut du rempart. Mais ces succès ne tranquillisoient pas les assiégés, parce qu'ils ignoroient ceux de *Camille* au dehors, et que la faim commençoit à les presser. Comme les assiégeans étoient travaillés de la même maladie, les sentinelles avancées des

deux côtés se communiquèrent leurs peines. Des soldats, les pourparlers s'ouvrirent entre les chefs. *Brennus* s'aboucha avec le tribun *Sulpicius*, chargé de traiter. Il fut arrêté que moyennant mille livres pesant d'or données par les Romains, les Gaulois sortiroient de la ville et de tout le pays.

Le jour marqué pour le paiement étant arrivé, *Sulpicius* apporte la somme convenue. *Brennus* fournit les poids et les balances. Le Romain s'aperçoit que les poids sont trop lourds et s'en plaint. Le Gaulois, au lieu de le satisfaire, met encore son épée dans la balance. *Qu'est-ce que cela signifie?* s'écrie le tribun en colère. *Cela signifie*, dit froidement *Brennus : Malheur aux vaincus.* Pendant cette altercation, *Camille* étoit aux portes. Il arrive presqu'à l'improviste, avec une bonne escorte, sur le lieu de la querelle, et s'en fait expliquer le sujet. Quand il l'eut entendu, il dit aux députés romains : « Reportez cet or dans le ca-« pitole; et vous, Gaulois, retirez vous « avec vos poids et vos balances. C'est « par le fer, et non à prix d'or que « Rome doit être racheté. » *Brennus* voulut remontrer que c'étoit une con-

vention ratifiée par des sermens. « Elle « est nulle, reprit *Camille*, puisque « elle est faite sans ma participation. « Aucun magistrat n'a droit de faire « un traité sans le consentement du « dictateur. » Les Gaulois irrités courent aux armes. *Camille* les chasse dans leur camp, il les harcelle, les force à une bataille, les défait. Quand l'impétuosité, naturelle à leur nation, eut été une fois amortie, ils se dispersèrent comme un troupeau sans conducteur et sans gardien, et disparurent de l'Italie sans y laisser d'autres traces que celles de leurs ravages.

Des étincelles de jalousie conservées dans les ruines fumantes de Rome, y rallumèrent la torche de la calomnie. Les tribuns entreprirent de faire soupçonner *Camille* d'aspirer à la tyrannie. Ils lui en vouloient, parce qu'il s'opposoit constamment au dessein qu'ils avoient formé d'abandonner Rome, et d'aller établir l'empire de la république à Veiès. Ils représentoient que cette ville infortunée n'étoit plus qu'un monceau de cendres ; au lieu qu'on trouvoit à Veiès des temples, des maisons toutes bâties, meublées, garnies de toutes les commodités de la vie, que les

citoyens réfugiés y avoient déjà transportées. Mais les grandes destinées promises à Rome, retenoient le sénat. Il consentit cependant à laisser mettre la chose en délibération devant le peuple. Un heureux hazard servit mieux à la décision que les meilleurs raisons n'auroient pu faire. Comme un patricien nommé *Lucrétius*, ouvroit la bouche pour exposer l'affaire, un centurion passant par la place publique, cria à celui qui portoit le drapeau : « plantez ici votre enseigne : j'en ac- « cepte l'augure, dit aussi-tôt *Lucré-* « *tius*, et je rends grace aux dieux « immortels qui nous la donnent. » Rome fut donc rebâtie, mais sans ordre et sans goût. Les Ediles ne profitèrent pas de la circonstance pour aligner les maisons et les rues. Quand Rome devint ensuite la capitale du monde, quoique embellie de temples, de palais, de maisons particulières, chefs d'œuvre de l'art, elle se ressentit toujours des vices de la reconstruction.

*Camille* abdiqua la dignité de dictateur. Les magistrats élus s'appliquèrent avec zèle à la recherche des monumens relatifs à la religion, et aux lois civiles.

Les pontifs rétablirent les cérémonies du culte. Les titres de propriétés ou des usages qui s'étoient perdus, furent suppléés par mémoire. On retrouva les lois des douze tables, et d'autres faites du tems des anciens rois, ainsi que les traités conclus avec differens peuples, qui avoient été gravés sur l'airain. On récompensa et on punit tous ceux qui avoient bien fait ou manqué dans la circonstance du siége. *Manlius*, qui s'étoit le premier éveillé au cri des oies, et qui avoit précipité les premiers Gaulois, eut une maison dans la forteresse, et reçut le surnom de *Capitolinus*. On reconnut jusqu'à la vigilance des oies, en les déclarant sacrées; et les chiens qui n'avoient pas aboyé, furent voués à l'indignation et au mépris. Petits soins qu'une grande république ne jugea pas indigne d'elle. Peut-être la populace que les républicains ne doivent pas négliger, fut-elle plus touché de la récompense marquée aux oies, que de celle accordée à *Manlius*.

A peine *Camille* avoit-il déposé les vingt-quatre faisceaux, qu'il fut obligé de les reprendre. Les peuples voisins croyant la république expirante, se liguèrent pour lui donner le dernier

coup. *Camille* leur fit sentir la griffe du lion, et les força de rompre leur injuste ligue. Ce fut un beau jour pour lui, que celui où il ramena dans leurs foyers les habitans de Sutrie. Pressés par la famine, ils avoient été contraints de subir la dure loi imposée par les Toscans, qui les assiégeoient, de quitter leur ville, et de n'emporter que leurs habits. *Camille* qui voloit à leur secours arriva trop tard. Il les trouva sur le chemin dans cet affreux dénuement. Sans hésiter, persuadé que les vainqueurs occupés à partager le butin, peuvent être surpris, il marche vers Sutrie, entre dans la ville, en chasse les Toscans, et rétablit les habitans dans leurs maisons. Il eut le plaisir de les remettre en possession de ces commodités domestiques, dont on sent d'autant mieux le prix, qu'on a été plus près d'en être privé.

On dit de *Camille*, qu'il ne donna jamais de bataille, qui ne fût suivie d'une victoire complette; qu'il n'assiéga jamais de ville sans la prendre; qu'il ne mena jamais d'armée en campagne, sans la ramener comblée de gloire et chargée de butin: il dut souvent ses succès autant à sa bravoure

personnelle, qu'au courage de ses soldats. Nul général n'a jamais mieux su réchauffer un zèle réfroidi, raffermir une armée chancelante. « Compagnons « disoit-il à ses soldats, effrayés par le « nombre, où sont cette joie et cette « envie de combattre, que j'ai toujours vues dans vos regards? Avez-« vous oublié qui je suis, qui vous êtes, « et ce que sont vos ennemis? Ne devez-vous pas à vos victoires sur les « Volsques et les Latins, la gloire immortelle que vous avez acquise? « N'avez vous pas conquis Veiès, défait les Gaulois, et délivré Rome « sous mes ordres? Ne suis je plus *Camille*, parce que je n'ai pas le titre « de dictateur? Attaquez seulement, « et vous les verrez fuir devant vous. » En finissant, il saute à bas de son cheval, prend par la main le porte-enseigne, l'entraîne contre l'ennemi en criant : soldats, avancez. Ils se précipitent après lui comme des lions. Pour augmenter leur ardeur, il jette le drapeau parmi les ennemis. Le desir de le reprendre, fit faire aux Romains des efforts si prodigieux, qu'ils mirent en déroute toute l'armée liguée, quoique beaucoup plus forte qu'eux.

Un jeune général, nommé *Furius*, tribun militaire, que le sort avoit associé à *Camille*, dans une expédition contre les Volsques, se laissant entraîner à une bouillante ardeur, vouloit forcer son collègue à livrer bataille. *Camille* donnoit de bonnes raisons pour différer. Mais cédant aux sollicitations des soldats animés par *Furius*, il leur dit : « Je vous souhaite, « la victoire. Je désire seulement « qu'en considération de mon âge, « on me dispense de me placer aux « premiers rangs. » Il se mit au corps de réserve. Les soldats de *Furius* donnèrent dans une embuscade et furent battus. Ils reculèrent en désordre et voulurent rentrer dans le camp ; mais ils trouvèrent *Camille* qui leur en fermoit l'entrée. « Est-ce là, leur dit-il, « la victoire que vous vous promettiez ? « Il n'y a point d'asile ici pour vous, « Retournez. » En même tems, il se met à leur tête, et force les ennemis à la retraite. Le lendemain il livre bataille. *Furius* répara sa faute, par son habileté et sa valeur, et contribua beaucoup à la victoire. On croyoit que *Camille*, retourné à Rome, feroit des plaintes de ce jeune tribun

militaire, dont la pétulence s'étoit fait préférer par les troupes à l'expérience de son collègue; au contraire *Camille* n'en dit que du bien, et dans une guerre qui se représenta, pour laquelle il eut le choix d'un collègue, il prit *Furius*. Acte de générosité qui lui attira les éloges de la ville et de l'armée. Il mourut après cinq dictatures, âgé de quatre-vingt deux ans. Il aima toujours sa patrie malgré son ingratitude. Juste, désintéressé, impartial et conciliant. Rome, qui peut se flatter d'avoir fourni au monde un grand nombre de très-beaux modèles, n'en a peut-être jamais présenté un si accompli que l'incomparable *Camille*.

Entre les envieux de ce grand homme, on remarque surtout *Manlius-Capitolinus*, qui avoit sauvé le Capitole. Il n'avoit que cet exploit dans la bouche: il le préféroit à tous ceux de *Camille*. « Si je n'avois pas sauvé le « Capitole et la citadelle, disoit-il, *Ca-* « *mille* n'auroit pu reprendre Rome, « ainsi sa gloire est fondée sur la « mienne ». Il paroît que ce *Manlius* étoit un présomptueux, infatué de son mérite, persuadé qu'il n'y avoit rien qu'il ne pût prétendre après une ac-

tion aussi héroïque que la sienne. On croit qu'il aspiroit à la souveraineté, la chose n'est cependant pas prouvée; mais se mêler avec la plus vile populace, payer les dettes des autres, vendre son bien, se ruiner pour se faire des partisans, si ce n'est pas la preuve d'une ambition démesurée, c'est une folie, qui, au lieu de mener au trône, conduit souvent à l'échafaud. *Manlius* n'avoit même pas l'adresse d'un conspirateur ordinaire. Il croyoit se bien cacher en disant qu'il ne cherchoit qu'à établir l'égalité qui devoit être le fondement d'une bonne république; qu'à la vérité, il falloit un chef pour détruire le consulat, le tribunat et les autres magistratures qui pouvoient empêcher de parvenir à ce but. « Si vous me jugez digne de cet hon-« neur, disoit-il naïvement, plus le « pouvoir que vous me conférerez sera « grand, et plus je serai en état de « hâter l'accomplissement de vos « vœux. »

Des comités secrets où *Manlius* tenoit ces discours, ils se répandirent dans le public : et jetèrent l'alarme. L'indiscret fut mis en prison; et en sortit faute de preuves. Il recommença

ses manœuvres, on le cita de nouveau en justice. Comme il étoit accusé d'aspirer à la souveraineté, crime capital, il comparut en habit de deuil; mais contre l'ordinaire, ni ses parens, ni ses amis, ni même ses frères ne changèrent d'habit, tant on s'intéressoit peu à son sort. Cependant le peuple n'oublioit pas ses générosités. L'aspect du Capitole qu'on voyoit de la place publique, étoit aussi une puissante sollicitation en sa faveur. Les tribuns lui ôtèrent cette ressource, en indiquant l'assemblée où son affaire devoit être terminée, dans un lieu d'où on ne pouvoit pas voir la forteresse. La pitié n'en imposa plus à personne, et *Manlius* fut condamné à être précipité du haut de ces remparts qu'il avoit sauvés. La même sentence ordonna que la maison que le public lui avoit fait construire dans cette forteresse seroit rasée, et que jamais on n'y en bâtiroit d'autre.

Curtius. Les grands hommes ou les hommes extraordinaires se succédoient. Il s'ouvrit à Rome dans la place publique un gouffre qu'on ne pouvoit combler. L'oracle consulté, déclare : « Qu'il faut « y jeter la principale force des Ro-

« mains. » Un chevalier nommé *Curtius*, se persuade que la principale force des Romains, est la valeur et les armes. L'enthousiaste se revêt de ses armes, monte sur son cheval, et se précipite dans l'abîme, qui se referme, à la vérité, à l'aide de beaucoup de décombres.

Un autre exemple de dévouement arriva sous le consul *Manlius Torquatus*. Bon fils et père cruel, il paroît que la nature l'avoit extérieurement peu favorisé de ses dons. Cette privation apparente donna lieu à une accusation contre son père, qui, disoit-on, l'avoit relégué à la campagne, où il le faisoit travailler avec ses esclaves, parce qu'il manquoit de génie, et qu'il avoit la parole embarrassée. Ce reproche fut très-défavorable au père que son caractère impérieux rendoit d'ailleurs désagréable au public. Le fils instruit de cette inculpation, part de grand matin de la campagne, arrive chez le tribun accusateur, pendant qu'il étoit encore au lit : il est introduit avec empressement comme venu pour fortifier l'accusation ; mais au contraire, il se jette sur le tribun un poignard à la main, et menace de le percer, s'il

Duel de Torquatus.

ne lui promet par serment, de ne jamais convoquer d'assemblée pour accuser son père. Le tribun se crut obligé à tenir sa parole, quoiqu'arrachée par force. Le peuple qui ne vit plus de suite à cette affaire, loin d'être choqué de cette entreprise hardie, la récompensa, en le faisant nommer tribun d'une légion, poste considérable dans l'armée.

Il se montra digne de ce choix par sa victoire sur un Gaulois insolent qui défioit le plus brave. *Manlius* se présente au dictateur *Appius* : « Allez, « lui dit le général; humiliez l'orgueil « de cet ennemi qui nous insulte. Ven- « gez votre patrie aussi heureusement « que vous avez sauvé votre père. » Le combat ne fut pas long. Le géant Gaulois s'abandonne sur un ennemi qu'il méprisoit. Celui-ci le perce au défaut de la cuirasse : il tombe mort. *Manlius* lui enlève son collier d'or dont le dictateur se para à la tête de l'armée : ce qui lui fit donner le surnom de *Torquatus*.

Cet homme qu'on soupçonnoit de peu de génie dans sa jeunesse; mais formé par une éducatiou dure, devint un des grands généraux Romains. Il

fut dictateur. Il n'étoit que consul, lorsqu'il fit avec *Décius*, le songe qu'on croit avoir été concerté entre les deux généraux pour relever le courage un peu abattu des soldats, savoir : que pour obtenir la victoire, il falloit que l'un des deux se dévouât à la mort. Sur ce songe les aruspices furent consultés. Ils déclarèrent que les entrailles des victimes le confirmoient. En conséquence on régla dans le conseil que *Manlius* commanderoit l'aîle gauche, *Décius* la droite, et que celui des deux dont les troupes plieroient, se dévoueroit pour le salut de la patrie, et se précipiteroit au milieu des bataillons ennemis. Il fut encore réglé, pour remettre en vigueur la discipline militaire contre des ennemis très-aguerris eux-mêmes, que quiconque combattroit hors de son rang, sans la permission des consuls, seroit puni de mort.

Exemple terrible de discipline.

Malheureusement la rigueur de la loi tomba sur un jeune homme digne d'un meilleur sort, fils de *Manlius* lui-même. Il ne put souffrir de se voir défier par un capitaine ennemi, le combattit et le tua. Il revint triomphant auprès de *Torquatus*, « Mon

« père, lui dit-il, j'ai suivi votre exem-
« ple. J'ai été appellé à un combat
« singulier par un guerrier Latin; j'en
« dépose les dépouilles à vos pieds.
« Malheureux, répond le père, com-
« ment avez-vous osé combattre sans
« mon ordre, violer les loix d'une
« discipline qui a été jusqu'à présent
« le soutien de l'empire ? A quoi me
« réduisez-vous ? à la cruelle nécessité
« d'oublier la qualité de père ou celle
« de juge ? mais l'intérêt de la patrie
« l'emportera. Nous donnerons l'un
« et l'autre un grand exemple. Mourez,
« mon fils, aussi courageusement que
« vous avez combattu ». En achevant ces mots, il le couronne à la vue de toute l'armée, et lui fait trancher la tête. Affreux spectacle, qui excita un murmure général; mais qui rétablit la discipline, présage de la victoire.

Cérémonie du dévouement.

On souhaite après cela que ce soit sur *Manlius* que tombe le sort du dévouement; mais le hasard des combats en décida autrement, L'aîle de *Décius* fut repoussée, alors il se détermina à accomplir la promesse de se dévouer aux dieux manes. La bizarerie de cette cérémonie, capable cependant d'en imposer à la multitude, mérite une

place dans l'histoire. Le consul appella à haute voix le pontife *Valerius* pour accomplir les rites, et lui dicter les paroles de son sacrifice. Ses soldats attentifs l'environnoient. Le pontife lui ordonne de quitter son habillement militaire, de mettre la robe brodée de pourpre qu'il portoit dans le sénat. Il lui couvre ensuite la tête d'un voile, lui commande d'avoir la main élevée sous sa robe, jusqu'au menton, de fouler aux pieds un javelot, et de prononcer avec lui ces paroles : « *Janus*, « *Jupiter*, *Mars*, *Romulus*, *Bellone*, « dieux lares ! O héros qui demeurez « dans les cieux, et vous tous, dieux « qui nous gouvernez nous et nos en- « nemis, sur-tout vous, dieux des en- « fers : je vous invoque, je vous sup- « plie respectueusement de nous ac- « corder la victoire, et de répandre « la terreur parmi nos ennemis ! Je « me dévoue pour le peuple Romain, « pour l'armée, pour les légions, pour « les troupes auxiliaires des Romains, « et je dévoue en même-tems aux dieux « manes et à la terre, les légions et « les troupes auxiliaires des ennemis ». Après ces paroles, il saute sur son

cheval, et se jette comme un foudre au milieu des bataillons.

La vue étrange d'un homme désarmé avec une robe de magistrat, étonne les ennemis; il pénètre facilement les premières lignes, parvient au centre; mais comme on voit qu'il frappe en furieux, et qu'il couvre autour de lui la terre de morts, on lui décoche des flèches de tous côtés, et il tombe sur un monceau de cadavres. Ses soldats pleins d'une ardeur que la religion enflammoit, le suivent dans les rangs ébranlés par son premier choc, et remportent une victoire complète. Cette bataille se donna au pied du Vésuve: ce qui fait voir que les Romains commencoient à s'éloigner de leur capitale. Les irruptions des Gaulois qui continuoient, forcèrent les peuples d'Italie à se prêter des secours les uns aux autres. Les Romains les portoient volontiers au loin, afin de garantir d'autant mieux leurs propres frontières. C'étoit *Camille* qui leur avoit fait adopter ce système de guerre.

Capoue. Mais aussi leur caractère entreprenant, l'amour effréné de la gloire de la patrie, d'auxiliaires, les rendoient souvent agresseurs; ainsi ils parvinrent

à soumettre de proche en proche les nations qui ne les avoient reçus d'abord qu'à titres d'alliés. Capoue en est un exemple. Ses habitans mous et efféminés se promettoient de vivre tranquilles sous la protection d'une alliance avec la république. Troublés dans ce repos par les Samnites, ces indolens réclament les secours promis par leur traité avec les Romains. « Le sénat est « touché de votre situation, répon- « dent ceux-ci, mais il ne peut faire « avec vous une nouvelle alliance, « parce qu'il est lié avec les Samnites « par un traité solennel. Eh bien, « dirent les Campaniens, nous nous « donnons à vous, villes, temples, « et tous ce que nous possédons ». Alors les Romains se sentent guéris de leur scrupule, et ils trouvent pour des sujets, des forces qu'ils n'avoient pas eues pour des alliés.

Fermeté d'un Privernat.

De toutes les nations qui s'opposèrent à leur puissance dominatrice, nulle ne leur résista plus long-tems que les Volsques. Abattus, terrassés, ils ne se regardoient pas comme soumis : ils se débattoient dans leurs chaînes, et s'en armoient souvent contre leurs vainqueurs. Après une violente insurrection,

que les Romains traitèrent de révolte, on délibéroit dans le sénat sur le châtiment qu'on leur infligeroit. Quelques opinions alloient à la mort. Le député de Priverne, ville dont on agitoit le sort, étoit présent. Un sénateur l'apostrophe en ces termes: « Quelle peine croyez-vous « que méritent vos concitoyens ? » Le Volsque répond : « Celle que méritent « ceux qui se croyent dignes de la li- « berté. » Cette réponse, reproche indirect aux Romains, piqua les uns, fut approuvée par les autres. « Mais, « insista le sénateur, si Rome vous par- « donnoit, comment vous conduiriez-vous? » Notre conduite, répliqua le généreux captif, « dépendra de la vôtre. « Si les conditions de la paix que vous « nous accorderez sont équitables, « vous pouvez compter sur une cons- « tante fidélité de notre part; mais cette « fidélité sera de peu de durée, si les « les conditions sont dures et inju- « rieuses. » Quelques sénateurs trou- « vèrent dans ces paroles un air de menace qui leur déplut; mais les plus sages s'écrièrent: « Ceux qui sont aussi « jaloux de leur liberté, méritent de « devenir Romains. » Cet avis préva-

lut, et l'on accorda aux Privernates le droit de bourgeoisie romaine.

Ce droit conféroit des priviléges, comme de pouvoir appeller à Rome de la sentence de ses propres magistrats, de n'être pas condamné à de certaines peines, et autres prérogatives semblables; mais il n'autorisoit pas à donner sa voix dans les élections ou délibérations du peuple, il falloit pour cela être né romain, classé dans les tribus et centuries. C'étoit à Rome une espèce de science que la connoissance des formes établies pour briguer une charge, la faire passer à l'un plutôt qu'à l'autre, en changeant la manière de voter, tantôt par tribus, tantôt par curies, ce qui donnoit un grand ascendant au parti patricien ou plébéien, qu'on balançoit ainsi alternativement. Il auroit été à desirer qu'on eût pu faire disparoître ces distinctions qui jetèrent toujours le trouble dans la République; mais on ne réussit qu'à les rapprocher quelquefois, moins encore par amour du bien public, que par ambition, ou d'autres motifs. Par exemple la jalousie d'une femme introduisit un changement notable dans la première magistrature de Rome.

Jalousie, cause d'un changement important.

*Fabius Ambustus* patricien illustre, mais extrêmement populaire, avoit deux filles, l'une mariée à un patricien alors tribun militaire, l'autre à un riche plébéien. Un jour que les deux sœurs s'entretenoient dans la maison du tribun, ce magistrat rentrant chez lui, le licteur qui le précédoit, frappe à la porte avec le bâton des faisceaux selon la coutume, pour avertir que le tribun arrive. Ce bruit, qui étoit nouveau pour la femme du plébéien, l'effraie, ce qui fit rire sa sœur. Ce rire, qui étoit sans doute innocent, est interprété par la plébéienne, comme une ironie sur la différence que le mariage mettoit entr'elles deux. Les respects qu'elle voit rendre à sa sœur par les cliens qui suivoient le magistrat, ajoutent à son dépit. Elle reproche à son père la distinction humiliante qu'il avoit mise entre sa sœur et elle, puisque son mari étant plébéien, elle se trouvoit privée pour toujours des honneurs dont sa sœur jouissoit. *Ambustus*, sensible aux plaintes de sa fille, résout d'en détruire la cause. Il agit si adroitement avec le plébéien son gendre, et les autres de la même classe qu'ils s'associèrent, que le gouvernement fut changé, sans que

la paix fût altérée entre les deux ordres. On supprima les tribuns militaires qui, dans ce tems, devoient être tous patriciens; et il fut réglé que désormais il y auroit toujours un consul plébéien, et même il y eut dans la suite un dictateur plébéien. De ce mélange qui se fit entre les deux ordres, suivit un adoucissement dans le sort de la classe la moins fortunée du peuple. On diminua le taux de l'argent, qui donnoit lieu à des usures énormes, dont le poids pesoit principalement sur le peuple; on rendit moins sévères les lois contre les débiteurs. Les adoptions devinrent fréquentes entre les patriciens et les plébéiens, pour se relever les uns par les honneurs, les autres par les richesses. Les deux ordres fraternisèrent pour ainsi dire, et cette union à la vérité souvent altérée par la suite, fut pour le moment l'ouvrage de deux passions qui sèment ordinairement la discorde, la jalousie et l'ambition.

Femmes empoisonneuses.

On ne sait quelle frénésie agita pour lors les dames romaines. Elle formèrent l'horrible complot d'empoisonner leurs maris. Des auteurs les mettent au nombre de trois cent soixante et six, toutes de distinction; d'autres n'en comptent que cent soixante et dix, ce

qui est encore beaucoup. On a peine à concevoir que tant de femmes se soient entendues pour une pareille noirceur. Beaucoup de patriciens périrent, sans qu'on se doutât du crime, parce qu'elles avoient pris le tems d'une peste qui ravageoit Rome, dont elles aidoient merveilleusement la fureur meurtrière. Elles furent décélées par une esclave, et surprises par les consuls au nombre de dix, dans le tems même qu'elles étoient occupées à préparer le breuvage empoisonné, pour se débarrasser du reste de leurs maris. Elles soutinrent que leurs préparations chymiques étoient des médecines salutaires. On leur ordonna d'en faire l'épreuve sur elles-mêmes. Elles hésitèrent, demandèrent à conférer auparavant avec les autres complices, burent ensemble la coupe fatale, et moururent. Les Romains regardèrent cet évènement comme l'effet de l'esprit de vertige, d'une espèce de sort jeté sur leurs femmes, et firent des sacrifices expiatoires. Mais n'est-il pas possible, que dans un tems d'ignorance et de superstition comme celui dont on parle, les magistrats ayent été trop faciles à croire la délation. Ils ne laissèrent aux femmes que le choix

de se reconnoître criminelles, ou de boire leur mixtion. Elles auront préféré le dernier parti, sures de leur composition; mais faites pour des malades, ces potions reçues dans des corps sains et non préparés, ont pu devenir pour elles de véritables poisons, qui leur ont enlevé en même tems l'honneur et la vie. En ce cas ce sont les maris qui auront été les coupables. Cette manière d'envisager la chose, est beaucoup plus conforme au caractère connu des dames romaines, célèbres par leur sagesse, leur fidélité, la gravité de leurs mœurs et les vertus de leur sexe portées souvent jusqu'à l'héroisme.

Fourches Caudines.

Les historiens remarquent qu'elles prirent toujours le plus vif intérêt à la gloire de Rome. Les malheurs de la république leur devenoient personnels. Elles se revêtirent de deuil avec tout l'appareil de la douleur, à la nouvelle de la funeste aventure arrivée à l'armée du consul *Posthumius*, dans le pays des Samnites. Conduit par des guides infidèles, il s'enfonça dans une gorge dominée par des montagnes escarpées, qui n'avoit qu'une seule issue. Quand l'armée y arriva, elle la trouva

fermée par un abatis d'arbres et de grosses pierres. Elle retourna sur ses pas : l'entrée avoit été bouchée de même, les retranchemens et les hauteurs garnis de soldats inattaquables par leur situation. « Les Dieux mêmes, dit Tite-Live, « n'auroient pu les délivrer sans mi- « racle. » Qu'on juge de l'affliction d'une armé de braves, réduite à une pareille situation. Les Samnites eux-mêmes n'étoient pas sans embarras, sur ce qu'ils devoient faire de ceux qu'ils tenoient sous leur puissance.

*Pontius*, qui les commandoit, envoya demander conseil à *Héremius*, son père, vieillard distingué par ses lumières et sa prudence. Il répondit : « Je conseille à mon fils d'ouvrir le « passage aux Romains, et de les lais- « ser retourner chez eux sans leur « faire aucun mal. » Cet avis parut bisarre à des vainqueurs maîtres du sort des vaincus. Le fils crut que son père avoit mal jugé la disposition des lieux, faute par les députés de s'être fait bien entendre. Il les renvoya mieux instruits. Le vieillard leur dit : « Mon avis est « qu'on massacre tous les Romains « sans en épargner un seul. » Cette contradiction redoubla l'embarras. On

pria *Héremius* de venir l'expliquer lui même. Il arrive, et après avoir balancé ses deux avis, il finit par ces mots: « Traitez les Romains avec une généro-« rosité qui vous en fasse des amis, « ou affoiblissez-les au point de vous « les rendre des ennemis beaucoup « moins redoutables. En bonne poli-« tique il n'y a pas de troisième parti « à prendre. » Malheureusement, on ne sentit pas pas la force du raisonnement. On le prit, ce troisième parti. Les Romains, dans l'impossibilité de gravir des rochers insurmontables, épuisés par la faim qu'ils souffrirent trois jours, consentirent en frémissant à passer sous le joug. Ils sortirent de ce lieu funeste, qu'on a nommé *les fourches Caudines*, livrés aux huées et aux insultes d'une soldatesque insolente, nuds, désarmés, et la rage dans le cœur. Un habitant de Capoue, où ils arrivèrent d'abord, ne se trompa pas sur leurs dispositions. On croyoit, à leur abattement, que le courage romain étoit pour jamais éteint dans leur cœur. Il dit à ses concitoyens: « Ce « silence opiniâtre, ces yeux baissés « prouvent qu'ils tiennent leur colère « renfermée, mais qu'ils méditent une

« terrible vengeance. » Au reste, les Capouans se conduisirent à l'égard de ces malheureux, non-seulement en alliés, mais en amis. Pour qu'ils n'entrassent pas dans Rome, en cet état d'humiliation, ils leur envoyèrent auparavant des habits et des armes, et poussèrent l'attention jusqu'à fournir aux consuls des licteurs avec leurs faisceaux.

Ils entrèrent de nuit à Rome, et allèrent se cacher dans leurs maisons. Le lendemain, le consul *Posthumius* fut le premier à conseiller au sénat de ne tenir aucune des conditions utiles qu'il avoit été forcé d'accorder, et proposa qu'on le renvoyât lui-même aux Samnites, pour qu'ils disposassent de lui à leur volonté. L'autre consul se dévoua de même généreusement. L'officier, chargé de les remettre à l'ennemi, les fit lier, et dit en les présentant : « Puis-« que ces hommes ont fait un traité de « paix avec vous sans aucun ordre de « la république, ce qui est un crime, « nous vous les livrons, afin de n'avoir « aucune part à un châtiment qui ne « doit retomber que sur leur tête. » *Pontius* répondit que leur procédé étoit absolument contraire à la justice.

« En conséquence de nos conventions « dit-il, vous avez tous vos concitoyens » que je pouvois faire périr, et moi je « n'aurai pas la paix que j'ai stipulée. « Si le traité vous déplaît, renvoyez « l'armée sous les fourches Caudines. « Votre honneur sera alors à couvert « de tout blâme, et le droit des gens « que vous affectez de regarder comme « sacré, ne sera pas violé. » Ce raisonnement étoit pressant, mais il ne fit pas fortune auprès de gens déterminés à ne point changer. *Pontius* dédaignant la vengeance, fit délier les consuls et les renvoya. La guerre recommença avec acharnement. *Pontius* fut pris dans une action. Loin d'imiter sa générosité à l'égard des consuls, *Fabius*, le dictateur, le mena en triomphe, ce qui pourroit être une représaille assez juste des fourches Caudines, mais ensuite il le fit décapiter; action indigne d'un peuple qui se piquoit de justice, mais qui n'en eut cependant presque jamais, que quand elle s'accordoit avec ses intérêts.

Le dévouement de *Posthumius* est estimable du côté du courage; mais soutenir dans le sénat la nécessité d'être infidèles à un traité consacré par serment, afin de réserver à sa nation

Sermens de dévouement.

le droit de venger l'affront des fourches Caudines, c'étoit se rendre victime d'une injustice. Au reste, ces dévouemens n'étoient pas rares alors. On vit un second *Décius* se dévouer et se faire tuer dans une bataille comme son père. Des particuliers épris d'une belle passion de gloire, des bataillons entiers se dévouoient. Cette espèce d'épidémie passa des Romains chez leurs ennemis, ou circula entr'eux. On peut mettre au rang des dévouemens les sermens exigés avec les rites propres à exciter le courage, et à consacrer par la religion, la férocité naturelle au soldat. Les Samnites rentrant en guerre contre les Romains, avec la frénésie de la vengeance, firent prononcer à seize mille de leurs plus vaillans soldats, cette imprécation redoutable : « Puissent toutes les malédictions des « dieux tomber sur moi et sur ma pos« térité, si je ne suis mes généraux « par-tout où ils jugeront à propos de « me conduire; si je tourne jamais le « dos, ou si je ne tue pas ceux que « je verrai prendre la fuite. » Ceux qui hésitèrent à prêter ce serment furent égorgés sur-le-champ, et couchés à terre entre les victimes immolées. On donne aux guerriers liés par ce terri-

ble engagement, des armes éclatantes, des casques rehaussés d'aigrettes, afin qu'on les distinguât de tous les autres, précaution qui n'est pas inutile pour exciter l'émulation.

Légions et esclaves punis.

Les Romains firent dans ce tems, une espèce de police dans le pays latin. Ils purgèrent le pays de brigands, restes impurs des armées. Il s'en étoit formé une troupe, originairement composée d'esclaves. Ils se rendirent même assez forts pour s'emparer de plusieurs villes. Malheur à celles qui tombèrent en leur pouvoir. Ils y exerçoient une domination tyrannique. Non-seulement ils s'emparoient des biens, mais ils attentoient à la liberté des hommes, à l'honneur et à la pudicité du sexe. On remarque une de leurs loix barbares, qui défendoit qu'une fille libre prît un époux de sa condition, à moins qu'elle n'eût auparavant accordé ses faveurs à un esclave. Une légion entière, composée de Campaniens, se rendit coupable de crimes à peu-près semblables, à Rhége, où elle avoit été en garnison. En punition d'une trahison supposée, les légionnaires tuèrent tous les hommes, et obligèrent les femmes et les filles de les épouser. On envoya une armée contr'eux, ils furent

pris tous, amenés à Rome, battus de verges, et décapités, cinquante par jour.

Dureté des lois contre les débiteurs.

La guerre n'empêchoit pas que la dissention ne continuât dans la ville. Au contraire, on auroit dit qu'elles étoient l'aliment l'une de l'autre. La discorde faisoit déclarer la guerre pour éloigner tous les oisifs de Rome, et la victoire ramenoit la discorde à l'occasion du partage des dépouilles et des terres conquises. A ces motifs de division se joignoit le point d'honneur toujours subsistant entre les plébéiens et les patriciens, à l'occasion des charges, de la prêtrise et autres prérogatives que les premiers vouloient partager. Ces querelles furent assez vives pour occasionner encore une scission éclatante entre les patriciens et le peuple, qui se retira de nouveau sur le mont sacré, et fut rappellé par la condescendance du sénat. Il est bien étonnant que les loix dures contre les débiteurs fussent encore en vigueur, que le créancier eût encore droit de s'emparer de la personne du débiteur, de le traiter en esclave. Cette barbarie eut même lieu à l'égard du fils d'un consul. Le père réduit à emprunter à gros inté-

rêts, se vit hors d'état de payer un de ses créanciers, et forcé de lui abandonner son fils. Le cruel le fit battre de verges, et ce fut la vue du jeune infortuné, produit dans la place, avec les stigmates fraiches des mauvais traitemens, qui souleva le peuple, et provoqua le décret, par lequel cette inhumaine loi étoit encore abrogée.

La censure des mœurs étoit alors en vigueur. Elle s'exerçoit non-seulement sur tous ceux qui menoient une vie dissolue, mais encore sur ceux qui faisoient parade de richesses. *Fabricius* et *Emilius Papus*, censeurs inexorables, rayèrent de la liste des sénateurs plusieurs patriciens coupables de débauche, et même un ancien dictateur, qui se servoit d'une vaisselle d'argent du poids de dix livres. Mais la meilleure censure étoit l'exemple que donnoient encore de vertueux Romains, des hommes consulaires, d'anciens généraux, des triomphateurs, qui, après avoir rendu à la patrie tous les services dont ils étoient capables, se retiroient à la campagne, non pour y mener une vie molle, mais pour y cultiver laborieusement leur petit domaine, d'où le luxe étoit banni, et où ils faisoient ré-

2714. Censure.

gner la simplicité des mœurs et la sobriété. Ainsi fut trouvé le célèbre *Curius Dentatus* par des ambassadeurs Samnites : assis sur un escabeau auprès de son foyer, prenant un repas, qui consistoit en quelques racines. Ils venoient le prier de s'intéresser pour eux dans un traité qu'ils se proposoient de faire avec la république. Ils mirent à côté de lui une grosse somme d'argent. *Curius* la regarda dédaigneusement. « Remportez votre or, leur dit il: sans « doute ma pauvreté vous a fait con- « cevoir l'espérance de me corrompre; « mais j'aime mieux commander à « ceux qui ont de l'or, que d'en avoir « moi même. »

Rome dans ce tems pouvoit armer deux cent soixante-onze mille citoyens. Elle voyoit sous ses loix tous les pays situés depuis la partie la plus reculée de l'Etrurie jusqu'à la mer Ionienne, et depuis la mer de Toscane, jusqu'à la mer Adriatique. Des peuples de ces contrées n'étoient cependant pas tous dans une égale dépendance. Les uns étoient absolument sous le joug, les autres avoient conservé leurs loix et leurs priviléges. Plusieurs étoient de simples alliés du peuple romain. Ils de-

voient fournir des troupes en cas de besoin, et les entretenir à leurs propres dépens. D'autres avoient des prérogatives qui les rapprochoient du peuple romain, selon la différence des conditions auxquelles ils s'étoient soumis. Toute l'Italie étoit comme une confédération sous l'égide de la république. *Pyrrhus*, roi d'Epire, en éprouva la puissance, lorsqu'il vint secourir les Tarentins, dont la conduite avoit été dérisoire et insultante à l'égard des Romains. Ceux-ci, comme on l'a vu dans la vie de *Pyrrhus*, lui montrèrent la magnanimité dont ils savoient faire parade quand ils croyoient être en spectacle à l'Univers; à moins qu'un intérêt personnel, celui de la richesse et de la domination n'écartât toute autre considération, comme il arriva dans leurs guerres contre les Carthaginois.

## PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Ceux-ci possédoient différens pays en Afrique et en Espagne. Ils étoient maîtres de la Sardaigne, de la Corse, de toutes les îles sur la côte d'Italie, et avoient étendu leurs conquêtes jusqu'en Sicile. Les deux républiques s'é- Première guerre punique. 2740.

toient déjà imposé réciproquement des loix par des traités de défiance et de précaution. Les Carthaginois avoient dit aux Romains : Vous ne naviguerez point dans les mers d'Afrique jusqu'au *cap Beau*, qu'on croit peu éloigné de Carthage, à moins que la tempête ne vous y jette, et alors il y avoit un tems fixé pour le séjour, et des loix pour les opérations du commerce. Les Romains interdisoient les mers d'Italie aux mêmes conditions ; mais les mers intermédiaires, comme celles de Sicile et l'île elle-même, devoient être nécessairement un sujet de discorde entre deux républiques également ambitieuses. Les Carthaginois y avoient abordé avant les Romains, et y jouissoient de grandes possessions. Ceux-ci ne pouvoient les voir sans jalousie si près de leurs côtes. Les deux républiques ont rejeté l'une sur l'autre le blâme de l'aggression.

Mais dans les querelles de peuples comme dans celles de particuliers, ce n'est pas toujours celui qui donne le premier coup qui attaque. Elles vouloient en venir aux mains. Les Romains crurent avoir un prétexte plausible de s'opposer à l'agrandissement des Car-

thaginois, en venant au secours de *Massane*, dont ceux-ci s'étoient emparés par surprise. Cette conquête ne laissoit entre les deux peuples rivaux qu'un petit détroit très facile à passer. La possibilité d'être bientôt attaqués, fit croire aux Romains qu'ils avoient droit d'attaquer eux-mêmes : en effet, il est très-probable que les Carthaginois ne s'avançoient pas jusque là pour ne point pousser leurs avantages. La guerre commença donc entre les deux peuples, et prit d'abord un caractère de férocité qui ne s'est pas démenti. Les Carthaginois, irrités du premier succès des Romains, qui avoient pris *Massane*, firent égorger tous les Italiens qui se trouvoient dans leur armée ; peut-être en craignoient-ils une trahison ; mais la précaution étoit bien cruelle. Elle ferma aux Romains les yeux sur les dangers et l'imprudence d'une pareille guerre. Guerre de mer qu'ils entreprirent sans vaisseaux, cependant ils devinrent en peu de mois des marins expérimentés.

Le premier trajet se fit dans des barques. Le succès de la descente fut suivi d'un combat contre *Hiéron*, roi de Syracuse. Les Romains le forcèrent

Flotte bâtie en deux mois.

à une paix qui facilita leurs progrès dans l'île. Se trouvant inférieurs aux Carthaginois, avec leurs frêles barques et leurs vaisseaux grossiers et mal construits, ils conçurent le projet d'en bâtir d'autres assez nombreux pour composer une flotte, et ce qu'on aura peine à croire, ils l'exécutèrent en deux mois. En deux mois, à dater du jour auquel on commença à couper les arbres dans les forêts, on fit cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. Pendant qu'on les construisoit ; de gens de terre, qui à peine avoit vu la mer, on en formoit des matelots. Assis sur des bancs au bord de la mer, dans le même ordre qu'on l'est dans les vaisseaux, on les accoutumoit à la manœuvre, comme s'ils eussent été à la chiourme, ou qu'ils eussent eu en main des rames. Dès que les vaisseaux furent équipés, ils mirent en pratique sur mer, ce qu'ils avoient appris sur le rivage.

Les Romains osèrent bien plus; de la mer ils firent, pour ainsi dire, un plancher sur lequel ils combattoient comme sur terre. Ils inventèrent une machine qu'on appella *Corbeau*, avec laquelle ils accrochoient les vaisseaux

ennemis, et les abordoient. Munis de ces préparatifs, ils cherchèrent les Carthaginois. Les deux flottes ne tardèrent pas à se rencontrer. Les Africains furent un peu étonnés de ces machines qu'ils voyoient élevées sur la proue de chaque vaisseau; mais leur étonnement redoubla, quand ces mêmes machines abaissées tout d'un coup, accrochèrent leurs vaisseaux et les obligèrent de combattre comme s'ils eussent été à terre. Les Romains étoient bien supérieurs en ce genre de combat, et leurs matelots étoient si bien formés à la manœuvre, que leurs galères présentoient toujours ces terribles machines aux ennemis, qui malgré leur habileté et l'agilité de leurs vaisseaux, ne pouvoient les éviter. Les Romains remportèrent une victoire complette. La nouvelle en arriva à Carthage, par l'amiral carthaginois. Il crut devoir user de ruse pour se faire pardonner sa défaite. Il envoya un de ses amis qui fit assembler le sénat, et lui dit: « *Annibal* demande s'il doit livrer ba-« taille au consul qui a sous ses ordres « une flotte nombreuse, mais com-« posée de vaisseaux mal contruits, et « garnis de certaines machines qu'il

« n'a jamais vues, et dont il ignore « l'usage. » La réponse unanime fut: « Que notre *Amiral* combatte les « Romains et les punisse d'oser nous « braver sur notre élément. » L'envoyé répondit aussitôt: « Il a combattu « et a été vaincu. Il n'a fait qu'exécuter les ordres que vous venez de « donner. » On lui fit grace de la vie, faveur rare dans cette république; mais on lui ôta le commandement. *Duilius* eut à Rome pour récompense, l'honneur d'être précédé par un flambeau et un joueur de flûte, le reste de sa vie, quand il revenoit de souper chez ses amis. Cette distinction ne s'accordoit qu'au triomphateur et seulement le jour de son triomphe. C'étoit là une grande faveur chez un peuple qui se persuadoit avoir bien récompensé les services d'un dictateur, en lui accordant pour le reste de ses jours la permission de pousser la porte en dehors, du côté des passans, lorsqu'il l'ouvroit, au lieu de la tirer sur lui-même.

Bientôt ces vaisseaux mal construits, dont parloit *Annibal*, se tournèrent en galères légères et faciles à manier, sur le modèle d'une de cette espèce,

dont les Romains s'emparèrent. Mieux équipés, et toujours armés de leurs terribles corbeaux, ils remportèrent une victoire encore plus considérable, sur un autre amiral nommé *Hannon*. Il avoit eu l'imprudence d'aller sans garde au milieu de l'armée romaine, faire des propositions de paix. Démarche d'autant plus hasardée, qu'il avoit à se reprocher une trahison à l'égard d'un consul, qui par ses ordres s'étoit vu chargé de fers, et conduit à Carthage. Aussi quand il parut, les Romains s'écrièrent qu'il falloit l'arrêter et le punir. Sans se déconcerter, *Hannon* leur dit tranquillement : « Quel « avantage vous reviendra-t-il d'imiter « notre perfidie ? On dira que Rome « produit d'aussi méchans hommes « que Carthage. » Les consuls répondirent : « Quoique les perfides Car- « thaginois aient violé le droit des gens, « les Romains l'observeront même avec « des perfides. » Le traité n'eut pas lieu ; on combattit. Les Romains vainquirent, et firent voile pour Carthage.

Régulus.

A la tête de cette expédition, étoit le consul *Régulus*. Comme s'il eût prévu son malheur, on eut de la peine à l'en-

gager à s'en charger. Soit prétexte, soit motif véritable, il écrivit au sénat: » Un homme de journée profitant de « l'occasion de la mort du fermier qui « cultivoit mon champ, composé de « sept arpens, à enlevé tout mon équi- « page rustique, et s'est enfui. Ma pré- « sence est donc nécessaire, pour veil- « ler à ce que mon champ soit cultivé, « sans quoi il me sera impossible de « nourrir ma femme et mes enfans ». Le sénat leva la difficulté en se chargeant de tout, et ordonna à *Régulus* de continuer de commander l'armée en Afrique.

Ses premiers succès furent brillans. Il s'avança jusques sous les murs de Carthage, et crut la république assez humiliée, pour lui proposer entre autres conditions de paix, qu'elle s'assujétiroit à un tribut annuel, qu'elle s'engageroit à n'avoir jamais qu'un seul vaisseau de guerre en état de service, et à fournir aux Romains toutes les fois qu'elle seroit requise, cinquante galères à trois rangs de rames tout équipées. Ces propositions altières furent rejetées avec indignation. Pendant que le proconsul, hors d'état de former un siége faute de machines, ravageoit la

campagne et tiroit des contributions, un officier lacédémonien, nommé *Xantippe*, exerçoit les Carthaginois peu accoutumés aux évolutions militaires de terre, de sorte que quand ils se présentèrent devant *Régulus* pour livrer bataille, il fut aussi surpris de leur contenance, que les Carthaginois l'avoient été de la manœuvre des Romains, lorsqu'ils firent agir le *corbeau* pour la première fois. Heureux, le général qui sait étonner son ennemi! *Xantippe*, remporta une victoire complète. *Régulus* fut pris, chargé de fers et traîné à Carthage.

Comme on a dit *la bonne foi Punique*, pour signifier la fourberie, on pourroit dire *la récompense Punique*, pour signifier l'ingratitude dont la république paya les services du Lacédémonien. Les auteurs conviennent qu'en butte à la jalousie et à ses fureurs, il fut forcé de quitter Carthage; mais quelques-uns ajoutent, que les matelots du vaisseau qu'on lui donna, eurent ordre de le jeter dans la mer; d'autres que le vaisseau avoit une voie d'eau bien connue, qui le fit périr. En général, les républiques récompensoient mal et punissoient bien sévère-

ment. Il y a plusieurs exemples de généraux mis en croix à Carthage, seulement pour avoir été vaincus.

Pendant la captivité de *Régulus*, la guerre continua avec la plus grande opiniâtreté. Les opérations maritimes des Romains étoient couronnées de succès, à la vérité mêlés de désastres, mais qu'ils ne devoient qu'à la fureur des élémens. Deux fois leurs flottes victorieuses battues par des tempêtes horribles furent abîmées dans les flots; deux fois il sortit de leurs chantiers, comme par création des forces plus redoutables. Quatorze ans d'une guerre si funeste, épuisèrent les Carthaginois. Ils songèrent à la paix. Le premier effet de ces dispositions, fut l'adoucissement de l'esclavage de *Régulus*, qui jusqu'alors avoit été très-dur. Ils l'engagèrent d'aller à Rome avec leur ambassadeur. Il y consentit et promit de venir reprendre ses fers, si la négociation ne réussissoit pas.

Arrivé aux portes de Rome, *Régulus* refusa d'y entrer. « Je ne suis plus « citoyen romain, dit il, mais esclave « des Carthaginois, le sénat donne « toujours audience aux étrangers hors « des portes ». Sa femme *Marcia* ve-

nue à sa rencontre, lui présente ses deux jeunes enfans; mais ce père infortuné regarde fixement à terre, et se refuse à leurs embrassemens. Le sénat s'assemble: admis en sa présence, avec les ambassadeurs Carthaginois, *Régulus* dit: » Pères conscrits, esclave des « Carthaginois, je viens de la part de « mes maîtres pour faire la paix, ou « du moins une échange de prisonniers ». Il vouloit se retirer pendant la délibération. Le sénat le presse de rester. Il le refuse, jusqu'à ce que les ambassadeurs le lui aient ordonné.

Pendant que les anciens sénateurs disoient leur avis, il avoit les yeux fixés en terre. Son tour de parler étant venu, il commença par ces mots: « Esclave « à Carthage, je suis libre à Rome. Je « parlerai donc avec liberté ». En effet, il prouva que l'intérêt de la république n'étoit point de faire la paix. » Les forces de Carthage sont épuisées. « Vous n'avez été vaincus qu'une fois, « et cela par ma faute, faute que *Marcellus* a bien réparée. Mais les Carthaginois ont été vaincus tant de fois, « qu'ils n'osent fixer un Romain. Leurs « finances sont épuisées, ils n'ont plus « de quoi payer leurs mercénaires,

« qui sont leur principale force. Mon « avis est donc que vous poursuiviez la « guerre avec plus de vigueur que ja- « mais. Quand à l'échange des prison- « niers, parmi les officiers qui sont « entre vos mains, beaucoup sont à la « fleur de leur âge, et procureroient « encore à leur patrie des services si- « gnalés. Pour moi, il ne me reste que « peu d'années à vivre, et je ne suis « plus bon à rien. Que pouvez-vous « attendre d'un homme qui s'est laissé « vaincre et charger de fers ».

On ne voit pas qu'il ait été délibéré dans le sénat, si on abandonneroit quelque chose des intérêts de la république pour sauver un homme si généreux. Quelques sénateurs s'empressèrent de lui prouver qu'il n'étoit pas obligé de retourner à Carthage, et de tenir un engagement arraché par la force. Le grand pontife même décida qu'il pouvoit rester, sans se rendre coupable de parjure. Mais indigné d'une décision qu'il regardoit comme injurieuse à son honneur, et à son courage. « Quoique je sache bien, « dit-il, les tourmens qui m'at- « tendent à Carthage, je les préfère à « la honte d'une action infâme qui

« m'accompagneroit jusqu'au tom-
« beau. C'est mon devoir de retour-
« ner, que les dieux prennent soin du
« reste ». Les instances du sénat et du peuple, pour le retenir, furent inutiles. Il ne voulut voir ni sa femme ni ses enfans, de peur de se laisser attendrir; et partit l'air tranquille, l'œil sec, pendant que les assistans fondoient en larmes.

Que penser de ce peuple, de ce sénat qui pouvoit d'un mot, par un sacrifice de quelqu'avantage, arracher un homme si magnanime au supplice, et qui ne se relâche en rien? Que penser aussi de cette république de Carthage qui souffre que le plus estimable des hommes, expire dans des tourmens affreux? On l'enfonça dans un cachot obscur, d'où on le tira pour l'exposer à un soleil brûlant, après lui avoir coupé les paupières. Ensuite on l'enferma dans un coffre hérissé de pointe de fer où il mourut. Le sénat livra à *Marcia* les principaux prisonniers Carthaginois qu'elle fit périr lentement par les mêmes tortures qu'avoit éprouvées son mari. Odieuses vengeances; funestes représailles, dont ceux qui gouvernent, devroient être rendus responsables.

Après d'autres atrocités pareilles, dont le détail échappe à l'histoire, mais trop ordinaires chez les peuples malades de la haine nationale, on en vint à traiter de la paix, terme nécessaire de toutes les guerres. Elle fut conclue par *Amilcar*, qui seul de tous les généraux Carthaginois, avoit soutenu l'honneur de leurs armes en Sicile. Ils s'engagèrent à évacuer entièrement cette île. Le reste des concessions faites aux Romains, consista en argent. Le sénat auquel la ratification avoit été réservée, augmenta la somme dont étoient convenus ses commissaires. *Amilcar* forcé par la nécessité, consentit à cette surchage; mais le ton tranchant et absolu des Romains lui inspira un dépit dont il leur fit sentir dans la suite les effets. Il faut avouer que dans cette guerre ils firent preuve d'une énergie, au-dessus de ce qu'en a jamais montré aucun peuple. Non seulement la république, mais les patriciens contribuèrent de tous leurs moyens. On vit une flotte entière équipée par les citoyens à leurs propres frais, sans compter les armemens en course. Ils tirèrent de ces derniers, le double avantage de ruiner le commerce des Carthaginois, et de l'ap-

prendre eux-mêmes par les renseignemens qu'ils obtinrent de leurs prisonniers, sur les lieux les plus favorables, les plus abondants en matière d'échange, car la monnoie étoit encore très-peu en vogue. Les Romains excellents imitateurs, se perfectionnèrent pendant cette guerre dans l'art des siéges, s'accoutumèrent aux expéditions lointaines, et à braver les élémens comme les hommes.

Il se passa tant à Rome que dans l'Italie des évènemens qu'il ne faut pas laisser tout-à-fait dans l'oubli. Un complot inspiré à des esclaves et à des ouvriers, que le desir du pillage réunit, mit Rome en danger, et fit sentir la nécessité d'une surveillance active sur la populace dans les grandes villes. Mais on ne laissa pas non plus cette classe du peuple sans protection. *Claudia*, dame romaine, fut citée en justice, et obligée malgré les sollicitations de ses parens, de comparoître devant les Ediles, pour avoir dit d'un ton méprisant : « ne chas-« sera-t on jamais cette populace dont « la ville est infectée? » Elle fut condamnée à une très-forte amende.

Au triomphe de *Marcellus*, après ses victoires en Sicile, on vit cent quatre

éléphans. Comme les Romains ne vouloient ni s'en servir, ni faire la dépense de les nourrir, après la cérémonie, ils leur firent donner la chasse dans le cirque. Ainsi en se divertissant, les soldats s'aguerrirent contre ces animaux qui leur causoient auparavant tant d'épouvante.

Divorce. A côté du laurier de Mars croît le laurier d'Apollon. Les poëtes *Ennius* et *Nœvius* naquirent pour chanter les victoires des *Scipions*. Poëtes et guerriers, ils eurent part tous deux aux exploits qu'ils célébroient. Dans ce tems commença à être pratiqué le divorce. Le flambeau de l'hymen, jusqu'alors scrupuleusement préservé par les Romains du souffle de l'inconstance, s'éteignit et se ralluma, passa d'une main à l'autre. Les cœurs même brûlés d'un feu pur, craignirent à l'occasion de l'exemple suivant, de voir porter sur un autre autel, la flamme qui éclairoit leur union. Les censeurs trouvant une grande diminution dans la population, crurent qu'elle venoit des mariages mal assortis. Ils obligèrent tous les citoyens à promettre, par serment, qu'ils ne se marieroient que pour donner des sujets à la république. Leur intention n'étoit

pas que les mariages privés de cet avantage, fussent dissous ; mais un citoyen nommé *Carvilius Ruga*, l'interprêta ainsi. Il avoit une femme qu'il aimoit passionnément, dit-on, il la répudia parce qu'elle étoit stérile, et en épousa une autre. Il pratiqua le premier le divorce qui étoit autorisé depuis long-tems, mais dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple. L'usage en devint plus fréquent, à mesure que les mœurs se corrompirent. A cette occasion, on vit naître les contrats de mariage, pour assurer aux femmes leur bien en cas de divorce.

Médecine et chirurgie.

Il y avoit à Rome un temple d'*Esculape*. Le dieu y fut transporté sous la figure d'un serpent, par des ambassadeurs qui allérent le chercher à Epidaure. On ne dit pas que ce temple fût une école de médecine comme il auroit dû être. Les malades alloient y passer la nuit. Il paroît qu'ils comptoient beaucoup plus sur la puissance du dieu, que sur la science des prêtres. Cependant, il est impossible que ceux-ci, à force de voir des personnes souffrantes, ne s'intéressassent à leur sort, et que l'expérience ne leur ait pas enseigné des remèdes, dont ils faisoient usage. Mais

il faut que leur science, s'ils en ont eu une, n'ait pas acquis une grande perfection, puisque la médecine a toujours été peu considérée à Rome. C'étoit la profession des esclaves. La chirurgie y fut apportée par un Grec nommé *Archagate*. Il jouit d'abord d'une grande estime, parce qu'il guérissoit; mais sa manière de guérir par de profondes incisions déplut. On le surnomma le *Boucher*, et cette manière empêcha que sa profession ne s'étendît. Cependant, on aura peine à croire qu'il n'y ait pas eu des chirurgiens, ou des hommes dirigés, par une méthode acquise dans la cure des plaies, et la réunion des fractures. De grandes armées, comme celles que les Romains tenoient sur pied, pouvoient-elles se passer de ce secours?

Invasion des Gaulois.

L'histoire fait mention d'une armée de huit cent mille hommes, dont deux cent quarante-huit mille fantassins, et vingt-six mille six cents cavaliers étoient Romains : elle fut levée contre les Gaulois, qui n'étoient cependant qu'au nombre de cinquante mille hommes d'infanterie, et vingt mille de cavalerie. Leur invasion causa tant d'épouvante, que le livre de la Sybille

fut consulté. Les pontifes dirent y avoir lu « que les Grecs et les Gaulois pren- « droient possession de Rome. » On enterra vifs un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise. Se flattant que par cette cérémonie l'oracle étoit accompli, on marcha avec confiance à l'ennemi.

Il s'étoit renforcé de deux cent mille hommes, recrues arrivées de la Gaule avec toute l'ardeur naturelle à leur nation. Dans la bataille qui se donna, ils montrèrent beaucoup plus de courage, que d'ordre et de discipline. Embarrassés de leurs habits, la plupart se dépouillèrent, et se présentèrent demi-nuds aux Romains. Ceux-ci furent d'abord effrayés du spectacle d'une multitude de forcenés, se précipitant sur les piques, contents de recevoir la mort, pourvu qu'ils la donnassent. La rage céda au sang-froid. Les Gaulois furent battus, dispersés, et pour ainsi dire anéantis. Les Romains les poursuivirent jusqu'aux limites de l'Italie, et soumirent les peuples dont les Gaulois avoient traversé le pays pour venir jusqu'à eux. Ils crurent par-là s'assurer une barrière : au contraire, ils ne firent que tracer le che-

min par lequel les étrangers mieux conduits, pénétrèrent de nouveau, et firent chanceler leur empire.

La paix avec les Carthaginois attachée à des conditions dures, ne tenoit du côté de ceux-ci, qu'à l'impuissance de la rompre. Ils ne cachoient pas trop leur desir. Tout ceux que le joug Romain mécontentoit, trouvoient chez eux des secours plus ou moins directs, plus ou moins secrets, selon l'exigence des circonstances. Les Romains s'appercevoient bien de ces manœuvres; mais la fière contenance de leurs rivaux leur en imposoit. Sur la nouvelle qui vint à Carthage que les Romains faisoient de grands préparatifs de guerre, la république députa à Rome dix de ses principaux citoyens. *Hannon*, l'un d'entre eux, admis dans le sénat, eut l'assurance de dire : « Si vous êtes déterminés à rompre le traité qui subsiste « entre nous, rendez aux Carthaginois « ce qu'ils possédoient en Sicile. C'est « à ce prix que nous avons acheté la « la paix. Entre particuliers, quand un « marché est rompu, un homme de « bien et d'honneur rend l'argent, s'il « prétend garder la marchandise. » Les sénateurs ne purent se persuader

que les hommes qui parloient avec tant de résolution ne fussent pas prêts à tout événement, c'est pourquoi ils leur donnèrent satisfaction.

Cependant le nuage d'où devoit sortir, contre les Romains, une terrible tempête grossissoit. *Amilcar* le négociateur de la paix de Sicile, dont les Romains avoient imprudemment aggravé les conditions, se souvenoit toujours de cet affront. Il avoit remarqué que les Romains n'étoient redoutables que par la jonction des petites puissances d'Italie, dont ils composoient leurs forces. A leur imitation, il résolut d'étendre les conquêtes des Carthaginois chez les Espagnols, divisés en une infinité de petits états, afin d'obtenir d'eux les mêmes secours que les Romains tiroient des Italiens. Avant que de partir pour cette entreprise dont dépendoit le sort des républiques Carthaginoise et Romaine, *Amilcar* offrit à Jupiter un sacrifice solennel. Quand la victime fut prête à être immolée, il prit son fils par la main : ce fils étoit *Annibal* alors âgé de neuf ans. « Promettez-moi, lui dit-il, de « conserver une inimitié éternelle pour « les Romains. Oui, répondit l'enfant,

« je leur jure une haine immortelle ». Il fut fidèle à son serment.

De son père il apprit l'art de vaincre, de se concilier les nations, et de s'attacher les soldats. *Amilcar* mourut et laissa son fils dépositaire de ses secrets, et par la réunion volontaire ou forcée de beaucoup d'auxiliaires, en état d'exécuter ses plans. Ils n'avoient pas échappé à la pénétration des Romains, et leur politique leur avoit suggéré de se faire aussi des partisans en Espagne. La diversité d'inclination causoit des querelles entre les alliés des deux républiques. *Annibal* saisit l'occasion d'une rixe entre les habitans de Sagonte et leurs voisins, pour attaquer cette ville, qu'il vouloit punir de son attachement opiniâtre aux Romains. Ceux-ci n'étant pas dans le moment en état de la secourir, envoyèrent des ambassadeurs au jeune Carthaginois qui poussoit le siége avec beaucoup de chaleur.

Sitôt qu'ils furent débarqués, ils lui demandèrent une entrevue. « J'ai bien « autre chose à faire, répondit-il, que « de donner audience à des ambassa- « deurs ». Cependant il les admit en sa présence, et leur dit très-brève-

ment que les Sagontins étoient les aggresseurs. « Au reste, si vous avez des « plaintes à former contre moi, adressez-vous au sénat de ma république ». Ils y allèrent selon leurs instructions. Pendant leur voyage, les Sagontins réduits à l'extrêmité, brûlèrent leurs plus riches effets, et s'étant renfermés dans leurs maisons, y mirent le feu, et périrent au milieu des flammes avec leurs femmes et leurs enfans.

Arrivés à Carthage, les ambassadeurs se plaignirent de la hauteur insultante d'*Annibal*, demandèrent que ce jeune imprudent leur fût livré pour être puni à Rome de son insolence, et déclarèrent qu'un refus seroit regardé comme une approbation de la violation des traités, et de la destruction de Sagonte. Il y avoit deux factions à Carthage, la *Barcine*, ainsi nommée d'*Amilcar Barca*, père d'*Annibal*, qui en avoit été chef; l'autre présidée par *Hannon* inclinoit pour donner satisfaction entière aux Romains, c'est-à-dire pour qu'on livrât *Annibal*. La Barcine s'y opposa et l'emporta. On fit quelques propositions mitoyennes, mais les ambassadeurs n'en voulurent point entendre. Dans une autre occasion, ils

avoient présenté aux Carthaginois un javelot et un caducée à leur choix. Le chef d'ambassade fit un pli à sa robe, et dit en adressant la parole au sénat: « Ce côté-ci marque la paix, cet autre la « guerre: choisissez celui que vous voudrez. Nous ne choisirons pas, dirent « les Carthaginois, donnez-nous ce qui « vous plaira. Prenez donc la guerre, « répliqua l'ambassadeur »; à ces mots, la faction Barcine crie: *guerre, guerre!* Ainsi d'un commun accord, on décida que des milliers d'hommes s'égorgeroient.

## SECONDE GUERRE PUNIQUE.

IIe. Guerre Punique. 2785. Annibal.

Que ne fait pas oser l'amour de la gloire? que de périls, la confiance dans un général ne fait elle pas affronter aux soldats? Des côtes méridionales d'Espagne, *Annibal* part à la tête de cinquante-neuf mille hommes, dont cinquante mille fantassins, pour aller attaquer la république romaine dans le centre de son empire. Il avoit pris de sages mesures pour mettre en sûreté les possessions de Carthage en Espagne. Il laissa son frère *Asdrubal*, avec des forces capables de faire face à

celles de Romains, et pour être plus sûr des troupes qu'il lui confioit, il fit une échange d'Espagnols contre des Africains. Il transporta quinze mille de ceux-ci en Espagne, et les remplaça en Afrique par un corps de cavalerie espagnol. Il s'informa aussi s'il pouvoit espérer le concours des Gaulois, tant Cisalpins que Transalpins, quand il seroit arrivé dans leur pays; et il apprit avec satisfaction, que la jalousie ou la haine de tous ces peuples contre les Romains étoit grande, et qu'il pouvoit compter sur eux, lorsque sa présence leur donneroit l'assurance de se déclarer. Avec ces espérances, il se met en route au commencement du printems; passe les Pyrénées sans obstacle et arrive dans les plaines de Marseille.

Il y étoit attendu par *Scipion*, qui vouloit lui livrer bataille avant qu'il passât les Alpes, mais *Annibal* le trompa par sa célérité. Il étoit déjà sur les bords du Rhône, lorsque le romain le croyoit à peine dégagé des montagnes. Il passa ce fleuve avec la même promptitude, quoique bordé de barbares qu'il fallut combattre, et hésita s'il iroit attaquer l'armée consulaire qui n'étoit pas

loin ; mais il céda aux représentations, des Gaulois établis en Italie, qui s'étoient déjà déclarés contre les Romains, et qui en étoient pressés. Par un heureux hasard, il trouva vers le confluent du Rhône et de la Saône deux frères qui se disputoient le royaume. *Annibal* aida l'aîné, chassa le second. En reconnoissance, le premier le pourvut de vivres, d'habits pour supporter le froid qu'il alloit éprouver dans les Alpes, et l'escorta en personne, jusqu'au pied des montagnes.

Le courage avec lequel ces Numides et autres Africains s'enfoncèrent dans ces rochers couverts de glaces, ne sauroit être assez admiré. Ils eurent à combattre, non-seulement la nature avec toutes ses horreurs, des torrens, des précipices, des forêts impénétrables, mais encore les habitans de ces lieux sauvages. Les petits rois du pays, inquiets à la vue d'une armée dont ils ignoroient le dessein, s'étoient rassemblés. Ils garnirent de troupes les hauteurs d'où ils faisoient rouler des pierres. Les Africains avoient en même tems à se soutenir contre l'ennemi, et contre la difficulté des chemins. Le grand désordre fut causé par les bêtes de somme,

chargées de bagage. Blessées par les montagnards, elles se renversoient sur les soldats ; et les entraînoient avec elles dans les précipices.

*Annibal*, toujours bien servi par le hasard, arriva à un château où étoit déposée une grande quantité de vivres et de bestiaux. Il s'en empara, et ce rafraîchissement encouragea son armée à surmonter les difficultés qui lui restoient à vaincre. Un autre motif d'encouragement, fut la vue de l'Italie, qu'*Annibal* montra à ses soldats du haut des montagnes. Il leur marqua à-peu-près où étoit Rome, la récompense de leurs travaux. Ils eurent la consolation pendant deux jours qu'ils restèrent sur le sommet, de voir revenir la plupart des chevaux qui avoient été abbattus dans la route, et qui regagnèrent le camp sur les traces de l'armée.

La descente des Alpes ne fut ni moins pénible, ni moins périlleuse que la montée. A la vérité, ils n'eurent point d'ennemis à combattre, mais des montagnes de neige et de glace, un climat encore plus âpre qu'ils ne l'avoient éprouvé, dont le froid vif et pénétrant faisoit des impressions douloureuses et souvent mortelles sur les corps sensi-

bles des Espagnols et des Africains Après avoir marché deux jours dans des passages glissans, escarpés et étroits, ils arrivèrent dans un endroit, où ni éléphans, ni chevaux même ne pouvoient passer. En vain ils cherchèrent des détours favorables, il fallut se déterminer à percer le rocher. C'est dans cette occasion, qu'on prétend qu'*Annibal* se servit de vinaigre pour faire éclater le rocher. On l'échauffoit par un grand feu, et on jetoit brusquement dessus du vinaigre, qui détachoit le bloc par lames. Mais où trouva-t-on la quantité de vinaigre suffisante, et la qualité corrosive de cette liqueur, seroit-elle efficace sur des masses de roc? Quoiqu'il en soit, on ignore encore le chemin qu'*Annibal* se traça dans les Alpes. Chose merveilleuse! Il ne mit pas neuf jours à les monter, et six à les descendre. Il arriva en Italie cinq mois après avoir été prendre les derniers ordres à Carthage. Son armée étoit réduite à douze mille Carthaginois, huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux, nombre qu'il fit graver lui-même sur une colonne. Mais elle fut bientôt augmentée par les Gaulois Cisalpins qui

se joignirent à lui. Ils allèrent ensemble mettre le siège devant Turin qui fut emportée d'assaut. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main, afin d'inspirer de la terreur. En effet elle fut si grande, que tous les peuples voisins se soumirent, et fournirent des vivres en abondance.

Pendant que l'armée d'*Annibal* se refaisoit dans le gras pays des Liguriens, il fut très-étonné d'apprendre que *Scipion* qu'il avoit laissé aux environs de Marseille, étoit près de lui. Le Romain se voyant prévenu par *Annibal*, avoit sur-le-champ embarqué la plus grande partie de son armée, et attendoit le Carthaginois au pied des Alpes, qu'il n'avoit pas pu empêcher de passer. *Scipion* combattit sur les bords du Tessin, fut vaincu, blessé, et auroit été pris sans la bravoure de son fils, nommé depuis *Scipion l'Africain*, qui le sauva. La défaite fut causée en partie par la défection d'un corps de Gaulois qui quitta l'armée Romaine pendant la bataille. Une autre défaite qu'essuya le consul *Sempronius* sur le bord de la Trébie, commença à alarmer Rome, et mit *Annibal* en état d'avan-

cer et de tenter le passage des Appenins, pour entrer en Etrurie.

Il n'y éprouva pas de difficultés moindres que dans les Alpes. D'abord un orage terrible, accompagné de pluie qui donnoit dans le visage des soldats, les obligea de s'arrêter. Un vent violent les empêcha de dresser leurs tentes, et les força de regagner la plaine. Comme *Annibal* étoit toujours pressé, il prit le chemin le plus court, qui étoit un marais, jusqu'alors jugé impraticable, sur-tout pour une armée; en effet la sienne y eut prodigieusement à souffrir. Pendant quatre jours et quatre nuits, elle eut les pieds dans l'eau. La plupart des bêtes de charge moururent dans la boue. Elles furent même d'une grande utilité. Sur leurs cadavres et les balots dont elles étoient chargées, on put du moins prendre quelques heures de sommeil. *Annibal* lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à sortir du marais. Une fluxion très-douloureuse lui fit perdre un œil. Ajoutez les inquiétudes que lui donnoient les Gaulois de son armée peu fidèles, qu'il fut obligé de faire environner par les Numides, de peur qu'ils ne désertassent, et on jugera que ce fut avec une grande

joie qu'il se vit dans les plaines de l'Etrurie.

Mais un plus grand bonheur pour lui, fut d'avoir affaire au consul *Flaminius*. L'imprudent s'engagea dans un vallon étroit près du lac de Thrasiméne. *Annibal* profita habilement de sa faute, et remporta une victoire complette, *Flaminius* fut tué. Les fuyards portèrent avec la nouvelle l'effroi dans Rome. Le préteur monta à la tribune, et dit pour toute harangue : « Nous « sommes défaits ». Le carnage avoit été grand, mais la consternation fut plus grande encore. On regardoit comme échappé par miracle le peu qui revenoit. Deux mères moururent de joie en revoyant leurs fils. Dans cette extrémité, le sénat élut dictateur, *Fabius Cunctator* le *Temporiseur*. Sa conduite justifia ce surnom.

Il fit publier une ordonnance par laquelle il enjoignoit aux habitans de la campagne, de se retirer avec tous leurs effets en lieu de sureté ; ensuite il se mit en marche, non pour attaquer *Annibal*, mais uniquement pour l'embarrasser et lui couper les vivres. Il le côtoyoit et le suivoit sur les hauteurs, sans se laisser approcher. Le Cartha-

ginois pilloit, brûloit, ravageoit sous ses yeux, sans pouvoir l'attirer à une action. Cette manière de faire la guerre embarrassoit beaucoup *Annibal*; elle mécontentoit aussi les Romains, qui ne pouvoient voir sans dépit ces dévastations. *Minucius*, un des généraux, disoit : « Nous avons un chef « admirable, pour nous mieux con- « server, il nous cache dans les nues. » On l'accusoit publiquement de lâcheté. « Je serois bien plus lâche, ré- « pondit le dictateur, si la crainte de « quelques railleries, me faisoit man- « quer aux régles du bon sens et de la « prudence. »

A force de temporiser, il amena *Annibal* dans un défilé dont il fit occuper les avenues. Il croyoit le tenir enfermé; mais le rusé Carthaginois fit attacher aux cornes des bœufs de son armée, de petits fagots auxquels on mit le feu. Ces animaux, dirigés contre les gardiens du défilé, les épouvantèrent, et *Annibal* se dégagea. Cette ruse attira de nouvelles railleries à *Fabius;* mais il ne changea pas pour cela de conduite. *Minucius* qui avoit trouvé moyen de partager le commandement, impatient de ces lenteurs, osa attaquer *Annibal* dans la plaine. Il alloit être

défait, lorsque *Fabius* arriva à son secours, et le sauva. « Je l'avois bien « prévu, dit *Annibal*, que ce nuage « qui se promenoit sur les hauteurs, « tomberoit enfin avec fracas ». Le vainqueur ne laissa échapper aucune parole désagréable pour son collègue. Celui-ci revenu à son camp, tint à ses soldats ce discours: J'ai appris par une « fâcheuse expérience que je ne suis « pas né pour commander, et que l'o- « béissance doit être mon partage. « Ainsi je vais reprendre l'état qui « me convient. Allons donc, chers « compagnons, offrir nos services au « dictateur, et nous remettre sous sa « conduite. Qu'il commande seul, puis- « qu'il est seul capable de servir d'ame « à un si grand corps. Je lui donnerai « le nom de père, et nous le salue- « rons comme notre patron. Si nous « n'avons pas vaincu *Annibal*, nous « avons fait quelque chose de plus « grand, nous nous sommes vaincus « nous mêmes ». Il se mit à la tête de son armée, et marcha droit au camp du dictateur, qui l'embrassa, le consola, et l'employa comme son égal dans le service.

Les intrigues de la place publique

otèrent le commandement à *Fabius*, il fut donné à *Terrentius Varron*, homme violent. On crut pouvoir tempérer sa fougue en lui donnant pour compagnon *Paul Emile*, homme très-modéré; mais l'imprudence l'emporta sur la sagesse. *Varron* mit *Paul Emile* dans la nécessité de le soutenir à Cannes, où il attaqua imprudemment *Annibal*, et où il essuya la défaite la plus sanglante, la plus complète, que les Romains ayent jamais éprouvée. *Paul Emile* y périt. *Varron* regagna Rome avec les débris de son armée. Jamais les Romains ne se montrèrent si grands que dans cette circonstance. On vit dans la ville de la douleur, mais aucun signe d'abattement. Le sénat entier sortit au-devant du consul, et le remercia « de ce qu'il n'avoit point « désespéré de la république. » *Annibal* offrit la paix, et de mettre les prisonniers à rançon. Par double raison politique, et pour ne pas fournir à *Annibal* de l'argent dont il avoit besoin, et pour faire voir aux Romains que quand ils ne savoient pas mourir sur le champ de bataille, ils n'avoient rien à espérer de la patrie, on refusa l'un et l'autre; on enrôla les criminels

et les esclaves. Les alliés s'empressèrent de fournir leur contingent. On reçut quelque renfort des armées Romaines, de Sicile, et d'autres endroits, qui firent passer promptement des détachemens. Il vint aussi des nouvelles avantageuses d'Espagne, où les deux *Scipions* continuoient la guerre avec succès.

L'encouragement étoit fortifié par le répit que le général Carthaginois donna aux Romains. *Maherbal* lui conseilloit après Cannes, d'aller droit à Rome. Sur son refus, on rapporte que cet officier lui dit: « Vous savez vaincre « *Annibal*, mais vous ne savez pas pro- « fiter de votre victoire. » C'est encore un problème de savoir lequel avoit raison, du général ou de l'officier. *Annibal*, affoibli par ses propres victoires, se trouvoit à la tête d'une armée courageuse, mais dénuée; sans vivres assurés, sans machines nécessaires à un siége. Aucune ville ne s'étoit déclarée pour lui; et s'il n'enlevoit pas Rome d'emblée, ce qu'il ne pouvoit espérer d'une ville fortifiée et peuplée de guerriers, il se seroit trouvé exposé à voir son armée affamée, périr de misère. Il crut donc plus sage de prendre des quartiers où

il pourroit la rétablir et la recruter. Il y a des occasions où le parti le plus raisonnable est le pire. Malheureusement, *Annibal* choisit Capoue, ville de délices, où son armée éprouva par la débauche et la mollesse, plus de pertes qu'elle n'en auroit essuyée en campagne, par l'inclémence de la saison et l'épée des ennemis.

Après Cannes, *Annibal* envoya *Hannon*, son frère, à Carthage annoncer sa victoire. Il porta en preuve un, ou selon quelques auteurs, trois boisseaux d'anneaux arrachés des doigts des chevaliers romains trouvés sur le champ de bataille, et les versa dans la salle du sénat. Mais sa harangue triomphale se termina par demander du secours. Il faut quatre mille numides, disoit-il, quarante éléphans et mille talents d'argent. « Des secours, « s'écrie Hannon, chef de la faction « contraire, des secours! Annibal « nous dit, je suis vainqueur, mais « envoyez-moi des troupes, des vivres, « de l'argent. Est-ce donc là le langage « d'un homme qui a subjugué tant de « peuples en Italie? La république ro- « maine, ajout-t-on, est réduite à la « dernière extrémité ; mais les Ro-

« mains donnent ils quelque marque « de désespoir ? Font-ils quelques « avances pour la paix ? Paroissent-ils « la désirer ? J'avoue, répartit le dé- « puté, que les Romains, malgré leurs « pertes, paroissent n'avoir pas perdu « courage. En ce cas, répartit Hannon, « nous avons la guerre aussi entière « que le jour qu'Annibal passa en Ita- « lie. Nous avons, à la vérité, fait assez « pour obtenir de Rome une paix avan- » tageuse, et c'est ce que nous pou- « vons desirer de plus favorable. Une « seule défaite peut renverser tous « nos projets. Ainsi je suis d'avis de « n'envoyer aucun secours en Italie. « Annibal n'en a pas besoin, s'il a « remporté de grandes victoires; il « n'en mérite pas, s'il nous envoie de « faux rapports. »

Il semble que la conclusion d'*Hannon* auroit été plus juste, si, après avoir dit que les succès d'*Annibal* ne devoient tendre qu'à une paix avantageuse, après avoir remarqué qu'*une seule défaite pouvoit renverser tous ses projets*, il avoit été d'avis d'envoyer les plus grands secours en Italie, pour y entretenir la guerre, empêcher qu'elle ne fût transportée en Afrique, et for-

cer à la paix, qui devoit être le but de l'expédition. Mais la passion raisonne-t-elle? Et le peuple, auquel on demande, n'est il pas préférablement de l'avis de celui qui exhorte à ne rien donner? On refusa donc tout, et Annibal fut abandonné à lui-même.

Ce n'étoit pas son armée seule qui goûtoit les délices de Capoue. Lui-même, ce guerrier élevé dans l'austérité des camps, qui n'avoit jamais joui de plaisirs délicats, se montroit trop sensible aux charmes d'un repos voluptueux; ce ne fut qu'avec regret qu'il s'en arracha pour aller attaquer Nole, où *Marcellus*, général romain, s'étoit renfermé avec ses troupes. Il se flattoit de s'en mettre bientôt en possession, parce qu'il comptoit sur les habitans, auxquels il avoit toujours marqué beaucoup d'égards, entre autres sur un nommé *Bantius*, un des principaux de la ville. Ce guerrier combattant à Cannes pour les Romains, étoit tombé percé de coups à côté de *Paul Emile*, qu'il avoit défendu jusqu'à l'extinction de ses forces. Trouvé sanglant sur le champ de bataille, il fut attentivement soigné par les ordres d'*Annibal*, quand il sut que ce pri-

sonnier étoit de Nole. Il le renvoya généreusement dans sa patrie, après sa guérison. Ce service attacha aux Carthaginois *Bantius* et sa famille, qui étoit une des plus considérables de la ville.

*Marcellus* se trouvoit donc au milieu de gens très-peu affectionnés. Dans ces circonstances, un général, enfermé dans une ville, contient les habitans par la rigueur. Le Romain en usa autrement. Un jour que *Bantius* vint lui faire la cour, sans doute à contre-cœur, *Marcellus* feignant de ne pas le connoître, lui demanda son nom. « Mon nom, répliqua le jeune « guerrier, est *Bantius*. — Quoi, dit « *Marcellus*, feignant un air de sur- « prise, vous êtes le fameux *Bantius* « dont on parle tant à Rome? Certes, « ce n'est pas à vous qu'on doit s'en « prendre si un consul romain est « tombé entre les mains de l'ennemi. « Que de sang ne vous a-t-il pas coûté « pour vouloir lui sauver la vie? Quel « plaisir pour moi de voir et d'em- « brasser un homme si vaillant, qui « fait tant d'honneur à sa patrie, et au- « quel les Dieux réservent peut être la « gloire d'être le libérateur de Rome. »

A ces paroles obligeantes, *Marcellus* ajouta des présens. La louange fit taire la reconnoissance. De Carthaginois, *Bantius* redevint tout Romain. Sûr de Nole par son moyen, *Marcellus* ne s'occupa que du soin de résister à *Annibal*, qu'il repoussa avec perte; premier échec du général africain; mais il fut plus heureux devant Casilin, qu'il soumit après un long blocus, qui fit souffrir aux habitans toutes les horreurs de la famine. Malgré ces extrémités, ils ne parloient pas de se rendre; au contraire, la belle saison étant revenue, ils semèrent des raves dans leur ville. « Croient-ils donc, dit *An-* « *nibal*, que j'attendrai qu'elles puis- « sent être mangées. » Il aima mieux leur accorder une capitulation avantageuse.

Après les grandes actions du Tésin, de Trébie et de Cannes, les succès et les revers se partagèrent entre les Carthaginois et les Romains. Ceux-ci perdirent une armée entière contre les Baiens, qui avoient facilité l'entrée d'*Annibal* en Italie. Les Campaniens, fidèles alliés de l'Africain, furent défaits par *Sempronius*. La division se mit dans l'armée d'*Annibal*. Son frère *Asdrubal*

fut battu en Espagne par les *Scipions*, et *Hannon*, un de ses généraux, fut défait dans la Pouille. Casilin retomba au pouvoir des Romains, et *Philippe* roi de Macédoine, appellé par *Annibal*, surpris dans son camp par *Levinus*, prit la fuite; mais le Carthaginois excita dans la Sicile un soulèvement qui obligea Rome d'y faire passer des forces. Elle attira en Espagne le vieux *Syphax*, roi de la partie occidentale de Numidie. Carthage lui opposa le jeune *Masinissa*, fils du roi de la partie orientale. A l'âge de dix-sept ans, il eut la plus grande part à la défaite des deux *Scipions* qui furent tués. Un simple chevalier romain, nommé *Marcius*, rétablit les affaires. Dans la lettre qui annonçoit sa victoire, il eut l'imprudence de prendre le titre de propréteur que l'armée lui avoit donné. Le sénat le rappella, ne voulant pas que les soldats s'accoutumassent à nommer les généraux.

Les Romains assiégeoient Capoue. On se rappelle les preuves d'attachement qu'elle leur donna après le désastre des Fourches Caudines. Le séjour des Carthaginois l'avoit bien changée. Les habitans, persuadés qu'ils avoient

tout à craindre du ressentiment de leurs amis délaissés, se défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Ils ne cessoient aussi d'appeller *Annibal* à leur secours. Il y alla. Mais il fut battu. L'embarras de sa situation dans un pays ruiné et sans ressource, lui fait prendre une résolution digne de son grand courage. Il décampe, force ses marches, fait abattre les ponts, brûler les barques derrière lui, et arrive à huits cents pas de Rome. La frayeur fut grande, mais sans découragement. Une armée entière se forma de la réunion des citoyens presque tous vieux soldats, une autre armée qui avoit cotoyée, comme elle avoit pu, les Africains, arrive par un côté opposé, traverse la ville, et présente à *Annibal* un front imposant. Il avance, se retire, revient, présente la bataille. Au moment qu'on étoit prêt d'en venir aux mains, survient un orage qui éloigne les deux armées. Pendant que le général Carthaginois étoit aux portes, il apprit avec un étonnement mêlé de dépit, que le champ sur lequel il campoit, venoit d'être vendu dans une criée publique, aussi cher que s'il n'y avoit pas eu d'ennemis. Par repré-

sailles, il fit publier les boutiques qui entouroient la place publique. On ne sait s'il trouva des acheteurs.

*Annibal*, menacé de tous côtés, mais pas encore réduit à une extrémité assez grande pour être forcé de tenter un coup de désespoir, n'attaqua point Rome. Il n'osa point non plus retourner devant Capoue. Les sénateurs de cette ville résolurent de se rendre aux meilleures conditions possibles. Mais *Vibius Virius*, chef de la faction carthaginoise, persuadé qu'il n'y avoit point de grace à attendre des Romains, non-seulement renonça au pardon pour lui, mais dissuada les autres d'en demander. Ayant assemblé les principaux Capouans, il leur dit: « La mort est notre unique res-« source. J'ai fait préparer chez moi « un grand festin. Nous y ferons bonne « chère, et terminerons ensuite nos jours « par une coupe de poison. Que ceux qui « méprisent la vie me suivent. Une « mort glorieuse nous fera respecter « par nos ennemis, et le perfide *An-*« *nibal* sentira le tort qu'il a eu d'a-« bandonner des alliés si fidèles ». *Vibius* réunit vingt-sept convives avec lesquels il but la fatale coupe. Il ne fu-

rent pas les plus malheureux des Capouans. On ne sait s'ils se rendirent à discrétion, ou s'ils stipulèrent des conditions; mais en ce cas on les observa mal, car cinquante-trois des principaux sénateurs furent battus de verges et décapités. Les anciens habitans dépouillés de leurs biens et chassés, perdirent pour jamais l'espérance de revoir leur patrie. On envoya à leur place des affranchis chargés de cultiver les terres au profit de la république.

Continence de Scipion.

Dans le tems que cette terrible vengeance s'exerçoit à Capoue, Rome faisoit sortir de ses portes, presque sous les yeux d'*Annibal*, dix mille hommes d'infanterie, et mille de cavalerie qu'elle envoyoit en Espagne, où on avoit souffert quelques échecs depuis le rappel du chevalier *Marcius*. *Scipion*, déjà célèbre pour avoir sauvé la vie à son père, dans une bataille, commandoit cette armée, qui lui fut confiée par un suffrage unanime, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans. Son premier exploit fut la prise de Carthagène; le second, une victoire mémorable sur lui-même. Ses soldats lui amenèrent une prisonnière de la plus grande beauté. Il se sentit ému, mais la sagesse réprima ce

mouvement. Ses informations lui apprirent qu'elle étoit fiancée à un prince celtibérien. Il fit venir les parens et l'époux futur, et la remit entre leurs mains. Ils le prièrent d'accepter une somme d'argent, en forme de rançon. Il la reçut, et la remit comme une augmentation de dot. Ce généreux procédé charma les Espagnols, et gagna beaucoup de partisans aux Romains.

Ils venoient de mettre à la tête de leur armée, contre *Annibal*, le fameux *Marcellus*, conquérant de la Sicile, nommé l'*Epée de Rome*, comme *Fabius* en étoit le *Bouclier*. Il perdit une bataille; mais pendant que le Carthaginois comptoit jouir de sa victoire, le Romain se représenta, en état de venir aux mains de nouveau. « Quel homme « étrange est ce *Marcellus*, s'écrie « *Annibal*, vainqueur ou vaincu, il est « toujours prêt à combattre. » *Marcellus* eut cette fois sa revanche, mais elle lui coûta cher. Ces deux généraux passèrent ensuite quelque tems à s'observer d'assez près, pour qu'il y eût entre leurs troupes de vives escarmouches.

*Marcellus* croyoit ne pouvoir prendre

trop de précautions contre un adversaire si rusé. Il vouloit tout voir par lui-même. Ces soins dont un général doit le plus souvent se reposer sur des subalternes reconnus capables, lui coûtèrent la vie. Il tomba dans une embuscade, et y périt. *Annibal* averti, se rendit à l'endroit où étoit le corps de son rival. Ce spectacle le toucha. Il ne put s'empêcher de montrer un sentiment de pitié à la vue de ce grand homme qui méritoit de perdre la vie dans une circonstance plus glorieuse. Son premier soin fut de prendre l'anneau que *Marcellus* portoit au doigt, qui lui servoit de cachet, dans l'intention d'en tirer quelqu'avantage. Ayant ensuite admiré l'air grand et noble du consul étendu à ses pieds, il ordonna que le corps fût enveloppé d'une riche étoffe, placé sur un bûcher, et réduit en cendres. Il les fit rassembler, les renferma dans une urne d'argent, au dessus de laquelle il plaça une couronne d'or et une de laurier, et envoya au jeune *Marcellus*, son fils, ces tristes restes d'un père si estimable. Tel fut *Annibal* que les Romains ont traité de brigand, et qu'ils ont poursuivi jusqu'à la mort.

Il attendoit alors un secours qu'*As-*

*drubal*, son frère, échappé à la poursuite de *Scipion*, lui amenoit d'Espagne. Déjà il avoit passé les Pyrénées et les Alpes, lorsque le consul *Néron*, averti par une lettre qu'il surprit, que le Carthaginois étoit en pleine marche pour joindre son frère, tire un fort détachement de son armée opposée à *Annibal*, arrive auprès de son collègue, placé sur la route. Les deux corps réunis attaquent *Asdrubal*, qui ne s'y attendoit pas, défont son armée, le tuent lui même. Sans s'arrêter, *Néron* retourne à son poste, et apprend le premier à *Annibal* la défaite de son frère, en faisant jeter sa tête dans son camp. Manière barbare d'annoncer la mort d'un frère, fut-ce à un ennemi. Ce spectacle causa au Carthaginois une tristesse mortelle. Moins sensible cependant à son malheur qu'à celui de sa patrie, il s'écria : « O Carthage ! mal-« heureuse Carthage, je succombe sous « le poids de tes maux. »

A la vérité, les Romains prenoient par-tout le dessus. *Scipion* ne voyoit plus d'ennemis en Espagne. *Masinissa* même s'étoit tourné de son côté, gagné par les bons procédés du général romain, à l'égard d'un de ses parens pri-

sonnier, qu'il lui renvoya sans rançon, et même chargé de présens. La réconciliation fut si sincère, qu'il conseilla à *Scipion* de porter la guerre en Afrique, et qu'il lui montra les moyens d'y réussir. Le romain y fit un voyage, appellé par *Syphax*, qui vouloit se donner l'honneur de faire la paix entre les deux républiques. Il aboucha pour cela le général romain avec un général carthaginois, nommé *Asdrubal*, et les admit tous deux à sa table; mais il ne réussit point. Il arriva seulement qu'il se laissa lui même séduire en faveur des Carthaginois par cet *Asdrubal*, qui lui donna la belle *Sophonisbe*, sa fille, en mariage, quoiqu'il l'eût auparavant promise à *Masinissa*. *Scipion* retourna en Espagne, d'où il fut bientôt rappellé pour être élu consul à Rome, et être renvoyé en Sicile, d'où devoient partir les grands corps contre Carthage.

On y songea enfin, à ne pas laisser écraser *Annibal*. *Magon*, son frère, eut ordre de lui porter des secours. Il débarqua en Italie, à la tête de dix-huit mille fantassins et de deux mille chevaux, avec une bonne somme d'argent pour faire des recrues. En même tems, *Lelius*, ami de *Scipion*, envoyé par

lui, abordoit en Afrique avec un corps choisi. Il y trouva *Masinissa*, qui lui donna de nouvelles instructions, et l'engagea à retourner promptement vers *Scipion*, pour revenir ensemble contre Carthage, qu'ils trouveroient dénuée de troupes et de vivres. *Lelius* alla porter ce conseil à *Scipion*, qui l'adopta, monta, avec son armée, les vaisseaux qu'il tenoit prêts, et cingla vers l'Afrique.

Arriver, combattre, vaincre, charger *Syphax* de chaînes, faire *Sophonisbe*, son épouse, prisonnière, fut pour *Scipion* l'ouvrage de quelques mois. Les fers furent présentés à la belle captive, par *Masinissa*, amant outragé. Il entre le premier dans le palais, triomphant d'avance de la douleur qu'il alloit lui causer. Elle se prosterne à ses pieds. Il la regarde. Le reproche expire sur ses lèvres, et il n'ouvre la bouche, que pour lui promettre ce qu'elle demandoit avec instance, de n'être pas livrée aux Romains.

Mais il promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir. Lui-même se trouvoit à la merci des Romains. Il étoit dans leur camp, et attendoit d'eux le rétablissement dans son royaume, d'où *Syphax*

l'avoit chassé. Les sentimens de *Sophonisbe*, à l'égard de Rome, étoient connus. *Syphax*, fait prisonnier quelques jours avant elle, avoit avoué que sans elle, sans ses discours séduisans, il seroit resté fidèle à la république. Comment donc espérer pouvoir soustraire à la vengeance romaine, une ennemie si dangereuse ? L'amour trouva un expédient. *Masinissa* donna la main à *Sophonisbe*, persuadé que *Scipion* ne prétendroit plus aucun droit sur une princesse devenue sa femme.

Mais un Romain, un Romain endurci par la politique, est inflexible comme elle. *Scipion* laissa le numide s'enivrer de son amour : heureux pour lors et par la tendresse d'une femme qu'il adoroit, et par la conquête de son royaume dont il triomphoit sous les yeux de son épouse. Il revint avec elle présenter ses trophées à *Scipion*. Le général romain se laissa aborder d'un air froid et altier qui ne présageoit pas des suites agréables aux deux époux. Après cette courte entrevue, il eut, avec le prince, un entretien particulier, dans lequel il commença à le féliciter de ses exploits vraiment hé-

roïques ; ensuite il lui fit quelques reproches sur son mariage, et l'exhorta à ne pas devenir l'esclave d'une femme, après avoir conquis un vaste royaume. Il le fit souvenir en même tems que les dépouilles de l'ennemi et les captifs, appartenoient aux Romains, et finit son discours par ces mots : « je « sens combien est grand le sacrifice « que j'exige de vous ; mais *Masinissa* « revenez à vous-même. Jusqu'ici « votre foiblesse mérite d'être regar- « dée d'un œil de pitié, mais elle pour- « roit devenir impardonnable, et « vous préparer un long sujet de re- « pentir. »

N'y avoit-il donc aucun moyen d'arracher son épouse à la barbarie romaine ? Ne pouvoit-il, en s'en séparant, et promettant de ne jamais la rappeller, lui assurer la liberté et la vie ? *Masinissa* connoissoit apparemment la froide et inaltérable fermeté du Romain, dans ses cruelles résolutions, puisqu'il prit, sans balancer, le parti le plus désespéré. Il rentre dans la tente de *Sophonisbe*. « Recevez, lui « dit-il, le dernier témoignage de mon « affection et de ma fidélité. Il n'est « pas en mon pouvoir de vous garan-

« tir de l'esclavage dont vous êtes me-
« nacée, par aucun autre moyen que
« par la mort. Rappellez-vous de qui
« vous êtes fille; et quel époux vous
« avez, et ne craignez point de des-
« cendre au tombeau. *Masinissa* vous
« y suivra bientôt. » Il sort fondant en larmes. Aussi tôt se présente une esclave avec une coupe de poison.

L'infortunée *Sophonisbe* prend la coupe. Sa nourrice pleuroit. Elle lui reproche de déshonorer sa mort par ses larmes, et s'adressant à l'esclave, elle lui dit : « que mon époux sache
« que je meure contente, puisque je
« meure par ses ordres. Assurez-le que
« c'est contre mon inclination que j'ai
« contracté un premier engagement
« avec un autre. Mon cœur n'a ja-
« mais été qu'à lui. Quant à mon corps
« je l'abandonne volontiers à la fureur
« des Romains. » Il y a peu de morts aussi héroïques. Ni plaintes, ni reproches, ni regrets. On mépriseroit *Masinissa*, si on croyoit qu'il fût consolé par une chaire curule, une robe magnifique, une tunique brodée de branches de palmier, et une couronne d'or. Mais un ambitieux pensera qu'il trouva quelqu'adoucissement à sa douleur

dans le titre de roi, et l'espérance d'être bientôt, en récompense de son sacrifice, monarque de toute la Numidie.

*Sophonisbe* fut heureuse de ne pas voir le triomphe des Romains, qu'elle détestoit, et le désastre de sa chère patrie. *Annibal* étoit retiré dans un coin de l'Italie, entouré d'armées romaines, qu'il tenoit éloignées, comme un lion fatigué repousse encore de sa caverne le chasseur téméraire. Il y sut que *Magon* son frère, tâchant de le joindre, avoit été battu et blessé, et qu'il retournoit en Afrique avec les débris de son armée. Lui-même y fut rappellé et partit. En s'éloignant, il tournoit avec regret ses regards vers ce pays, le théâtre de ses triomphes. Le dépit lui arracha des imprécations. Il l'avoit déjà porté à une cruauté, que l'empire des circonstances ne peut faire excuser. Quelques Italiens de son armée, refusoient d'abandonner leurs foyers, et de le suivre. De peur que leur exemple ne devînt contagieux, au lieu de les renvoyer ignominieusement, il les fit tous renfermer dans un temple et massacrer.

Sous ces auspices funèbres, il arriva

à Carthage qu'il avoit quittée à l'âge de neuf ans, et qu'il avoit peu revue depuis trente trois. Intrigues de famille, factions du sénat, brigues et tumulte de place publique, tout étoit nouveau pour lui. La guerre d'ailleurs se faisoit sans menagement pour les Romains et accompagnée de toutes ses horreurs; pillage, meurtre, incendie, et toujours avec désavantage du côté des Carthaginois. A la vérité, *Annibal* ramenoit des troupes, et il étoit à leur tête. Mais *Scipion* recevoit aussi des renforts, et il les commandoit. Entre des généraux qui s'estimoient, il s'établit des égards, dont le fruit fut une conférence demandée par *Annibal*, malgré la défense de la populace de la ville qui s'y opposoit.

Entre les deux camps situés dans la plaine de Zama, presque sous les murs de Carthage, s'avancent *Annibal* et *Scipion*. Ils quittent leur escorte et s'approchent. Ils ne s'étoient jamais vu; mais ils se connoissoient. *Annibal* fixa avec quelque surprise *Scipion*. Le Romain étoit à la fleur de l'âge. Ses traits réguliers et beaux étoient encore relevés par une taille majestueuse, et par un air plein de douceur. Il avoit un habille-

ment propre, mais simple, tel qu'il convient à un soldat. Ils gardèrent quelque tems le silence. *Annibal* le rompit le premier. A la fin de son discours, qu'il entremêla de réflexions sur les vicissitudes de la fortune, et de louanges pour *Scipion*, il proposa de céder aux Romains l'Espagne, la Sardaigne, la Sicile, et toutes les îles situées entre l'Italie et l'Afrique. » Vous ne nous « offrez, répondit le jeune général, « que ce que nous possédons déjà. Si « ces propositions s'étoient faites avant « mon départ d'Italie, on auroit pu les « les écouter. Mais nous avons main- « tenant bien d'autres prétentions ». Il les déduisit, et finit par ces mots: « si « elles vous plaisent, le sénat et le peu- « ple romain ne refuseront pas de « traiter avec Carthage. Sinon, déci- « dons la querelle par les armes ». Le défi fut accepté, et dès le lendemain la querelle fut vuidée.

La bataille de Zama qui décida entre les deux républiques de l'empire du monde, coûta quarante mille hommes aux Carthaginois vaincus, et ne finit pas sans une grande perte pour les vainqueurs. Il fut un moment où les combattans ne pouvoient pas s'appro-

cher, à cause du sang qui rendoit le terrein glissant, et une espèce de rempart que des monceaux de morts mettoient entre eux. Le corps commandé par *Annibal*, tous vétérans couverts des lauriers cueillis en Italie, fit la plus opiniâtre résistance. Il ne céda qu'enfoncé de tous côtés par l'armée romaine qui se réunit toute entière contre lui. *Annibal* échappa, lui dixième : foible escorte, qui fut la nuit suivante réduite à un seul homme.

203. Le sénat de Carthage, quand il sut son asile, le rappella pour délibérer sur le sort de la république. Il décida d'abord qu'il falloit faire la paix; et quand *Scipion* eut dicté ses conditions, quelques dures qu'elles fussent, *Annibal* décida encore qu'il falloit les accepter. On traita sur ce plan. Il y eut une suspension d'armes, jusqu'à ce que le sénat romain eût accordé sa ratification. Un *Asdrubal* de la faction contraire à *Annibal*, chef de l'ambassade envoyé à Rome, porta la parole, rejeta tout le blâme de la guerre sur la famille d'*Amilcar*, peignit le triste état où elle avoit réduit Carthage, et s'engagea par serment au nom de sa république, à observer fidèlement les conditions de

la paix qui seroit accordée. « Mais, « lui dit un sénateur, quels dieux ren- « dez-vous garans de la sincérité de vos « sermens? Les dieux répondit le Car- « thaginois, ces mêmes dieux qui ont « puni si sévèrement nos parjures ». Cette réponse qui disoit tant de choses en peu de mots, fut généralement applaudie. Le sénat n'ajouta rien à ce qui avoit été prescrit par *Scipion;* et en effet, à moins que d'être détruite, une ville souveraine ne pouvoit guères être traitée plus sévèrement.

On lui permit à la vérité de garder ses lois, les villes et les provinces qui lui restoient en Afrique; mais les Romains retinrent l'Espagne, et toutes les îles de la Méditerranée. Ils aggrandirent, aux dépens de Carthage, le royaume de *Masinissa*, interdirent à la république vaincue tout droit de faire la guerre ou la paix avec ses voisins ou d'autres, sans la permission des vainqueurs. Il fallut donner comptant une très-grosse somme d'argent, s'engager à des paiemens encore plus considérables à des termes déterminés, rendre les prisonniers qu'on avoit faits, livrer les déserteurs, laisser choisir parmi les principaux de la ville, cent

otages qui seroient envoyés à Rome, abandonner tous les éléphans domptés, et promettre de n'en plus former d'autres à la guerre. Enfin, ce qui coûta le plus aux Carthaginois, remettre tous leurs vaisseaux entre les mains de *Scipion*. Il les fit brûler à leur vue, au nombre de cinq cents voiles, et ne leur laissa que dix galères à trois rangs de rames, pour se défendre contre les corsaires.

Scipion. Caton.

La joie que le peuple romain eut des victoires de *Scipion*, approcha de l'ivresse. Il n'y eut pas d'honneurs et même d'autorité qu'il ne voulût déférer au vainqueur, jusqu'à la dignité de dictateur perpétuel. Il se contenta du surnom d'*Africain*, sous lequel en effet sa gloire a passé de siècle en siècle. Son triomphe surpassa tout ce qui avoit été vu jusqu'alors en ce genre. Il apporta d'Afrique un butin immense, et remit au trésor de la république vingt mille livres pesant en argent. Cependant les Romains, dans toutes les guerres qu'ils eurent pendant la vie de ce grand homme, le négligèrent. De lui-même il s'engagea dans celle contre *Antiochus*, où son frère commandoit, en qualité de son lieutenant, pour l'aider de sa personne et de ses conseils. Les exploits du

cadet lui valurent le titre d'*Asiatique*. on voit aussi paroître l'Africain dans une ambassade en Syrie. Il y trouva *Annibal* fuyant de royaume en royaume, et toujours poursuivi par les Romains. Ce fut-là que ce proscrit fit une réponse si ingénieuse et si flatteuse. Dans le cours d'une conversation, *Scipion* lui demanda quels étoient à son avis les plus grands généraux qui eussent existé et leur rang. « Le premier, dit « *Annibal*, est Alexandre, le second « Pyrrhus, le troisième moi. Et si vous « m'aviez vaincu, répartit vivement « *Scipion*, quel rang prendriez-vous? « le premier, répondit le Carthagi- « nois. »

Il semble que le peuple Romain vit avec plaisir les *Scipions* couverts de gloire, persécutés par les envieux, et en butte à la maligne causticité de *Caton* le censeur, qui dirigeoit toutes les machinations employées par la jalousie, contr'eux. *Caton* avoit un caractère vraiment fait pour une république. Il se distingua d'abord dans la guerre d'Espagne qu'on lui confia. Ses troupes connoissoient peu la discipline, il les y forma plus encore par son exemple que par ses paroles. Habillé

de la manière la plus simple, le premier aux travaux, le dernier à les quitter; frugal, impassible pour ainsi dire, il s'exposoit sans ménagement aux injures de l'air, et supportoit patiemment les plus grandes fatigues; d'une bravoure à toute épreuve, et sachant la faire remarquer à propos. Cette conduite lui valut des succès mérités. Du butin fait sur les ennemis, il donna à chacun de ses soldats une livre d'argent. Quelques officiers lui marquèrent leur surprise d'une pareille libéralité: « Il vaut mieux, répondit-il, « que beaucoup de soldats Romains « reviennent chez eux avec de l'ar- « gent, que s'il en revenoit un petit « nombre avec de l'or. » voulant faire « entendre par-là qu'ayant un trésor visible à défendre, ils resteroient en troupe, au lieu que pouvant cacher leur richesse sous un petit volume, ils pourroient être tentés de se séparer pour aller le mettre en sureté dans leur famille. Quant à lui, il ne réserva aucune partie du butin. Il revint à Rome investi par le suffrage de ses soldats d'une réputation de popularité, qu'il soutint par une vie retirée et sévère. Il ne briguoit point d'emplois, se mon-

troit disposé à servir la patrie dans les derniers postes du gouvernement et de la milice.

Orateur piquant et malin, *Caton* fixoit l'attention de la multitude par des traits acérés contre le luxe, la richesse, la distinction des rangs, ce qui plaît toujours au peuple. Avec toutes les apparences de la modestie, il étoit dévoré de l'ambition de dominer. Il la satisfaisoit, en se faisant une espèce d'empire chez la populace. Sa frugalité si vantée étoit peut être l'effet de l'avarice; car on lui entendit dire plus d'une fois : « qu'un homme ne méritoit d'être es-« timé qu'après avoir doublé son ca-« pital. Il loua toujours la continence en public; mais ces éloges n'empêchoient pas qu'il ne fût très-familier dans sa maison avec une belle esclave. Pour se venger de son fils et de sa belle-fille dont il se plaignoit, il se maria une seconde fois, quoique déjà vieux, et quand son fils lui en demanda la raison, il lui fit cette réponse à double entente : « je suis si content de vous, « que je voudrois avoir d'autres fils qui « vous ressemblassent. » Comme ses vertus étoient connues du public, et que ses mauvaises qualités en étoient

ignorées, il fut toujours extrêmement considéré de la multitude; de sorte qu'ayant été cité jusqu'à quarante-quatre fois en jugement devant le peuple, il fut toujours renvoyé absous. Mais tant d'accusations marquent toujours un homme incommode et factieux, dont les gens tranquilles auroient voulu être débarrassés.

Il s'attacha aux Scipions comme un insecte à l'animal qu'il tourmente. A son instigation, deux tribuns du peuple nommés l'un et l'autre *Pétilius*, accusèrent l'Africain de négligence dans la guerre d'*Antiochus*, où il n'étoit cependant qu'en second sous son frère, de s'y être livré trop au plaisir, d'avoir permis le pillage à ses troupes, et d'avoir reçu de l'argent de ce prince pour lui faire accorder une paix avantageuse. Le hasard voulut que le jour auquel devoit être jugé ce procès, étoit celui de la fameuse bataille de Zama. *Scipion* avoit porté ses livres de compte avec lui; il ne fit que les montrer au peuple, et les déchira en disant: « c'est « aujourd'hui qu'Annibal fut vaincu « et Carthage subjuguée; ne le perdons « pas à de vaines déclamations; les « Dieux nous attendent au Capitole,

« suivez-moi, Romains, et portons-y « tous ensemble l'hommage de nos « vœux et de nos actions de graces. » Tout le peuple suivit, et laissa les accusateurs déconcertés.

Mais ils ne perdirent pas courage, ils revinrent à la charge, et citèrent *Scipion* de nouveau : il crut devoir céder à l'orage, et se retira dans une maison de campagne. Comme on vouloit le faire condamner par défaut, l'Asiatique comparut, et déclara que son frère étoit malade. On ne vouloit pas l'en croire. *Tiberius Graccus* quoiqu'ennemi de la famille des *Scipions* prit la parole : « pourquoi, dit il, ne « pas croire l'Asiatique au sujet de la « maladie de son frère ? Si *Scipion* « étoit à Rome, j'empêcherois qu'on « le citât. Quoi le vainqueur de Car- « thage comparoîtroit au pied de notre « tribunal pour être le jouet d'une po- « pulace insolente ? A-t-il défait *An-* « *nibal* et *Antiochus* pour devenir « la victime des deux *Pétilius* ? Au- « rons-nous le courage de triompher « d'un homme qui a mérité et obtenu « de si beaux triomphes ? qu'au moins « sa vieillesse trouve un asile dans le « port où il s'est retiré ».

Il n'en jouit pas long-tems. *Scipion* mourut dans sa maison de campagne à l'âge de quarante-huit ans. Indigné de la lâcheté du sénat, de l'injustice du peuple, et de l'ingratitude de l'un et de l'autre, il recommanda à sa femme, fille du grand *Paulus Emilius*, de ne pas faire porter ses cendres à Rome. Elle lui érigea à sa campagne un mausolée, et y plaça sa statue avec celle du poëte *Ennius*, qui l'avoit accompagné dans sa retraite. Sans doute, *Scipion* avoit été précédé au tombeau par *Térence*, qui fut aussi un de ses amis.

L'action d'accusation interrompue contre *Scipion* l'Africain, fut reprise contre l'Asiatique, et trois de ses officiers, *Aulus*, *Hostilius*, et *Furius*. Le préteur déclara qu'ils étoient coupables pour avoir reçu d'*Antiochus*; *Scipion*, six mille livres d'or et quatre cents quatre-vingt livres d'argent; *Aulus* et *Hostilius*, vingt livres d'or et quatre cents trois livres d'argent, et *Furius* cent cinquante livres d'or et deux cents livres d'argent : le tout pesant en lingots et en barres. Pour cela, ils furent condamnés chacun à une très-forte amende. Les officiers se soumirent et donnèrent sur le champ cau-

tion. Le général refusa d'acquiescer à la sentence, par la raison qu'ayant rendu compte de tout l'argent qu'il avoit apporté d'Asie, il en étoit déchargé. Le préteur ordonna qu'il fût conduit en prison. On saisit en même tems tous ses biens. Il ne s'en trouva pas assez pour l'amende, et on n'y découvrit rien qui parut être acquis des dépouilles de l'Asie. Il auroit trouvé plus de caution qu'il ne lui en falloit. Tous ses amis se présentèrent, mais il les remercia de leur bonne volonté. Ainsi ses biens restèrent confisqués, et il fut réduit à l'indigence. Ses amis et ses parens s'empressèrent encore à lui offrir des présens, et s'il avoit voulu se prêter à leur générosité, il auroit été plus riche qu'avant la confiscation. Mais il eut le courage de ne point craindre la pauvreté, et il n'accepta que le simple nécessaire. Rome rendit justice par la suite à son innocence et à son mérite. Il semble qu'elle prit plaisir à le dédommager, en lui procurant les occasions de s'enrichir, de sorte qu'il fut en état de faire célébrer des jeux pendant dix ans, en mémoire de sa victoire sur *Antiochus*.

*Caton* s'étoit contenté d'animer les

esprits, et s'étoit ensuite retiré. Le peuple le croyant bien intentionné, continua de le regarder avec respect. Il lui marqua sa confiance, en le préférant, pour la charge de censeur, à *Scipion*, un des plus honnêtes hommes de la république, et à plusieurs autres d'un mérite égal. Il signala sa haine constante contre l'Asiatique, en lui ôtant un cheval que la république lui entretenoit par honneur. Tous les ornemens superflus devinrent les objets de sa sévérité. Il condamna à des amendes considérables, tous ceux qui s'en étoient parés, sans distinction de sexe. Il fit revivre une ancienne loi qui interdisoit aux femmes les bijoux d'or, les habits de différentes couleurs, et l'usage des chariots, tant à Rome que dans les villages voisins. Les plus grandes affaires de la république n'occasionnèrent jamais tant de mouvemens et des sollicitations si empressées. On vit arriver à Rome un grand nombre de femmes des colonies et des villes voisines, pour appuyer la demande des dames romaines. *Caton* fit, sur l'indécence aux femmes de paroître en public et de briguer les suffrages, un discours satirique et malin qui n'empêcha

pas les femmes de gagner leur cause. Il exerça une censure sévère sur les sénateurs, et en raya sept de la liste. Si sa rigueur peut paroître trop grande à l'égard de *Manilius* exclu, pour avoir embrassé sa femme en présence de ses filles; il fut beaucoup trop indulgent pour *Quinctius* coupable, lorsqu'il commandoit dans la Gaule Cisalpine, d'avoir tué de sa main un homme qui venoit demander sa protection, pour satisfaire la curiosité d'un jeune Carthaginois, objet de son abominable passion, qui desiroit voir un homme éprouvant une mort violente. *Caton* s'occupoit des sciences dans sa vie privée. Il composa un livre sur l'origine des villes d'Italie, et un autre sur l'agriculture.

Peu d'époques des Romains ont été si fécondes en victoires que celle-ci. Ils battirent les Espagnols, défirent les Gaulois Cisalpins et les Galates, domptèrent les Bayens et les Liguriens, imposèrent des lois à *Antiochus*, réduisirent la Macédoine sous leur obéissance, conquirent la Dalmatie, pénétrèrent dans la Gaule Transalpine, subjuguèrent les Celtibériens, les Isliens et les Stelliates. A l'occasion de ceux-

ci, le sénat usa d'une indulgence qu'on peut regarder comme peu ordinaire. Après un combat malheureux, il s'étoient remis avec confiance à la discrétion du consul *Popilius* leur vainqueur. Non-seulement il démantela leurs villes, et enleva leurs armes, mais il vendit comme esclaves tout les habitans du pays. Le sénat ordonna à *Popilius* de remettre ce peuple en possession de sa liberté et de ses biens, de lui acheter des armes, et de restituer l'argent de la vente. Il terminoit son décret par ces mots: « la victoire est « glorieuse quand elle se borne à « dompter un ennemi; mais elle devient « odieuse quand on l'emploie à op- « primer des malheureux. »

Les triomphes ont aussi été très-fréquens. *Furius* triompha des Gaulois, *Caton* et *Fulvius* des Espagnols, *Acilius* de la Syrie, *Simpronius* des Istriens, *Paul Emile* de *Persée*, les deux *Scipions* de l'Afrique et de l'Asie. Ces victoires étoient l'aliment des peuples romains, et les triomphes, l'aiguillon qui les excitoit au combat. Rome contenoit alors trois cent trente-sept mille cinq cent cinquante-deux citoyens en état de porter les armes. Les arts mécha-

niques y étoient exercés par les esclaves ; ainsi cette immense soldatesque ne subsistoit que du trésor public. Elle avoit donc un grand intérêt à le grossir par les conquêtes. Le spectacle des triomphes entretenoit le génie guerrier, allumoit dans les cœurs des jeunes gens l'ardeur des combats, et la ranimoit dans les vétérans. Ces pompes, celles de la religion, les jeux publics, les assemblées pour les élections, les plaidoyers dans les tribunaux, les discussions politiques, objets des assemblées générales, telles étoient les occupations et les délassemens de l'oisiveté de cette multitude. N'étant point embarrassés de leur subsistance, on étoit sûr de les avoir sitôt qu'on les convoquoit; il n'est pas néanmoins certain qu'ils n'eussent de bien que la solde. Les sommes qu'ils recevoient de leurs généraux et le butin, faisoit à chacun une masse qui fournissoit à leurs besoins ou à leur aisance. La diminution qui annonçoit la fin de ce fond, étoit le signal qui leur faisoit desirer une nouvelle guerre; de là facilité des enrôlemens, lorsqu'il n'y avoit point d'intrigues qui s'y opposoient. Au bout de la carrière militaire, chaque soldat voyoit un repos assuré, ou dans

les colonies, s'il vouloit y aller fixer son séjour, ou s'il restoit à Rome, dans le produit des terres conquises, qui leur étoient distribuées, dont les anciens propriétaires devenus fermiers faisoient passer le prix convenu aux nouveaux maîtres. C'est sans doute sur ces objets qu'étoient établis les impôts qui se percevoient à Rome. Les pontifes et les augures en furent long-tems exempts, parce qu'ils fournissoient aux frais des sacrifices et des festins sacrés. On créa des *Epulones*, comme qui diroit *magistrats des repas* qui furent chargés de ces dépenses. A ce moment cessa l'exemption des ministres du culte. Vers ce tems fut créé la loi Porcia, *qui mettoit en sureté les épaules du peuple;* c'est-à-dire, qui défendoit de faire battre de verges un citoyen de Rome; mais elle ne s'étendoit pas aux armées, où les généraux continuèrent d'avoir droit d'infliger ce châtiment, ainsi que la peine de mort.

2858. Les succès rendoient les Romains féroces. Leur résister étoit un crime. Deux préteurs, également cruels, commirent les plus grands excès en Espagne. *Lucullus* fit passer au fil de l'épée les habitans de plusieurs villes, sans

distinction d'âge ni de sexe, et même après des capitulations. Plus de trente mille Lusitaniens furent massacrés par les ordres de *Galba*, après qu'il leur eût promis solennellement la liberté et la vie, et qu'ils eurent mis bas les armes à ces conditions. La république n'en blâma pas ses généraux. Ils ne furent même pas accusés. On a lieu de croire qu'ils étoient autorisés à commettre ces criantes injustices pour effrayer les Espagnols et les tenir sous le joug par la crainte.

La même politique et plus cruelle encore, leur fit applaudir à la barbarie de *Gulussa*, fils de *Masinissa*. Elle fut le prélude de la destruction de Carthage. Cette ville avoit dans *Caton* un ennemi redoutable : cependant, moins envenimé contre elle, que contre la gloire des *Scipions*, dont l'existence de cette ville étoit un monument odieux à sa jalousie. Sur quelques différens entre *Masinissa* et les Carthaginois, au sujet de la possession d'une ville qu'ils se disputoient, il fut envoyé comme médiateur en Afrique. Les Carthaginois refusèrent de se soumettre à un arbitrage dont ils prévoyoient la partialité. « Nos limites, dirent-ils, ont été fixées

« par un traité de paix. Le plus petit « changement à cet égard, seroit une « insulte à la mémoire du plus grand « des Romains. »

Du plus grand des Romains ! Cet éloge piqua *Caton*. Il examina Carthage avec une maligne attention. De retour, il assura le sénat que les richesses de cette ville étoient immenses, ses magasins bien pourvus, ses ports remplis de vaisseaux, et que la guerre contre *Masinissa* n'étoit que le début d'une plus importante qu'elle méditoit contre Rome. Il termina son discours en exhortant le sénat à envoyer au plutôt des troupes pour faire la conquête d'une ville qui seroit éternellement un obstacle au progrès des armes romaines. Depuis ce tems, *Caton* ne prononça pas un avis dans le sénat, même sur les affaires bien différentes de la guerre, qu'il ne le finît par cette formule: « je pense de plus que Carthage doit « être détruite. »

## TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

De nouvelles difficultés entre le roi des Numides et la république Africaine, amenèrent encore une guerre, cette

guerre aboutit à une furieuse bataille que *Masinissa* gagna. Il bloqua les troupes Carthaginoises, dans un camp où elles se trouvèrent bientôt dépourvues d'eau et de vivres. Réduites à l'extrémité, elles se soumirent à tout ce que le vainqueur exigea d'elles. La principale condition fut que les soldats passeroient sous le joug, désarmés et à demi-nuds. Comme ils se retiroient après cette humiliante cérémonie, *Gulassa*, fils de *Masinissa*, irrité de quelques succès que ces malheureux avoient eu auparavant contre lui, lâcha sur eux la cavalerie Numide. Elle en fit un tel carnage, que de cinquante-huit mille hommes, *Asdrubal* seul, dit-on, suivi de quelques officiers, échappa au massacre général.

Auprès de *Masinissa*, qui ne fut peut être pas prévenu de cette affreuse vengeance, se trouvoit *Scipion l'Emilien*, ainsi nommé, parce qu'il avoit été adopté par *Paul Emile*. Il avoit été précédé par deux autres missions de *Scipion Nasica*, son parent, envoyé pour examiner de près les dispositions et les projets de Carthage. Ce général ayant rendu un témoignage satisfaisant, avoit balancé la maligne influence de *Caton*

dans le sénat, et suspendu la mauvaise volonté contre Carthage; mais le fond de la haine et de la jalousie contre cette ville infortunée, subsistoit toujours. On croit qu'*Emilien* eut la commission de suivre de l'œil les évènemens de la guerre, d'amener les puissances Africaines à un traité de paix, si les républicains avoient le dessus, et si le roi étoit victorieux de l'encourager à poursuivre vivement les Carthaginois.

Mauvaise foi des Romains à l'égard des Carthaginois.

Ceux-ci, accablés par leur dernière perte, envoyèrent des ambassadeurs à Rome, demander la continuation de la paix. Mais ils furent très-surpris d'apprendre, que sans aucun motif de rupture, pendant qu'ils faisoient ces avances pacifiques, la république leur déclaroit la guerre. Ils surent en même tems les préparatifs formidables qui se faisoient contr'eux. Hors d'état de résister, ils se déterminèrent à se soumettre aux Romains, par la voie de *dédition*, c'est-à-dire, en leur donnant une autorité absolue sur leurs villes, leurs terres, leurs temples, et sur tous les habitans du pays, de quelque rang, sexe ou conditions qu'ils fussent. Les ambassadeurs, chargés de cette humiliante commission, furent bien reçus

du sénat. On leur promit qu'ils conserveroient leur pays, leurs effets, leurs lois et leur liberté, pourvu qu'ils envoyassent trois cents otages au consul, qui étoit en Sicile, et qu'ils fissent ce que les consuls *Marcius* et *Manilius* jugeroient à propos de leur commander.

A peine ces otages étoient embarqués, que *Manilius*, à la tête de l'armée, *Marcius*, à la tête de la flotte, paroissent devant Carthage. Les Carthaginois qui comptoient sur la paix, fruit de leur soumission, envoyent demander ce que signifient ces démonstrations hostiles. On fait passer les ambassadeurs entre deux lignes de soldats, au bruit des instrumens militaires, toute l'armée étant sous les armes, et les drapeaux déployés. Ils trouvent les consuls sur un tribunal élevé, entourés de leurs principaux officiers, séparés de l'armée par une balustrade, devant laquelle ils sont placés comme des accusés ou criminels qu'on va entendre. Le chef de l'ambassade remontre aux consuls avec les ménagemens convenables, les procédés iniques qu'on employe contre eux, les conjure de ne point laisser les Carthaginois dans une incertitude

cruelle, et de leur communiquer enfin les vraies intentions du sénat.

*Marcius* répond : « Je vous ferai « part l'un après l'autre des ordres « que j'ai reçus des pères conscrits ». Pour commencer cette gradation d'ordres et d'injonctions, il ajoute : « Puis- « que vous êtes sous la protection de « Rome, et que vous souhaitez sincè- « rement la paix, quel besoin avez- « vous de ce nombre prodigieux d'ar- « mes dont vos magasins sont remplis ? « donnez, en les apportant ici, une « nouvelle preuve de votre amour pour « la paix ». Etonnés d'un préliminaire si effrayant, les ambassadeurs répondent qu'ils ont d'autres ennemis à combattre que les Romains ; que les armes leur sont nécessaires, non-seulement contre les princes d'Afrique qui les environnent, mais sur-tout contre *Asdrubal*, qui condamné à mort pour avoir offensé Rome, s'est sauvé, et les menace avec une armée de vingt mille hommes. « Rome, repart brusque- « ment le consul, saura pourvoir à « votre sureté, obéissez et soyez tran- « quilles ».

Carthage trompée par une fausse démonstration d'accommodement ne

s'étoit pas pourvue de vivres. Elle n'avoit ni alliés, ni troupes mercénaires à sa solde. L'élite de ses guerriers avoit été exterminée dans la dernière guerre contre *Masinissa*. La flotte n'étoit pas encore équipée. Elle se détermina donc à ce sacrifice qu'elle regardoit comme le dernier. Les Romains furent étonnés de l'immense quantité d'approvisionnemens militaires que les Carthaginois apportèrent dans leur camp. Il y en avoit pour équiper toute l'Afrique. Entre autre deux mille catapultes, deux cent mille armures complettes, et un nombre infini de traits et de javelots. Ce convoi d'armes étoit accompagné de vieillards vénérables, de prêtres en habits de cérémonies, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains.

Les consuls sourirent avec quelque bonté à ce cortège respectable. Mais reprenant aussitôt un air grave et sévère, *Marcius* leur tint ce langage : « Nous sommes contens de cette pre-« mière marque de votre obéissance, « et nous vous félicitons de l'avoir « donnée. Je n'ai plus qu'une chose à « exiger de vous au nom du peuple « romain ; il m'ordonne de vous dé-

« clarer que sa dernière volonté est « que vous sortiez de Carthage qui « doit être détruite, que vous trans- « portiez votre demeure dans tel en- « droit de votre domaine qui vous « plaira, pourvu que ce soit à huit « lieues de la mer, et que l'endroit soit « sans murailles et sans fortifications ». La foudre tombée au milieu des députés, ne les auroit pas si généralement attérés. « Un peu de courage, ajouta « *Marcius*, vous fera surmonter cet « attachement que vous avez pour « votre ancienne patrie, courage qui « est plus fondé sur l'habitude que sur « la raison ». Une pareille exhortation n'étoit pas capable de consoler des malheureux condamnés. Quelques-uns s'évanouirent ; d'autres exprimoient leur douleur par des lamentations et des cris. Les soldats eux-mêmes ne purent voir d'un œil sec un spectacle si touchant. » Ces transports soudains, « reprit *Marcius*, se calmeront peu-à- « peu. Le tems et la nécessité appren- « nent aux infortunés à souffrir leurs « maux avec patience. Dès que les « Carthaginois reviendront à eux, ils « prendront le sage parti d'obéir ». Il les renvoya avec cette sèche morale,

porter l'arrêt de Rome à leurs concitoyens.

Qu'on juge de la douleur et de l'indignation, des mouvemens de fureur et de rage que dut produire à Carthage une pareille perfidie. Leur enlever comme otages leurs principaux citoyens, les priver de leurs armes et de leurs moyens de défense, sous les apparences trompeuses d'alliance et de paix, et quand on les a mis hors d'état de résistance, leur ordonner d'abandonner leurs foyers, de quitter leur patrie! Comment pourroient-ils transporter leurs femmes, leurs enfans, leurs malades, leurs vieillards? Où se réfugier? où trouver des maisons pour cette multitude, ou bien des matériaux pour en bâtir? Que faire de leurs vêtemens, de leurs meubles? Dans toute la ville, ce n'étoit qu'un cri de désespoir. Le peuple se jeta sur ceux des sénateurs qui avoient conseillé de donner des otages, et de livrer les armes. Les députés furent ignominieusement traînés dans les rues. D'autres plus sages, prirent des mesures pour la défense de la ville. Ils donnèrent la liberté aux esclaves et aux prisonniers, et en firent des soldats. Les sénateurs adoptèrent

bientôt le dessein de soutenir un siége. On fit grace à *Asdrubal* qui avoit été condamné à mort pour plaire aux Romains. On le conjura d'employer les vingt mille hommes qu'il avoit sous ses ordres. A la défense de la patrie, un autre *Asdrubal* général habile, fut chargé du commandement de la ville.

Les Carthaginois manquoient d'armes. Par ordre du sénat, les temples, les palais, les places publiques furent changés en ateliers. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, et mille traits. Les charpentes des maisons fournirent les matériaux des machines. Au défaut de fer et de cuivre, ils se servirent d'or et d'argent. Ils firent fondre des statues, des vases, et même les ustensiles appartenans aux particuliers. Les plus avares devinrent prodigues. Tout fut sacrifié jusqu'aux ornemens les plus chers. On manquoit de matières pour les cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment. Hors les murs, *Asdrubal* employa ses troupes à ramasser des vivres et à les transporter dans la ville, où l'abondance fut bientôt

aussi grande que dans le camp des Romains.

Moyennant tout ces efforts, les consuls trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ils furent repoussés dans deux assauts. Des vieux vaisseaux qui restoient dans leur port, les assiégés firent des brulots, qu'ils dirigèrent contre la flotte des Romains, et en brûlèrent une partie. La guerre s'éloigna des murs de Carthage, elle se soutint avec des succès variés, dans les plaines des environs. L'*Emilien Scipion*, nom toujours fatal à cette ville, n'étant encore que simple officier, y fit des actions d'habileté et de valeur, dont le bruit vola jusqu'à Rome. Il fut élu consul, et chargé de finir cette guerre, que les consuls *Manilius* et *Marcius* avoient cru terminer en peu de jours, et qui duroit depuis plus de deux ans, par les ressources que les Carthaginois avoient su se procurer.

Il remit le siége devant la ville. Lorsqu'il la croyoit aussi bien bloquée par mer que par terre, les assiégés ayant travaillé quelques jours avec une diligence et une ardeur incroyables, ouvrirent une sortie d'un autre côté du

port, et parurent tout-à-coup en mer avec une flotte considérable, qui attaqua à l'improviste celle des Romains. L'engagement dura tout le jour, et fut malgré la surprise, à l'avantage des Romains, puisqu'ils se trouvèrent en état d'attaquer dès le lendemain une terrasse qui couvroit la ville du côté de la mer. Les assiégés firent, pour la défendre, des prodiges de valeur. Plusieurs d'entr'eux nuds et désarmés, prirent des torches éteintes, et s'étant avancés à la nage jusqu'aux machines construites par les Romains, ils allumèrent leurs torches, et parurent aux yeux de ceux qui gardoient ces machines, comme autant de monstres sortis du sein des flots.

*Scipion* eut de la peine à rassurer ses soldats. En même-tems qu'il surveilloit les travaux du siége, il suivoit les mouvemens de l'armée d'observation des Carthaginois. Il l'empêcha d'approcher de ses lignes, la força dans ses retranchemens, lui tua, dit son historien, soixante-dix mille hommes, et lui fit dix mille prisonniers. Cette défaite déconcerta les Carthaginois. Ils offrirent, par l'organe d'*Asdrubal*, leur commandant, de se soumettre à

quelque condition que ce fût, pourvu que *Scipion* promît de conserver la ville. Le général romain refusa de se relâcher sur cet article. « Non, s'écria « le Carthaginois, non, le soleil n'é- « clairera jamais la destruction de « Carthage, tant qu'*Asdrubal* sera en « vie. » Irrité des désastres de sa république, il fit mourir, sur les remparts, tout ce qu'il avoit de prisonniers romains. Là, il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crevoit les yeux, on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts, et s'il en faut croire quelques historiens, ce barbare se divertit à voir écorcher vifs plusieurs de ces malheureux.

Mais ce même homme, qui après avoir montré tant de résolution, après avoir mis sa femme et ses deux enfans dans la citadelle, sous la garde des déserteurs romains, qui n'ayant pas de grâce à attendre, devoit faire une défense plus opiniâtre, alla trouver en secret *Scipion*, et se rendit à lui, la vie sauve. Il paroît qu'il y avoit dans la ville des cabales, des partis, de ces divisions qui annoncent et préparent les catastrophes : car dans le dernier assaut, le général romain, averti qu'il

ne prenoit pas assez de précautions, répondit : « il n'y a rien à craindre dans « une ville remplie de confusion. Les « dieux l'ont mise en notre pouvoir. » En effet, avant l'attaque, *Scipion* avoit pratiqué une cérémonie religieuse en usage chez les Romains. Elle consistoit à évoquer les dieux tutélaires d'une ville assiégée, à les supplier d'abandonner un lieu indigne de leur protection et de leur présence. Après l'évocation, il dévoua solennellement les habitans de Carthage à la mort et aux dieux infernaux, en ces termes : « ô redoutable « *Pluton !* et vous mânes infernaux, « répandez sur le peuple Carthaginois, « la crainte, la terreur et la ven- « geance ! que les nations et les villes « qui ont pris les armes contre nous, « soient détruites ! Je vous dévoue, ô « furies ! tous les ennemis de ma répu- « blique, en mon propre nom, et au « nom du sénat et du peuple romain ; « mais préservez de la mort, et de « tous les accidens de la guerre, nos « légions et nos troupes auxiliaires. »

Les Romains, ayant franchi les murs, n'avancèrent dans la ville que pied à pied. Ils attaquèrent les maisons l'une après l'autre. A mesure qu'elles étoient

nétoyées des deux côtés de chaque rue, ils montoient vers la citadelle, toujours en combattant. Chaque pouce de terrein leur étoit disputé par une armée de Carthaginois. Au milieu des cris de plusieurs milliers de blessés et de mourans, *Scipion* fit mettre le feu au quartier de la ville qui joignoit la forteresse. L'incendie dura six jours. Des décombres enflammés, sortirent pendant ce tems, vingt-cinq mille femmes et trente mille homme, auxquels le général donna la vie. Au bout de ce tems, ceux des Carthaginois qui restoient dans la citadelle, en ouvrirent les portes. Les déserteurs romains, au nombre de neuf cents, se réfugièrent dans le temple d'*Esculape*, qui étoit comme le donjon de la forteresse. Ils s'y défendirent tant qu'ils purent, et voyant qu'il ne leur étoit plus possible de résister, ils y mirent le feu. A mesure que les flammes s'étendoient, ils se retiroient. Ils en étoient à leur dernière retraite, lorsqu'un spectacle terrible glaça tous les cœurs d'effroi.

Sur le haut des murs, parut la femme d'*Asdrubal*, parée comme pour un jour de fête. Elle tenoit par la main

ses deux enfans. Adressant la parole à son mari qu'elle voyoit à côté de *Scipion*, auprès des murailles, elle l'accabla d'imprécations, et renforçant sa voix : « lâche, lui cria-t-elle, l'in- « fâme démarche que tu as faite pour « sauver ta vie, ne te servira de rien; « meurs en la personne de tes en- « fans. » En même tems elle poignarde ses deux fils, et palpitans encore, elle les précipite du haut du temple, et se jette après eux dans les flammes.

Tant d'horribles scènes arrachèrent des larmes au général romain. Il resta quelques momens dans un triste silence, et le rompit pour prononcer deux vers d'Homère, dont le sens est : *un tems viendra ou la ville sacrée de Troye, et le belliqueux Priam et son peuple, périront.* Un profond soupir accompagna ces mots. On demanda à *Emilien* ce qu'il entendoit par Troye et le peuple de *Priam*. Sans nommer Rome, il marqua assez clairement qu'il craignoit que sa patrie n'eût un jour le sort de Troye et de Carthage. « Hélas ! « dit-il, les plus grands états ont leurs « périodes, après lesquelles la fortune « abaisse ceux qu'elle avoit pris plaisir

« à élever. » Royaumes florrissans, pourroit-on ajouter, villes superbes, reine des cités, dans vos tems de prospérité, rappellez-vous le sort de Carthage.

*Scipion* en abandonna le pillage à ses troupes. Elles le firent méthodiquement, selon la discipline militaire établie chez les Romains. Les meubles, les ustensiles, la monnoie de cuivre, trouvés dans les maisons particulières, appartenoient aux soldats. L'or, L'argent, les tableaux, les statues, devoient être remis au questeur, pour la république. A cette occasion, plusieurs villes, qui avoient été dépouillées par les armées carthaginoises, recouvrèrent leurs ornemens. L'Emilien rendit aux citoyens d'Agrigante, le taureau d'airain, monument de la cruauté de *Phalaris*, leur tyran. Il fit porter les plus riches dépouilles sur la galère qui alla annoncer à Rome la prise de Carthage, et attendit la dernière décision sur le sort de cette capitale, dont il auroit voulu conserver les magnifiques restes.

Elle arriva, cette fatale décision. *Scipion*, toujours pieux, avant que de commencer la destruction, s'acquitta

des cérémonies religieuses usitées en pareilles occasions. Il offrit des victimes aux dieux dont il alloit renverser les temples, comme pour les appaiser. Il fit mener une charrue tout au tour des murailles. Ensuite les tours, les remparts, tous les ouvrages que les Carthaginois avoient construits dans le cours de plusieurs siècles, furent rasés. On mit après cela le feu aux édifices. Il commença dans tous les quartiers à la fois; et quoiqu'il dévorât tout avec une extrême fureur, l'incendie dura dix-sept jours, avant que la ville fût consumée. Elle avoit subsisté sept cents ans, et balancé pendant deux cents, la puissance des Romains. La même année, ces conquérans détruisirent la fameuse Corinthe; et peu de tems après, Numance, célèbre ville d'Espagne, fut victime de son imprudente confiance dans la bonne-foi des Romains.

Leurs guerres contre les Espagnols avoient toujours eu un caractère d'injustice et de vexation. Ils trouvèrent un adversaire redoutable dans *Viriathe* chef de plusieurs tribus ou nations, qui l'avoient pris pour général. Il se montra toujours digne de leur choix, par

la valeur, la prudence et la noblesse des procédés. Le théâtre de ses exploits étoit la Lusitanie. La victoire le favorisa constamment pendant six ans. Ce bonheur l'aida à détacher plusieurs peuples des Romains. Craignant de tout perdre, ils envoyèrent successivement contre lui leurs plus habiles généraux. Un *Fabius* qui rétablit dans les troupes de la république la discipline qu'elles négligeoient : *Metellus* auquel on attribue ce mot fameux, prêté dans la suite à tant d'autres. *Si ma tunique savoit mes desseins, je la brûlerois.* Après quelques succès contre le Lusitanien, il se déféra à lui-même l'honneur du triomphe malgré le sénat. Un tribun voulut l'arracher de son char, *Claudia* sa fille, qu'il y avoit fait mettre avec lui le défendit; et le magistrat, par égard pour le sexe et la profession de sa fille, qui étoit vestale, laissa achever le triomphe du père.

Pendant que *Métellus* faisoit le siége d'une ville, *Rhéthogène*, un des principaux habitans vint se rendre à lui. Il avoit laissé sa femme et ses enfans dans la place. Les assiégés les placèrent sur la brèche par où les légionnaires devoient donner l'assaut. Ne pouvant

se rendre maître de la ville sans qu'il en coûtât la vie à ces innocentes victimes, *Métellus* aima mieux renoncer à une conquête certaine : acte d'humanité remarquable dans un général romain. Il avoit une faction contre lui à Rome : elle le fit rappeller. Outré de cet affront, l'esprit de vengeance lui suggéra d'affoiblir l'armée qu'il devoit remettre à son successeur. Il renvoya l'élite de ses troupes, épuisa ses magasins, laissa mourir les éléphans, et fit rompre les traits destinés aux archers. Ainsi l'amour sacré de la patrie commençoit à faire place à l'ambition particulière, et ce fut *Métel-tellus* le *Macédonique* qui donna le premier exemple de ce changement.

*Viriathe* continuoit toujours ses succès. Il investit l'armée romaine, et lorsqu'il auroit put la passer au fil de l'épée, il proposa lui-même la paix à *Pompeius* qui la commandoit, et l'accorda plus avantageuse que le consul ne l'espéroit. *Cépion* son successeur, fut moins généreux en circonstance pareille. Il exigea des Lusitaniens le dur sacrifice de lui livrer ceux qui avoient excité quelques villes à la révolte. Le barbare leur fit couper la main

droite, et fit assassiner *Viriathe* lui-même.

Les Numantins, petit peuple que les Romains avoient attaqué, lorsqu'ils ne demandoient que la liberté et la paix, se défendoient avec succès. Quoique très-inférieurs en nombre, ils firent dans une rencontre, un grand carnage de l'armée romaine. Ils auroient pu la détruire; mais ils s'en abstinrent, à la seule condition que les habitans de Numance resteroient indépendans, et seroient comptés au nombre des amis de Rome. Rome n'accordoit pas ainsi son amitié. Au contraire, piquée qu'un petit peuple se fût jugé capable de lui faire grace, elle résolut de le détruire. Le traité avoit été conclu sous les yeux du consul *Mancinus* par *Tibérius Gracchus*, questeur de l'armée. Tous deux s'applaudissoient d'avoir sauvé par là dix mille citoyens à la république. Ils furent bien étonnés, lorsque retournés à Rome, ils apprirent que leur conduite étoit désapprouvée. Le châtiment retomba principalement sur *Mancinus*.

Avant que d'attaquer les Numantins, le consul chargé de les soumettre leur envoya *Mancinus*, lié, à demi- 2871.

nud, comme coupable d'une paix illégitime, jurée sans ordre et sans pouvoir, parce que la république n'en vouloit pas. Les Numantins refusèrent de le recevoir, et dirent qu'ils ne l'accepteroient que dans le cas où avec lui, on leur livreroit toute l'armée. Ils repoussèrent le nouveau général, et se montrèrent si redoutables, que contre une loi expresse qui défendoit de conférer la dignité de consul deux fois en sa vie au même homme, Rome élut *Scipion*, persuadée que le vainqueur de Carthage pouvoit seul dompter Numance. Cette ville étoit sur une hauteur escarpée, et n'avoit que quatre mille habitans en état de porter les armes. L'*Emilien* l'investit avec soixante mille hommes bien disciplinés. Les quatre mille eurent l'audace d'insulter les Romains dans leurs retranchemens, et de leur présenter bataille. Le général la refusa. Les soldats en murmuroient. « Ne voyez-« vous pas, leur dit-il, que les Numan-« tins n'agissent que par désespoir ? « leur ruine est inévitable. Les com-« battre ne seroit que s'exposer à ré-« pandre votre sang. Un habile géné-« ral ne doit jamais risquer une ba-

« taille, à moins qu'il n'y soit forcé, « ou que la victoire ne soit presque « certaine. »

Renfermés dans leur ville par une enceinte de fossés et de tours inattaquables, les Numantins frémissoient de rage de ne pouvoir même obtenir la mort par le fer ennemi, et de la voir venir à pas lents, amenée par une cruelle famine. Cinq d'entr'eux trompèrent les gardes, et se répandirent dans les villes voisines, pour les engager à envoyer à leur secours. La jeunesse de *Lutia* se laissa toucher, et se préparoit à tomber sur le camp romain. *Scipion* en fut instruit par les anciens qui n'étoient pas de ce sentiment. Averti à deux heures après-midi, il se trouve le lendemain matin devant Lutia avec un gros corps de troupes. Il demande qu'on lui livre les principaux de la jeunesse. Les habitans cachèrent leurs enfans, et dirent qu'ils s'étoient sauvés; mais l'impérieux consul menace de saccager la ville. On lui en amène quatre cents, il leur fait couper la main droite et repart. Cette action doit flétrir la réputation de l'*Emilien*, qu'on dit cependant avoir été un des plus honnêtes hommes de la république. Il y a deux

opinions sur le sort des Numantins. Les uns disent qu'ils se rendirent, c'est-à-dire qu'ils livrèrent à *Scipion* des cadavres ambulans exténués de faim et de fatigue, les autres, qu'ils mirent le feu à leurs maisons, et se tuèrent eux-mêmes, de sorte qu'il n'en resta pas un seul pour le triomphe. Quant à la ville, elle fut entièrement consumée par les flammes. Au surnom d'*Emilien*, *Scipion* joignit celui de Numantin.

Les Gracques.

Des cendres de Numance, sortit la première sédition qui souilla la capitale de sang. Elle fut le prélude des guerres civiles qui coûtèrent plus de citoyens à Rome, que ne lui en avoit enlevé la conquête de l'univers. Quoique moins maltraité que le consul *Mancinus*, *Caius Gracchus*, son questeur, avoit toujours sur le cœur la rupture ignominieuse de la paix de numance par lui négociée. Il en accusoit le sénat, et couvoit un dessein de vengeance dont il trouva les moyens dans le renouvellement de la loi *Licinia*.

Elle défendoit à tous citoyens de posséder plus de cinq cents arpens de terre. Les nobles depuis plus de deux cent cinquante ans, la violoient ouvertement.

*Gracchus* s'étant fait élire tribun du peuple, proposa de la remettre en vigueur. On prétend que le dessein de se venger de la noblesse, ne fut pas la seule cause de son entreprise; qu'il y fut excité par sa mère *Cornélie*, mère aussi de la femme de *Scipion*. « Pour « me faire honneur, lui disoit-elle, « on m'appelle la belle-mère de l'Afri- « cain. Pourquoi ne m'appelle-t-on « la mère des *Gracques*? Seroit-ce « parce que votre nom n'est pas assez « illustré? rendez vous donc fameux, « et pour vous-même, et pour votre « mère, par quelque grande entre- « prise. »

La loi, telle que la proposa *Gracchus*, étoit bien adoucie. A la prendre à la rigueur, elle auroit dépossédé les riches sans dédommagement de toutes leurs terres, au-delà de cinq cents arpens; au lieu qu'il statuoit que toutes ces terres excédantes leur seroient payées du trésor public. De plus, il permettoit à chaque enfant de famille d'avoir deux cent cinquante arpens sous son nom, outre les cinq cents du chef. Ces terres retirées aux riches, devoient être distribuées aux pauvres: c'est l'appât que *Gracchus* avoit imaginé pour gagner le

peuple. D'ailleurs, nul homme ne fut jamais plus propre à réussir en pareille entreprise. Ferme dans ses résolutions, persévérant, intrépide : son éloquence vive, aisée et puissante, le rendoit l'idole du peuple, auquel il parloit son langage, moins pur dans sa diction, qu'ingénieux dans les tours, et solide dans les raisonnemens.

Pour perdre un ennemi si redoutable, les riches eurent recours à la violence et à la calomnie. La première échoua, parce qu'en allant à la tribune aux harangues et en revenant, il étoit toujours accompagné de trois ou quatre mille hommes. En vain aussi l'accusa-t-on d'aspirer à la tyrannie; le peuple dont il plaidoit la cause ne voulut pas croire à cette imputation. Les nobles, hors d'état de lui nuire personnellement, suscitèrent un obstacle à la cause elle-même. Ils gagnèrent un tribun nommé *Octavius*, jusques-là, intime ami de *Gracchus*. Quand celui-ci proposa la loi, *Octavius* y mit son terrible *veto* qui suspendoit tout. Prières, menaces, *Gracchus* employa tout pour fléchir son ami. Ses efforts furent inutiles. Il prit le parti inconnu jusqu'alors de le faire casser. La loi passa. On

nomma trois commissaires chargés de l'exécution. *Gracchus* se fit choisir avec son beau-père et son frère. Leurs recherches quelqu'exactes qu'elles fussent, ne leur produisirent pas la quantité de terres nécessaires pour contenter tous les pauvres. Les citoyens en état de porter les armes, montoient alors à près de quatre cent mille. Il ne se pouvoit que dans ce grand nombre, il n'y en eût beaucoup qui avoient besoin du partage et qui le desiroient. Se voyant prêts à être frustrés, ils commençoient à murmurer contre *Gracchus*.

Heureusement pour lui, dans ce tems *Philometor*, roi de Pergame, légua son royaume et ses richesses au peuple romain. Le tribun fit décider, malgré le sénat, que l'argent de la succession seroit distribué à ceux qui ne pourroient point avoir de terres. Cette libéralité arrachée, piqua vivement les pères conscrits. On s'aigrit réciproquement. *Gracchus* retrancha les adoucissemens de sa loi, ôta les deux cent cinquante arpens aux enfans de famille, et compta plus scrupuleusement les cinq cents des chefs, afin de trouver de quoi satisfaire ses cliens. Il y eut des menaces

de la part des nobles. Le tribun publia qu'on vouloit l'assassiner. Il ne paroissoit plus qu'en habit de deuil, comme s'il étoit en péril de mort. Il persuada au peuple qu'il n'y avoit d'autre moyen de garantir sa vie, que de le continuer dans le tribunat.

Les tribus commençoient à voter selon son gré. Tout d'un coup, les riches qui s'étoient répandus dans la place, s'écrient : « Justice ! justice ! on « veut renverser toutes les lois, aucun « citoyen ne peut-être tribun deux « ans de suite. » Le tumulte devint si grand, que le tribun lui-même, fut obligé de remettre l'assemblée au lendemain. Il prit pendant la nuit des mesures et assigna les postes à ses amis, tant à la place des Comices, qu'auprès du Capitole où il devoit se rendre.

Pendant qu'il y marchoit, on vient lui dire que les sénateurs assemblés dans le temple de la Fidélité, à côté de celui de *Jupiter Capitolin*, se préparent à sortir et à l'attaquer. L'avertissement étoit fondé. Les sénateurs avoient voulu engager le consul *Mucius Scévola* à se mettre à leur tête, et à les mener contre le peuple. Sa modération et sa prudence ne lui permirent pas de se prêter

à cette impétuosité. « Nous sommes « trahis, s'écrièrent plusieurs voix, « puisque le consul nous abandonne. « Faisons nous justice à nous-mêmes. « Allons renverser de nos mains cette « idole du peuple. Courons, reprit « plus fortement *Scipion Nasica*, cou- « sin-germain de *Gracchus*, courons: « que ceux qui aiment la république, « me suivent. » Ils sortent, fondent dans la place, renversent les bancs, font des armes de leurs débris. Les partisans du tribun dispersés, demandoient l'ordre. « Nous sommes prêts, « que faut-il faire? » *Gracchus* ne pouvant se faire entendre, montre sa tête, voulant dire qu'elle étoit menacée. Il demande le diadême, s'écrient les patriciens et leurs clients. On l'attaque de tous côtés. Il fuit, et est saisi par la robe. Il l'abandonne, se sauve en tunique, et auroit échappé, si les bancs rompus, dont le chemin étoit parsemé, ne l'eussent fait tomber. En se relevant, il reçut un coup si rude à la tête, qu'il retomba, et ne se releva plus. Trois cents de ses amis furent massacrés durant l'émeute. On jeta leur corps dans le Tibre avec celui de *Gracchus*. Le sénat étendit son ressentiment au-

delà de ce jour fatal. Il fit rechercher ceux qui avoient été amis de *Gracchus*. Les uns furent assassinés sans forme de procès, les autres envoyés en exil. *Caïus Billius*, un des plus zélés défenseurs du peuple, fut saisi par ses ennemis, et mis dans un tonneau avec des serpens et des vipères; il y périt misérablement. Le sénat n'hésita pas à absoudre *Nasica* et ses complices, par un décret qui justifia toutes les barbaries commises contre *Gracchus* et ses adhérens.

Révolte des esclaves siciliens.

Ces scènes si peu dignes des maîtres du monde racontées au loin, devoient paroître bien étonnantes à ceux qui s'étoient fait une idée imposante de la majesté romaine. Qu'auroit fait de plus un sénat d'esclaves tels que ceux que les Romains combattoient vers ce tems en Sicile ? Ceux de *Damophile*, citoyen d'Enna, et de *Mégallis* sa femme, donnèrent le premier exemple de la révolte. Il semble qu'il y eut entre ces deux époux, une émulation de cruauté. Le mari avoit fait marquer tous ses esclaves d'un fer chaud au front; il les renfermoit chaque nuit dans une étroite prison, les faisoit mener de grand matin au travail ordi-

naire, et ne leur accordoit qu'autant de nourriture qu'il leur en falloit pour prolonger leur misère. La femme traitoit de la manière la plus cruelle les esclaves de son sexe. Elle leur imposoit des tâches qu'il leur étoit impossible d'achever, et les faisoit battre de verges jusqu'au sang, pour la moindre faute. Ces deux monstres avoient une fille d'un caractère entièrement différent. Douce et compatissante, elle consoloit ces malheureux, leur portoit de la nourriture dans la prison, et les soulageoit en tout ce qui pouvoit dépendre d'elle. On regrette que l'histoire ne nous ait pas transmis le nom d'une personne si estimable. La barbarie du père et de la mère prévalurent auprès des esclaves sur les bienfaits de la fille.

Chez un seigneur voisin vivoit dans les fers un certain *Eunus*, natif d'Apamée en Syrie. Après avoir été pris à la guerre, il avoit servi différens maîtres. Il étoit actif, vigilant, plein de feu, se vantoit d'avoir commerce avec les dieux, et de connoître leurs volontés, ce qui le faisoit consulter par ses compagnons de servitude. Ceux de *Damophile* ayant formé un complot

avec d'autres, vont trouver le Syrien et lui demandent si leur projet est agréable aux dieux et peut réussir. *Oui*, répond l'oracle, *pourvu que vous vous hâtiez.* A ce mot vingt mille bras secouent leurs chaînes. Le nom de *liberté* retentit dans toute l'île, et une multitude se range sous ses étendards. Heureux pour lors les maîtres qui avoient traité leurs esclaves avec douceur! ils trouvèrent des défenseurs dans leurs foyers, pendant que les autres n'y trouvèrent que des bourreaux. *Eunus* prit le titre de roi, et signala le commencement de son règne par le supplice des deux époux, dont la fille fut traitée avec le plus grand respect. Il fit ensuite massacrer tous les habitans d'Enna, sur ce principe, qu'il ne peut y avoir de véritable union entre les hommes libres et des esclaves. Un nommé *Cléon*, natif de Sicile vint le trouver avec cinq mille hommes; d'autres lui amenèrent des corps considérables. Il se trouva bientôt à la tête de soixante-dix mille esclaves, et s'il avoit réuni tous ceux qui s'étoient révoltés en différens endroits de l'île, il auroit pu en former une armée de deux cent mille hommes.

Toute cette troupe, après quelques succès, et même la prise de quelques villes, cette troupe plus attachée à la vie qu'à l'honneur, plus faite pour le brigandage que pour la discipline, fondit comme la neige devant le soleil, lorsqu'elle fut attaquée par les troupes régulières que les Romains envoyèrent au secours des Siciliens. *Cléon* fut tué : *Eunus* mourut dans les fers. Tout le reste se dispersa, et reprit ses chaînes. La rebellion fut du moins suivie de cet avantage, que *Rupilius*, homme juste, digne des premiers tems de la république, qui avoit été envoyé pour terminer cette guerre, donna aux Siciliens des loix par lesquelles le sort des malheureux esclaves fut très-adouci.

Vers le même tems *Domitius* répandoit la terreur des armes romaines dans la Gaule Transalpine. Il trouva des ennemis redoutables dans les Auvergnats et les Allobroges, qu'on croit être les Suisses. *Bituitick*, roi des premiers, envoya au général Romain un ambassadeur. Il étoit richement habillé, et avoit une nombreuse escorte. Ce qui surprit davantage les Romains, ce fut de le voir suivi d'une compagnie de

dogues qui marchoient après lui, comme des troupes régulières : à côté de lui étoit un Barde qui chantoit les louanges de son roi, de son peuple et de l'ambassadeur. *Bitutick* soutint la guerre avec courage et l'auroit prolongée, si *Domitius* ne l'avoit fait prisonnier par trahison, dans une conférence. Ses peuples et ses alliés, privés de chef, mirent bas les armes. Le malheureux prince fut amené en Italie. Le sénat souffrit qu'il ornât le triomphe de *Domitius*. Ensuite un décret le confina dans la ville d'Albe où il mourut.

2383. Mais pendant que Rome tourmentoit tous les peuples, elle-même n'étoit pas à l'abri des troubles. Une guerre intestine déchiroit son sein. La faction de Gracchus n'étoit pas morte avec lui. Il avoit laissé un frère capable de la soutenir et de le venger. Comme les nuages s'amoncelent avant les grands orages et noircissent l'horizon, on voyoit dans la ville des agitations : les murmures, les reproches, les menaces grondoient. On cherchoit à se surprendre dans ses paroles. « Que « pensez-vous, dit un jour le tribun « *Carbon* à *Scipion*, que pensez-vous « du meurtre de Gracchus votre beau-

« frère. Je pense, répondit le heros « de l'Afrique, que s'il a cherché à « semer la discorde dans la république, « il a été justement puni. » A l'instigation du tribun, le peuple couvrit de huées cette réponse. *Scipion* prit alors cet air d'autorité que donne l'habitude du commandement, et regardant avec hauteur la multitude, il lui dit: « croyez-« vous que je craigne vos murmures; « moi qui ai si souvent bravé la fureur « de vos ennemis? misérables, que « seriez-vous devenus sans mon père « Paul Emile et moi? Vous seriez ac-« tuellement esclaves de ceux que nous « avons vaincus. Est-ce là le respect et « la reconnoisance que vous témoignez « à vos libérateurs? » Le peuple se retira confus, mais plus aigri qu'appaisé.

L'exécution de la loi sur les terres toujours demandée par le peuple, toujours retardée par les patriciens, étoit la cause des haines et des animosités. Mais d'autres motifs y concourroient encore; savoir, les jalousies même entre riches, les querelles de famille, les vengeances particulières. Ce fut un motif de cette espèce, qui pensa occasionner la mort de *Metellus* le conquérant de la Macédoine, surnommé pour cela

le *Macédonique*. Etant censeur, il fit refuser au tribun *Labéon*, une place dans le sénat. Dans une émeute, le tribun saisit le vénérable vieillard à la gorge, prononça contre lui une sentence de mort, et commanda qu'on le précipitât du haut de la roche Tarpéienne. L'ordre alloit être exécuté, lorsqu'un autre tribun appellé promptement par les patriciens, tira des mains des bourreaux, par son opposition, le premier magistrat de Rome après les consuls. Loin d'être puni de sa violence, *Labéon* fit passer un décret, en vertu duquel les tribuns devoient avoir à l'avenir voix délibérative dans le sénat. Au commencement, leur siége n'étoit qu'à la porte extérieure, afin qu'on pût les appeller quand on avoit besoin d'eux.

Les désordres qui se multiplioient, firent songer le sénat à créer un dictateur. *Scipion* alloit être élu, lorsque le lendemain de cette résolution, on le trouva mort dans son lit, non sans soupçon de violence, on en remarqua même des traces. Ainsi des deux Africains, l'un mourut dans une espèce d'exil, l'autre assassiné. La patrie qu'ils avoient préférée à l'humanité, en fit

elle-même justice. La providence donne quelquefois de ces exemples; mais il sont inutiles pour ceux dont l'amour de la gloire endurcit le cœur. Le second Africain ne laissa à ses enfans que trente-deux livres pesant d'argent, et deux livres et demie d'or. Pauvreté étonnante dans un général qui auroit pu s'enrichir des dépouilles de Carthage. Les patriciens le pleurèrent comme un père; mais le peuple s'opposa aux recherches qu'on vouloit faire sur sa mort, de peur qu'on ne trouvât des preuves contre *Caïus Gracchus* qui succédoit à son frère dans la faveur populaire. Il le remplaçoit aussi par ses talens et par sa haine pour le sénat.

*Caius* commença sa carrière politique par le service militaire. Il brigua la questure de l'armée de Sardaigne. Là il se concilia l'estime du général par sa valeur et son exactitude, et l'affection des soldats par son attention à les pourvoir d'habits et de vivres. Le sénat qui avoit les yeux sur lui, craignant ce commencement de crédit, rappella l'armée de Sardaigne, et le laissa dans cette île isolée *proquesteur*, simple caissier de la république. Il paroît qu'il

étoit déjà lié à la faction populaire qui se soutenoit à Rome. Elle avoit trouvé un appui dans *Fulvius Flaccus*, consul Plébéien: Il la fortifia en faisant passer une loi qui donnoit droit de citoyen Romain à tous les alliés qui n'avoient pu avoir part à la distribution des terres. *Gracchus* ou s'ennuyant dans l'emploi obscur qu'on lui avoit laissé, ou rappellé par ses partisans, quitta son poste sans la permission du sénat, et revint à Rome. Ce coup d'éclat déceloit ses desseins et sa hardiesse. Il fut accusé, mais absous. La haute estime, et l'extrême inquiétude que le peuple témoigna pendant le cours de son procès, l'enhardit à solliciter le tribunat. *Cornélie* sa mère, dégoutée de ses projets d'illustration, par la fin tragique de son fils aîné, écrivit à celui-ci, d'une campagne où elle étoit retirée, deux lettres fort touchantes.

« Mon fils, lui dit-elle, dans la pre-
« mière, vous ne partagez plus avec
« personne l'affection de votre mère.
« *Tibérius* n'est plus, vous êtes le seul
« objet de mes espérances et de mes
« craintes. Votre frère s'est abandonné
« à l'esprit de vengeance et en a été
« la victime. Vous immolerez-vous à

« la même passion ? Elle ajoute qu'il lui seroit doux à la vérité de voir venger la mort de son fils ; mais, dit elle, » l'idée du salut de ma patrie a plus de « pouvoir sur moi, que celle de la « perte de mon fils. Ah *Gracchus* ! souvenez-vous que le même coup que « vous porterez à votre patrie, percera « le sein de votre mère. Que dis-je ? « Vous succomberez vous-même sous « le poids de votre téméraire entreprise. Je vous perdrai, et vos ennemis resteront. Mère infortunée, « quelque chose qui arrive, les funestes « effets des troubles que vous allez « exciter, retomberont sur moi » ! Il persista dans son dessein et s'attira une seconde lettre, dans laquelle elle s'exprimoit en ces termes. « Fils cruel ! « après les meurtriers de votre frère, « je n'ai pas d'ennemis plus cruel que « vous. Avois je lieu de m'attendre que « le seul fils qui me restoit, empoisonneroit de chagrin le peu de jours « que j'ai encore à vivre ? Malheureuse ! « quel spectacle osez vous me proposer ? Faudra t il que je voie la république détruite avant que de mourir ? « *Gracchus*, notre famille a déjà assez « fourni de scènes tragiques. Attendez,

« pour briguer le tribunat, que je sois « descendue dans le tombeau. O Ju- « piter ! ne permets pas que mon fils « persiste dans un dessein qui va le « perdre lui même, avec sa mère et « son pays ».

Vaines remontrances ! Vaines prières ! Il continua de briguer le tribunat et l'obtint. Son élection eut ceci de particulier, que faute de place dans le lieu des comices, plusieurs citoyens montèrent sur le toît des maisons, et donnèrent de là leurs suffrages avec acclamation générale. Ses desseins contre le sénat ne tardèrent pas à éclater. Il fut puissamment secondé par *Fulvius* l'ancien consul, Plébéien furieux, et ennemi déclaré des nobles. Ils donnèrent une nouvelle force à la loi des terres, pour laquelle ils s'étoient fait nommer commissaires. Tout en l'exécutant, *Gracchus* ne négligeoit pas ce qui pouvoit plaire au peuple. Il fit réparer les grands chemins, bâtir un grand nombre de ponts, ériger des colonnes militaires, placer de distance en distance de grosses pierres pour la commodité des voyageurs, lorsqu'ils vouloient monter à cheval. Malgré le sénat il fit passer une loi qui ordonnoit

qu'on bâtiroit à Rome de grands magasins, qui seroient remplis de blé aux dépens du public, et que chaque semaine, on en distribueroit une certaine quantité aux pauvres, à bas prix. Pour subvenir à ces dépenses, il chargea d'impôts les marchandises de luxe. Par ces réglemens et d'autres semblables, il prit un si grand ascendant sur le peuple, qu'on pouvoit le regarder comme le maître de Rome. Il en profita pour se faire élire une seconde fois tribun.

Pendant cette magistrature, il porta un coup fatal au sénat. Les chevaliers, quoique de la classe du peuple, inclinoient cependant comme riches, pour celle de la noblesse. *Gracchus* gagna cet ordre mitoyen, en leur faisant passer l'autorité la plus précieuse des sénateurs, savoir, le droit de rendre justice. Par ses efforts, et malgré tous ceux des pères conscrits, il fit statuer « que le jugement de toutes les causes « tant civiles que criminelles entre « particuliers, appartiendroit aux che- « valiers, à l'exclusion des sénateurs. « A la fin, s'écria t il, j'ai humilié le sénat ». Ainsi les chefs de faction se décèlent quelquefois. Un mot peut dé-

couvrir leurs intentions perverses. Celui-ci prouve que *Gracchus* étoit bien éloigné de ne travailler que pour l'intérêt du peuple, comme il le publioit et comme le croyoit ce peuple abusé. Il fit aussi revivre une obligation imposée autrefois aux juges « de ne « point permettre qu'on exécu- « tât une sentence capitale à l'égard « d'un citoyen Romain, sans le con- « sentement et l'ordre du peuple ».

Afin de renforcer ses partisans, *Gracchus* imagina de proposer d'étendre le privilége de citoyens de Rome, qui avoit été conféré à quelques alliés, jusqu'au droit de suffrage dont jouissoient les vrais Romains. Cette nouveauté contredite par le sénat, ne réussit pas. Elle réfroidit même la plus saine partie du peuple qui voyoit avec peine annoncer le dessein de lui faire partager une prérogative dont il avoit joui seul jusqu'alors. Ce projet avoit amené à Rome une foule d'étrangers disposés à l'appuyer. Le sénat s'en alarma, et leur ordonna de sortir. Le tribun les laissa chasser, de crainte, disoit-il, d'exciter une guerre civile. Cette foiblesse porta le premier coup à son crédit. Le sénat continua à l'ébranler, en lui opposant un concurrent dans la

personne de *Levius Drusus*, plébéien à la fleur de l'âge, bon orateur, d'une conduite régulière, et entendant les affaires. Les sénateurs concertoient secrètement avec lui des propositions qu'il faisoit en faveur du peuple, et lui laissoient l'honneur de les faire adopter. Par ce moyen bientôt il partagea la faveur populaire avec *Gracchus*. On tendit aussi à celui-ci un piège qui flattoit son amour propre et son ressentiment; ce fut d'aller rebâtir Carthage, que les *Scipions* ses ennemis, quoique ses proches parens avoient détruite.

Quand il revint après avoir déblayé les ruines, et élevé quelqu'apparence de ville qu'il appella *Junonine*, en l'honneur de *Junon*, il trouva *Drusus* son rival avancé dans la faveur populaire. Il réussit néanmoins à se faire nommer une troisième fois tribun. Mais il eut la mal adresse de se brouiller avec ses collègues pour des distinctions et des places au théâtre. Il attaqua aussi le sénat, non comme auparavant, en lui arrachant des droits et des prérogatives au profit du peuple, mais en le calomniant et l'insultant, ce qui plaisoit beaucoup à la populace et non pas à la partie saine des citoyens. Les sénateurs

procurèrent le consulat à *Opimius*, ennemi personnel de *Gracchus*, qui avoit fait son possible pour l'exclure de cette dignité. Pour rebâtir Carthage on avoit ordonné la levée d'un corps de six mille Romains, qui devoient apparemment y former une colonie, et qui sans doute, n'étoient pas des aisés de la capitale. *Gracchus* chargé d'y retourner, afin de mettre la dernière main à cette entreprise, leva ce corps, mais il ne le mena pas loin.

Sur un bruit peut-être répandu exprès, que le sénat alloit révoquer l'ordre de rétablir Carthage, parce que les augures n'étoient pas favorables; *Gracchus* revint avec sa troupe. Son retour en compagnie si suspecte, fut regardé par les patriciens comme une bravade, une véritable aggression. Le jour qu'on devoit agiter de nouveau le rétablissement de Carthage, destinée comme on voit, à être encore même après sa ruine un sujet de crainte pour les Romains, *Gracchus* et son ami *Fulvius*, placèrent un grand nombre de leurs partisans sous les portiques du Capitole, comme s'ils vouloient le bloquer. Le consul *Opimius* s'étant acquitté dans le temple du sacrifice qui devoit pré-

céder la délibération, un de ses licteurs en portant les entrailles de la victime hors du temple, passant auprès des amis de *Gracchus*, leur dit brusquement : « mauvais citoyens que vous « êtes, faites place aux gens de bien. » Cette apostrophe fut payée d'un coup de dague qui étendit l'imprudent mort sur la place. Cet accident, et un grand orage qui survint, fit remettre l'assemblée au lendemain.

Pendant la nuit, *Opimius* s'empare du Capitole. A la pointe du jour, il assemble le sénat, et fait apporter sous ses yeux le corps sanglant du licteur. Cette vue échauffe les esprits, embrâse les cœurs du desir de la vengeance. On prononce le décret qui ordonne au consul de prendre soin de la république. C'étoit lui donner l'autorité entière de dictateur. Il fait aussitôt prendre les armes à tous les chevaliers romains, et commande à chacun d'eux d'amener deux domestiques bien armés. *Fulvius* apprenant ces dispositions hostiles, assemble la populace, et avec ses deux fils et une multitude confuse, va s'emparer du mont Aventin. *Gracchus* averti se prépare à le suivre. Sa femme qui l'aimoit tendre-

ment court à lui toute en larmes pour l'arrêter. Elle le saisit par sa robe, et tenant entre ses bras son fils, gage unique de leur amour : « où vas-tu si « matin, lui dit-elle, ignores tu que les « meurtriers de ton frère te préparent « le même sort qu'il a subi ? tu vas te « mettre à la tête d'une vile populace, « qui t'abandonnera lâchement à la « vue du moindre danger. Si tu as « quelqu'affection pour moi et pour « cet enfant chéri, ne risques pas une « vie qui nous est si précieuse. » Pénétré de douleur, n'ayant pas la force de répondre, il s'arrache de ses bras : elle veut le suivre, et tombe évanouie.

Il joint *Fulvius*. Le premier coup d'œil leur fit voir à l'un et à l'autre qu'une populace comme celle qui les accompagnoit, étoit incapable de résister à des troupes consulaires, et à tout le corps de la noblesse renforcée de ses clients. Ils tâchèrent d'entrer en accommodement. *Fulvius* avoit un fils de douze ans, admiré de tous ceux qui le connoissoient, par sa beauté et son esprit. On charge sa main d'un caducée, on l'envoye offrir la paix. *Opimius* tourne l'ambassade en ridicule, et ordonne au jeune ambassadeur de dire à ceux qui

l'avoient envoyé, que pour obtenir la paix, ils devoient venir eux-mêmes se soumettre au jugement du sénat. Et parlant au jeune *Fulvius* : « enfant, « lui dit-il, prenez garde de ne pas « revenir une seconde fois. L'envoi « d'un ambassadeur tel que vous, ne « peut être regardé que comme une « insulte. » Malgré ce que cet avertissement pouvoit présenter de menaçant, on le renvoya encore une fois. « C'est trop nous insulter, s'écrie « *Opimius*, que l'enfant soit mené en « prison. » Et aussitôt il fait sonner la charge.

Avant ce tems, il y avoit eu quelques querelles sanglantes entre les Romains; mais on vit alors combattre, pour la première fois, Romains contre Romains dans Rome même, et il y eut une bataille dans les formes. Le choc fut rude : plusieurs patriciens mordirent la poussière. Le consul rencontrant plus de résistance qu'il n'avoit cru, fait proclamer une amnistie pour ceux qui mettront bas les armes, et met en même tems à prix les têtes de *Gracchus* et de *Fulvius*; promettant d'en payer le poids en or à ceux qui viendroient les apporter. Cette proclama-

tion eut son effet, toute cette multitude ou se rendit ou s'enfuit. L'appât de la récompense fit chercher et trouver *Fulvius* et son fils aîné, dont on apporta les têtes au consul. Un meurtrier encouragé par le même motif lui apportoit celle de *Gracchus*. *Septimuleius* qui avoit toujours fait profession d'être ami du tribun, arrache cette tête à l'assassin, et avant que de la livrer à *Opimius*, il emplit le crâne de plomb, afin d'augmenter sa récompense.

L'implacable *Opimius* envoya dans la prison un licteur donner au jeune *Fulvius* le choix du genre de mort qu'il voudroit subir; une pareille offre à un enfant de douze ans! il se mit à pleurer. Un augure Etrusque qui étoit en la même prison, lui dit: « est-ce donc « une chose si terrible que de mourir? « Je vous ferai voir que rien n'est si « facile ». En même tems il se lance contre un des poteaux de la porte, se fracasse la tête et meurt. L'enfant l'imite et tombe mort aussi. Après une pareille barbarie, on doit s'attendre que l'implacable *Opimius* n'épargnera personne. Il fait emprisonner et condamner au dernier supplice tous ceux

des amis des *Gracques* qu'il peut découvrir, et jeter dans le Tibre le corps de trois mille hommes qui avoient été tués sur le Mont-Aventin. Leurs biens furent confisqués. Un décret défendit à leurs parens d'en porter le deuil. Afin de ne pas tout-à-fait choquer le peuple, le sénat chargea de rentes les terres excédentes les cinq cents arpens qu'il étoit permis de posséder. Ces rentes devoient être payées au trésor, qui devoit à son tour en aider les pauvres; mais on supprima ensuite ces redevances, par la raison que les patriciens payoient assez par les dépenses auxquelles les obligeoient les fonctions de leurs charges.

Ainsi, il ne resta des entreprises des *Gracques*, que le souvenir de leur inutilité pour l'avantage du peuple. Ils apprirent aux chef des factions qui les suivirent, l'art d'agiter la populace, de la passionner, de l'enivrer d'espérances, d'exciter et de diriger ses fureurs. *Opimius* peut être regardé comme l'inventeur des proscriptions. En mettant les têtes à prix, il enflamma la cupidité, rompit les lieus de la parenté et de l'amitié. Par la vue des citoyens qui tomboient tous les jours

sous la hache de sa vengeance, il accoutuma les Romains au sang. Une méprisable apathie, suite de l'avilissement des sentimens, leur faisoit souffrir presque sans murmure, ces barbares exécutions au milieu d'eux. Une curiosité féroce les entraînoit à ces spectacles, dont le goût s'entretint par les combats des gladiateurs qui étoient alors fort communs.

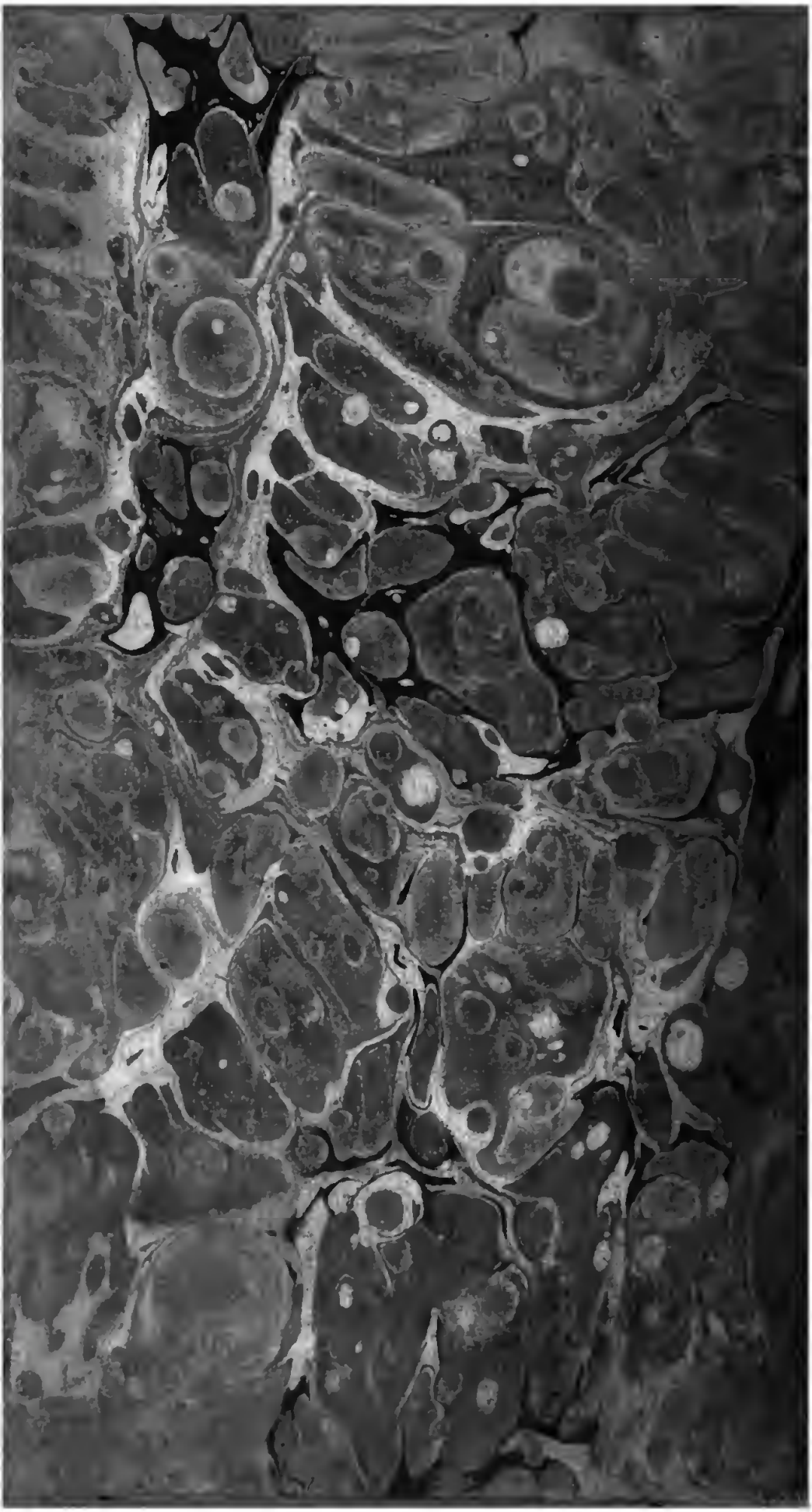
Gladiateurs

On croit qu'ils tirent leur origine de la Grèce, qu'ils furent substitués aux sacrifices humains qu'on avoit coutume de faire lors des obsèques des grands. Au lieu d'immoler ceux qui devoient les accompagner au bûcher ou au tombeau, on les faisoit battre les uns contre les autres. Des funérailles, cet usage passa aux fêtes publiques, et en devint partie. On n'y admettoit d'abord que des prisonniers de guerre. Des gens libres, ou par émulation de bravoure, ou pour gagner de l'argent après s'être ruinés en débauches, descendirent ensuite dans l'arêne. On vit paroître jusqu'à des femmes: c'étoit un spectacle délicieux pour les Romains. On alla en raffinant et en enchérissant dans cet abominable plaisir. Au premier combat de gladiateurs

vu à Rome, il n'y en avoit que six. *Jules César* devenu Edile, en produisit jusqu'à six cent quarante. Une manière sure d'obtenir la bienveillance du peuple, étoit de lui procurer ces amusemens. Il les desiroit, les demandoit à grands cris. Il les appelloit un véritable bienfait, *munus gladiatorium*. Les femmes sur-tout y étoient très-assidues. Les poëtes satiriques, qu'on ne croit pas être exagérateurs en cette partie, nous ont dépeint avec quelle curiosité inquiète elles suivoient les mouvemens des combattans; avec quelle avidité elles attendoient l'issue de leur combat; comme elles s'écrioient d'aise et d'admiration, à la vue d'un coup adroit, qui faisoit tomber un malheureux dans son sang. Les historiens nous racontent aussi d'autres horreurs, comme la barbarie dégoûtante des gens de la lie du peuple, qui, sous prétexte de remède, appliquoient leur bouche sur les blessures des mourans, et en buvoient le sang sortant à gros bouillon. Ainsi l'histoire nous fait voir que les siècles ne mettent point de différence dans le caractère de la populace. La manière

d'exprimer sa brutalité varie, mais le fond reste.

Les cruautés d'*Opimius* ne se passèrent cependant pas sans réclamations : il fut accusé. Comme tout se mélange dans les factions, ce fut un ancien partisan des Gracques nommé *Papirius Carbon*, qui prit sa défense et le fit absoudre. A son tour *Carbon* fut cité en justice pour avoir excité l'aîné des Gracques à demander un second tribunat, et avoir été au moins un des complices de l'assassinat du second *Scipion*. Son accusateur *Crassus* jeune homme de vingt ans, dédaigna pour le soutien de sa cause, un moyen que lui offroit l'infidélité d'un esclave, qui vola la cassette où étoient les papiers de son maître, et la lui apporta. Il la renvoya sans l'ouvrir avec l'esclave chargé de fers, en disant : « J'aime « mieux qu'un ennemi criminel soit « sauvé, que de le perdre par un si « lâche moyen. » En effet, il n'en eut pas besoin ; sa seule éloquence triompha d'un adversaire fort éloquent lui-même. *Carbon* prêt à être condamné, s'empoisonna.

*Fin du Tome troisième.*

827529
SBN